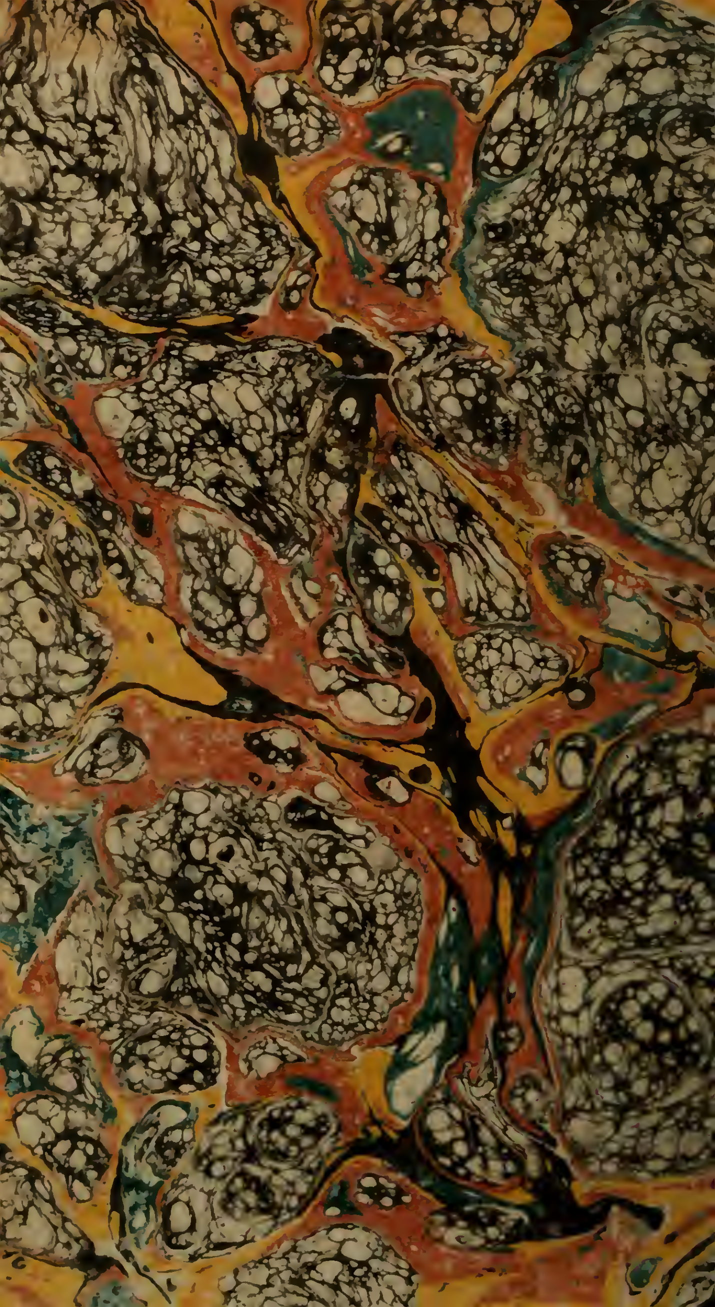





BIBLIOTHECA

LE COMTE
DE VALMONT,
OU
LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.
TOME QUATRIÈME.





Car Monnet Del   Dambrun Sculp.

Sa force lui vient d'elle

LE COMTE DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

LETTRES

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par M. . . .

Neuvième Edition, revue & corrigée.

SECONDE PARTIE.

> One Almigthy is, from Whom
> All things proceed, and up to him return,
> If not deprav'd.
>
> *Milton. Parad. lost. Book. V.*

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.



M. DCC. XCII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Il eſt un ſeul Tout-puiſſant de qui toutes choſes procèdent, & vers qui elles remontent, ſi elles ne ſont pas dépravées.

Milton. Parad. perd. Liv. V.

CSP

PQ
1985
G56
1792
v. 4



AVERTISSEMENT

Sur cette ſeconde Partie.

L'EMPRESSEMENT du Public à voir paroître une ſuite du Comte de Valmont, & les heureux fruits qu'ont produits les trois premiers Volumes, ont été pour l'Editeur une douce récompenſe de ſes premiers ſoins, & un engagement indiſpenſable à de nouvelles recherches.

Celles qu'il a faites n'ont pas été ſans ſuccès, puiſqu'elles lui ont fourni la matière de deux autres Volumes de Lettres, d'autant plus intéreſſantes qu'elles ne nous offrent plus ſeulement des principes de Religion & de conduite pour tous les âges & pour tous les états de la vie ; mais qu'elles nous font voir, dans M. de Valmont, l'homme du monde,

l'homme en place, qui a ſu les mettre en pratique.

Quelques notes & des Mémoires très ſuccincts ne nous ont laiſſé que peu de lumières ſur les tems qui ont ſuivi ſa diſgrâce. Ce que nous y avons appris de plus important, eſt que, peu de mois après ſon départ, la Reine, toujours pleine de bonté pour cette famille, avoit obtenu du Roi un Régiment en faveur du Comte, ſans que pour cela il lui fût permis de reparoître à la Cour : que dès les premières années il s'étoit diſtingué par des actions éclatantes, qui, le faiſant paſſer rapidement par différens grades, l'avoient conduit de bonne heure à celui de Lieutenant Général, & l'avoient mis à portée de rendre des ſervices ſignalés, particulièrement dans ſa dernière campagne.

C'eſt à cette époque ſi favorable pour lui, & après quinze ans d'exil,

que recommence une correſpondance ſuivie, qui met dans tout leur jour les grandes qualités du Comte, préparées par les leçons qu'il avoit reçues du Marquis, développées par ſes ſoins, & perfectionnées par la Religion.

Nous nous ſommes permis, pour ce nouveau Recueil, les mêmes libertés dont nous avons uſé par rapport aux Lettres qui ſont la matière des Volumes précédens. Nous avons refondu & rajeuni le ſtyle en bien des endroits; nous avons déguiſé en partie des anecdotes trop frappantes, & en général tout ce qui auroit pu déſigner, d'une manière trop ſenſible, une famille qui ne veut point être nommée.

On ne doit pas s'attendre ici à une ſuite d'incidens romaneſques, de faits extraordinaires. Les évènemens, pour la plupart, ſont ſimples, naturels, & tels que, dans un certain monde, on

en a vu ſouvent arriver de ſemblables. Nous aurions ſeulement déſiré pouvoir adoucir quelques teintes un peu trop noires du caractère odieux de l'ennemi du Comte, dont la vertu n'avoit pas beſoin d'un ſi grand contraſte pour briller de tout ſon éclat. Le caractère de la Vicomteſſe de Lauſane nous paroiſſoit auſſi ſuſceptible de quelque adouciſſement. On ſait, il eſt vrai, ce qu'ont opéré dans tous les tems la jalouſie, la vengeance, d'une part, & de l'autre les dépits, les fureurs d'un amour mépriſé; & l'Hiſtoire n'offre que trop de pareils tableaux. Mais notre ſiècle eſt ſi délicat, le vice même y parle un ſi doux langage, on a ſu y répandre ſur les paſſions un vernis ſi propre à en déguiſer les traits, & ſur les crimes qu'elles enfantent une ſi profonde obſcurité, qu'il eſt aiſé d'encourir la cenſure par ces ſortes d'images, qui, toujours vraies dans le fond, paroiſ-

ſent du moins, à nous entendre, n'avoir plus rien de commun avec nos mœurs. Quoi qu'il en ſoit, nous ne nous ſommes pas crus autoriſés à altérer les principaux faits. On doit ſe ſouvenir d'ailleurs, que ce n'eſt pas une hiſtoire qui ſe ſoit paſſée de nos jours que nous donnons au Public, quoique dans tous les tems celle-ci puiſſe être utile à tous ceux qui la liront.

Il nous reſte, à l'égard des notes, une remarque à faire; & elle a lieu également pour celles que nous avons inſérées dans les trois premiers Volumes de ces Lettres: nous y avons gardé par rapport aux faux Sages, ennemis de toutes les vérités qui importent le plus au bonheur des hommes, des ménagemens qui ne leur ſont pas dus; mais que nous avons cru nous devoir à nous-mêmes, par goût, par ſentiment, par caractère, & non par principes; car lorſqu'il

eſt queſtion de défendre la cauſe de la Divinité, de la Patrie, & des mœurs; quels principes obligent à reſpecter ceux qui ne reſpectent rien? Eh! comment arrive-t-il qu'ils s'arrogent à eux-mêmes des droits qu'ils violent à chaque inſtant? Tel incrédule, l'idole de ſes partiſans, eſt aujourd'hui, dans preſque tous leurs écrits, bien plus ſacré que la Religion.

Nous avons ajouté dans cette dernière édition * quelques notes importantes, celles en particulier qui concernent M. le Comte du Mui, & qui ſont tirées d'un manuſcrit de famille qu'on a bien voulu nous communiquer.

* Il s'agit ici de la huitième édition.



EXPLICATION

DES FIGURES.

XI. Sujet de l'Eſtampe qui doit ſervir de Frontiſpice au quatrième Volume.

Un homme dans la force de l'âge, avec des traits mâles, un caractère de grandeur, & l'expreſſion du ſentiment, foule aux pieds une hydre, ſymbole des paſſions qu'il a domptées. La Religion le ſoutient & le couronne.

Dans l'enfoncement, la Sageſſe humaine, aux priſes avec la Volupté, ſe couvre d'une foible Egide, & s'appuie ſur une pyramide qui ne porte que ſur la pointe, & qui en tombant l'entraîne dans ſa chute.

XII. Sujet de la ſeconde Figure du quatrième Volume.

Cette Eſtampe repréſente M. le Dauphin inſtruiſant ſes enfans. Le deſſin eſt de M. le Monnet, d'après ſon propre tableau, peint par les ordres de M. le Duc de la Vauguyon. Voyez la note de la page 243.

ERRATA.

PAGE 283, lig. 5, en force, *lis.* en forces.
P. 372, lig. 13, auxquels, *lis.* auquel.
P. 399, lig. 16, faiſoient, *lis.* faiſoit.



LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÈGAREMENS DE LA RAISON.

SECONDE PARTIE.

LETTRE PRÈMIÈRE.

Du Comte de Valmont à son Père.

M. le Maréchal de... vient de terminer cette campagne avec gloire, & se dispose à mettre les troupes en quartiers d'hiver. Se conformant aux intentions de la Reine, il a bien voulu m'appuyer de tout son crédit auprès de Sa Majesté. Il a trop fait valoir mes services dans la part

qu'il me donne aux ſuccès qui ont couronné nos dernières entrepriſes ; & c'eſt d'après ce témoignage ſi flatteur, que le Roi daigne mettre fin à mon exil, & me rappelle, ainſi que vous, à la Cour.

Je ſens, mon père, tout le prix de cette faveur : ce n'eſt cependant qu'en tremblant que je la reçois. Formé par vous-même à l'attachement le plus tendre pour mon Souverain, devenu par vos leçons l'un de ſes ſujets les plus zélés & les plus fidèles, je ne pouvois que me rappeler avec douleur que j'avois mérité d'encourir ſa diſgrâce : je ne puis que jouïr avec tranſport de ſa préſence ; mais en chériſſant ſa perſonne, je crains l'air qu'on reſpire ſi près du trône, & les fatales influences du ſéjour qu'habite le Monarque ; je crains l'exemple contagieux de tout ce qui l'environne. Depuis quinze ans que je ſuis éloigné de la Cour, elle eſt étrangère pour moi. Que vais-je y faire ? jouer mal-adroitement le rôle de Courtiſan que je mépriſe, ou paroître un homme ſingulier & un être bizarre ; riſquer d'oublier vos maximes, ou contrarier ſans ceſſe celles

des autres ; applaudir tout haut à ce que je ferai forcé de condamner en fecret, ou, plus courageux & plus vrai, me faire autant d'ennemis qu'il y aura d'hommes puiffans dont je heurterai les fentimens & les intérêts fans le vouloir. Quelle trifte alternative ! N'importe, j'obéirai, comme je le dois : mais venez au fecours de votre fils ; jamais il n'eut plus befoin de vos confeils & de vos lumières.

La Reine redemande fon Emilie. Elle a dû lui écrire, pour lui offrir auprès d'elle la même place que fa tendreffe pour fon mari l'a empêchée d'accepter autrefois. Maintenant elle ne peut la refufer fans fe montrer ingrate. Mais comment fe féparerait elle de vous ? comment quitteroit-elle fes enfans que vous-même ne pourriez lui abandonner fans le plus fenfible regret ? Daignez donc, mon tendre père, me les ramener avec elle. Je fentirois bien moins le plaifir de les revoir, fi vous me condamniez à les revoir fans vous. Le Comte de Veymur *, qui vient

* Autrefois le Chevalier. Voyez la Lettre XXXII du fecond volume.

d'obtenir ſon congé, ſachant l'impoſſibilité où je ſuis de vous rejoindre & même de me rendre auſſi-tôt que vous à la Cour, ne hâte ſi fort ſon départ, que dans le deſſein de vous accompagner. Il veut bien ſe charger de ma lettre & de tous nos embraſſemens pour ſa famille & pour la mienne. Il ſe charge auſſi de vous inſtruire plus au long de tout ce qui s'eſt paſſé à l'armée. Mon fils vous écrit en même temps que moi, ainſi qu'à ſa mère *. C'eſt aux ſoins que vous avez pris de ſon enfance qu'il doit toutes les bonnes qualités qu'on remarque en lui ; & j'oſe dire, ſans vous flatter, que le diſciple fait honneur à ſon maître.

---

* On a retranché, comme dans les volumes précédens, toutes les lettres peu importantes, pour ne conſerver que celles qui nous ont paru mériter quelque attention.





LETTRE II.

Du Marquis à son Fils.

QUEL mélange pour moi, mon fils, de plaisirs & de peines ! tu es rentré en grâce avec ton Prince ; tu as servi utilement ta patrie ; je prévois que par la suite tu la serviras plus utilement encore : que ces pensées sont douces & consolantes pour un père ! mais que le sacrifice que je viens de faire coûte à ma sensibilité ! Ton Emilie est partie avec ses enfans & M. de Veymur ; & je n'ai pu les accompagner. Depuis que je ne t'ai vu, ma santé s'est altérée. Sans avoir de maladie, j'ai des infirmités, plus que cela encore, une vieille habitude me rend ce séjour nécessaire. Je suis utile à mes pauvres vassaux, & que ferois-tu à la Cour d'un vieillard tel que moi ? Qu'y ferois-je moi-même ? je n'ai plus cette vigueur d'esprit ni cette force de courage qui pourroient te soutenir dans des occasions délicates, ou t'offrir dans des circonstances difficiles la ref-

ſource d'un bon conſeil. Je me rends juſtice, cher Valmont; & c'eſt le ſeul mérite que je puiſſe avoir à mon âge. Non, je ne ſuis point de ces hommes que la nature paroît avoir exceptés de la loi commune, de ces hommes rares, dont le génie toujours vaſte, dont la raiſon toujours ferme, ſemblent même prendre de nouvelles forces quand le corps s'affoiblit. Je ne ſuis plus ce qu'étoit M. d'Orval quand nous l'avons perdu; & je n'ai pas mérité, par l'uſage que j'ai fait de ma jeuneſſe, une vieilleſſe ſemblable à la ſienne. Ne ſois donc pas étonné, ſi, malgré les inſtances d'Emilie, malgré ma tendreſſe pour vous tous, mes chers enfans, j'ai pu me réſoudre à ne point quitter ces lieux, où peut-être dans peu ma cendre ſera réunie aux cendres de mes pères. La mort toute récente de mon ancien ami, bien plus jeune que moi *, celle de ſon épouſe, m'avertiſſent de notre fin commune; & je ne dois plus penſer qu'à m'y préparer.

---

* M. de Veymur, le frère aîné de celui qui a épouſé Mlle. de Senneville.

C'eſt d'ailleurs une conſolation pour moi, de ſavoir que j'épargne à mes enfans le ſpectacle d'un père mourant, & que je les accoutume par l'abſence à la privation d'un bien qu'ils peuvent perdre ſi-tôt.

Si toutefois le Ciel prolonge mes années, je jouïrai encore du plaiſir de vous voir. Le Prince vous permettra de venir vous délaſſer auprès de moi de vos ſoins & de vos travaux. Vous me ramenerez mes petits enfans, & je les bénirai une ſeconde fois avant de mourir. Hélas! que leur éloignement, que celui d'Emilie ont ébranlé ma conſtance! que leur peine ajoutoit à la mienne! Peins-toi, mon fils, ton épouſe éplorée & ne pouvant s'arracher d'entre mes bras; ſes enfans à mes genoux, levant leurs mains vers moi, & me preſſant de partir; Madame de Veymur * & ſa fille ſe joignant à eux, & m'aſſurant qu'elles brûloient du déſir de faire ce voyage avec nous, mais qu'elles ne le feroient point ſans moi; nos fermiers, toutes les bonnes gens de nos hameaux, m'invitant à donner cette ſatiſ-

* Autrefois Mlle de Senneville.

faction à mes enfans, & cependant craignant de me perdre, pleurant Emilie, qu'ils eussent voulu pouvoir retenir au milieu d'eux, regrettant Julie, qui, à l'exemple de sa mère, leur a donné tant de marques de tendresse & de bonté: quel spectacle, cher Valmont! & quels assauts on livroit à mon cœur! Déchiré par une foule de sentimens contraires, j'hésitois, je ne savois à quoi me déterminer, lorsque M. Colmet, mon respectable Curé, pour qui tu as conçu tant d'estime, est venu fixer mon irrésolution. » Eh quoi! Monsieur, m'a-t-il dit, foi-» ble, infirme, comme vous l'êtes, irez-» vous vous exposer aux fatigues d'un » long voyage? Arriverez-vous à Paris, » languissant, épuisé, dans un état à faire » craindre à M. votre fils de ne pas vous » posséder long-temps? Accoutumé à une » vie simple, à des occupations confor-» mes à votre goût, à votre âge, à votre » tempérament, ne vous soutenant que » par beaucoup d'exercice, vous ferez-» vous maintenant un genre de vie tout » opposé? Eh! quel plus grand intérêt

» vos enfans ont-ils, que celui de voir
» prolonger vos années ? Voudroient-ils,
» pour une ſatisfaction qui leur coûteroit
» ſi cher, riſquer d'en abréger le cours « ?

Ces réflexions, faites du ton de vérité que tu lui connois, ont pénétré Madame de Veymur & Emilie. Eh bien, s'eſt écriée ton épouſe en baignant mon viſage de ſes larmes, eh bien, mon père, vivez donc loin de nous, puiſque le Ciel l'ordonne ! mais vivez long-temps, & que chaque année me ramène ici. Ah ! chère Veymur !.... à ces mots, des ſanglots ont étouffé ſa voix. Je t'entends, a dit Madame de Veymur. Ma bonne amie, tu me laiſſes ton père, & tu ſais qu'il eſt le nôtre. Va, ſois tranquille ; nous reſtons avec lui, & il ne ſortira point du ſein de ſa famille.

Tel eſt, mon fils, le détail de notre ſéparation, & l'aveu de ma foibleſſe ; car c'en étoit une de balancer. Prévoyant ce qui vient d'arriver, je m'étois conſulté ; d'après les conſidérations les plus ſages, mon parti étoit pris ; & en ſi peu d'inſtans je me ſuis vu ſur le point d'en chan-

ger. Ah ! qu'on doit peu compter ſur ſes réſolutions, quand on a le cœur ſi ſenſible !

O toi ! mon fils, ſonge donc bien, pour te conſoler, que, ſi quelque choſe peut te conſerver ton père, c'eſt la vie qu'il mène ici; c'eſt le bien qu'il y fait : & s'il eſt vrai qu'il puiſſe encore t'être utile, ſi tu crois devoir faire tant de cas de ſes avis; ſouviens-toi que c'eſt dans la retraite qu'il peut te donner des lumières plus sûres, parce qu'il s'y trouvera moins environné des préjugés des autres, moins affecté des petits intérêts qui les trompent & des grandes paſſions qui les aveuglent, moins aſſervi à l'empire de l'opinion. Ayant vu autrefois le monde de ſi près, & ne le conſidérant plus que de ſa ſolitude, il le verra mieux. Son tourbillon nous entraîne malgré nous, & ſon ſpectacle nous en impoſe. Pour le voir comme il faut, il eſt avantageux de le voir d'un peu loin, quand d'ailleurs on l'a déjà connu.

Fais-toi cependant au milieu du monde même, s'il ſe peut, un ami, qui n'y tienne point par goût, qui y vive ſans

prétentions ; qui doive sa sagesse à l'expérience & aux revers ; qui au dessus des vains ménagemens, te parle le langage de la vérité, t'éclaire sur tes fautes, te montre le bien que tu peux faire, le mal que tu dois prévenir, & celui que par malheur tu aurois à réparer. Que cet ami, placé entre les Grands & ces hommes qu'on nomme le peuple, te mette en garde contre l'orgueil & la dureté des uns, & t'inspire un tendre intérêt pour le bonheur des autres. Peut-être cet ami te sera-t-il nécessaire, non seulement pour toi, mais pour tes enfans, si quelque circonstance inopinée te force pour un temps à les perdre de vue. J'aurois souhaité, en laissant partir, bien à regret, le Baron * & Julie, pouvoir retenir du moins le Commandeur & le Chevalier ; mais puisque ma santé est trop foible pour que je puisse achever de les former comme je le désirerois, j'ai mieux aimé qu'ils fussent élevés par toi-même, & je n'ai pas cru devoir mettre de bornes à mon sacrifice.

* Le fils aîné de M. de Valmont.

Tu leur as fait jusqu'ici de sages leçons; maintenant, mon fils, tu leur dois de grands exemples. C'est dans la carrière où tu vas rentrer, que tu seras plus que jamais à portée de leur en offrir: & pour que tu ne risques pas de perdre pour eux, ni pour toi, le fruit de quinze ans de réflexions & de sagesse, je n'ai qu'un avis à te donner, mais qui seul te vaudra tous les autres; c'est de te montrer à la Cour, dès les premiers momens, tel que tu veux être le reste de ta vie. Ton caractère, une fois annoncé, ne te coûtera plus rien à soutenir; ta conduite n'aura rien d'équivoque; on ne cherchera point à te démêler ni à te surprendre. Tu t'épargneras ainsi bien des épreuves dangereuses, & des combats inutiles.

Adieu, mon fils; aime toujours tendrement un père, qui t'aime plus que lui-même.





LETTRE III.

Du Comte de Valmont au Marquis.

J'ai retrouvé, en arrivant à Paris, Emilie & mes enfans; mais je n'ai point retrouvé mon père : & sa lettre & son absence m'ont rempli de douleur. Quelles sombres images elle renferme ! quelles craintes elle s'obstine à faire naître en moi ! Que parlez-vous, mon père, d'infirmités, de mort ? à quelle perte semblez-vous me préparer ? J'ai interrogé Emilie, qui a tout fait pour vaincre votre résistance ; & elle ne craint que les idées tristes que vous vous formez. J'ai interrogé M. de Veymur ; & il ne vous a point trouvé aussi foible que vous croyez l'être. Sans avoir cette même vigueur que vous faisiez paroître lorsque je vous ai quitté, vous conservez un tempérament sain, & vos infirmités ne sont que passagères. Vous n'avez rien perdu de ce qui nous rend vos avis si respectables & si chers. Votre lettre elle-

même dément l'opinion que vous voulez nous donner. Ah ! pourquoi faut-il que M. Colmet vous ait confirmé dans vos ſentimens, & ſoit parvenu à vous arrêter !

Eh quoi, mon père, ne ſerez-vous pas toujours libre de mener au milieu de nous le genre de vie qui vous convient le mieux, & qui eſt le plus conforme à vos penchans? Vous faites du bien où vous êtes; mais vous en ferez par-tout, & encore plus ici. N'aurez vous pas pitié de moi? me laiſſerez-vous ſans appui, ſans ſoutien pour la vertu, dans ces lieux où tout tend à la détruire? Mes premiers égaremens n'ont-ils pas dû vous convaincre du beſoin que j'ai de votre préſence pour m'armer contre moi-même?

Vous m'avez ſi bien inſtruit de la Loi ſacrée que le Ciel nous impoſe de faire tout le bien, le plus grand bien qui dépend de nous; arrivera-t-il une fois que votre exemple ſoit en contradiction avec vos principes? Moins éloigné de vos enfans, de quelle utilité ne feriez-vous pas à moi, à Emilie, à mes fils, je dis bien

plus, à l'Etat, au Monarque, qui, vous rappelant à sa Cour, & reconnoissant aujourd'hui votre fidélité, écouteroit, respecteroit vos avis ? Ne savez-vous donc pas combien est nécessaire dans le Conseil des Rois un Courtisan désintéressé, ami de leur personne plus que de leur rang & de leur faveur, au dessus de l'ambition & des vues personnelles, conduit par la seule vue du bien, vivement touché des malheurs publics, des misères du peuple, & devenu, auprès du Prince, l'organe le plus sûr de ses sentimens & le plus fidèle interprète de ses besoins ? De tels hommes sont si précieux & si rares ! Venez montrer à la France qu'il en est encore de ce caractère, & qu'un bon Roi peut toujours trouver un ami. Et moi, qui ne peux me passer de vos sages conseils & de vos doux entretiens; moi, qui éprouve plus que jamais le vide affreux que votre absence laisse au fond de mon cœur, que j'aye la douce consolation de vous revoir à mes côtés, comme mon mentor & mon guide; comme le seul ami en qui je puisse établir une en-

tière confiance ; venez conſerver en moi cet amour de la ſageſſe que vous m'avez inſpiré, & me faire partager les fruits de la longue expérience que vous avez acquiſe. Hélas ! que les jours qui ſe ſont écoulés près de vous ont fui rapidement ! depuis tant d'années que j'avois oublié la Cour & ſes faveurs, que ne m'a-t-elle pour jamais oublié !

Cependant le Roi ne m'a rappelé que pour me donner les plus grandes marques de bonté. J'ai retrouvé en lui ce caractère ſenſible & bienfaiſant, qui le rend les délices de ſes ſujets & l'objet de leur plus tendre amour. Malgré le ſouvenir qui lui eſt reſté de la perte de Lauſane, il m'a fait un accueil ſi flatteur, que je ne puis douter, que, ſans avoir noirci la mémoire du Baron, la Reine ne ſoit parvenue à faire excuſer tous mes torts. Elle a reçu avec le plus vif intérêt les remercîmens d'Emilie, qui lui a été préſentée le lendemain de mon arrivée ; & elle ne déſire plus que votre retour.

Je pourrois être ſatisfait des eſpérances qu'elle me donne, & de la nouvelle perſ-

pective qui s'ouvre devant moi, si, dans les lieux que vous habitez, près de vous, près de Messieurs d'Orval & de Veymur lorsqu'ils vivoient encore, je n'avois appris à connoître le vrai bonheur. Pour charmer en quelque sorte la peine que me cause votre éloignement, je me rappelle ces temps heureux, où, libre de toute inquiétude, je méditois à loisir la bonté du Dieu, qui, par vos leçons, s'étoit manifesté à mon esprit, & se faisoit sentir si vivement à mon cœur; ces heures consacrées, non à des spéculations vaines, à de stériles recherches, mais à l'étude de la Religion, de mes devoirs, & des connoissances propres aux différens états que la Providence pourroit un jour m'appeler à remplir; ces amusemens innocens où l'agréable se mêloit à l'utile; ces soirées délicieuses, où, réunis tous ensemble, nous nous rendions compte de nos pensées, de nos projets, de nos désirs, où nos ames se livroient sans contrainte à des épanchemens réciproques, s'entendoient, se répondoient, & s'unissoient pour faire le bien; ces

lieux, que vos ſoins ont rendus fertiles ; ces promenades champêtres, ces hameaux, où je recevois, en votre nom, le tribut de reconnoiſſance que vous rendent des hommes que vous avez formés, qui vous doivent leurs lumières, leur paix, leur félicité, & qui, au lieu de vous nommer leur Seigneur, aiment bien mieux vous appeler leur père.

J'oppoſe ces ſouvenirs enchanteurs, ces touchantes images, aux objets qui m'environnent ; & quel contraſte pour moi, ſi je ne comptois ſur votre préſence pour en adoucir l'amertume ! Ici, à la ville, à la campagne, dans nos palais, dans nos jardins, l'art ſe montre par tout & maſque la nature. On admire quelquefois, & jamais on ne ſe ſent attendri. Nul objet ne porte au fond de l'ame une volupté pure. On parcourt tout ; on effleure tout ; on ne jouït de rien. Le cœur ne trouve à ſe repoſer nulle part, & n'éprouve qu'une laſſitude continuelle. Ici un tourbillon d'affaires entraîne ; on n'a pas le temps de converſer avec ſoi-même. De petits intérêts, de petites in-

trigues, de petits honneurs, des misères & des jeux d'enfans ſont les ſoins importans qui occupent l'ame, la rétréciſſent, & lui font oublier la dignité de ſa nature. La Cour, devenue comme autrefois mon ſéjour ordinaire; ne me préſente que les mêmes révolutions, les mêmes manèges, les mêmes vices, ſans réveiller en moi les mêmes paſſions qui m'aidoient à ſurmonter le dégoût qu'elle inſpire. La volonté du Prince m'y retient, & mon penchant m'en éloigne. Je n'apperçois autour de moi que des cœurs faux, livrés à l'intrigue, à la cabale, que des hommes vendus à l'intérêt, au crédit, à la faveur, que des amis trompeurs & hypocrites, qui m'ont oublié lorſque je ſemblois n'être plus rien, & qui me recherchent maintenant que je parois reprendre une ſorte d'exiſtence. Froids, orgueilleux, quand ils ont cru n'avoir plus beſoin de moi, ils ſont aujourd'hui affectueux, complaiſans, rampans, & toujours vils. Pleins d'un zèle apparent, ils cachent pour la plupart, ſous de feintes careſſes, la jalouſie qui les dévore. Tou-

jours rivaux de quiconque eſt leur égal, ennemis implacables de qui s'élève au deſſus d'eux, mais adulateurs perfides, ils l'encenſent, ils l'adorent, & forgent en ſecret la foudre dont ils cherchent à l'écraſer.

Jugez, mon père, de quel œil je les vois, & quel ſpectacle hideux offre cette ſcène du monde à un être qui ſe ſent & qui penſe. Mon unique délaſſement eſt au ſein de ma famille : j'y trouve dans Emilie tout ce qui peut lui aſſurer mon eſtime & ma tendreſſe, toutes les vertus de ſon ſexe, d'autant plus précieuſes à mes ieux qu'elles ſont devenues plus rares ; j'y recueille dans mes enfans les fruits de l'éducation que vous leur avez donnée, & que je vous conjure, par votre amour pour eux, de venir perfectionner avec moi. Ce ſera, ſi vous le déſirez, S. L.... qui, dans les beaux mois de l'année, ſera votre ſéjour ordinaire ; & là, du moins pour les beautés ſimples de la nature, pour une vie libre & tranquille, vous n'aurez point à regretter les lieux que vous aurez abandonnés.

M. de Veymur se dispose à partir, dans le dessein d'aller vous chercher, ainsi que son épouse & notre chère Hortense, pour que nous ne fassions tous qu'une même famille. Tendre Veymur, aimable & chère amie ! que je vous sais gré d'avoir si généreusement sacrifié le voyage que vous projetiez, & la société d'Emilie, à celle de mon père ! quelle autre que vous pouvoit dignement nous suppléer auprès de lui !





LETTRE IV.

De la Comtesse au Marquis.

Vous avez vu, mon père, par la lettre de votre fils, combien il se flatte encore. Ah ! s'il est possible, ne trompez pas son espérance. Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point il a été affligé de ne pas vous trouver ici, ni toute l'inquiétude que votre lettre lui a causée. La Reine veut bien partager notre peine, & vous redemande avec empressement. Le Roi lui-même vous désire. Pour peu que votre santé s'affermisse, comment pourriez-vous ne pas céder à de si puissans motifs & à de si vives instances ? Eh quoi de plus propre à soutenir, à ranimer vos forces, que la vue de ce que vous avez de plus cher ! quel spectacle plus agréable pour vous, que celui de Valmont au milieu de la Cour ! Ne soyez pas étonné si je vous en parle avec transport. Tout en lui me fait admirer votre ouvrage, & les merveilles que la Religion opère dans

une ame qui en eſt pénétrée. Non, ce n'eſt point ma tendreſſe qui m'aveugle; ce n'eſt point l'ivreſſe du ſentiment qui me fait parler. Mon mari m'eſt cher, il eſt vrai, & chaque jour il me le devient davantage; mais dans un temps où les paſſions eurent la force de l'égarer, je ne me fis point illuſion ſur ſes défauts, & aujourd'hui je ne puis que rendre hommage à ſes vertus. Tout ce qui l'approche, lui rend, ſans le vouloir, la même juſtice que moi. On ne reconnoît plus en lui ce caractère bouillant, fier, & préſomptueux, cet eſprit léger, déciſif, & tranchant, cet homme brillant & frivole, digne ami de Lauſane & ſans principes comme lui; car voilà ce qu'il étoit devenu en ſi peu de temps, malgré l'heureux fonds qu'il apporta en naiſſant (*a*). Maintenant avec beaucoup d'eſprit & de lumières, il eſt modeſte & circonſpect; tous ſes diſcours, toutes ſes démarches portent l'empreinte de la ſageſſe & de la bienveillance. Il a perdu ce ton railleur & cauſtique, qui lui étoit comme naturel; jamais il n'ouvre la bou-

che que pour dire quelque chose d'honnête & d'obligeant. Son abord est prévenant & affable; sa physionomie est ouverte & engageante; on voit briller sur son front toute la beauté de son ame. A cet air de bonté & de franchise, qui inspire la confiance, se joint un ton de noblesse & de dignité, qui imprime le respect & relève jusqu'à ses moindres actions. Ses traits devenus plus mâles pendant sa dernière campagne, sa taille haute & dégagée, son maintien ferme & aisé, tout en lui annonce ce caractère de force & de vigueur qui convient à son état & à son rang; tout le distingue de cette foule d'hommes foibles & efféminés, qu'ont énervés, jusque dans les camps, le luxe & la mollesse, & qui ressemblent si peu aux héros de l'ancien temps.

C'est en le comparant avec tout ce que je vois, que j'apprends à l'estimer ce qu'il vaut. Cette comparaison, si facile à faire, n'échappe point aux regards des Courtisans, & leur donne, dans bien des momens, un air de trouble & d'embarras qu'ils ont peine à dissimuler. Ils

l'examinent d'un œil curieux & inquiet; ils voudroient pouvoir perdre quelque chose de ce respect qu'ils ont pour lui, & frémissent en secret de le voir si fort au dessus d'eux.

Les femmes lui témoignent une autre sorte de curiosité non moins digne de remarque, & un genre d'intérêt bien plus dangereux. Quoique je ne sois pas naturellement jalouse, je le deviendrois peut-être si je connoissois moins Valmont. Mais leurs soins empressés, leur coup-d'œil vif & hardi, leur ton mignard, leur langage apprêté, leurs ornemens & leur parure l'armeroient contre elles autant que sa vertu même. Ah! mon père! qu'elles ont perdu d'attraits, en même temps qu'elles ont changé de mœurs! Elles n'inspirent plus de sentimens, depuis qu'elles semblent se borner si honteusement à n'inspirer que des désirs; leurs modes effrontées (*b*) déparent les grâces qu'ornoient en elles la décence & la pudeur (*c*); on vantoit leur goût, on ne vante plus que leur folie: des Comédiennes, des Courtisanes leur servent de modèles. Chargées

pompeuſement de toutes les aigrettes de la vanité, elles ne remportent, pour tout fruit de leur affectation bizarre, que des hommages auſſi inſultans que le mépris. Devenues plus hardies que ceux qui les outragent, elles ont pris le ton d'un autre ſexe, & ſe ſont privées des charmes du leur. Des anecdotes plaiſantes & ſcandaleuſes, forment, à leur honte, l'hiſtoire de chaque jour : le ridicule dont on les couvre, les brocards qu'elles s'attirent, ne les corrigent pas : ce ſiècle de licence & de vertige eſt l'opprobre des femmes ; & à chaque inſtant elles font rougir pour elles, depuis qu'elles ne rougiſſent plus de rien.

Combien donc ſont-elles peu à craindre pour une ame tant ſoit peu honnête ! auſſi mon mari n'uſe-t-il à leur égard que d'une politeſſe froide & réſervée. Elles lui en font la guerre, & il ne paroît pas les entendre ; elles cherchent à mettre les hommes dans leur parti, & ils n'oſent y entrer. Le mérite de Valmont leur impoſe, & elles ſe trouvent réduites à faire ſeules tous les frais de la ſéduction. Elles le rail-

ent ſur ſes vertus ſauvages, elles cherchent à le ſubjuguer par le reſpect humain; il ne leur répond qu'en ſe montrant tel qu'il s'eſt montré dès le premier jour. Cette règle ſi ſage, que vous lui avez preſcrite par votre lettre, eſt celle qu'il s'étoit faite à lui-même avant que de paroître à la Cour. Il en ſent de plus en plus toute l'importance. C'eſt par-là qu'il s'eſt déjà mis à l'abri de toutes les perſécutions de ces hommes frivoles, qui s'eſſayent avec tant d'avantages ſur des caractères foibles & indécis, & leur font perdre bien tôt le peu de vertu qu'ils avoient acquis. C'eſt par-là auſſi qu'il voit tomber inſenſiblement ces plaiſanteries ſi peu convenables, ces agaceries indécentes, ces attaques réitérées d'une foule de petites maîtreſſes, qui inſultent à la ſageſſe & la déconcertent lorſqu'elle n'a pas aſſez de force pour les braver, mais qui ceſſent d'être redoutables dès qu'on ceſſe de les craindre.

Ce qui me conſole, eſt que cette dépravation de goût & de mœurs, aujourd'hui ſi commune, ne tombe cependant

pas, à beaucoup près, ſur toutes les femmes (*d*). Il en eſt à la Cour d'infiniment reſpectables, qui ont conſervé la ſage auſtérité des mœurs anciennes, au milieu de la frivolité du ſiècle : & celles-là ont néceſſairement beaucoup de religion. Ce ſont elles qui forment mes liaiſons les plus intimes : c'eſt avec elles que je m'entretiens librement de vous & de ma chère Veymur ; c'eſt ſeulement au milieu d'elles que ſe trouve ma fille. Accoutumée depuis ſon enfance à la ſociété la plus digne de ſes regrets, elle ſe renferme dès qu'elle en apperçoit d'un autre genre; & je remarque, avec une ſatisfaction ſecrète, que ſon goût pour le vrai ſe fortifie par l'oppoſition ſenſible du faux qui règne dans le monde nouveau qu'elle habite. La Reine l'accueille avec bonté; entourée elle-même, dans un âge déjà avancé, d'un petit nombre de femmes vraiment eſtimables, elle leur aſſocie ma Julie ſous les ieux de ſa mère. Julie fixe ſur elle tous les regards ; & ſes charmes naiſſans lui attirent de toute part des hommages, qui m'effraieroient davantage

ſi ceux qui les lui rendent étoient plus dignes d'elle.

Le Baron eſt toujours livré aux études les plus propres à le rendre utile. Il mène une vie retirée, telle qu'elle convient à ſon âge; mais je le trouve un peu rêveur, & j'en devine la cauſe, en attendant qu'il me l'explique lui-même avec la franchiſe que vous lui connoiſſez. Le Commandeur & le Chevalier ſe forment ſous ſes ieux & ſous ceux de leur père. Tel eſt le tableau de ma famille. Elle ſuffiroit pour combler tous mes vœux, ſi vous étiez avec nous, & ſi je ne craignois pas pour mon mari, les intrigues des Courtiſans. Le Roi l'eſtime; il lui donne même dans bien des occaſions des marques de confiance qui éveillent la jalouſie. Celle que je crois remarquer dans les frères du Baron de Lauſane, qui ont ſuccédé à ſon crédit & à ſa faveur, eſt entre nous ce qui m'inquiète le plus, ſur-tout s'ils y joignent, comme je n'ai que trop lieu de l'appréhender, le ſouvenir de la perte qu'ils ont faite. Revenez, mon père; au

milieu de nous, pour nous ſervir de guide; & je ne craindrai plus rien.

NOTES.

PAGE 23.

(a) *VOILA ce qu'il étoit devenu en ſi peu de temps, malgré l'heureux fonds qu'il apporta en naiſſant.* Oui, il étoit devenu tout cela, & pis encore; mais il conſervoit une ſorte de droiture au ſein de ſes égaremens; il chériſſoit, il reſpectoit ſon père; il n'avoit pas perdu toute eſtime pour la vertu; il ne dédaignoit pas de s'inſtruire; il n'a pas toujours craint de s'éclairer; il avoit pu ſe laiſſer ſurprendre, mais ſon cœur n'étoit pas entièrement corrompu: & c'eſt-là ce qui a préparé ſon changement. C'eſt par-là auſſi qu'on peut diſcerner, parmi tant de jeunes gens que leurs paſſions aveuglent ou que de fauſſes autorités ſubjuguent, quels ſont ceux dont on a lieu d'eſpérer le retour.

PAGE 25.

(b) *Leurs modes effrontées déparent les grâces, &c.* Il eſt queſtion ici de ces anciennes modes, dont il nous reſte tant de veſtiges

dans des tableaux de famille qu'on croiroit presque avoir été faits de nos jours. Pourquoi faut-il qu'elles ne se soient reproduites sous nos ieux que pour donner à toutes celles qui ont la folie de les suivre, une même physionomie, sans caractère, sans noblesse, sans intérêt, & sans agrément ? Heureuses les femmes qui échappent à cette manie ! Il en est une remplie de charmes & vraiment digne d'estime, qui, dans une promenade publique, eut le secret plaisir d'entendre plusieurs militaires se dire l'un à l'autre sur ses pas : » Nous n'avons vu dans tout le jardin que cette femme » qui soit coiffée avec goût, & qui ait un air » noble qui la distingue «. Jamais, comme elle en est convenue depuis, aucun aveu ne l'a tant flattée que celui-là.

Les femmes croient avoir tout dit, quand elles ont dit : *C'est la mode*. Mais elles devroient faire attention que le goût est avant la mode, & doit servir à la régler ; qu'il y a telle bizarrerie, qui ne peut que rendre une mode souverainement ridicule ; que, pour paroître aimable & pour plaire, il y a du moins, dans toutes ces nouvelles inventions, de certains rapports qu'il est essentiel de consulter ; des rapports d'âge, de traits, de physionomie d'état, de dignité, de bienséance, qu'on ne peut violer sans courir le risque d'inspirer la

pitié, le dégoût, le mépris, à ceux-mêmes dont on cherche le plus à s'attirer les hommages.

Quel que ſoit, après tout, l'effet que produit ſur la plupart des hommes la bizarrerie des modes actuelles; on ne ſauroit trop le redire, elles nuiſent aux mœurs, beaucoup plus qu'on ne penſe, par la tournure d'eſprit qu'elles font prendre, & le ton d'affectation, de recherche, & de vanité qu'elles inſpirent. Croyons-en une autorité bien reſpectable, & ne craignons pas d'emprunter d'elle une leçon vraiment utile. Voici ce qu'on lit dans le Journal de Politique & de Littérature.

De Vienne, le 24 Février 1776.

» En prenant des meſures pour donner au » commerce une activité plus ſoutenue & des » reſſources plus multipliées, Sa Majeſté Impériale & Royale n'oublie rien de ce qui » peut améliorer les mœurs, & entretenir la » décence parmi ſes ſujets. On a publié dernièrement au prône, dans toutes les Egliſes » de cette Réſidence, un avis aux Fidèles, » contre le luxe des habits du ſexe. On y » exhorte les femmes & filles, particulièrement celles d'un certain rang, à ne plus paroître dans la Maiſon du Seigneur, où elles » doivent porter un extérieur modeſte & un

» esprit d'humilité chrétienne, avec un étalage aussi vain qu'indécent, sur-tout avec des coiffures qui ne servent qu'à distraire l'assemblée, & à scandaliser leur prochain. » S'il se trouve des personnes du sexe qui s'obstinent à préférer leur orgueil à leur devoir, on les menace d'être publiquement admonestées par les Supérieurs de l'Eglise «.

IBID.

(c) *Qu'ornoient en elles la décence & la pudeur.* C'est de là en effet que naissent les charmes les plus vrais. Un Philosophe à qui l'on demandoit quelle couleur convenoit le mieux au visage des femmes, répondit, avec autant d'esprit que de vérité : C'est celle de la pudeur.

PAGE 28.

(d) *Cette dépravation de goût & de mœurs ne tombe pas, à beaucoup près, sur toutes les femmes ; il en est d'infiniment respectables, &c.* On a relevé, comme un trait intéressant pour les mœurs, une lettre du Maréchal de Boufflers au premier Duc de Noailles, à la fin de laquelle il se félicite de son bonheur domestique, avec une épouse chérie & vertueuse (sœur du Maréchal de Grammont), que le Duc de Noailles lui avoit procurée. Il le prie de la confirmer, quand il la verra, dans tous ses bons senti-

mens, pour qu'elle ne donne pas *la moindre prise à la rage & à la malignité du monde*, & qu'elle puisse être toujours la plus heureuse des femmes, en le rendant le plus heureux des hommes. Pourquoi faut-il, ajoute M. l'Abbé Millot, en citant ce trait, que la corruption des mœurs rende ces sortes d'exemples si remarquables ? *Mémoires Politiques & Militaires, pour servir à l'Histoire de Louis XIV & de Louis XV, T. I.*





LETTRE V.

Du Marquis au Comte & à la Comtesse de Valmont.

MÉNAGEZ ma sensibilité, mes chers enfans; elle a pensé vous enlever un père que vous aimez si tendrement. Vos lettres, l'arrivée de M. de Veymur, ses sollicitations pressantes, celles de sa femme, les marques de bonté dont le Roi & la Reine m'ont honoré pour hâter mon retour, ont combattu si vivement mon penchant pour la retraite & les dernières résolutions que je m'étois formées, qu'elles ont occasionné en moi une crise violente, qui n'a pas été sans danger. Heureusement elle n'a point eu d'autres suites, que celle de me rendre encore plus foible que je ne l'étois auparavant. Nos amis, qui en ont été témoins, seroient maintenant les premiers à s'opposer à mon départ. Respectons les volontés du Ciel, qui exige de nous cette séparation; & croyez, mes chers enfans, qu'elle m'est assez pé-

nible, pour que vous ne cherchiez plus à rouvrir la plaie qu'elle fait à mon cœur. Charmons, autant qu'il ſe pourra, par nos lettres, l'ennui qu'elle nous cauſe. Les miennes ne ſauroient être longues; mais vous vous contenterez du ſentiment qui les dictera : les vôtres ſeront toujours trop courtes pour moi. Ne m'épargnez donc pas les détails; marquez-moi plus au long, mon fils, ce que vous penſez de ces hommes parmi leſquels vous vivez; & vous, ma chère Emilie, ne me laiſſez rien ignorer de ce qui vous concerne l'un & l'autre, de ce qui concerne vos enfans. Faites qu'en vous liſant, par une douce illuſion, je me retrouve encore au milieu de vous.





LETTRE VI.

Du Comte de Valmont à son Père.

PAR des transports indiscrets, par l'excès de ma tendresse, j'ai pu affliger si vivement un père trop sensible lui-même & trop tendre ! avec tant d'empressement à le posséder, j'ai pu m'exposer à le perdre ! O mon père ! me pardonnerez-vous ? me pardonnerai-je à moi-même l'état où je vous ai réduit, moi qui racheterois de toute ma vie un seul de vos jours ? Chère & fidèle amie *, que j'ai eu besoin de votre lettre pour me tranquilliser ! Il est donc sûr, mon père, que je n'ai plus rien à craindre ; que vos forces renaissent ?...... Ah ! qu'elles croissent de jour en jour ! goûtez à loisir les charmes de la vie heureuse que vous vous êtes faite. S'il plaît au Seigneur, nous irons encore quelquefois la partager avec vous.

En attendant ces heures fortunées, ma

---

* Madame de Veymur, dont la Lettre a été supprimée.

plus douce conſolation ſera de vous écrire. Mais quels détails me demandez-vous ? Comment vous peindre des hommes que vous ne reconnoîtriez plus, qui ne reſſemblent plus à rien, qui n'ont plus de caractère ou n'ont que celui de la frivolité ? ce que je vous en diſois autrefois n'approche pas de ce que j'en penſe aujourd'hui. Ce n'eſt point à l'armée que j'ai pu m'en former une juſte idée. Quoiqu'ils y aient porté un goût de recherche, d'aiſance, & de commodités, dont anciennement ils auroient rougi ; ils y conſervent du moins quelques reſtes de leur ancienne vigueur : & l'on peut, à de certains traits, à quelques ſaillies de courage & de valeur, les prendre encore pour des François. Avouons-le, c'eſt à la Cour, c'eſt au ſein de la Capitale, & parmi les femmes dont ils ont pris le ton, qu'il faut les étudier, pour les bien connoître ; c'eſt-là qu'ils ſemblent s'oublier tout entiers, en ſe confondant avec elles. Etonné de leur déraiſon, de leur légèreté, & de leur inconſéquence, lorſque je les revis ici pour la première fois, j'a-

vois peine à m'en croire moi-même ; & l'image que tout autre m'en eût tracée, quelque adouciſſement qu'il eût prétendu y mettre, m'eût toujours paru trop chargée. Pour affoiblir l'impreſſion que la nouveauté de ce ſpectacle faiſoit ſur moi, je cherchois à me rappeler ce qu'étoient, avant mon exil, ces hommes déjà ſi frivoles quand je les ai quittés ; je m'efforçois de les voir des mêmes ieux dont je les voyois à vingt ans : mais ce ſouvenir ne faiſoit qu'accroître ma ſurpriſe. Leur dégradation eſt devenue ſi ſenſible, ils ſont ſi différens de ce qu'ils étoient, que depuis mes anciens égaremens j'ai moins changé de façon de penſer qu'ils n'ont changé de mœurs *.

Quel jugement dois-je donc en porter

(*) Il ſeroit important, pour la ſatisfaction de bien des Lecteurs, de fixer ici l'époque de cette eſpèce de révolution, en remettant, ſous les ieux du Public, la date de ces Lettres ; mais ce que nous avons dit dans l'avertiſſement, ne nous permet pas de nous écarter de la loi que nous nous ſommes impoſée.

lorſque je les oppoſe, malgré moi, aux Joinville (*a*), aux Duguesclin (*b*), aux Bayard (*c*), aux Crillon (*d*), à ces anciens Preux, dont la grandeur d'ame, la ſimplicité de mœurs, la loyauté & la franchiſe, faiſoient, au retour de mes dernières campagnes, le ſujet de nos lectures & de nos entretiens les plus ordinaires? Rempli de ces hautes idées qu'ils ont excitées en moi, échauffé par le ſouvenir de leurs ſentimens & de leurs actions, frappé du contraſte des mœurs actuelles, (que vous dirai-je & que penſerez-vous, mon père, de ces ſaillies d'une imagination trop vive encore?) je me repréſente ces hommes du vieux tems; je crois les voir, les entendre; je les interroge tour à tour, & ils me répondent. Dans ces momens de comparaiſon, Bayard ſurtout s'offre à moi, tel que le peignent les Hiſtoriens de ſa vie, avec ſa ſtature un peu giganteſque, ſon air martial, ſes ieux noirs & pleins de feu, ſa contenance noble & fière, ſon regard aſſuré. » Hé » quoi! ſemble-t-il me dire, où ſont donc » les deſcendans de mes compagnons

» d'armes, de ces hommes, la fleur de la
» nobleſſe, qui ne ſe diſtinguoient que par
» de hauts faits (*e*); qui portoient juſque
» dans leurs jeux l'image des combats(*f*);
» qui ne cherchoient à briller que par
» leurs chevaux, leur lance, & leur épée,
» & ne connoiſſoient d'autre parure que
» celle qui convient à des guerriers; qui,
» plus ſoldats que courtiſans, ſe glori-
» fioient d'être libres & francs (*g*), & ne
» cherchoient leur récompenſe que dans
» leur zèle & leur fidélité (*h*); qui, pleins
» d'honneur, faiſoient, de leur ſeule pa-
» role, le plus redoutable des ſermens,
» ne voyoient rien de plus ſacré que la foi
» d'un gentilhomme (*i*), & craignoient
» plus la moindre tache que la mort; qui,
» toujours généreux & magnanimes, ne
» recevoient que pour répandre (*k*), & ne
» vouloient d'autres grâces que celles qui
» les expoſoient à de plus grands dan-
» gers; qui, défenſeurs de la veuve, de
» l'orphelin, du foible opprimé par le
» fort, les ſervoient de leurs biens, de
» leur crédit, & de leur valeur; qui,
» remplis de reſpect & d'égards pour le

» sexe, honoroient leurs Dames & méri-
» toient d'en être honorés. Ici je vois des
» bals au lieu de tournois : je vois des
» enfans où je devrois voir des hommes :
» je vois des Petits-maîtres, des héros de
» ruelle, où je devrois voir de nobles Che-
» valiers (*l*) : je vois des jeunes gens qui
» rougiroient d'avoir conservé une cons-
» titution saine & robuste (*m*), & qui,
» énervés par de honteux plaisirs, se font
» gloire d'être vieux à vingt ans : j'en vois
» qui mènent des chars, & laissent leurs
» chevaux à manier à leurs Ecuyers ; qui
» traitent cavalièrement des femmes hon-
» nêtes, & font porter leur livrée à des
» courtisanes ; qui comptent pour peu de
» chose l'honneur du sexe (*n*), & le leur
» pour moins que rien. Je vois du faste
» & un vain luxe, où je cherche des ver-
» tus (*o*). Je vois des braves qui ont de
» la valeur dans une rencontre, & qui,
» ne pouvant soutenir les épreuves du
» vrai courage, manquent de force dans
» tout le cours de leur vie. Je vois des
» Nobles qui séduisent ou qui oppri-
» ment, au lieu de défendre & de pro-

» téger ; qui font des indigens & des mal-
» heureux, au lieu de ſecourir ceux qui
» le ſont, & de les ſoulager. J'entends de
» toute part un langage précieux, des diſ-
» cours ſans ſuite & ſans raiſon, un jar-
» gon d'impiété & d'indépendance ; je
» vois juſqu'à des Militaires devenus Phi-
» loſophes, & qui renoncent à être de
» grands hommes. Ah ! la Religion de
» leurs pères en faiſoit des héros, ou les
» laiſſoit tels ; maintenant l'irréligion les
» énerve & les dégrade. O France ! à quels
» traits pourrois-je te reconnoître, & que
» m'offres tu qu'une race d'hommes dé-
» générés ? Hélas ! mon ſiècle m'hono-
» roit du beau titre d'*homme ſans peur*
» *& ſans reproche !* Ce n'eſt pas que, de-
» vant celui qui pèſe nos mérites dans
» une juſte balance, je fuſſe ſans foi-
» bleſſe & ſans tache ; j'étois environné
» des préjugés de mon état & de mon
» ſiècle (*p*), & je n'eus pas en tout temps
» la force de m'en défendre ; j'eus des
» paſſions, & je n'eus pas toujours aſſez
» de courage pour les vaincre : mais j'eus
» trop de franchiſe pour les autoriſer par

» de faux principes & de dangereux ſyſ-
» têmes. Je fus foible quelquefois, & ne
» fus point impie ni vicieux. Dieu me vit
» coupable & repentant, lorſque j'é-
» tois ſans reproche devant les hommes.
» Je reſpectai toute ma vie la Religion,
» l'honneur, la vertu, l'innocence, &
» les malheureux. Je fis Chevalier mon
» Roi, qui les reſpectoit comme moi (*q*).
» Je mourus en le ſervant, & en confeſ-
» ſant mes fautes à mon Rédempteur,
» dont j'implorois la clémence (*r*) «.

Ainſi, & plus fortement, ce me ſemble, parleroit Bayard, s'il lui étoit donné de reparoître parmi nous. Emprunter ſa voix, telle que je crois l'entendre en me rappelant ſes actions, c'eſt, après tout, vous peindre ce qui s'offre chaque jour à ma penſée & à mes regards, bien mieux que tous les détails ne pourroient le faire.

Ah! mon père, que la retraite eſt douce pour un vrai Sage; & ſi, pour notre propre bonheur, je vous déſirois à la Cour, combien ne ſuis-je pas forcé de convenir, que le Ciel, en vous laiſſant où vous

êtes, vous a fait faire un plus heureux choix pour vous même !

NOTES.

J'AI tenté de rejeter à la fin de ce volume le grand nombre de notes que j'ai mises ici : plusieurs raisons sembloient m'y engager. Quoi qu'il en soit, elles ne m'ont pas paru assez fortes pour devoir me déterminer à changer l'ordre que j'ai suivi dans les volumes précédens : on sera toujours libre de les omettre, si on le juge à propos, pour les reprendre dans un autre moment. On trouvera peut-être qu'elles renferment, pour la plupart, des traits qui n'ont rien de nouveau pour bien des Lecteurs ; mais il suffit que beaucoup d'entre eux les ignorent, ou que beaucoup d'autres les oublient, pour qu'on me permette de les leur rappeler. Leur ensemble forme d'ailleurs un tableau si frappant, pour ceux mêmes à qui ces traits seroient les plus familiers, qu'on ne doit pas me savoir mauvais gré du soin que j'ai pris de les rapprocher. Si quelque chose peut ramener nos jeunes gens à de meilleurs principes & à d'autres mœurs, ce sont sans doute de pareils exemples.

PAGE 40.

(a) *Aux Joinville.* Le Sire de Joinville, Sénéchal de Champagne, qui nous a donné l'*Histoire de Saint Louis*, suivit ce Prince dans ses expéditions militaires, & s'en fit aimer par sa piété, sa valeur, son esprit & sa franchise. Ce Monarque avoit tant de confiance dans Joinville, qu'il se servoit de lui pour rendre la justice à la porte de son Palais, & qu'il n'entreprenoit rien d'important sans le lui communiquer. *Diction. Histor.*

IBID.

(b) *Aux Duguesclin.* Né en Bretagne vers l'an 1320, du rang de simple Gentilhomme, Duguesclin mérita, sous le règne de Charles V, d'être élevé à celui de Connétable de France. Chevalier intrépide, dit Villaret, Chef expérimenté, sincère, généreux, il couronnoit tant de belles qualités par une vertu qui leur ajoutoit un nouveau lustre. Il étoit modeste.

Tout le monde applaudissoit au choix que le Roi venoit de faire, lorsque Duguesclin, avec une noble franchise, supplia son Souverain d'honorer de cette dignité quelqu'un qui la méritât mieux que lui : il fallut employer les plus vives instances pour le résoudre. Il obéit aux volontés du Prince : mais avant que de recevoir l'épée de Connétable, il supplia Sa

Majesté de ne jamais ajouter foi aux rapports qu'on pourroit faire contre lui, sans lui avoir auparavant fait la grâce de l'entendre ; & le Prince le lui promit. Il paroît, ajoute l'Historien, que ce grand homme redoutoit plus les Courtisans de l'hôtel de Saint-Paul, que les ennemis de l'Etat. *Histoire de France, T.* 10.

IBID.

(c) *Aux Bayard.* Né en 1476, le Chevalier Bayard fut un des plus grands Capitaines de son siècle. La bonté de son cœur, dit l'Historien de sa vie, sa générosité, sa charité, lui ont acquis le surnom de *Bon*; sa valeur & son intrépidité, celui de *Chevalier sans peur*; enfin sa fidélité à ses devoirs l'a fait connoître sous le nom de *Chevalier sans reproche*. Il mourut les armes à la main, âgé de 48 ans.

IBID.

(d) *Aux Crillon.* Issu de l'illustre famille des Balbe, & né à Carpentras en 1541, Crillon, dont le nom seul vaut tous les éloges, fut dans son siècle l'honneur de la France. Les preuves signalées qu'il donna de sa valeur, dit un Auteur moderne, l'auroient fait mettre par l'idolâtre antiquité au rang des demi-dieux. Il reçut de ses contemporains un tribut d'admiration plus raisonnable, mais non moins flat-

teur. Le ſoldat lui donna le nom d'homme *ſans peur*; Henri III, celui de *Brave*; & Henri IV, celui de *brave des braves*. Ce bon Prince le traita toujours en ami, & ne l'appeloit que le *brave Crillon*. Il avoit une ſi haute idée de ſon mérite, qu'on lui a entendu dire très-ſouvent, lorſqu'il fut ſur le trône, qu'il n'avoit jamais craint que Crillon; & c'eſt le grand Henri qui parloit ainſi. Il lui écrivit, après avoir défait les Ligueurs à la journée d'Arques: *Pends-toi, brave Crillon; nous avons combattu à Arques, & tu n'y étois pas: adieu, brave Crillon, je vous aime à tort & à travers.*

Un des faits les plus mémorables de ce héros, eſt la défenſe du pont de Tours. Reſté preſque ſeul à la tête du pont, environné des corps ſanglants de ſes ſoldats, il arrête tous les efforts des ennemis, & ſauve la Couronne à Henri III, aſſiégé par le Duc de Maïenne, tandis qu'un autre Berton de Crillon, ſon neveu, venoit de lui ſauver la vie. Le Monarque s'étoit trouvé engagé dans la mêlée, & alloit périr d'un coup de pertuiſane qu'on lui portoit dans la poitrine; mais le jeune Berton ſe précipite, le pare de ſon corps, & tombe aux pieds de Henri *. Dans cette même

* Après de pareils traits, on ne peut que ſe rappeler avec le plus vif itérêt celui que nous allons citer. » Mon-

journée, le brave Crillon fut couvert de blessures qui firent craindre pour sa vie. Il se montra, dans toutes les rencontres, également prodigue de son sang pour ses maîtres & pour sa patrie. Epuisé de forces, mais toujours rempli de fermeté & de courage, animé de la foi la plus vive, supportant ses douleurs avec la soumission la plus parfaite, il mourut en héros comme il avoit vécu. La veille de sa mort, voyant le fils d'une de ses sœurs tout en pleurs auprès de son lit; *Mon neveu*, lui dit-il, *ne pleure pas ma mort : ma vie est inutile à l'Etat.* Un attachement inviolable pour son Roi, & les qualités de son cœur le firent regarder comme un des plus honnêtes hommes de son siècle.

Henri III avoit créé pour lui la charge de Lieutenant Colonel Général de l'infanterie Françoise, charge qui fut supprimée après sa mort.

PAGE 41.

(c) *Qui ne se distinguoient que par de hauts faits.* Ce que la fable vantoit dans ses héros;

---

sieur, passant par Avignon, logea chez M. de Crillon. Il refusa la garde Bourgeoise qui lui fut offerte pour faire le service auprès de sa personne, en disant, *qu'un Fils de France, logeant chez un Crillon, n'avoit pas besoin de Gardes.* Paroles remarquables, aussi dignes d'un petit-fils d'Henri IV, qu'honorables pour les descendans du brave Crillon «. *Courrier de l'Europe*, du Mardi 5 Août 1777, article *France.*

ce que, dans les beaux jours de la Grèce & de Rome, ces fières Républiques admiroient dans les leurs; on l'a vu renouvelé parmi nous dans les Duguesclin, les Bayard, & les Crillon : & si l'Histoire qui raconte leurs exploits, n'étoit pas aussi bien appuyée qu'elle l'est en effet, on prendroit volontiers ses récits pour des fictions. Le nom seul de ces Guerriers valoit des armées, gagnoit des batailles, prenoit ou défendoit les villes & les provinces. Il n'y avoit point d'entreprise si difficile, qu'ils ne pussent se flatter de faire réussir, dès qu'on vouloit bien suivre leur avis; point de place si imprenable, qu'ils ne contraignissent à se rendre; point de poste si foible, où l'on pût les forcer.

Villars est dehors, répondoit Crillon assiégé dans Tailleboeuf, où tout autre que lui n'eût pu tenir : *Villars est dehors, & Crillon est dedans.*

Duguesclin donna un Roi à la Castille, & rendit, à proprement parler, la France à ses maîtres.

En 1521, une puissante armée de l'Empereur Charles-Quint mit le siège devant Mézières. Le Chevalier Bayard résolut de la défendre, quoique cette place fût dénuée de tout, & n'eût qu'une foible garnison. Quelques personnes lui conseillant de se rendre, à cause du peu d'apparence qu'il y

avoit de ſauver la ville : » Avant que d'en » ſortir, dit-il, il nous faudra former un pont » des cadavres de nos ennemis «.

François I, priſonnier de Charles-Quint après la bataille de Pavie, & conduit en Eſpagne, s'écrioit : *Si le Chevalier Bayard eût été vivant & près de moi, mes affaires auroient pris un meilleur train... Sa préſence m'auroit valu cent Capitaines ; tant il avoit gagné de créance parmi les miens, & de crainte parmi mes ennemis. Ah ! Chevalier Bayard, que vous me faites grande faute ! ah ! je ne ſerois pas ici !*

Qu'on liſe les détails de l'hiſtoire de ces grands hommes ; & l'on jugera ſi notre bon Roi Louis XII avoit ſi grand tort de dire, que les *Grecs avoient eu un merveilleux talent pour embellir leurs exploits ; que les Romains avoient fait de grandes choſes & les avoient dignement écrites ; que les François en avoient fait d'auſſi grandes que l'un & l'autre peuple, mais qu'ils avoient toujours manqué d'écrivains.*

IBID.

(f) *Qui portoient juſque dans leurs jeux l'image des combats.* Le bon Chevalier qui parle ainſi aimoit les tournois. De grands malheurs ont porté à les ſupprimer, & on a bien fait. Mais du moins ils n'altéroient pas l'eſprit militaire & national ; ſous ce rapport, ils valoient bien peut-être tout ce qui fair aujourd'hui l'ap-

prentiſſage de nos jeunes Guerriers. C'eſt dans ces ſortes de jeux que ſe formoient nos héros. C'eſt là que Bertrand Dugueſclin, à la fleur de l'âge, ſignala ſa valeur & ſon amour pour la gloire. Son père n'ayant pas voulu conſentir à le mener avec lui à un tournoi, auquel avoient été invités tout ce qu'il y avoit en France & en Angleterre de braves Chevaliers; il s'échappe ſecrètement, vole à Rennes, & y eſt témoin des premiers aſſauts. Le ſon des trompettes qui animoit les combattans, le henniſſement des chevaux, le bruit des armes, les acclamations qu'on donnoit aux vainqueurs, le mettent hors de lui-même. Après avoir été long-tems ſpectateur, il apperçoit un Chevalier de ſes parens, qui, fatigué de pluſieurs courſes, ſe retiroit. Il court à ſon hôtellerie, ſe jette à ſes genoux, & le conjure, par la gloire qu'il vient d'acquérir, de lui prêter ſes armes & ſon cheval. Le Chevalier qui vit ſon émotion, charmé de trouver tant d'ardeur & de courage dans un jeune homme tel que lui, conſentit à ſa demande, l'arma lui-même, & lui fit donner un cheval frais. Dugueſclin baiſſant la viſière de ſon caſque, pour ne pas être reconnu, ſe fait ouvrir la barrière. Le premier Chevalier qui ſe préſente eſt renverſé de deſſus ſon cheval, ſe relève, & eſt terraſſé une ſeconde fois. Les

victoires de Bertrand ſe multiplient. Son père lui-même s'avance pour le combattre. Bertrand, qui le reconnoît à ſes armes, accepte le défi; mais les trompettes ayant ſonné la charge, il baiſſe la lance & lui fait un profond ſalut. Il recommence à courir & à vaincre; l'intérêt & la curioſité redoublent. Les Dames voulant être inſtruites, à quelque prix que ce ſoit, du nom de l'inconnu, prient un Chevalier Normand, célèbre par ſa force & ſon adreſſe, & qui dans ce même tournoi en avoit déja aſſez fait pour ſa gloire, de ſe remettre au nombre des combattans, pour lui arracher ſon ſecret. Ils partent tous deux comme un éclair; le Chevalier exécute ſon deſſein & enlève le caſque de Dugueſclin. Celui-ci, outré de ſe voir découvert, ſaiſit ſon adverſaire, l'enlève de deſſus ſon cheval, & le met au nombre des vaincus. Si l'étonnement des ſpectateurs fut grand à la vue de ces exploits, quel fut celui de Renaud? Il accourt vers ſon fils, & l'embraſſe tranſporté de joie. Dugueſclin, charmé de ſe voir applaudi par ſon père, en goûta mieux ſa victoire; il reçut le prix deſtiné aux vainqueurs; & ſuivi de toute la Nobleſſe qui l'accompagnoit, il alla l'offrir à l'inſtant au Chevalier qui lui avoit prêté ſon cheval & ſes armes. On admira dans cette dernière action, juſqu'à quel point il ſavoit allier, à

l'adreſſe & au courage, un cœur généreux & reconnoiſſant. Voy. *Vie des Hommes Illuſtres.*

IBID.

(g) *Qui plus ſoldats que Courtiſans, ſe glorifioient d'être libres & francs.* On trouve mille traits de cette noble franchiſe dans tous nos anciens Guerriers. Joinville expoſe naïvement à ſaint Louis ſes beſoins, & l'impoſſibilité où il eſt de l'accompagner dans ſon expédition de la Terre Sainte, à moins que Sa Majeſté ne veuille bien fournir à l'entretien de ſes Chevaliers; & dans la dernière croiſade, il réſiſte à toutes les ſollicitations du Monarque : car je voyois clairement, dit-il, *que ſi je me mettois au pélerinage de la Croix, ce ſeroit la totale deſtruction de mes pauvres ſujets.*

Le généreux Crillon, frémiſſant de voir Henri III devenu le jouet des paſſions les plus honteuſes, perce la foule des Courtiſans qui l'environnent, & avec cette liberté que la vertu inſpire, il lui repréſente le déſhonneur qu'il ſe fait par le ſcandale de ſes mœurs. Henri ſe ſent ému; il promet de changer; mais le foible Henri ſe replonge bientôt au ſein de l'infamie.

Dans une autre circonſtance, ce même Prince veut engager Crillon à le défaire du Duc de Guiſe par une voie indigne de lui.

Sire, lui répond Crillon, désespéré de cette proposition, *permettez-moi d'aller loin de la Cour, rougir d'avoir entendu mon Roi, mon Roi pour qui je donnerois mille fois ma vie, me prescrire une action qui m'ôteroit son estime.*

On retrouve le même caractère dans l'aveu qu'il fit à Henri, d'avoir dérobé Fervaques à sa colère. Fervaques étoit un homme de qualité, bon officier, & d'une valeur reconnue. On l'avoit accusé, sans assez de fondement, d'une trahison dont il n'y avoit pas lieu de le croire coupable; & Crillon l'avoit averti de ce qu'il avoit à craindre des premiers transports du Monarque, presque toujours extrême dans ses résolutions: le Roi, instruit de sa fuite, jura de s'en venger sur celui qui la lui avoit suggérée. Le connoîtriez-vous, dit-il à Crillon? — Oui, Sire. — Eh bien, nommez-le moi, reprit le Roi encore plus irrité: » Je ne serai jamais délateur que » de moi-même, répliqua Crillon, & puisque » la juste crainte qu'un innocent ne souffre du » ressentiment de Votre Majesté, me prescrit » de lui livrer le coupable; je suis, Sire, celui » que vous devez punir, celui qui se seroit » cru l'assassin de Fervaques, si je lui eusse » gardé un secret qui lui eût coûté la vie. Que » Votre Majesté dispose de la mienne. Elle » m'est moins précieuse que l'honneur d'a-

» voir sauvé celle d'un sujet, qui peut-être se
» justifiera un jour, & dont le sang pourra être
» utilement répandu pour le service de son
» Prince «. Le Roi, étonné de l'aveu & du discours ferme de Crillon, resta un moment sans parler, les ieux fixés sur lui; puis rompant le silence, il dit : *Comme il n'est qu'un Crillon dans le monde, ma clémence en sa faveur ne fait pas un exemple.* Voyez *la Vie du brave Crillon, par Mlle. de Lussan*

Rosny, aussi grand Capitaine que grand homme d'Etat, & conservant par-tout la même droiture & la même franchise, déchira la promesse de mariage qu'Henri IV avoit faite à Mlle. d'Entragues. Etes-vous fou, lui dit le Roi? Il est vrai, Sire, répartit Sulli, je suis un fou; & plût à Dieu que je le fusse tout seul en France!

» Vous croyez, disoit ce Prince à la Reine,
» après un démêlé qu'il venoit d'avoir avec
» elle, que Rosny me flatte aux petites brouil-
» leries que nous avons ensemble. Vous en
» penseriez tout autrement, si vous saviez
» les grandes libertés qu'il prend à me dire
» mes vérités; de quoi encore que je me
» mette en colère, ne lui en veux-je pas de
» mal pour cela : car tout au contraire, je
» croirois qu'il ne m'aime plus, s'il ne me re-
montroit ce qu'il estime être pour la gloire

» & l'honneur de ma personne, l'amélioration » de mon Royaume, & le soulagement de » mes peuples. Car, voyez-vous, ma mie, » il n'y a point d'esprits si droituriers qui ne » trébuchassent tout-à-fait, s'ils n'étoient re- » levés, lorsqu'ils choppent, par les admo- » nitions de leurs loyaux serviteurs ou bien » intimes & prudens amis «. *Mém. de Sulli.*

IBID.

(h) *Et ne cherchoient leur récompense que dans leur zèle & leur fidélité.* Henri IV, pour faire cesser les troubles qui agitoient ses Etats, acheta, par des dignités & des honneurs, la soumission & la fidélité de la plupart des Grands. Crillon, qui avoit toujours été attaché à son service, fut presque le seul qui n'eut aucune part à ses faveurs. Quelqu'un en ayant témoigné sa surprise, *J'étois sûr de la fidélité de Crillon*, répondit ce Prince, *& j'avois à gagner tous ceux qui me persécutoient.*

Ce caractère de désintéressement a été celui de tous les grands hommes. Il a été, sous Louis XIV, celui des Fabert, des Turenne, & des Catinat, tous trois si dignes d'être nommés parmi ceux que l'on vient de citer dans ces notes. Voyez le trait du Maréchal Fabert ci-dessus, T. 3, Lettre LIV, n. *e*.

IBID.

(i) *Qui ne voyoient rien de plus ſacré que la ſoi d'un gentilhomme.* Depuis l'origine de la Monarchie, cet eſprit s'étoit perpétué de ſiècle en ſiècle parmi nous : il n'appartenoit qu'à des tems plus récens, de nous laiſſer douter s'il y conſerve encore ſon ancienne énergie.

C'eſt d'aprés ce même eſprit, que M. de Turenne ſe crut lié dans une circonſtance, où tant d'autres ſe ſeroient tenus quittes de tout engagement. Paſſant une nuit ſur les remparts de Paris, il tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui arrêtèrent ſon carroſſe. Sur la promeſſe qu'il leur fit de cent louis d'or, pour conſerver une bague d'un prix beaucoup moindre, ils la lui laiſsèrent, & l'un d'eux oſa bien le lendemain ſe préſenter chez lui. Au milieu d'une compagnie très-nombreuſe, il lui demande à l'oreille l'exécution de ſa parole : le Vicomte lui fait donner l'argent, & ne raconte l'aventure, qu'après avoir laiſſé au voleur le tems de s'éloigner, en ajoutant, qu'il faloit être inviolable dans ſes promeſſes, & qu'un honnête homme ne devoit jamais manquer à ſa parole, quoique donnée même à des fripons.

On connoiſſoit ſi bien le caractère de M.

de Turenne, & ſa bonne foi étoit ſi généralement eſtimée, que la plupart des Princes d'Allemagne traitoient avec lui perſonnellement pour leurs intérêts, ſans demander aucune garantie de ce qu'il leur promettoit; & que les Républiques, même les plus ſoupçonneuſes, ſe croyoient en aſſurance, dès qu'il leur avoit donné ſa parole. *Vie de Turenne.*

Le trait que nous venons de rapporter nous rappelle celui de S. Louis, qui ne ſe crut pas diſpenſé envers les Saraſins de la plus exacte fidélité à ſes engagemens, quoiqu'ils euſſent violé les leurs.

IBID.

(k) *Qui, toujours généreux & magnanimes, ne recevoient que pour répandre.* » Bayard eut de » grandes & nombreuſes occaſions de gagner » de l'argent, ſoit en rançons ou autrement; » mais il diſtribuoit tout & ne ſe réſervoit » rien. On a eſtimé qu'il avoit marié pendant » ſa vie plus de cent pauvres orphelines, » nobles & autres. Les veuves étoient aſſu- » rées de trouver chez lui de la conſolation » & des ſecours. A la guerre, il remontoit un » homme d'armes, donnoit des habits à celui- » ci, aidoit celui-là de ſes deniers, & leur » perſuadoit encore, que c'étoit lui qui leur » devoit de la reconnoiſſance. Jamais il ne ſor-

» tit d'un logement en pays conquis, sans » payer ce que lui ou ses gens y avoient » pris ; & quand il se trouvoit avec certaines » nations, dont les gens, pour l'ordinaire, » mettoient le feu aux lieux qu'ils abandon- » noient, il restoit le dernier à la garde de la » maison qu'il quittoit, & la préservoit de l'in- » cendie «. *Histoire du Chevalier Bayard*, *l. 6*.

Crillon, étant en Savoie, y fit paroître tant de grandeur d'ame, tant de noblesse de sentimens, que deux François, avec lesquels il étoit lié, & qui avoient embrassé le Calvinisme, retournèrent à la Religion Catholique, disant qu'une Religion qui faisoit pratiquer de si grandes vertus, devoit être la bonne. Crillon les ramena en France, les aida par ses libéralités, & leur obtint de l'emploi. *Eloge de Crillon*.

Je ne puis passer sous silence un évènement qui peint ce héros d'un seul trait. Un soldat Huguenot, se flattant d'abattre dans Crillon un des plus fermes appuis des Catholiques, prend la résolution de le tuer. S'étant caché dans un endroit d'où il pouvoit exécuter son dessein, il lui tire un coup d'arquebuse, dont seulement il le blesse au bras. Crillon, furieux, court vers l'assassin & l'atteint. Dans le tems qu'il veut le percer, le soldat tombe à ses pieds, en lui demandant la vie : » Rends

» grâces, dit-il, à ma Religion, & rougis de » n'en être pas. Va, je te donne la vie. Si la » parole d'un ſujet rebelle à ſon Roi, & infi- » dèle à ſa Religion pouvoit être reçue, je te » demanderois la tienne, de ne jamais com- » battre que pour le ſervice de ton légitime » Souverain «. Le ſoldat, confondu & pé- nétré, retomba aux pieds de Crillon, en lui ju- rant de n'être plus du nombre des rebelles & de retourner à la Religion Catholique. *Vie du brave Crillon.*

Auſſi bienfaiſant que magnanime, Crillon répandoit en tous lieux ſes largeſſes, & plus encore au ſein de ſon pays. Ayant été ſe re- poſer à Avignon de ſes fatigues, les habi- tans, dont il étoit adoré, l'entouroient, en s'écriant : *Voilà notre bienfaiteur ; voilà notre père ; voilà notre héros ; qu'il vive ! que Dieu le conſerve, & béniſſe toutes ſes actions !* On voyoit ſans ceſſe ceux qui étoient dans l'indigence ſe ſuccéder à ſa porte, pour recevoir de lui les ſecours dont ils avoient beſoin ; & en quit- tant la ville, il fixa une ſomme annuelle, qui devoit leur être diſtribuée par ſon frère.

Je ne dirai preſque rien ici de la généro- ſité de Duguesclin, pour avoir trop à dire. Je me contenterai de rapporter qu'après la malheureuſe bataille de Navaret, perdue con- tre les Anglois par la faute du frère de Don

Henri, Roi de Castille, il paya la rançon d'une foule de gentilshommes & de soldats, & que, ne s'étant rien réservé de ce qu'il avoit emprunté pour la sienne, il se vit obligé de se constituer une seconde fois prisonnier à la Cour du Prince de Galles. On chargea presque aussi-tôt des personnes qui lui étoient inconnues, de payer au Prince les soixante-dix mille florins d'or, auxquels Duguesclin n'avoit pas craint de se taxer pour sa rançon, & de lui en offrir à lui-même cent mille & plus s'il le vouloit. Il ne m'en faudra pas tant, répondit Duguesclin : je n'en prendrai que le nécessaire pour délivrer tous les prisonniers François, Bretons, & Castillans, qui sont ici depuis la bataille, & les mettre en équipage pour me suivre. *Vie de Duguesclin.*

Ce même Duguesclin vendit ses terres pour payer son armée ; & Turenne, dans une occasion semblable, fit distribuer sa vaisselle à ses soldats.

Après avoir commandé les armées pendant plus de vingt ans, le Maréchal de Turenne laissa moins de bien en mourant, qu'il n'en avoit eu de sa maison. Quatre jours avant qu'il fût tué, il avoit donné quatorze mille livres aux Anglois qui servoient sous lui, après en avoir emprunté dix mille sur son crédit à Strasbourg. On ne trouva, après sa

mort, que cinq cents écus dans sa cassette.

Un jour, ayant touché beaucoup d'argent d'une charge dont la Cour lui avoit permis de disposer, il assembla cinq ou six Colonels dont les Régimens étoient délabrés; & leur laissant croire que cet argent venoit du Roi, il le leur distribua à proportion de leurs besoins. Toute sa vie est remplie de pareils traits. On sait le refus qu'il fit de recevoir une somme de cent mille écus, que lui offroit une ville considérable, pour qu'il ne fît point passer son armée sur son territoire. *Comme votre ville*, dit Turenne aux Députés, *n'est point sur la route par où j'ai dessein de faire marcher mes troupes, je ne puis prendre l'argent que vous m'offrez.*

A peu près vers le même tems, un Officier Général lui proposa, dans le Comté de la Marck, un gain de quatre cent mille livres, dont la Cour ne pourroit jamais rien savoir: » Je vous suis fort obligé, répondit-il; mais » comme j'ai souvent trouvé de ces occasions » sans en avoir profité, je ne crois pas devoir » changer de conduite à mon âge «.

PAGE 42.

(l) *Je vois des petits-maîtres, des héros de ruelle, où je devrois voir de nobles Chevaliers.* Eh! qu'eût dit Bayard, s'il eût vu tout l'at-

tirail de toilette de nos jeunes Militaires ; s'il eût respiré près d'eux leurs odeurs & leurs parfums ; s'il les eût vus courir de cercle en cercle, seulement pour se former une liste de toutes les malheureuses victimes qu'ils prétendront avoir immolées à leur vanité ; s'il les eût vus se faire un triomphe de la séduction, & un jeu de l'adultère ? Ah ! qu'il y a de sens, à mon avis, dans ce mot qu'a dit quelque part M. Rousseau : *Je croyois déjà vous voir avili, jusqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes!*

IBID.

(m) *Je vois des jeunes gens qui rougiroient d'avoir conservé une constitution saine & robuste, &c.* Eh ! qu'eût-il dit encore, s'il eût vu la plupart des importans de nos jours, petits, maigres, pâles, affectant une vue basse, une voix grêle, une prononciation lente & mal articulée, un corps débile, qui se porte en avant & semble prêt à tomber à chaque pas, un dos voûté, un air de mal-adresse, un ton d'épuisement, tous les symptômes de la foiblesse & de l'anéantissement ?

IBID.

(n) *Qui comptent pour peu de chose l'honneur du sexe.* Bayard ne fut pas toujours, comme Scipion, un modèle de continence & de sa-

gesse ; mais toujours il respecta l'innocence & la vertu. Eh ! combien de fois la pudeur alarmée ne trouva-t-elle pas auprès de lui un asile assuré ? Lorsque, par une infamie dont nous n'avons que trop d'exemples aujourd'hui, une femme, plus marâtre que mère, força elle-même sa fille à se laisser conduire chez le Chevalier ; il n'abusa pas de sa pauvreté & de sa jeunesse, quoique vivement épris de ses charmes. Cette aimable vierge ne l'eut pas plutôt apperçu, que, se jetant à ses pieds & les arrosant de ses larmes, Monseigneur, lui dit-elle, vous ne » déshonorerez pas une malheureuse victime » de la misère, dont votre vertu devroit » vous rendre le défenseur «. *Levez-vous, ma fille*, lui répondit Bayard ; *vous sortirez de ma maison aussi sage & plus heureuse que vous n'y êtes entrée.* Sur le champ il la conduisit dans une retraite, & le lendemain il envoya chercher la mère. Après lui avoir fait les reproches qu'elle méritoit, il lui donna six cents francs pour marier sa fille à un honnête homme, qui consentoit à l'épouser avec cette dot, & y ajouta cent écus pour les habits & les frais de la cérémonie. La générosité de Bayard fut récompensée, ajoute l'Auteur moderne qui a fait l'Histoire de sa Vie, par la satisfaction qu'il eut, d'avoir sauvé l'honneur

d'une fille vertueuſe, & d'en avoir fait une femme exemplaire & reſpectable par ſa conduite.

Preſque tous les héros ſe ſont diſtingués par de ſemblables traits. Après la priſe du château de Sole, dans le Hainaut, par le Vicomte de Turenne, quelques ſoldats, ayant trouvé dans la place une femme d'une rare beauté, l'amenèrent à leur Commandant, comme la plus précieuſe portion du butin. Le Vicomte n'avoit alors que vingt-ſix ans, & il n'étoit pas inſenſible. Cependant il feignit de ne pas pénétrer le deſſein de ſes ſoldats, & loua beaucoup leur retenue, comme s'ils n'avoient penſé, en lui amenant cette femme, qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons. Il fit chercher ſon mari, & la remettant entre ſes mains, il lui dit que c'étoit à la diſcrétion de ſes ſoldats qu'il devoit l'honneur de ſa femme.

Notre ſiècle peut offrir encore quelques traits de délicateſſe à cet égard; mais ils méritent d'autant mieux qu'on s'en ſouvienne, qu'ils ſont devenus plus rares : car tous nos guerriers ne ſont pas des héros. Voici un de ces traits qui fait honneur à la mémoire du Maréchal de Saxe, quel qu'ait été d'ailleurs ſon goût pour le plaiſir. » Une Dame titrée » de Province, mécontente de ſon mari, qui

» ſans doute avoit des motifs pour n'être pas » content d'elle, vint à Paris, où, ſéduite » par la réputation de galanterie du Comte; » elle lui écrivit & lui donna rendez-vous au » bal de l'opéra. Il fut exact à l'aſſignation. » La Dame, qui avoit emprunté le ſecours » de l'art pour s'embellir, lui fit le récit pa- » thétique de ſes infortunes; elle crut pallier » ſa honte en exagérant ſes malheurs. Le » Comte, qui apperçut en elle plus d'impru- » dence que de corruption, reconnut que » c'étoit une ivreſſe paſſagère qui préparoit » un long repentir. Il crut devoir la confier » au Curé de Saint-Paul, Paſteur vertueux » & éclairé, qui la remit dans le ſentier dont » elle étoit prête à s'écarter. Le Comte, qui » s'abſtint de la voir, fournit ſecrètement à » toutes les dépenſes, juſqu'au jour qu'elle » fut remiſe à ſon mari «. *M. Turpin.*

C'eſt, pour le dire en paſſant, ce même Maréchal de Saxe, qui, preſſé un jour ſur ſa Religion par un Catholique de ſes amis, dont les mœurs n'étoient pas trop d'accord avec ſa foi, lui répondit : » Je conviendrai avec » toi que ta Religion vaut bien la mienne; » peut-être même vaut-elle mieux pour le » ſalut, en la réduiſant en pratique : mais, » crois-moi, à vivre comme nous vivons, » ma Religion vaut bien la tienne «. Avouons-

le, c'eſt-là, du moins en ſecret, le plus fort argument de bien des gens.

IBID.

(o) *Je vois du faſte & un vain luxe où je cherche des vertus.* Si une imagination telle que celle-ci pouvoit ſe réaliſer, ſi Bayard reparoiſſoit parmi nous, il verroit à peu près tout ce que, de ſon tems, M. de Valmont voyoit pour lui; mais ce ne ſeroit pas du moins ſans de grandes exceptions. Il verroit de vrais juſtes à la Cour; il verroit des Princes vertueux; il verroit des Grands dignes de notre eſtime; mais ſur-tout il verroit un Roi, ſi jeune encore, mériter nos plus tendres hommages, & conſerver un eſprit religieux, des mœurs ſimples & pures, dans un ſiècle où il n'y a preſque plus ni Religion ni mœurs.

PAGE 43.

(p) *J'étois environné des préjugés de mon état & de mon ſiècle.* Un des préjugés les plus funeſtes de ces anciens tems, & qui, malgré ſon affoibliſſement dans les perſonnes d'un certain rang, malgré nos lumières ſi vantées, ne conſerve encore que trop d'empire ſur notre jeune Nobleſſe; c'eſt cette opinion barbare, qui, comme on l'a ſi bien dit, mettoit ſouvent l'honneur à la pointe de l'épée, &

multiplioit les combats particuliers. Mais il faut en convenir, ces preux Chevaliers étoient, en un ſens, plus excuſables que nous, ſi toutefois un aveuglement ſi étrange peut être digne d'excuſe. Les loix de la Chevalerie avoient donné au duel un ton de ſolennité & un air de grandeur qui en impoſoient; les Rois l'autoriſoient par leur préſence; on y avoit joint dans de certains cas des formes de juſtice & un appareil de Religion, qui ſembloient le conſacrer aux ieux des nations. Tant les hommes ont ſu plier, dans tous les temps, à leurs paſſions, les principes mêmes qui les condamnent!

PAGE 44.

(q) *Je fis Chevalier mon Roi.* Lors de la fameuſe bataille de Marignan en 1515, François I, qui s'étoit fort ſignalé dans cette grande action, voulut être armé Chevalier, de la main de Bayard, ſur le champ même de bataille, ſuivant l'ancien uſage, *Il avoit bien raiſon*, dit ſon Hiſtorien, *car de meilleure main n'eût ſu prendre Chevalerie.* Alors Bayard prit ſon épée, & dit: » Sire, autant vaille que ſi c'étoit Roland ou » Olivier, Godefroy ou Baudoin ſon frère. » Certes vous êtes le premier Prince que » onques feis Chevalier: Dieu veuille » que en guerre ne preniez la fuite. Et puis

» après, par manière de jeu, cria hautement; » l'eſpée en la main dextre : Tu eſt bien heu» reuſe d'avoir aujourd'hui donné à un ſi ver» tueux & puiſſant Roi l'ordre de Chevalerie. » Certes, ma bonne eſpée, vous ſerez moult » bien comme reliques gardée & ſur toutes » autres honorée, & ne vous porterai jamais, » ſi ce n'eſt contre Turcs, Saraſins, ou Mau» res. Et puis feit deux ſaults, & après remit » au foureau ſon eſpée «. Voyez *Hiſtoire de François I, par M. Gaillard, tom. I, chap.* 1.

IBID.

(r) *Je mourus en le ſervant, &c.* Rien n'eſt plus intéreſſant que la mort de Bayard. Bleſſé d'un coup de mouſquet à la retraite de Rébec en 1524, lorſqu'il s'apperçut que le coup étoit mortel il ſe fit coucher ſous un arbre, le viſage tourné contre les Impériaux : car, diſoit-il, *n'ayant jamais tourné le dos contre l'ennemi, je ne veux pas commencer à la fin de ma vie.* Il prit ſon épée, & les ieux fixés ſur la poignée qui lui repréſentoit une croix, il attendoit, après s'être confeſſé à ſon Maître d'Hôtel, faute de Prêtre, la fin de ſa deſtinée. Au bout de quelque temps, arriva auprès de lui le Marquis de Peſcaire, Commandant de l'armée ennemie, qui lui dit : » Plût à » Dieu, Seigneur de Bayard, avoir donné de

» mon ſang ce que j'en pourrois perdre ſans » mourir, & vous avoir mon priſonnier en » bonne ſanté ! vous connoîtriez combien je » vous ai toujours eſtimé «. Auſſi-tôt ce Seigneur fit apporter ſon propre pavillon avec ſon lit, & amena un Prêtre, auquel Bayard ſe confeſſa avec une piété édifiante. Les Officiers les plus diſtingués de l'armée ennemie s'empreſſèrent de venir admirer ce héros mourant. Le Connétable de Bourbon, qui avoit quitté le ſervice de ſa patrie pour paſſer à celui de l'Empereur, y vint comme les autres, le plaignit, & s'attendrit ſur ſon ſort. *Monſeigneur, je vous remercie*, lui dit Bayard en rappelant ſes forces, *je ne ſuis pas à plaindre ; je meurs en faiſant mon devoir. C'eſt de vous qu'il faut avoir pitié, puiſque vous portez les armes contre votre Prince, votre Patrie, & votre ſerment.*

Le Connétable s'étant retiré, Bayard ne penſa plus qu'à mourir. Après avoir récité le *Miſerere mei, Deus*, il fit à haute voix cette prière : *Mon Dieu, qui avez promis un aſile dans votre miſéricorde aux plus grands pécheurs qui retourneroient à vous ſincérement & de tout leur cœur, je mets en vous toute ma confiance, & toute mon eſpérance dans vos promeſſes. Vous êtes mon Dieu, mon Créateur, mon Rédempteur. Je confeſſe vous avoir mortellement offenſé, &*

que mille ans de jeûne au pain & à l'eau dans le désert ne pourroient acquitter mes fautes ; mais mon Dieu, vous savez que j'étois résolu d'en faire pénitence, si vous m'eussiez conservé la vie. . . . Mon Dieu, mon Père, oubliez mes fautes, n'écoutez que votre clémence..... Que votre justice se laisse fléchir par les mérites du sang de Jésus-Christ. Histoire du Chevalier Bayard, liv. 6.

Un Gentilhomme demandoit au bon Chevalier, quels biens devoit laisser à ses enfans un Noble. *Ce qui ne craint*, répondit Bayard, *ni le temps ni la puissance humaine ; la sagesse & la vertu.*



LETTRE



LETTRE VII.

Du même.

Par des propos offenſans, qu'on me répète de toute part, & que je ne puis feindre d'ignorer, le Chevalier de Lauſane s'eſt déclaré mon ennemi. Quel parti vais-je prendre ?... Mon père ! peut-être dans peu reverrez-vous votre fils. Devez-vous le plaindre ou le féliciter ? Ah ! plaignez-le des combats qu'il éprouve. Suſpendu entre ſon devoir & ce qu'il a plu au monde d'appeler l'honneur, il eſt à la veille de trahir l'un ou de perdre l'autre. Cruelle alternative ! Grand Dieu ! n'ai-je donc bravé tant de périls, n'ai-je acquis en ſervant mon Roi quelque réputation de valeur, que pour riſquer de la voir ternir en un moment ? Eſtime ! réputation ! vains jugemens des hommes ! que vous maitriſez une ame trop fière encore, & à qui il manquoit cette épreuve pour ſe bien connoître elle-même !... Cependant j'ai pu diſſimuler juſqu'ici ;

& mon cœur ſaigne à chaque inſtant des efforts qu'il ſe fait. Où ſont ces hommes dont je vous parlois dans ma dernière lettre, ces hommes dont je me retraçois l'ancien eſprit & l'héroïſme ? Hélas ! à quoi peut me ſervir ici leur exemple, qu'à m'égarer ? Pour repouſſer une injure, pour laver un affront, ils ne ſavoient que donner la mort ou la recevoir. Eh ! qu'il eſt aiſé d'avoir du courage à ce prix ! Faut-il être plus grand qu'eux ? ſacrifier à ma Religion, à ma conſcience, mille vies ſi je les avois ; ce n'eſt rien : mais l'honneur... Je frémis ; & vous, mon père, vous qui ne connoiſſez rien au deſſus de la Religion, des loix, & du devoir, vous frémiriez ſans doute de me voir héſiter un ſeul inſtant : vous me rappeleriez ces grands principes, que vous m'avez développés tant de fois. Je les ai préſens à la mémoire, & ils font mon tourment. Perdre le fruit de tant d'années de réflexions & de travail, oublier vos ſages maximes, ou vivre déshonoré !... Cruel empire de l'opinion ! Hommes injuſtes & barbares (*a*), accor-

dez donc une fois vos loix & vos uſages ! Eh ! qu'importe leur accord, me direz-vous, quand le devoir a parlé ? Qu'importe ! Ah ! donnez-moi votre force ; ou plutôt, je la demande avec larmes à celui de qui ſeul je peux l'attendre. Si vous liſiez ce qui ſe paſſe dans mon ame, vous ſeriez effrayé de ma ſituation. Mais pourquoi chercherois-je à vous la peindre ? ce que je viens d'écrire vous cauſeroit encore trop d'alarmes : ma lettre ne partira pas. Je vous la porterai moi-même... ou bientôt vous en recevrez une autre.... Mon père ! que vous apprendra-t-elle ?

NOTE.

PAGE 74.

(a) *CRUEL empire de l'opinion ! Hommes injuſtes & barbares ! &c.* En effet, quelle tyrannie que celle du monde ! Et eſt-ce la faute de la Religion, ſi elle s'accorde ſi mal avec lui ? Nous ne répéterons point ce que nous avons déja dit ſur le duel * ; il s'agit ici de le conſi-

* Tome III, Lettre 44, Note (a).

dérer ſous un autre point de vue. On convient généralement, qu'il eſt contraire aux premiers principes de la raiſon & aux premiers ſentimens de l'humanité. Sa fureur a éteint, dans les ſiècles paſſés, un nombre conſidérable des plus illuſtres maiſons ; tous les jours encore il porte le deuil dans les familles ; il y perpétue les vengeances & les haines ; il affoiblit l'Etat, en lui faiſant perdre, d'une ou d'autre manière, une partie de ceux qui ne doivent être armés que pour ſa défenſe ; la plus ſaine politique le réprouve ; ce n'eſt point lui, ce n'eſt point une délicateſſe mal entendue, qui entretiendra parmi nous la véritable valeur ; les loix les plus ſévères le condamnent ; la Religion en a horreur : & cependant celui qui s'y refuſe, encourt preſque toujours le blâme, le mépris, & eſt forcé de quitter le ſervice. Que fera l'homme de bien dans une pareille circonſtance ? Ah ! que la ſageſſe du Légiſlateur vienne donc à ſon ſecours ; & en changeant cette tyrannie de l'uſage, qu'elle apporte à un grand mal l'unique remède qui puiſſe le guérir, la flétriſſure.

Que celui-là ſoit réellement flétri, qui aura propoſé un duel ou qui l'aura accepté ; que, conformément aux vues de cet excellent patriote, dont lesr êves, comme on a bien voulu les appeler, ont ſouvent renfermé de

si utiles vérités, on fasse jurer à un Gentilhomme*, dès son entrée dans le service, de ne jamais s'arroger le droit, souverainement injuste dans toute société politique, de se faire justice à lui-même; que, sans autre considération que celle de l'intérêt public, il soit cassé à la tête de son corps & déshonoré, s'il a été menteur & parjure à son serment; que celui qui a refusé un appel & qui en a porté ses plaintes, soit loué & récompensé : & les loix, soutenues de l'opinion, reprendront toute leur vigueur.

Voici ce que disoit Louis XIII, dans son Edit contre les duels, du mois de Septembre 1626. » Et d'autant que quelques-uns, se » voyant appelés, se pourroient engager au » combat, non par la seule fureur & passion » brutale, comme il arrive souvent, mais par » la crainte d'être soupçonnés de manquer de » valeur & de courage, s'ils refusoient d'y » aller; pour lever cette vaine appréhension, » & en outre récompenser le mérite & la sa» gesse de ceux qui, conduits par la raison, » par la crainte de Dieu, ou par un louable

* Voyez dans le petit Volume imprimé en 1775, chez la Veuve Duchesne, sous ce titre; *les Rêves d'un Homme de bien qui peuvent être réalisés*, la formule de ce serment. Voyez-y tout l'ensemble des moyens que l'Auteur indique, & qui jusqu'ici n'ont eu lieu qu'en partie.

» désir d'obéir à nos loix, se réserveront à
» employer leur courage aux occasions légi-
» times qui le peuvent requérir pour le bien
» de notre service ; Nous déclarons que Nous
» réputons & réputerons toujours tels refus,
» pour marques d'une valeur bien conduite,
» digne d'être employée par Nous aux char-
» ges militaires les plus honorables & impor-
» tantes, comme Nous promettons & jurons
» devant Dieu, de les en gratifier volon-
» tiers, quand les occasions s'en offriront «.

Il n'y a qu'une fermeté constante à ne pas se départir de ces principes, qui puisse nous faire espérer de voir extirper sans retour ces restes gothiques & barbares d'un de nos plus anciens préjugés. Eh ! de qui peut-on mieux l'attendre, cette fermeté si nécessaire, que de notre jeune Monarque, lorsqu'on se rappelle la sage réponse qu'il fit, peu de tems avant son sacre, à quelqu'un qui lui demandoit le retour & la grâce d'un duelliste, sous prétexte que Sa Majesté n'étoit pas encore liée par un serment : » Eh quoi, dit ce Prince, je pardon-
» nerois aujourd'hui, ce que, d'après l'exem-
» ple de mes ancêtres, d'après la loi de l'Etat
» & les plus puissans motifs, je vais promet-
» tre à Dieu de ne pardonner jamais «.

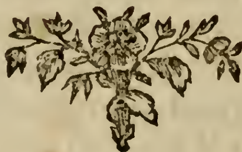
La Reine de Médicis, pendant sa régence, avoit négligé, dans une occasion importante,

de faire exécuter l'Ordonnance d'Henri IV contre les duellistes. *Madame*, lui dit le Chancelier de Silleri, après que le jeune de Lux eut été tué en demandant raison de la mort de son père, *si vous aviez fait punir le Chevalier de Lorraine, lorsqu'il tua le Baron de Lux, père, vous auriez conservé la vie du fils.*

On sait le trait de Gustave Adolphe, & on ne sauroit trop le répéter. » Ce fameux conquérant du Nord, au milieu de ses succès, » veilloit sans relâche au maintien de la discipline militaire. Comme il pensoit avec raison, que les combats particuliers en étoient » la ruine, il prononça la peine de mort contre » tous ceux qui se battroient en duel. Quelque » tems après que cette loi eut été portée, » deux Officiers généraux, qui avoient eu » quelque démêlé ensemble, demandèrent au » Roi la permission de vider leur querelle l'épée à la main. Gustave fut d'abord indigné » de la proposition. Il y consentit néanmoins, » mais il ajouta, qu'il vouloit être lui-même » témoin du combat, dont il assigna l'heure » & le lieu. Il s'y rendit avec un corps d'infanterie qui environna les deux champions; » ensuite il appela le bourreau de l'armée, & » lui dit : *Mon ami, à l'instant où il y en aura* » *un de tué, coupe devant moi la tête à l'autre.* » A ces mots les deux Généraux restèrent

» quelque tems immobiles ; puis ils se jetè-
» rent aux pieds du Roi, lui demandant par-
» don, & se jurèrent une éternelle amitié.
» Depuis ce moment, on n'entendit plus par-
» ler de duels dans les armées Suédoises «.
Histoire de Gustave Adolphe, *par Harte.*

Souvenons-nous, en terminant cette note, de la belle maxime de M. Rousseau : » L'homme » de courage dédaigne le duel ; & l'homme » de bien l'abhorre «. Tout honnête homme pense maintenant, dit M. le Marquis de Mirabeau, que l'affront est pour celui qui le fait ; que l'épée n'est aux mains d'un Gentilhomme, que pour la défense de sa patrie & pour la sienne propre ; & que la meilleure vengeance à tirer de ses ennemis, est de valoir mieux qu'eux à la guerre, dans les emplois, & dans la vie privée «. *L'Ami des Hommes*, *t.* 4, p. *61.*





LETTRE VIII.

De la Comtesse de Valmont au Marquis

VOUS ne voulez rien ignorer, mon tendre père, de ce qui nous concerne; & quel autre que moi pourroit vous en instruire? Mon mari ne vous en diroit que la moindre partie.

Je crois vous avoir écrit que les frères de Lausane avoient hérité de ses grands biens, &, depuis quelques années, de son crédit. Le Vicomte joue ici le plus grand rôle, & est auprès du Prince dans la plus haute faveur : jamais le Baron lui-même, s'il eût vécu plus long-tems, n'eût pu se flatter d'en obtenir davantage. Le Chevalier, quoique beaucoup plus jeune que son frère, a presque autant de pouvoir; &, sans la protection de la Reine, sans les services essentiels que mon mari a rendus, sans les lettres que le Maréchal de.... a écrites au Roi pour solliciter la fin de son exil, il n'y avoit aucun lieu d'espérer que Valmont

pût jamais rentrer en grâce, & reparoître à la Cour. L'eſpèce de triomphe qu'il a remporté ſur les Lauſane, qui depuis ſi long-tems s'oppoſoient à ſon retour, a excité leur jalouſie, aigri leur reſſentiment, & renouvelé en eux plus fortement encore le ſouvenir de la mort de leur frère. Dans de premières entrevues, le Vicomte, qui eût craint de ſe compromettre, s'eſt contenté de ne montrer que de la froideur. Il a oppoſé à l'air ouvert, aux manières franches & pleines de nobleſſe & de candeur, que le Comte faiſoit paroître, des complimens vagues & un ton de réſerve, qui ne maſquoient que foiblement ſon dépit & ſa haine. Le Chevalier, moins politique & moins circonſpect, plus vrai, plus généreux, mais vif & ſenſible à l'excès, a pris ſeul, entre tous les Courtiſans, un air de hauteur qui alloit preſque juſqu'à l'inſulte, & qui faiſoit aſſez voir qu'il ne s'en tiendroit pas à quelques ſignes de mécontentement. Il ne craignoit pas même de dire, aſſez haut pour que bien des gens puſſent l'entendre, que la retraite dans la-

quelle avoit vécu M. de Valmont n'avoit fait de lui qu'un hypocrite ou un lâche; & que malgré ce que l'on en pensoit à l'armée, il ne se croiroit sûr de sa valeur, qu'autant qu'il se seroit mesuré avec lui. Comme il ne manque pas à la Cour de ces hommes faux, qui, sous le voile de l'amitié, ne demandent qu'à fomenter les haines & éterniser les querelles, on redisoit au Comte ces propos outrageans. Jugez, mon père, de ce que devoit être cette épreuve, pour le cœur, comme pour la Religion de votre fils; jugez des alarmes que j'eusse éprouvées, si j'eusse été instruite plutôt des dangers qu'il couroit. Valmont renfermoit au dedans de lui ses combats & ses peines, & d'après l'image qu'il m'en a tracée, peut-être n'a-t-il pas éprouvé, dans toute sa vie, une situation plus violente & plus critique. Il n'osoit s'en ouvrir à personne, pas même à vous. J'ai vu en dernier lieu une lettre qu'il vous écrivoit & qu'il ne vous a pas envoyée; il craignoit les impressions, que de si fâcheuses nouvelles eussent pu faire sur un père aussi tendre,

& avec une ſanté auſſi chancelante que l'eſt la vôtre. Il ſavoit d'ailleurs quels étoient les conſeils que vous lui auriez donnés, s'il avoit eu le tems de les recevoir; & il ſe les donnoit à lui-même. Il ſe rappeloit ce que vous lui aviez répété tant de fois ſur les caractères de la vraie vertu & du vrai courage. » Voici, ſe di-
» ſoit-il, ainſi qu'il me l'a répété depuis,
» voici le moment d'eſſayer mes forces,
» & de mettre en action ce que je n'ai
» pu mettre juſqu'ici qu'en diſcours &
» en maximes. Je conçois tout ce que le
» monde va dire de moi. Les ſentimens
» du Chevalier vont devenir l'opinion
» publique; on oubliera ce que j'ai fait,
» pour ne penſer qu'à ce que l'honneur,
» ſelon le monde, me dictoit de faire;
» je me verrai couvert de confuſion &
» d'ignominie; & telle eſt la force des
» préjugés, que la protection du Prince
» ne m'en défendroit pas. Je ſerai forcé
» de m'éloigner une ſeconde fois; mais
» avec bien plus de honte que la pre-
» mière : dans une poſition, dans un
» âge, où la carrière des dignités & des
» honneurs ſembloit s'ouvrir devant moi,

» je vais perdre tous les avantages aux-
» quels je pouvois prétendre. Ma honte
» rejaillira jusque sur mes enfans. Sans
» état, sans emploi à l'armée, s'ils ne
» veulent pas y subir à chaque instant la
» même épreuve que moi, ils traîneront
» au fond d'une Province une vie obs-
» cure ; & le nom même qu'ils auront
» hérité de leur père, sera une tache
» pour eux. Que cette perspective est af-
» fligeante ! Que ma situation est cruelle,
» & qu'il en coûte pour être Chrétien &
» vertueux !... Mais quoi ! la vertu n'au-
» ra-t-elle sur moi d'empire, qu'au-
» tant qu'elle pourra m'attirer l'estime &
» la considération des hommes ? La Reli-
» gion ne recevra-t-elle mon culte & mes
» hommages, qu'autant qu'il ne m'en
» coûtera rien pour la suivre ? Serai je
» fort & courageux en apparence, mais
» foible & lâche en effet, lorsqu'il sera
» question de mon devoir ? Pour être
» estimé, respecté d'un monde bizarre
» & frivole, consentirai-je à être vil &
» méprisable à mes propres ieux ? Ferai-je
» dépendre ma vertu, mon honneur, &

» ma conſcience, de préjugés injuſtes,
» inhumains ? & redeviendrai-je infidèle,
» homicide, infracteur des loix de la Re-
» ligion & de l'Etat ; pour ne pas bleſſer
» la coutume & l'opinion ?... Non, qu'il
» en ſoit tout ce qu'il pourra ; je ne ba-
» lancerai pas plus long-tems entre
» Dieu & les hommes, entre les inté-
» rêts d'un moment & les loix ſacrées
» de cette vérité conſtante & immuable,
» que le juſte lit au fond de ſon cœur ;
» je ne ceſſerai point d'être ce que je
» ſuis, & ce que je dois être. O monde !
» tu peux m'outrager, me déshonorer,
» mais tu ne peux me vaincre ni m'avi-
» lir ! Et toi, Religion ſainte, que j'ai pu
» méconnoître autrefois, ſois vengée par
» les ſacrifices que tu m'inſpires, & que
» je ne peux faire qu'à toi ſeule «.

Valmont ainſi préparé, attendit, avec plus de tranquillité, le moment qui devoit décider de ſon ſort, & lui montrer à lui-même ce qu'il pouvoit ſe promettre de ſon reſpect, de ſon attachement pour la Religion, & de ſon courage à l'obſerver. Les procédés du Chevalier de-

venoient de jour en jour plus irréguliers, & ſes diſcours plus piquans. Le ſang-froid du Comte le déſoloit, & confirmoit toujours davantage ſes doutes & la hardieſſe de ſes propos. Craignant d'ailleurs que je ne tardaſſe pas plus long-tems à en être informée, & à agir aſſez puiſſamment auprès de la Reine, pour l'en faire repentir, ſans compromettre mon mari; il lui fit, dans toutes les formes, un défi, auquel il étoit impoſſible de ne pas répondre. Il lui fixa, dans le parc même de Vincennes, où s'étoit paſſée l'ancienne affaire avec le Baron, l'heure du rendez-vous, & il s'en vanta à quelques-uns de ſes amis; l'un des nôtres, qui n'en avoit été inſtruit que fort tard & par une voie indirecte, vint me l'apprendre lorſqu'il n'en étoit plus tems. Concevez, s'il ſe peut, mon étonnement & ma douleur. Je courus chez la Reine; elle envoya à l'inſtant chez le Chevalier; on fit chercher Valmont: tous deux étoient partis bien avant qu'on eût penſé à les retenir, & ſans qu'on pût ſe flatter de les rejoindre. Quelles heures je

paſſai ! quelles tranſes mortelles & quelles angoiſſes pour mon cœur ! Je voyois mon mari ne combattant qu'à regret, ſe bornant à défendre ſa vie, donnant ſur lui tout l'avantage, percé de plaies, & tombant ſous le fer de ſon ennemi. » Peut-» être en cet inſtant il meurt, m'écriois-» je, & il meurt coupable. O ciel ! Com-» ment Valmont a-t-il pu accepter un » duel ? où eſt ſa fermeté, où eſt ſa Reli-» gion ? Que ſont devenus ſes principes ? » Valmont !... l'aurois-je cru capable de » ſe démentir lui-même ? j'aurois ſi bien » répondu de ſa vertu, de ſa conſtance !.. » Hélas ! quel fond peut-on faire ſur » une vertu qui n'a pas été ſuffiſamment » éprouvée ? Grand Dieu ! prends pitié » de ſa foibleſſe ! Dieu juſte ! ſi, pour » nous punir, tu veux le ſacrifice de ſa » vie ; en me ſoumettant à tes loix, j'im-» plore ta clémence : ah ! laiſſe-lui du » moins le tems du repentir «.

Tels étoient mes tranſports, mes craintes, mes gémiſſemens & mes prières. Je m'agitois, je pouſſois des cris, je verſois des pleurs. Je m'adreſſois au Ciel, à Val-

mont, à Laufane; je prêtois quelquefois l'oreille, & le moindre bruit me faifoit treffaillir. O joie fubite & inefpérée! On annonce le Chevalier de Laufane & Valmont. » Je fuis vaincu, Madame, s'écrie en entrant le Chevalier, & je viens avouer devant vous ma défaite. J'ai pu vouloir ôter la vie à votre mari. Hélas! que je rougis de ma haîne & de mes projets de vengeance; & que j'admire fon courage & fa vertu «!... Sa vertu! repris-je avec un air fombre, & en effuyant les larmes de joie que fa préfence avoit fait couler; fa vertu! Ah! Valmont! étoit-ce là celle que votre père attendoit de vous? Raffure-toi, mon Emilie, reprit Valmont en fouriant, je n'ai point manqué à mon devoir; je n'ai point accepté de défi. » Non, Madame, il a mieux fait, dit le Chevalier; fans combattre, il m'a défarmé. Arrivé, en même tems que lui, au parc de Vincennes & à l'endroit que je lui avois défigné, je l'ai vu s'avancer vers moi de cet air de nobleffe & de grandeur, que je n'ai pu jufqu'ici m'empêcher d'admirer en lui. » Voici, m'a-t-il

» dit, le lieu où je portai à votre frère
» un coup mortel. Depuis quinze ans je
» gémis d'un moment de fureur. Je n'au-
» rai point de nouveaux reproches à me
» faire. Donnez à ma démarche tel ſens
» qu'il vous plaira; je viens remettre mon
» honneur entre vos mains: vous ſacrifier
» bien plus que ma vie, c'eſt aſſez vous
» venger: celle-ci ne tient à rien; je ne
» la défendrai pas contre vous «. A ces
mots il me découvre ſon ſein, & jette
ſon épée loin de lui. O pouvoir de la
vertu! j'ai ſenti expirer ma vengeance;
les armes me ſont tombées des mains; &
après un moment de ſaiſiſſement & de
ſurpriſe, fondant en larmes, je me ſuis
précipité dans ſes bras. » O Valmont! lui
» ai-je dit enfin, vous triomphez. Quel
» emportement; quelle haîne n'auriez-
» vous pas la force de dompter? J'étois
» un inſenſé, je vous dois le retour de
» ma raiſon. Soyez mon ami, & rece-
» vez, dans ces embraſſemens, le gage
» d'un attachement que rien ne ſera ca-
» pable d'altérer «. Tel eſt, Madame,
la victoire que M. le Comte a remportée

ſur moi. » Eh ! comptez-vous pour rien, cher Lauſane, lui dit Valmont, de vous être vaincu vous-même ? Toute la gloire de ce genre de combat vous eſt due. La colère, la haîne eſt aveugle, &, à l'égard de tout autre que vous, je n'en euſſe point fait aſſez pour l'éteindre ; lors même que vous me laiſſiez la vie, vous ne me rendiez rien encore ; je vous confiois mon honneur, & vous l'avez reſpecté «... Ceſſez, mon ami, reprit Lauſane en l'interrompant vivement, ceſſez de me faire rougir de tous les torts que j'ai pu avoir envers vous. Je vais m'empreſſer de les réparer ; & je frémis des riſques que court, dans la bouche d'un étourdi, l'honneur d'un homme de bien.

En finiſſant ces mots, il nous quitta ; & moi, mon père, je reſtois extaſiée devant mon mari. Quelle ame ! me diſois-je ; & qu'elle a bien la vraie grandeur que donne la Religion ! Quel époux le Ciel m'avoit deſtiné ! J'étois tentée de me laiſſer tomber à ſes genoux : je ne ſais ce qui m'a retenue ; mais du moins je me ſuis jetée à ſon cou ; & mes larmes

ont coulé ſur ſon viſage. L'heureux jour ! le beau jour pour Valmont !

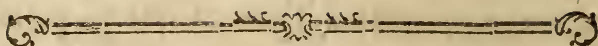
Le Chevalier s'eſt acquitté dignement de ſa promeſſe. Abjurant tous les ſentimens de jalouſie & d'aigreur, qui ſembloient étrangers à un cœur tel que le ſien, il a fait retentir en tous lieux les louanges de ſon ami. » J'ai vu, dit-il, » j'ai vu ſon ſein tout couvert de bleſ- » ſures, qu'il reçut dans de plus juſtes » combats ; il mérite bien la réputation » qu'il s'eſt faite ; & s'il ne m'eût pas » vaincu par ſa générosité, s'il eût em- » ployé contre moi d'autres armes, j'euſſe » ſuccombé ſous ſa valeur : c'eſt moi, » c'eſt moi qui lui dois la vie «.

Le Roi, inſtruit de cet évènement, a paru redoubler d'eſtime pour Valmont. Il a exalté, au milieu de toute ſa Cour, la ſageſſe de ſa conduite & la nobleſſe de ſes ſentimens. Ainſi, mon mari recueille, ſans l'avoir cherchée, une gloire plus ſolide & plus vraie que celle qu'il eût voulu s'aſſurer en obéiſſant aux préjugés contre la loi du devoir.

Mes enfans vous écrivent par le même

courrier que moi. Tout ce que je peux vous en dire pour le moment, c'eſt qu'à en juger par les qualités que je remarque en eux, j'ai tout lieu d'eſpérer qu'ils imiteront un jour les vertus de leur père.





LETTRE IX.

Du Marquis au Comte & à la Comtesse.

JAMAIS, mes chers enfans, jamais je n'éprouvai une joie plus vive & plus pure que celle que je ressens. Maintenant je suis sûr de mon fils. Ce n'est souvent que par des degrés insensibles & de légers combats, que l'habitude des vertus s'acquiert : mais quand il a fallu, dès le premier assaut, affronter ce qui répugne le plus à notre foible nature ; on devient fort dès cet instant, & en continuant à veiller sur soi, à ne pas présumer de ses forces, on est vertueux le reste de sa vie.

Tu le seras, cher Valmont ; ce que tu viens de faire me répond de ce que tu feras à l'avenir. Non, ta vertu ne se démentira point. Eh ! à quelle plus grande épreuve le Ciel peut-il la mettre ! celle-ci, est telle qu'en commençant à lire la lettre d'Emilie, j'en ai tremblé pour toi. Généreux Comte ! le monde ne sauroit

plus te faire peur, tu as acquis la facilité de le vaincre, en apprenant à le braver. Mais qu'il a dû t'en coûter pour te résigner à son injuste mépris! Le Ciel a récompensé ton courage, & n'a voulu accepter du sacrifice, que l'offrande que tu lui en faisois. Après tout, ce monde, dont tu sacrifiois la gloire, y eût perdu plus que toi. Tu retrouvois la paix & le doux contentement que donne l'accomplissement du devoir : tu rentrois, parmi nous, au sein de la tendre amitié, de la retraite, & de la liberté : tu retombois entre les bras de ton père, d'un père, qui n'eût pu contenir ses transports, son amour, & aux ieux duquel ton humiliation apparente eût été le plus beau, le plus glorieux de tous les triomphes; bien plus beau, bien plus grand que les hauts faits de ces héros que tu m'as vantés. Ah! que je te plaindrois, mon fils, si, dans cette dernière circonstance, tu n'avois point eu d'autre règle de conduite que la leur. Ce n'est pas que je ne prise, autant que je le dois, ce caractère de noblesse, de générosité, & de franchise, que

tu exaltois en eux; j'en penſe comme toi, & ton enthouſiaſme me plaît. Je me prètois même, en te liſant, à l'eſpèce d'illuſion que tu t'étois formée. Quelle différence, en effet, de ces hommes, qui, malgré toi, arrêtent aujourd'hui tes regards, à ceux dont ta lettre me rappeloit le ſouvenir! Eh pourquoi faut-il que tu ſois forcé de comparer des nains avec des géans? Gardons-nous cependant, quelque grands qu'ayent été ceux-ci, de les conſidérer comme les plus parfaits modèles. Tu le fais ſi bien dire à ton héros; ſon courage n'a pas été ſans foibleſſe, ni ſa vertu ſans tache. Sans doute, c'étoit en partie la faute de ſon ſiècle; c'étoit, à quelques égards, le triſte apanage de la nature humaine, qui ne ſouffre preſque aucune vertu ſans défaut: toutefois il faut bien l'avouer, c'étoit ſur-tout l'effet du peu de principes vraiment liés à l'égard de la Religion même. Ces hommes la croyoient, la chériſſoient; mais ils n'en ſaiſiſſoient pas aſſez tout l'enſemble ni le véritable eſprit; ils en reſpectoient les dogmes, & en oublioient trop

trop aiſément les maximes. Plus ſagement inſtruits, plus vivement pénétrés de la morale ſublime qu'elle nous enſeigne, ils euſſent été moins remplis de préjugés funeſtes, moins emportés, moins vindicatifs, moins fiers, plus humains encore, & plus parfaits.

Avec des idées plus juſtes, des ſentimens plus vrais, & une ame auſſi forte que la leur, tu peux donc aſpirer, cher Valmont, à un plus grand & plus digne héroïſme; & la conduite que tu viens de tenir, en eſt, à mon avis, la preuve la plus ſenſible. Oui, mon fils, j'admire plus en toi cette fermeté conſtante à pratiquer un devoir, qui, ſelon le monde, pouvoit te coûter ſi cher, que je n'admire en eux le mépris qu'ils faiſoient de la vie pour augmenter leur gloire. Il ſuffit de fermer les ieux ſur le péril; il ne faut qu'un certain degré de chaleur dans le ſang, & de feu dans l'imagination, qu'une crainte de la honte plus vive en nous que la crainte même de la mort, pour faire d'un homme ſans vertu, ſans principes, & ſans mœurs, un homme, qui,

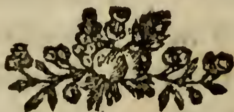
pour me ſervir de l'expreſſion vulgaire ; ſoit brave comme ſon épée : & ſi les guerriers dont tu parles, n'avoient pas joint, à ce genre d'intrépidité, d'autres qualités, qui les rendoient, à plus d'un titre, de grands hommes ; s'ils n'avoient pas ennobli, dans mille circonſtances, cette antique bravoure par le légitime uſage qu'ils en faiſoient, & par le ſang-froid dont elle étoit accompagnée ; je n'aurois pas tant d'eſtime pour leur valeur. Mais enviſager, ſans ſe laiſſer abattre, les plus grands ſacrifices ; courir tous les hazards, plutôt que de riſquer de ſe rendre coupable ; compromettre une réputation juſtement acquiſe, pour conſerver au fond de ſon cœur une vertu ſans reproche ; voilà, mon fils, voilà ce qui ſe concilie tout mon reſpect, & ce qui forme, aux ieux du ſage, le vrai courage & la vraie grandeur d'ame.

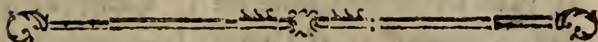
Et toi, mon Emilie, toi, qui ſais ſi bien apprécier la conduite & les ſentimens de ton mari, que tu me deviens toujours plus chère ! Que je te ſais gré des juſtes alarmes que t'inſpiroit, à l'égard

du Comte, la Religion encore plus que la Nature! Dans une des lettres que tu m'as écrites, que j'aime à te voir si opposée, de caractère & de mœurs, à ces femmes dont tu m'as peint le ridicule, & qui se montrent, par un ton d'effronterie & de licence, par leurs modes bizarres & leur goût dépravé, la chimère du jour & la honte de leur sexe! Chère Emilie! tu ne fus jamais faite pour leur ressembler. Dès l'âge le plus tendre, la modestie, la décence, une aimable pudeur, relevèrent le prix de tes attraits. Sans coquetterie, sans prétentions, sans recherche d'agrémens empruntés, ta beauté simple & naïve tiroit de sa simplicité même un nouvel éclat. Tu en parus plus touchante à Valmont. En lui inspirant le respect & l'estime, tu fis naître dans son cœur le plus tendre amour, & s'il fut un temps où il parut cesser de t'aimer, il n'en fut aucun où il ne te regardât comme la plus digne de toutes les épouses. Bientôt ta sagesse & tes vertus, reprenant sur lui leur empire, te le ramenèrent plus tendre encore & plus fidèle. Depuis que ses éga-

remens ont cessé, également respectables l'un à l'autre, vous faites votre bonheur mutuel. Le goût de la retraite, les pratiques de la Religion, la société de ton mari, le soin de ta famille, ces sources de contentement & de paix, valent bien, ce semble, les jeux, les spectacles, les fêtes, les intrigues d'amour, & les plaisirs, qui, en intéressant tant de femmes moins raisonnables & moins sages, font si souvent, par une suite de conséquences qu'elles eussent dû prévoir, leur honte & leurs malheurs.

Ta Julie, formée par tes soins, partageant tes goûts, prenant ton esprit & tes mœurs, n'a rien de pareil à redouter. Elle fera la gloire de sa mère; & tu pourras dire, en montrant tes enfans, ce que disoit cette illustre Romaine : voilà mes bijoux & ma parure.





LETTRE X.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

MON père, vous louez votre Emilie; & vous savez que je ne suis déjà que trop sensible à la louange, sur-tout quand elle me vient de vous. Mais ce qui me touche plus encore, c'est l'espoir que vous nourrissez en moi par rapport à mes enfans; ce sont les vertus de mon mari. Elles ne me laissent cependant pas sans inquiétude; & je prévois qu'il faudra tôt ou tard qu'il succombe, en suivant, comme il le fait, les loix austères du véritable honneur & du devoir. Eh bien, ne soyons pas moins généreuse que lui. Tout cher qu'il est à mon cœur, qu'il succombe, si le Ciel l'ordonne; mais qu'il soit toujours semblable à lui-même!

Une circonstance, un peu différente de la dernière, vient de mettre sa fermeté dans un nouveau jour, & l'expose par la suite à de nouveaux périls. Le Vicomte de Lausane a épousé Mlle. de...,

la plus belle perſonne de la Cour & la plus accomplie, ſi l'art & le ton du jour ne déparoient pas en elle la nature. Auſſi pourvue d'eſprit que d'attraits, elle a preſque tout pouvoir ſur ſon mari, & ne peut toutefois l'empêcher de lui être infidèle. Le Vicomte, livré tour à tour aux affaires & aux plaiſirs, aime ſa femme & veut avoir des maîtreſſes. Ce qu'il y a de plus déplorable dans ſa conduite, c'eſt que trop ſouvent il abuſe de ſon crédit, pour ſéduire l'innocence, pour flétrir des familles honnêtes, qui craindroient de ſe plaindre & qui ne ſe ſentent pas aſſez fortes pour lutter contre lui.

Il y a quelques jours qu'étant ſeule avec mon mari & Julie, on annonce Madame de S.... & ſa fille, qui demandent un entretien ſecret. Julie ſe retire; elles entrent & ſe jettent à nos genoux. La jeune perſonne étoit en pleurs. La mère paroiſſoit avoir le cœur ſerré par la douleur, & ne pouvoit parler. Valmont s'empreſſe de les relever & de les faire aſſeoir. Après quelques momens de ſilence, cette mère déſolée fait un effort ſur elle-même & s'ex-

prime ainsi : » Je viens, Monsieur, ré-
» clamer votre protection contre un mé-
» chant qui nous a déshonorées. Vous
» seul êtes assez généreux pour ne pas
» craindre de venir à notre secours. La
» voix publique a fait passer jusqu'à nous
» le récit de vos vertus ; vous êtes le re-
» fuge des malheureux ; & à ce titre que
» n'avons-nous pas à attendre de vous ! Je
» n'ai pas la force d'en dire davantage.
» Ma fille, racontez vous-même, si vous
» le pouvez, votre déshonneur & nos
» infortunes «.

Pendant qu'elle disoit ces mots, je fixois mes regards sur la jeune personne. Une rougeur modeste couvroit son front. Une physionomie noble, où se peignoient la douceur & le sentiment, annonçoit en elle un cœur tendre & sensible, de l'éducation, & de la naissance ; ses traits étoient réguliers ; une parure, simple & honnête, n'en relevoit que mieux les grâces de sa figure. Elle avoit les ieux baissés ; sa poitrine s'élevoit avec force, & marquoit l'agitation de son ame. Avant de commencer, elle couvrit son visage de

ſes mains. Elle trembloit : je la raſſurai ; & à travers quelques ſanglots, ſa voix ſe fit entendre. » Madame, Monſieur, » nous dit-elle, ayez pitié d'une infortu- » née, ſéduite par l'artifice, & qui, re- » venue de ſon erreur, cherche à ſe dé- » fendre aujourd'hui de l'emportement » & de la violence. Je ſerois indigne de » vos bontés, ſi le goût du crime avoit » infecté mon cœur ; & ſi, ſous les auſ- » pices de la plus reſpectable des mères, » je n'étois amenée devant vous par le » repentir de ma faute & le déſir de la » ſageſſe. Ma mère eſt reſtée veuve d'un » ancien Officier, qui s'étoit diſtingué » par ſes ſervices, & qui lui a laiſſé en » mourant deux enfans, mon frère & » moi, avec tous les titres d'une an- » cienne nobleſſe & preſque point de » fortune. Son unique bien eſt la petite » terre de M... à quelques lieues de S. G., » contiguë à celle du Vicomte de Lau- » ſane. Il vint nous rendre quelques vi- » ſites, dans un tems où il ne jouiſſoit » pas encore d'une ſi haute faveur. Mon » père, qui vivoit alors, le reçut avec

» tous les égards qui étoient dûs à sa naissance. J'étois très-jeune ; & quelques
» années se passèrent, sans que le Vicomte
» parût prendre à moi d'autre intérêt,
» que celui que pouvoit faire naître l'attachement qu'il sembloit avoir pour
» toute ma famille. Son crédit à la Cour
» commençoit à s'établir ; mon père mourut, après quelques mois de maladie,
» en lui recommandant son fils, qui venoit d'entrer au service. Un proche parent de mon père nous intenta à sa mort
» un procès qui tendoit à nous dépouiller de l'unique bien que nous possédions. M. de Lausane, voulant nous
» obliger en apparence, acheta de ce parent les droits qu'il prétendoit avoir sur
» notre héritage. C'étoit nous lier, par
» rapport à lui, d'une manière bien
» étroite ; mais nous croyions le connoître assez, pour ne pas devoir redouter, à son égard, le poids des
» engagemens & de la reconnoissance.
» Sous prétexte de mettre le comble à
» ses bontés & de remplir les intentions
» de mon père, il fit entrer mon frère

» dans la marine, avec un grade beau-
» coup au dessus de ce qu'il pouvoit es-
» pérer. Il parvint aussi à l'éloigner de
» nous pour long-tems, en le faisant
» servir en Amérique. Ne voyant plus
» rien qui s'opposât à ses vûes, il prit
» avec moi des manières plus tendres.
» Ma mère s'en apperçut, & voulut me
» précautionner contre le danger par la
» sagesse de ses avis. Telle est, Madame,
» la lettre qu'elle eut la bonté de m'écrire
» chez une de mes tantes où elle m'avoit
» envoyée passer quelques jours «.

En disant ces mots, la jeune personne me présenta un papier ouvert, où nous lûmes ces lignes qu'elle ne se sentoit pas la force de lire elle-même. *Ma fille*, lui écrivoit cette excellente mère, *nous avons de grandes obligations à M. de Lausane; mais il vaudroit bien mieux pour nous n'en avoir reçu aucun service & ne l'avoir jamais connu, que de payer ses bienfaits au prix de ta vertu. Il te loue sur tes charmes; ces sortes de louanges dans la bouche d'un jeune homme sont toujours suspectes. C'est le premier moyen de sé-*

duction ; & tous ceux qui veulent nous perdre, l'emploient avec le même art que lui. Il paroît t'aimer ; mais tu es dans l'âge, où, même sans beaucoup d'attraits, aux ieux de tous les hommes on paroît aimable. Quand sa passion, qu'il te peindra avec un air de vérité capable de lui faire illusion à lui-même, seroit plus sincère, à quoi peut-elle te conduire ? Tu es trop honnête pour vouloir être sa maîtresse, & tu n'as point assez de bien pour être sa femme (*a*). *Si ton cœur se laissoit prendre, que deviendrois-tu ? O ma fille ! aye donc soin de mettre toujours ta mère entre Lausane & toi ; fais-en toujours ta confidente la plus intime ; ne lui laisse rien ignorer de ce que le Vicomte pourra te dire. Souviens-toi des soins que j'ai pris de ton enfance, de l'éducation que nous t'avons donnée, des dernières paroles qu'un père tendre t'a adressées en mourant.* » *Sur-tout, ma fille, te disoit-il,*
» *sur-tout ne laisse point affoiblir en toi le*
» *goût de la piété ; n'oublie point ta Reli-*
» *gion : ce n'est que par elle que tu peux*
» *conserver des mœurs chastes & pures ;*

» *ce n'eſt qu'en elle que tu peux trouver*
» *la paix & le bonheur* «.

Hélas ! reprit Mlle. de S... en pouſſant un profond ſoupir & en verſant quelques larmes, » que n'ai-je ſuivi de ſi ſages con-
» ſeils ! mais j'eus l'imprudence d'écouter
» le Vicomte, de recevoir une de ſes let-
» tres ſans en faire part à ma mère, d'y
» répondre, de me flatter de la chimère
» d'être un jour ſa femme, de lire un
» livre dangereux qu'il me prêta, de laiſ-
» ſer mon eſprit ſe remplir de nuages &
» de concevoir des doutes ſur la Reli-
» gion, de perdre de vue un guide éclairé
» qui m'avoit ſoutenue dans de premiè-
» res épreuves. J'eus la folie de raiſon-
» ner avec M. de Lauſane, quand je n'a-
» vois plus d'autre parti à prendre que
» celui de le fuir. Il leva tous mes ſcru-
» pules; il diſſipa toutes mes craintes; il
» traita ma Religion de ſuperſtition ridi-
» cule; il me parla le langage perfide du
» ſentiment, de la délicateſſe, de la pro-
» bité, de l'honneur; il inſiſta ſur la pro-
» meſſe de m'épouſer après la mort d'un
» oncle fort âgé qui le déshériteroit s'il

» avoit le moindre ſoupçon de ce mariage ; il me fit ſentir que ma mère ne consentiroit jamais à une union ſecrète, & que toute reſſource nous manquoit à cet égard ; il me fit des ſermens... Je les crus ; & huit jours après j'appris qu'il venoit de ſe marier.... Ce n'étoit pas aſſez pour ma honte ; il oſa repa-roître chez ma mère, & voulut entreprendre de me faire agréer ſes excuſes. Le mépris que je lui témoignai l'irrita. *Vous ne ceſſerez point d'être à moi de gré ou de force*, me dit-il un jour en me dévoilant toute la noirceur de ſon caractère ; *j'ai acquis des droits ſur le ſeul bien qui reſte à votre mère ; je les ferai valoir, je la dépouillerai, je vous réduirai à la plus affreuſe indigence, vous ne reverrez plus votre frère, vous ſerez trop heureuſe de retomber dans mes bras ; & quand vous ne le voudriez pas alors, je ſais d'autres moyens pour vous y contraindre, & pour vous ſéparer à jamais de votre mère* «.

A ces mots, mon mari fut, ainſi que moi, ſaiſi d'horreur. Mademoiſelle, que

je vous plains, s'écria-t-il ! un tel homme eſt capable de tout. Oui, Monſieur, reprit la mère, toute baignée de larmes : & il nous l'a bien prouvé. Un nouveau procès nous eſt intenté en ſon nom. Ce qu'il nous en coûteroit pour le ſoutenir, ſuffiroit pour nous ruiner. Perſonne d'ailleurs ne veut prendre notre défenſe, & ſon crédit va nous accabler. Si nous n'avions du moins que les horreurs de l'indigence à redouter ; mais ma fille, ma malheureuſe fille, que va-t-elle devenir ? ... Madame, lui dit Valmont, après un moment de réflexion, il n'eſt pas queſtion d'examiner tout ce que je riſque pour moi-même, par la démarche que je vais faire. Le Vicomte ne m'aime pas ; il va devenir pour moi un ennemi irréconciliable, & j'ai tout à appréhender de ſa haine. N'importe, vous avez imploré mon appui, je vous le dois. Mademoiſelle votre fille veut être rendue à la vertu ; elle le ſera. Si j'avois quelque autorité par moi-même, je ſais ce que j'aurois à faire ; mais je ne puis traiter avec M. de Lauſane que ſur le pied de l'égalité. C'e l à lui-même

que je m'adresserai ; je lui demanderai justice contre lui ; & il faudra bien qu'il nous la rende. Soyez tranquille, Madame ; demain, à la même heure, je vous rendrai compte de ce que j'aurai fait. A peine eut-il fini ces mots, qu'une sorte de sérénité parut se répandre sur le visage de ces deux infortunées. La jeune personne s'approcha de moi & me baisa la main. Je les embrassai toutes deux, & elles se retirèrent.

Je vous l'avouerai, mon père, aussi sensible peut-être, mais moins courageuse & moins forte que mon mari, je tremblois des suites que pouvoit avoir la démarche qu'il méditoit. Restée seule avec lui, en applaudissant à son dessein, je lui fis part de mes craintes. J'ai tout prévu, me dit-il ; mais, mon Emilie, qui est-ce qui protégera les malheureux contre l'injustice & la tyrannie des hommes puissans & pervers ? qui arrêtera la licence du crime & défendra l'innocence séduite & opprimée ? qui arrachera du moins les ames foibles à de nouveaux dangers, & les remettra dans la voie de l'honneur, ou les aidera à s'y soutenir quand elles y seront

rentrées, ſi ceux qui ont quelque crédit ne le font pas? Eh! pourquoi le Ciel nous a-t-il placés dans un rang un peu plus diſtingué, dans un état plus honorable & plus avantageux que celui du commun des hommes, ſi ce n'eſt pour en faire uſage en leur faveur? C'eſt ici la cauſe de l'humanité que je défends; & ne trouverai-je pas moi-même un protecteur dans celui qui veille du haut des Cieux aux intérêts de tous tant que nous ſommes?

Mon mari ſortit à l'inſtant, & courut chez le Vicomte. » Monſieur, lui dit-il » en l'abordant, j'aurois pu recourir à Sa » Majeſté, & lui demander juſtice de l'at- » tentat qu'un homme en place ôſe for- » mer contre l'honneur, les biens, & la » liberté d'une famille pauvre & honnête. » Mais j'ai cru ne devoir lui donner, con- » tre celui qui l'opprime, d'autre protec- » teur que vous-même «. Il lui raconta en même tems ſa propre hiſtoire, & ne craignit pas d'inſiſter, quoiqu'avec beaucoup de douceur & de modération, ſur le jeu cruel qu'on ſe faiſoit d'enlever à un ſexe foible & timide la paix & l'inno-

cence, & ſur l'eſpèce de gloire qu'on mettoit à le ſéduire. Il étoit impoſſible à M. de Lauſane, de ſe méprendre ſur les intentions de mon mari, & de ne pas ſe reconnoître dans le récit qu'il lui faiſoit. Etonné, agité de mille mouvemens divers, enviſageant toutes les ſuites que pouvoit avoir le parti qu'il alloit prendre, voulant affécter dans quelques momens un air de ſupériorité & de hauteur, retombant l'inſtant d'après dans la honte & l'accablement, balbutiant quelques mots entrecoupés, il prit enfin aſſez d'empire ſur lui-même pour témoigner, du moins en apparence, ſa reconnoiſſance à Valmont. Monſieur, dit-il au Comte, en prenant un extérieur tranquille & compoſé, je feindrois mal de ne pas entendre tout ce que vous avez bien voulu me dire. Votre conduite envers mon frère me donnoit déjà la plus haute idée de votre ſageſſe & de la grandeur de votre ame. Ce que vous faites aujourd'hui pour moi met le comble à mon eſtime. Vous me rendez à moi-même; & je ne vous devrai pas moins que le Chevalier. Permettez que

je partage avec lui votre amitié ; & pour commencer à la mériter, voici mon désistement des poursuites que je viens de faire contre cette famille infortunée, ainsi que de tous les droits que je prétendois sur le peu de bien qu'elle possède. » Donnez-lui, Monsieur, reprit mon mari, » l'assurance la plus entière des bontés » que vous voulez avoir pour elle. Obtenez un ordre pour le retour du jeune » homme qui est passé en Amérique ; je » me charge en France de son avancement & de sa fortune ; il la partagera » avec sa mère & sa sœur «. Le Vicomte promit de porter au plus tôt cet ordre à Valmont, qui, de retour au logis, me fit part de cet entretien. Que pensez-vous, lui dis-je, des sentimens de M. de Lausane à votre égard ? » Ils peuvent ne pas » être sincères, me répondit-il, mais j'aime » mieux les croire tels ; quoi qu'il en » soit, je ne me repentirai jamais d'avoir » fait mon devoir «.

Le Vicomte a rempli, dès le jour même, sa promesse ; & le lendemain, la mère de la jeune personne étant revenue avec elle

pour recevoir la réponse que mon mari devoit lui faire, elles se livrèrent toutes deux à des transports si vifs de joie & de reconnoissance, que je ne crus pas, dans cet heureux moment, qu'on pût acheter trop cher le plaisir de faire du bien.

NOTE.

PAGE 107.

(a) *TU es trop honnête pour vouloir être sa maîtresse, &c.* Cette phrase, soulignée dans le manuscrit, paroît désigner l'intention qu'avoit la mère de la jeune personne, de lui rappeler un trait assez connu : Henri IV ayant voulu séduire Antoinette de Pons, Demoiselle de condition, elle lui dit : *Je suis de trop bonne Maison pour être votre maîtresse ; mais pas assez bonne pour vous épouser.* Henri donna des louanges à cette Demoiselle, & lui dit : *Puisque vous êtes véritablement Dame d'honneur, vous le serez de celle que je mettrai sur le trône.* Il tint parole ; car Mademoiselle de Pons ayant épousé le Marquis de Guercheville, elle fut la première que Henri IV nomma Dame d'Honneur de Marie de Médicis. *M. de Bury.*





LETTRE XI.

De la même.

Pour ne vous laiſſer rien ignorer, mon père, de ce qui peut vous intéreſſer, je m'empreſſe à vous faire part de ce qui s'eſt paſſé depuis ma dernière lettre. La Vicomteſſe de Lauſane a été inſtruite de la viſite que Madame de S.... & ſa fille avoient rendue à Valmont. Je ne ſais comment elle eſt venue à bout d'en percer le myſtère : mais il y a plus encore, c'eſt qu'elle a ſaiſi avec la même juſteſſe le véritable motif de celle que Valmont a faite à ſon mari. S'il m'eſt permis de hazarder quelques conjectures, voici celles qui m'ont paru les plus vraiſemblables.

Cette jeune femme, dont le caractère me laiſſe tout à craindre pour les ſuites, & ſur laquelle il doit m'être permis de vous parler avec franchiſe, eſt née avec un cœur ſuſceptible des paſſions les plus vives, & un eſprit jaloux de dominer. Elle s'eſt flattée, en épouſant le Vicomte,

de régner tellement ſur lui, qu'elle pût diſpoſer à ſon gré de ſon autorité & de ſon crédit. Le déſir de jouer un rôle à la Cour, beaucoup plus qu'un attachement ſincère pour M. de Lauſane, l'a portée à éclairer de près ſes démarches, pour s'emparer ſeule de tout l'empire que d'autres pouvoient prétendre ſur ſon eſprit. Elle y a réuſſi en partie; & à force de recherches, d'intrigues, de ſoupleſſe, de menaces même, & d'importunités, elle eſt parvenue à écarter preſque toutes les perſonnes qui lui faiſoient ombrage; il en reſtoit une, que ſa jeuneſſe, ſes charmes, la proximité du lieu qu'elle habitoit, les viſites aſſidues de Lauſane lorſqu'il étoit à ſa terre, celles du moins qui avoient précédé & ſuivi de près ſon mariage, lui rendoient ſuſpecte; & c'eſt la jeune perſonne dont je vous ai raconté l'hiſtoire. Cependant à en juger par quelques mots échappés devant moi au Chevalier de Lauſane, à qui elle avoit confié ſes craintes, elle n'avoit encore à cet égard que des inquiétudes & des ſoupçons; mais ils ſe ſeront changés en cer-

titude, dès qu'elle aura ſu que ſon mari, après avoir acheté autrefois des droits litigieux ſur la terre de M...., commençoit tout à coup des pourſuites, dont elle croyoit entrevoir la cauſe, & dont elle démêloit toutes les conſéquences. Elle aura redoublé d'attention & de vigilance, & ne laiſſant rien perdre de ce qui pouvoit l'éclairer ſur cet objet, elle ſe ſera fait informer de l'entrevue de Madame de S.... & de ſa fille avec M. de Valmont, de celle de mon mari avec le Vicomte, auſſi-tôt que Madame de S.... nous eut quittés, & enfin de la dernière viſite qu'elle nous a rendue. C'eſt ſur cela, ſans doute, qu'ayant vu ceſſer à l'inſtant les pourſuites de M. de Lauſane, elle aura cru devoir faire honneur à Valmont de la manière dont cette affaire s'étoit terminée.

Elle n'a malheureuſement que trop bien deviné; & ce qui vous ſurprendra, c'eſt que dès le lendemain elle eſt venue faire ſes remercîmens à mon mari. Jugez, mon père, du trouble où elle l'a jeté, lorſqu'elle lui a fait, à peu de choſe près, le récit de ce qui s'étoit paſſé. D'un côté,

il craignoit, en confirmant, devant Madame de Lausane, un fait qui pouvoit encore lui paroître incertain, de compromettre mal à propos le Vicomte & la malheureuse famille intéressée dans ce récit; de l'autre, il appréhendoit également, en se tenant sur la négative, de faire tort à ce caractère de droiture que vous lui connoissez, & de compromettre la vérité. Il tenoit des discours vagues; il faisoit, avec le plus d'esprit qu'il pouvoit, des réponses qui ne signifioient rien; il se jetoit à l'écart, par des questions qui pussent distraire l'attention de Madame de Lausane & la porter sur d'autres objets. La Vicomtesse ne prenoit point le change, & sourioit de son embarras. Elle se répandoit en éloges sur sa modestie & sur ses procédés, elle renouveloit les expressions de sa reconnoissance, & y mettoit une vivacité & une chaleur qui déconcertoit encore plus Valmont. Elle termina enfin cette longue séance, en lui disant qu'elle vouloit absolument se lier avec moi de l'amitié la plus étroite. En effet, elle vint me voir

dès le ſoir même avec le Chevalier de Lauſane, toujours ardent à célébrer ſon ami. Prévenue par mon mari, je me tins avec elle ſur le ton de la plus grande honnêteté, mais en même tems de la plus grande réſerve. Elle s'en apperçut, & ne fit que redoubler d'empreſſement & de careſſes. Elle ne m'appela plus que ſa petite maman; elle fit à M. de Valmont, qui étoit préſent, mille ſortes de complimens ſur le bonheur qu'il avoit, diſoit-elle, de poſſéder une ſi digne épouſe. Elle lui parloit avec feu des obligations que lui avoit le Chevalier; elle retomboit enſuite ſur les charmes de Julie, & prétendoit le marier avec elle. Il n'eſt point de folies qu'elle n'ait épuiſées dans cet entretien; & toujours avec les grâces qui lui ſont propres & le jargon le plus ſéduiſant. J'étudiois ma fille, que je n'avois pas eu la prudence d'écarter. Je la voyois fixer de tems en tems Madame de Lauſane, jeter à la dérobée un regard ſur le Chevalier, rougir, ſe déconcerter dès qu'on parloit d'elle. La pauvre enfant ne ſavoit, dans bien des momens, quelle

contenance

contenance tenir; & je vous avoue, mon père, que je n'étois pas dans un moindre embarras.

Depuis ce moment, Madame de Lausane & le Chevalier ne nous quittent presque plus; & je ne puis pas toujours éloigner Julie. Elle convient que les saillies de la Vicomtesse l'amusent; mais elle ajoute, qu'elle ne voudroit pas lui ressembler. Elle la trouve trop légère, trop volage, trop aisée dans ses discours & dans ses manières, trop remplie en même tems d'un certain art qu'elle seroit fâchée d'imiter, & avec tout cela, elle ne se déplaît pas avec elle. Je crains qu'insensiblement elle ne s'y attache; qu'elle ne se laisse trop aisément entraîner par l'exemple d'une jeune femme, qui vraiment a des charmes, & qui possède, au souverain degré, ce je ne sais quoi qui enchante & qui s'empare de nous malgré toutes nos réflexions. Je la prémunis, autant qu'il est en moi, contre cet écueil: mais que peuvent les leçons contre l'exemple! Et toutefois, je ne laisserai pas ma fille dans une retraite continuelle; je ne

crois pas même qu'elle puiſſe être mieux par-tout ailleurs qu'avec ſa mère. Pourquoi faut-il que dans un certain monde on ſoit comme aſſujetti à des ſociétés qui nous tyranniſent, & auxquelles notre état & les circonſtances ne nous permettent pas de nous refuſer ! J'offre du moins à Julie le contraſte de ces femmes reſpectables dont je vous ai parlé, & qui ont toutes les qualités qui manquent à la Vicomteſſe.

Il eſt un autre objet que je redoute encore plus qu'elle, pour ma fille ; c'eſt le Chevalier de Lauſane. Il eſt difficile de voir Julie & de ne pas l'aimer. Il eſt peut-être auſſi difficile de voir le Chevalier & de ne pas le trouver aimable. Je doute même qu'il pût ſe rencontrer ici un couple mieux aſſorti. Le Chevalier, comme vous avez pu le voir par tout ce que je vous en ai dit, ne reſſemble point du tout à ſon frère. Autant celui-ci eſt d'un caractère faux, diſſimulé, qui joue le ſentiment, la probité, l'honneur, lorſqu'il eſt le plus éloigné d'en avoir la réalité ; autant l'autre eſt ouvert, franc, incapa-

ble de se déguiser, plein d'honneur & de sentiment, rempli de respect pour la vertu, quoiqu'il n'ait pas toujours le courage de la pratiquer. Rien n'est plus agréable que ses manières, ni plus honnête que ses procédés, toutes les fois qu'un sentiment vif & impétueux ne le fait pas sortir de son caractère. Sa physionomie est intéressante; ses traits sont réguliers; son esprit est liant & facile; ses expressions sont naturelles; tout en lui prévient en sa faveur. Une seule chose ternit à mes ieux toutes ses bonnes qualités, & le laisse dans bien des momens sans force contre ses passions; c'est qu'il est mal affermi dans les principes de la Religion. Il n'est pas, à beaucoup près, ce qu'étoit le Baron de Lausane, incrédule par vanité, par systême, & sur-tout par un fonds de corruption; mais il ne se met pas trop en peine de ce qu'il faut croire. Il craint d'approfondir une loi qui lui paroît trop austère. Il se laisse entraîner, par le feu de son imagination, à de vaines difficultés, dont il se fait un rempart contre la cer-

titude, & n'appréhende rien tant que de s'éclairer. Cependant il a eu dans ſa vie des accès de dévotion : & comme ils l'emportoient bien au delà de ce que la Religion exige; pour ne plus s'expoſer à ces tranſports inconſidérés, il reſte maintenant bien en deçà de ce qu'elle commande. Il a pris au fond le plus mauvais parti; celui de ne plus réfléchir ſur des objets trop inquiétans pour lui; de ne plus compter avec lui-même; de vivre au jour le jour, ſans gêne & ſans ſouci; de faire par intervalles quelques actes extérieurs de Religion, pour ne pas rompre entièrement avec un Dieu qu'il redoute encore, & ne pas abjurer ſans retour un culte, qu'il révère en ſecret lors même qu'il en plaiſante & qu'il le contredit. A cela près, il vit comme ſi ce culte ne l'obligeoit à rien, comme s'il n'étoit, à tout prendre, qu'une affaire de bienſéance. Le Chevalier eſt, pour le dire en un mot, un de ces hommes du monde très-aimables, mais très-diſſipés, très-inconſéquens, & qui, avec le meilleur fonds &

l'âme la plus délicate & la plus ſenſible, ſont de fort mauvais Chrétiens.

Vous concevez, mon père, combien ſon état m'intéreſſe, & combien il affecte M. de Valmont. Les ſentimens d'eſtime & d'amitié que le Chevalier a pour lui, & qu'il porte juſqu'à une ſorte d'enthouſiaſme, font déſirer à mon mari de mettre à profit l'aſcendant qu'il a ſur ſon eſprit, pour le ramener à une façon de penſer plus ſage & plus propre à le rendre heureux : mais ce n'eſt pas en l'éloignant qu'on peut ſe flatter d'y réuſſir. Auſſi lui permettons-nous un libre accès dans la maiſon, en redoublant de précautions pour Julie, à qui l'habitude de le voir pourroit inſpirer un ſecret penchant. Quoiqu'avec beaucoup de naïveté & de candeur, elle a des vues très-fines & un diſcernement exquis. Son jugement eſt auſſi formé qu'il puiſſe l'être pour ſon âge. Les maximes que vous lui avez inculquées avec tant de ſoin, & que nous lui développons ſans affectation dès que l'occaſion s'en préſente, forment dans

ſon eſprit un plan de conduite & de ſageſſe, qui la met en garde contre elle-même. C'eſt beaucoup, ſans doute; mais ce n'eſt pas encore aſſez pour me raſſurer. Elle a l'imagination très-vive, le cœur naturellement tendre, de la force & de la conſtance dans ſes affections; tout dépend de la manière de les diriger. Autant ces diſpoſitions nous offrent-elles un fonds inépuiſable de richeſſes & les plus grandes reſſources pour le bien; autant ſeroient-elles propres à nous alarmer, ſi Julie, oubliant un ſeul moment de veiller ſur ſon cœur, y laiſſoit allumer le feu des paſſions. Aidez-nous, mon digne & reſpectable père, à conſommer votre ouvrage. Ce ne ſont pas de longues lettres que nous attendons de vous. Nous nous en rapportons à ma bonne amie de tous les détails qui vous concernent, & je me charge bien volontiers de faire, à votre égard, preſque tous les frais de la correſpondance; mais du moins ne vous contentez pas de nous donner dans les lettres de notre chère Veymur quelques ſignes

de vie *. Vous ſavez tout le cas que nous faiſons de vos conſeils : il eſt des circonſtances, où un mot d'avis de votre part nous décideroit bien mieux que toutes les réflexions que nous pourrions faire.

---

* Ceci eſt relatif à une lettre de Madame de Veymur que nous avons ſupprimée comme tant d'autres, & où il n'y avoit que quelques mots de la main du Marquis.





LETTRE XII.

Du Marquis de Valmont à la Comtesse.

TU me demandes des avis; ma fille; & je ne refuse pas de t'en donner: mais indépendamment des lumières que tu as acquises, quel fonds ne dois-tu pas faire maintenant sur celles de ton mari? Chère Emilie! que sa façon de penser est respectable, & que je lui sais gré de la conduite qu'il a tenue jusqu'ici! Lorsqu'il brave le crédit & la faveur pour faire valoir les droits de l'honneur outragé; lorsqu'il se rend, à ses propres périls, le protecteur de l'innocence séduite par l'artifice; lorsqu'en s'exposant lui-même, il conserve à toute une famille ses biens, sa liberté, sa sûreté; tu trembles pour lui? Tendre épouse, mais femme forte & vertueuse, ne crains, pour un si digne époux, que le poison des prospérités & l'abus des grandeurs. Ce seroit en abuser sans doute, que de croire qu'elles nous sont données pour nous-mêmes, & non pour le sou-

lagement & l'aſſiſtance des malheureux. Qu'il faſſe donc conſtamment ce qu'il doit faire ; & toi, ma fille, n'oublie point la réſolution que tu as formée, de te montrer auſſi généreuſe que lui. C'eſt à ces nobles ſentimens que je reconnois Emilie. Oui, ma fille, que ton mari retombe, s'il le faut, dans la diſgrâce ; qu'il éprouve des malheurs plus réels que ceux qu'il a éprouvés juſqu'ici ; il ne ſera point à plaindre, tant qu'il n'aura rien perdu de ce qui le rend vraiment grand. Si je ne le ſavois pas auſſi armé contre la ſéduction qu'il l'eſt en effet ; ce que je redouterois le plus par rapport à lui, c'eſt le caractère, ce ſont les charmes de la Vicomteſſe, telle que tu me la peins dans ta lettre. Mais, quand il n'auroit pas ſon Emilie, il ſeroit aſſez fort, puiſqu'il ſeroit défendu par la Religion.

A l'égard de Julie, ſi jeune encore, l'exemple de Madame de Lauſane n'eſt pas ſans danger : cependant, ma fille, puiſqu'il ne dépend pas de toi de l'y ſouſtraire entièrement, puiſqu'elle ſera forcée tôt ou tard de vivre au milieu du

monde, ne vaut-il pas autant que tu l'accoutumes par degrés à le voir tel qu'il eſt, pour en bien juger! Deux écueils ſont également à craindre pour une jeune perſonne deſtinée à y paroître avec un certain éclat : celui d'être trop répandue dès ſes premières années parmi ces femmes coquettes & frivoles, qui lui font prendre ſans effort le ton du jour ; & celui de ne commencer à les connoître, que du moment, où, ſortant d'entre les bras d'une mère pour paſſer dans ceux d'un époux, elle ſe trouveroit expoſée, au milieu d'elles, à la contagion des modes & des uſages, des ridicules & des vices, ſans avoir appris à s'en garantir. Si Julie n'avoit pour toute ſociété, que la Vicomteſſe ou des femmes qui lui reſſemblaſſent, ſans doute elle riſqueroit tout. Mais le ſoin que tu prends de l'environner ſans ceſſe de celles qu'elle reſpecte le plus, de lui offrir en elles le ſpectacle des plus belles vertus, de former ſon jugement par des réflexions ſolides & par une comparaiſon exacte des modèles qu'elle doit ſuivre avec ceux qu'elle

doit mépriser ; ce soin, ma fille, ne peut que lui rendre utile un contraste aussi frappant.

Relativement au Chevalier de Lausane, quel plan dois-tu suivre ? celui que les circonstances pourront te dicter. Etudie de plus en plus Julie ; sonde la nature de ses sentimens les plus secrets ; considère quel est le genre de mérite le plus propre à faire impression sur son cœur ; attache-toi à bien connoître l'empire qu'elle peut prendre sur elle-même, & jusqu'à quel point la raison & la Religion peuvent l'aider à maîtriser ses penchans. Ce sont toutes ces nuances, si délicates, si difficiles à saisir, mais si importantes pour gouverner une ame toute neuve encore, qui légitimeront tes alarmes, ou qui te feront prendre dans le caractère de ta fille une juste confiance. Qu'elle ne soit pas sans bornes néanmoins ; car la sagesse est d'une foible ressource, quand elle n'est pas éclairée par l'expérience & mûrie par les années. Etudie avec autant de soin le Chevalier. Ce que tu m'en as écrit, m'inspire, comme à toi, le plus

tendre intérêt. Tout en lui m'annonce un naturel heureux, qui ne demande qu'à être formé par un ami tel que Valmont. Il mérite bien, par cela même, tout le zèle de ton mari; & je me repose sur lui des moyens qu'il doit employer pour le ramener à la sagesse & à la Religion. Observe, de ton côté, comment il se comporte à l'égard de ta fille. L'idée de la Vicomtesse, toute folle qu'elle te paroît, n'est pas sans fondement; & je t'avoue, que, si le Chevalier devenoit un jour ce que je désirerois qu'il fût, je ne voudrois pas d'autre époux à Julie. Quel plus sûr moyen de réunir nos deux familles, que cette heureuse alliance! Mais avec des vues si sages, approfondis celles de Lausane. Il est aisé de lire dans une ame telle que la sienne, & d'y distinguer un sentiment pur & honnête, des passions qui jusqu'ici ont pu l'égarer. Adieu, ma fille; j'attends avec empressement toutes les nouvelles que tu auras à me donner; puissent-elles répondre à mes espérances!

❧



LETTRE XIII.

De la Comtesse au Marquis.

J'AI différé, mon père, de vous écrire, pour avoir plus de choses intéressantes à vous apprendre. Les unes pourront affliger votre cœur; mais il en est d'autres qui lui feront éprouver la plus douce satisfaction.

Madame de Lausane n'a que trop réalisé mes craintes, en fournissant chaque jour un nouvel exercice à la vertu de mon mari. Cette jeune femme, si remplie d'attraits, mais si ardente, si vive, & si légère, s'est passionnée pour le Comte. Peu capable de ménagemens, ses sentimens ne sont plus un mystère. Elle les déguisoit dans les premiers tems, sous les dehors de l'estime & de la confiance, pour mieux séduire Valmont. Elle avoit sans cesse de nouveaux conseils à lui demander. Faisant naître à son gré des circonstances toujours plus embarrassantes & plus critiques, se servant adroite-

ment des prétextes que lui fournissoient la conduite & les infidélités du Vicomte, affectant toutes les vertus qu'elle croyoit les plus propres à lui concilier le cœur de mon époux, elle prenoit à ses ieux toutes les formes; elle employoit les expressions les plus naïves d'une amitié tendre & ingénue. Valmont se défioit trop de ses artifices & de ses charmes, pour s'y laisser surprendre; il se défioit encore plus de lui-même. Jamais il ne l'entretenoit qu'en ma présence, quels que fussent les secrets dont elle vouloit lui faire part, & les avis qu'il croyoit avoir à lui donner. Pour tout ce qui concerne l'intérieur d'une maison, lui disoit-il quelquefois, vous puiserez dans Madame de Valmont des lumières beaucoup plus sûres que les miennes. Je n'ai d'ailleurs rien de secret pour elle, comme elle n'a rien de caché pour moi. Tant de réserve ne faisoit qu'irriter sa passion. Elle prit enfin le parti de ne plus se contraindre. Elle se rencontroit partout sur les pas de mon mari. A la faveur de son rang & de son crédit, elle savoit se ménager un accès dans toutes les so-

ciétés où on avoit coutume de le voir. Elle profitoit de mon abſence, & de toutes les occaſions favorables, pour lui faire les aveux les plus flatteurs. Le Comte feignant toujours de ne pas l'entendre, elle ſe détermina à lui écrire. Je ne puis vous rapporter les termes de ſa lettre : tout ce que je ſais, c'eſt qu'un jour que nous étions ſeuls, Valmont la lui a remiſe devant moi, en la conjurant de ne plus lui en écrire de ſemblables. Ce ſeroit bien en vain, Madame, lui a-t-il dit, que je voudrois taire devant ma femme, les ſentimens dont cette lettre eſt remplie : vous les rendez trop publics pour que perſonne puiſſe les ignorer. Permettez-moi cependant de vous faire faire quelques réflexions, puiſqu'auſſi bien vous m'y contraignez. Vous ſavez que mon cœur eſt à Emilie ; de quel droit prétendriez-vous le lui dérober ? Je vous ai entendu, plus d'une fois, vous plaindre des infidélités de votre mari ; combien plus n'auroit-il pas à ſe plaindre de vous, ſi vous l'imitiez ? Et quels que ſoient ſes torts en effet, pouvez-vous penſer que toutes choſes, à

cet égard, ſoient abſolument égales entre vous *? Si aujourd'hui les mœurs ſont ſi dépravées, que tout ſemble permis, croyez-vous cependant qu'on regarde du même œil une femme qui ſe reſpecte elle-même, & celle qui ne reſpecte plus rien? Dans un certain monde, ſi aveugle & ſi corrompu qu'il ſoit, l'honneur d'une femme ſans reproche n'eſt-il plus un bien, & le monde lui-même, ſi indulgent pour le crime, ne fait-il pas encore une loi des bienſéances? Une conſcience pure & tranquille n'eſt-elle d'aucun prix? Vous croyez à la Religion; vous mépriſez même, avec un juſte fondement, ces femmes, prétendues philoſophes, qui ſe font un faux honneur de protéger une ſecte d'hommes ſi peu ſages, & de ſe rendre l'écho de leurs bizarres & monſtrueuſes opinions: mais la Religion ſe borne-t-elle à régler notre croyance? Ne devons-nous pas trembler de la contredire par nos mœurs? Il ſemble, Madame,

* Voyez ce qu'a ſi bien dit Rouſſeau ſur ce ſujet; ci-deſſus, T. II, p. 89 & ſuivantes.

que ce ne ſeroit point à moi à vous tenir un pareil langage ; & dans la claſſe ordinaire des eſprits licencieux & frivoles, il n'auroit d'autre effet, j'en conviens, que celui de me rendre ſouverainement ridicule. Mais accoutumé à mépriſer également leurs critiques & leurs éloges, j'ai cru devoir vous parler le langage de la vérité, en faiſant uſage, pour votre propre intérêt, du droit que vous m'en avez donné.

Pendant que le Comte s'exprimoit ainſi, je vous avouerai, mon père, qu'en admirant le courage & la ſageſſe de Valmont, je ſouffrois cruellement pour Madame de Lauſane. Je ne pouvois jeter quelques regards ſur elle, ſans lire, dans ſes ieux & dans tout ſon maintien, ſa confuſion & ſon embarras. Mon cœur s'ouvroit en ſa faveur à la tendreſſe & à la pitié, quoique dans la ſituation où je la voyois, rougiſſant, pâliſſant tour à tour, tremblante, incertaine, ſuſpendue entre le dépit & l'amour, jamais peut-être elle ne m'ait paru ſi remplie de charmes, ſi dangereuſe, & ſi aimable. Il ſe fit

entre nous un long ſilence. Je ne ſavois que lui dire ; elle n'avoit pas la force de parler. Je pris enfin ſes belles mains entre les miennes : Madame, lui dis-je, ſoyez ma ſœur, mon amie. Sachez gré à mon mari des avis qu'il vous donne ; fuyez-le, & tranſportez, s'il ſe peut, à ſon épouſe tout l'attachement que vous reſſentez pour lui... Le fuir ! reprit-elle ; le pourrai-je ? Ah ! qu'il vous eſt aiſé de me donner des conſeils ; mais que votre ſageſſe à tous deux eſt cruelle !... Monſieur, ajouta-t-elle en s'adreſſant à Valmont, ſouffrez du moins que je m'accoutume par degrés à ne plus vous voir ; & permettez-moi, l'un & l'autre, de vous importuner quelquefois. Vous honorerez ma femme, répondit le Comte ; mais ce ſera donc moi que vous fuirai : d'ailleurs, Madame, le public a les ieux ſur vous. Votre mari lui-même s'offenſeroit avec raiſon de viſites trop aſſidues. Ma fille eſt preſque toujours avec ſa mère ; & vous vous obſervez ſi peu, que votre exemple ne peut être une leçon pour elle. Souffrez que Madame de Valmont aille vous

voir. Barbare, s'écria la Vicomteſſe, vous voulez que je vous haïſſe autant que vous hait mon mari; vous oſez preſque me défendre l'entrée de votre maiſon. Non, Madame, repris-je à l'inſtant, effrayée des ſuites que pouvoit entraîner ſon dépit; non, je vous reverrai toujours avec la plus tendre amitié & le plus vif intérêt. Si votre honneur & votre repos étoient moins chers à mon époux, il ne vous parleroit pas ainſi. Mais je vous le demande; ſi dans toute autre que moi vous aviez une rivale, ſi une autre femme à la Cour avoit les mêmes ſentimens que vous; pourriez-vous blâmer la conduite de M. de Valmont? A cette queſtion, la Vicomteſſe reſta interdite. Après un moment de trouble & d'incertitude: Que vous êtes ſéduiſante, me dit-elle! Mais après tout, vous êtés moins inhumaine que votre mari. Laiſſez-moi donc apprendre de vous, à triompher de mon propre cœur. A ces mots, elle ſe leva; mon mari fut contraint de lui donner la main pour deſcendre; & elle le fixa de nouveau avec des ieux ſi tendres, qu'elle nous laiſſa

perſuadés que de pareilles leçons ne la corrigeroient pas. Ah ! qu'il eſt malheureux, pour une femme bien née, de ſe laiſſer ainſi aveugler par ſa paſſion, & de ſe trouver réduite à oublier tout ce qu'elle ſe doit à elle-même !

Depuis ce moment, le Comte évite avec le plus grand ſoin de la rencontrer. Elle vient cependant aux heures où elle croit le trouver : mais il fait ſi bien, qu'il n'y eſt jamais pour elle. Ce ſera bien tôt une ennemie de plus, & l'ennemie la plus à craindre. Que ne peut en effet dans une femme l'amour mépriſé, lorſqu'il ſe change en fureur ?

Mes craintes ſe ſont au moins diſſipées par rapport à Julie ; & je n'ai, à ſon égard, que les choſes les plus ſatisfaiſantes à vous dire. Vous ſavez, mon père, que ſon eſpèce d'attachement pour Madame de Lauſane me faiſoit trembler. Je craignois que ce ſentiment peu réfléchi n'influât par la ſuite ſur ſa manière de penſer, n'affoiblît ſes principes, & n'altérât inſenſiblement ce ſens droit, cette ſageſſe de diſcernement qu'elle fait

paroître. Julie m'a heureuſement détrompée. Dès que la Vicomteſſe a fait éclater avec trop peu de ménagement ſa paſſion pour Valmont, ma fille s'eſt refroidie par degrés, & n'a plus montré, à ſon égard, qu'une ſorte d'indifférence. Je lui en ai demandé la raiſon, dans un moment, où, cauſant enſemble en toute liberté, j'admirois en elle ce mélange ſingulier de fineſſe & de naïveté, que vous lui connoiſſez. Elle m'a répondu avec ſa franchiſe ordinaire : Tant que Madame de Lauſane ne m'a paru qu'enjouée & même un peu légère, je lui ai fait grâce de ſa légèreté, en faveur de la confiance qu'elle ſembloit vous témoigner ainſi qu'à mon papa, & des agrémens qu'elle ſait répandre dans ſon langage & dans ſes manières : mais je n'ai pas tardé à m'appercevoir qu'elle mettoit trop d'art dans toute ſa conduite, & pas aſſez de décence. Elle aime mon cher papa ; & il n'a pas tenu à elle qu'elle n'en fût aimée. Elle connoiſſoit bien peu les avantages que vous avez ſur elle, & ce qu'elle doit à ſon mari. Mais ſi mon papa avoit été de ca-

ractère à se laisser surprendre, elle auroit donc été la cause de votre malheur; & après tout, elle se seroit rendue malheureuse elle-même. Car enfin tout ceci m'a fait naître bien des réflexions, & m'a rappelé toutes celles que mon grand papa m'avoit fait faire. N'est-il pas vrai, ma chère maman, qu'une femme qui oublie son devoir, & qui par-là même se rend méprisable, ne peut pas être aimée long-tems ? On doit s'en dégoûter aussi facilement qu'on a pu l'aimer ; & il ne lui reste plus alors qu'à dévorer sa honte & son chagrin. Ajoutez à cela que sa honte devient publique ; & si elle n'a pas rougi de s'afficher elle-même, elle a du moins furieusement à rougir de se voir abandonnée. Pour moi, je sens que j'en mourrois de dépit.

Mais, ma fille, lui ai-je dit, que penserois-tu d'une femme, qui, sauvant les apparences, ménageroit tellement sa passion, qu'elle épargneroit aux autres le scandale, & s'épargneroit à elle-même l'opprobre & le mépris qu'entraîne le défaut de conduite ? J'entends, ma chère

maman, reprit Julie ; vous ne me demandez pas, ſi, au ſcandale près, cette femme ſeroit également coupable ; la réponſe eſt toute ſimple : mais vous me demandez, ſi elle ſeroit également à plaindre. Hélas ! oui ; elle le ſeroit beaucoup. Sans nous arrêter ſur le mécontentement qu'elle auroit d'elle-même, n'eſt-il pas vrai, que, pour rendre ſon intrigue ſecrète, elle ſera toujours forcée de ſe confier à quelqu'un ? elle aura beau ſe mettre en garde contre la curioſité naturelle des gens qui l'environnent, ce qui eſt déjà pour elle une ſource d'inquiétudes, il faudra bien qu'elle faſſe entrer quelqu'un dans ſon ſecret : c'eſt une femme de chambre, par exemple ; mais qui l'aſſurera que cette femme, qui eſt capable de trahir ſa conſcience, n'eſt pas également capable de trahir, par crainte ou par intérêt, le ſecret qu'elle lui confie ? D'ailleurs, en s'en remettant à la diſcrétion d'une domeſtique ou de toute autre perſonne, elle ſe met dans ſa dépendance ; & n'eſt-ce pas, maman, qu'il n'y a rien de ſi triſte, que de dépendre de quelqu'un dans la vue de faire

le mal plus librement ? O qu'il eſt bien plus ſage de reſpecter ſon honneur, ſon devoir, & d'aimer tendrement ſon mari! Auſſi, ma chère maman, j'eſpère bien que celui que vous me donnerez, aura aſſez de mérite pour que je n'aye pas trop de violence à me faire pour l'aimer. —Nous ferons en ſorte, ma fille, de ne pas tromper ton eſpoir. Mais dis-moi ſur cela tout ce que tu penſes. Tu ſais combien ton bonheur nous eſt cher; quel que fût ton mari, tu conviens qu'il ſeroit de ton devoir de l'aimer, & tu ſens aſſez que nous ne voudrions pas te rendre ce devoir pénible. Quelles ſeroient donc les qualités que tu déſirerois en lui, pour qu'il ne t'en coûtât rien de lui être attachée ? T'es-tu formé en ce genre quelque modèle de perfection ? —Oh! non, maman, mon grand papa m'a ſi bien dit qu'il falloit ſe mettre en garde contre ſon imagination, que pour toutes ces choſes-là je ne veux rien imaginer. Vous concevez, ma chère maman... je me ferois un modèle; & ſi, après cela, je trouvois quelqu'un qui me parût en approcher, je

je pourrois m'y attacher insensiblement avant qu'il fût mon mari, & s'il ne le devenoit jamais, premièrement j'aurois mal fait de m'y attacher, & de plus, je serois malheureuse. J'attends donc que vous choisissiez pour moi, puisque vous savez mieux que moi l'époux qu'il me faut; il sera tems ensuite de l'aimer. — Tu as bien retenu, ma chère enfant, les leçons de ton grand-père, & tu m'en deviendrois plus chère encore, si tu pouvois me l'être davantage. Mais, sans que tu te sois formé précisément un modèle, tu pourrois bien me dire, à peu près, quel est le genre de mérite qui seroit le plus propre à t'intéresser. — Eh bien, maman, je voudrois qu'il eût une belle physionomie, comme celle de mon papa. — Tu voudrois donc un bel homme? — Ah! vous êtes méchante, ma petite maman; ce n'est pas là ce que je dis. Il y a tant de beaux hommes qui ne sont capables que de rendre une femme malheureuse, comme M. le Duc de... par exemple. — Il ne faut pas nommer, ma fille. — Oh! maman, c'est entre nous. — Eh bien, tu

voudrois une belle physionomie ? — Oui ; c'est-à-dire, une physionomie ouverte, prévenante, & qui annonçât une belle ame. — Que dirois-tu de celle du Chevalier ? — De mon jeune frère ? — Non, non, de celle du Chevalier de Lausane, par exemple. — Ah ! maman, il ne faut pas nommer. — Ah ! petite fille ! — Bon, bon, petite fille, à près de quinze ans ! N'est-ce pas, maman, qu'à mon âge, on n'est plus un enfant ? — Pas trop assurément. Mais la physionomie du Chevalier ? — Elle me reviendroit assez ; il a un air noble, affable, point avantageux ; il a l'air de penser finement : mais il n'a point encore assez de justesse dans l'esprit ; & j'en juge par la manière de penser de mon papa. Ce qui m'en plaît, c'est qu'il ne tient point à ses idées. — Tu veux donc une physionomie qui annonce une ame noble ? — Oui, je veux de la noblesse dans les sentimens, un esprit juste, beaucoup de Religion ; car c'est tout cela qui fait qu'on agit bien, & qu'on rend une femme heureuse. Ah ! que j'aurois aimé un homme comme mon cher papa ! — Mais si la folie qui passoit

il y a quelque tems par la tête de la Vicomtesse de Lausane eût été dans le cas de se réaliser, & qu'on t'eût proposé le Chevalier ? — Vous voyez bien, ma petite maman, qu'il n'a pas assez de Religion ; & c'est ce qui fait qu'il n'a pas l'esprit juste. Avec des hommes tels que ceux-là, il me semble qu'on ne peut compter sur rien. Eh ! qui sait d'ailleurs si je ne viendrois pas à penser comme lui? — Tu as raison, ma fille, lui ai-je dit en l'embrassant de tout mon cœur; & je te promets, que nous ne te donnerons jamais un mari sans t'avoir consultée.

Voilà, mon père, une grande conversation entre ma fille & moi. Je n'ai pas craint de vous la rapporter toute entière ; parce qu'elle vous fera connoître, comme à moi, les sentimens & le cœur de Julie. Cette aimable enfant ne m'inquiète plus. Elle a trop bien profité de vos avis & des exemples de son père, pour que je ne me repose pas, sur sa sagesse, des dispositions où nous devons toujours désirer qu'elle soit. Il ne me reste plus qu'a vous

inſtruire de celles du Chevalier; & comme j'ai encore beſoin de quelques éclairciſſemens, permettez-moi de remettre à une autre lettre cet article ſi intéreſſant.





LETTRE XIV.

De la même.

J'ai eu tant d'occaſions d'étudier à ſon tour le Chevalier de Kauſane, je l'ai obſervé avec tant de ſoin, que l'état de ſon cœur n'eſt plus un myſtère pour moi. Il aime Julie plus qu'il ne le croit lui-même, & il devient de jour en jour plus digne d'elle. Ses ſentimens n'ont pris une ſorte de conſiſtance, ſi je puis parler ainſi, qu'en paſſant par des degrés preſque inſenſibles. Dans les premiers tems de ſa liaiſon avec mon mari, livré à toute la fougue de ſes paſſions, il n'avoit d'ardeur que pour le plaiſir ; des amours ſans diſcernemens & ſans choix, de criminelles intrigues, dont il ſe laſſoit preſque auſſi-tôt qu'il les avoit formées, amuſoient ſon loiſir, étouffoient en lui ce naturel heureux qui ne demandoit qu'à ſe développer, & lui donnoient ce caractère indécis, cet eſprit ſouvent faux & volage qu'il faiſoit paroître. Il vit Julie comme

un enfant aimable, & ne se douta point des impressions qu'elle pouvoit faire sur son cœur. Son respect, son attachement pour mon mari ne lui permettoient pas de prendre, vis-à-vis de sa fille, le ton de la galanterie, que d'ailleurs elle ne lui eût pas souffert plus que nous. Il se contentoit de converser avec elle, comme avec une jeune personne sans conséquence; & s'étonnoit cependant de ce rare assemblage de simplicité & de finesse qui brilloient dans ses reparties, ainsi que de la justesse de ses idées. Julie, sans qu'il s'en apperçût, l'accoutumoit à penser, & les réflexions que mon mari lui suggéroit l'ont enfin accoutumé à penser juste. Dès qu'il a pu, par des entretiens réitérés, qui devenoient de jour en jour plus sérieux & plus graves, s'assurer du mérite de Julie, je l'ai vu aussi devenir plus timide, & plus circonspect. A un air d'estime & de bienveillance ont succédé les plus grands égards & le ton de l'admiration & du respect. Je le surprenois quelquefois les ieux fixés sur ma fille, & dans l'attitude d'un homme qui rêve & qui

contemple. Julie levoit-elle les ieux ? il détournoit les ſiens & paroiſſoit interdit & diſtrait. S'il lui arrivoit, en converſant avec mon mari, de tenir quelque propos peu réfléchi, il la regardoit à l'inſtant, & rougiſſoit. Si elle paroiſſoit avoir fait quelque attention à ſes diſcours légers, il ſe reprenoit, s'embarraſſoit, & rougiſſoit encore. Maintenant s'il lui adreſſe la parole, ce qu'il ſemble toujours avoir envie de faire, & ce qu'il ne fait néanmoins que très-rarement ; ce n'eſt jamais ſans cet air de trouble & d'embarras, qui le trahit en dépit de lui-même. Il étoit autrefois vif, étourdi, ſur-tout vis-à-vis des femmes, qu'il agaçoit ſans ceſſe, & qu'il traitoit aſſez cavalièrement; aujourd'hui il eſt froid vis-à-vis de toutes, poli, mais réſervé, & n'a d'attention un peu marquée que pour Julie, ſans même prétendre en avoir. Ainſi, mon père, autant il s'étoit montré juſqu'ici peu ſuſceptible d'un attachement délicat & ſincère, autant il a pris tous les caractères d'un amour tendre, honnête, reſpectueux, & qui ne reſſemble en rien

aux folles paſſions qui l'avoient égaré.

Le Comte n'a pas tardé à deviner ſon ſecret, & n'en a pas été effrayé. Si quelque choſe, me diſoit-il, eſt capable de ramener le Chevaliér à une conduite plus ſage, & de lui faire prendre de meilleurs principes; c'eſt la pureté des ſentimens qu'il conçoit pour Julie. Ce n'eſt pas ſeulement de ſa beauté qu'il eſt épris, c'eſt ſur-tout des qualités vraiment eſtimables qu'il découvre en elle; c'eſt de ſa ſageſſe, de ſon diſcernement, de ſa candeur, de ſon aimable ſimplicité. Je remarque avec joie, que la beauté de l'ame eſt dans Julie le plus puiſſant de tous ſes attraits. Celui-là ſeul lui attachera pour toujours le Chevalier. En la comparant à tout ce qu'il a cru aimer juſqu'ici, il rougira des penchans qui l'ont rendu vicieux & inconſéquent. Il viendra à aimer la vérité & la vertu; & ſi, comme j'aime à m'en flatter, il devient un jour tout ce qu'il doit être pour fixer mon choix, je n'aurai pas de plaiſir plus doux que celui de le donner pour époux à ma fille.

Le croiriez-vous, mon père? ce que

mon mari ne faisoit encore qu'espérer, s'est déjà réalisé en partie. Le Chevalier de Lausane n'est plus le même homme; & c'est moins à ses secrètes dispositions qu'aux soins, à l'amitié, & au zèle de Valmont, qu'il doit cet heureux changement. Pour ne vous laisser rien à désirer sur cet objet, je vais vous remettre sous les ieux comme un précis de ses entretiens avec le Comte, tels que je les avois retenus, & tels que les ai écrits presque à l'instant où je sortois de les entendre *. Vous y verrez comment il a passé, d'une façon de penser très-peu réfléchie, très-peu sage, aux principes les plus propres à le rendre solidement & constamment vertueux.

* On a cru devoir ne rien retrancher de ces entretiens, quelque rapport qu'ils pussent avoir avec ce qui a été dit dans les volumes précédens. Les objets, plus rapprochés, sont présentés sous un autre jour, qui convient mieux à des hommes du caractère du Chevalier de Lausane; c'est-à-dire, à ceux qui, dans un certain monde, forment la classe la plus nombreuse, & qu'il importe le plus d'éclairer.

Je vous avoue, difoit-il un jour à Valmont, que votre exemple m'impofe. Depuis l'heureux moment qui m'a fi bien appris à vous connoître, & qui a triomphé de tous mes reffentimens, je n'apperçois en vous qu'une manière d'agir toujours uniforme; qu'un fyftême fuivi, de raifon, de conduite, & de vertu, que je ne puis m'empêcher d'admirer; qu'un plan de Religion, qui fert de règle & de mobile à toutes vos actions (*a*). Je vois que dans les occafions les plus critiques vous ne vous déconcertez jamais, que vous ne donnez aucun figne de foibleffe, lorfqu'il feroit fi naturel d'être foible & de s'oublier foi-même; je vois qu'avec un caractère qui a dû être vif, bouillant, emporté, & qui en effet l'a été beaucoup, vous confervez une ame libre, tranquille, & que vous prenez fur vous tout l'empire qu'il eft poffible d'y prendre; qu'avec un cœur très-fufceptible de paffions, il femble que vous n'en ayez aucune, tant vous apportez d'attention & de foin à les réprimer. D'où vous vient cette force, & comment faites-vous?

Je n'ai pas, répondit Valmont, tout le mérite que vous voulez bien me prêter. Il s'en faut que je sois exempt de foiblesse; & plus je m'étudie, plus je sens qu'après tout le travail que j'ai fait sur moi, il m'en reste encore plus à faire. Mais si j'ai quelque force, c'est la Religion même qui me la donne; & je ne vois pas où l'on peut en trouver loin d'elle.

La Religion! reprit le Chevalier: elle est belle dans la spéculation; mais dans la pratique, quel est l'homme qui peut la suivre? Celui qui la croit, cher Lausane, & dont la croyance est une affaire, non de routine, de préjugé, mais de sentiment & de conviction. — Cette conviction, cette persuasion intime, on ne se la donne pas. — Non, mon ami; mais on la demande à celui à qui il appartient de nous la donner. On cherche d'ailleurs à se rendre digne de son secours & de sa lumière, par la préparation du cœur, par l'étude, par la réflexion; & cette croyance ferme & sûre, on l'obtient enfin. — En attendant qu'on l'ait obtenue, faudra-t-il se priver de tous les plaisirs,

ſe condamner à des lectures sèches & abſtraites, ſe livrer à des méditations profondes, dont tout le réſultat eſt de jeter le trouble dans l'ame & de nous empêcher de jouïr tranquillement des douceurs de la vie ? Ce qui m'étonne, eſt, que vous ayez pu, ſi jeune encore, vous occuper d'objets ſi ſérieux, & qui, après tout, ne ſont propres qu'à faire germer ſous nos pas la triſteſſe & l'ennui. — Et moi, Chevalier, ce qui m'étonne, à bien plus juſte titre, eſt que vous ſoyez ſi indifférent ſur ce qui tient à vos plus chers intérêts. Etes-vous bien aſſuré qu'il n'y ait point d'autre vie que celle-ci ? — A Dieu ne plaiſe ; mais je tire parti le plus que je peux du moment préſent, & je ne m'inquiète point de l'avenir. — Mais s'il y en a un, il ſera préſent un jour ; & quels regrets n'éprouverez-vous point alors de ne vous en être pas occupé ! Quels regrets ſur-tout, dans le cas où vous viendriez à reconnoître, mais trop tard, que votre état en bien ou en mal devoit dépendre pour toujours du parti que vous prendriez ici-bas, & de l'uſage que vous feriez de la vie ! Eh, après tout

que diriez-vous, si, en comparant votre situation avec la mienne, vous veniez à découvrir, que même dans ce monde, en usant avec modération des plaisirs permis, en me refusant ceux que la Religion & la raison me défendent, par ma manière de penser, j'ai été, à tout prendre, plus heureux que vous? — Quoi! en vous combattant à chaque instant vous-même, tandis qu'il ne m'en coûte à moi, que de me laisser aller? — Oui, par exemple, à des transports de colère, qui vous mettent hors de vous, & pour un accès de délire, pour un moment d'emportement & de vengeance, vous préparent des jours & quelquefois des années de repentir; à des désirs effrénés, qui vous inquiètent, vous agitent, vous tourmentent pendant long-tems, & ne vous donnent, lors même qu'ils sont satisfaits, que la moindre partie de ce qu'ils vous avoient promis; à des passions favorites, à des genres de plaisirs, qui vous suscitent des inimitiés, des querelles, un mal-aise intérieur, des dégoûts, des remords, si, avec un cœur aussi bon que l'est le vôtre, vous

faites quelque retour ſur vous & ſur les maux que vous cauſez. .... Pardonnez, Chevalier; c'eſt parce que je vous aime que je vous parle avec tant de franchiſe: & de plus vous me l'avez permis. Dites-moi donc, cher Lauſane, en ſuivant ainſi vos paſſions, êtes-vous un être bien fortuné? — Non; mais pouvez-vous l'être beaucoup plus en leur réſiſtant? — Oui, mon ami, tel eſt l'avantage que j'ai ſur vous. Je combats quelque tems; mais je goûte à longs traits le plaiſir de m'être vaincu. Inſenſiblement les combats deviennent plus rares & moins pénibles. Les paſſions, qui ne diſent jamais *c'eſt aſſez* quand on les écoute, qui prennent toujours de nouvelles forces dès qu'on s'y livre, s'affoibliſſent par degrés lorſqu'on les réprime, & nous laiſſent jouïr enfin du contentement & de la paix. Ne diſiez-vous pas, il n'y a qu'un inſtant, qu'avec un caractère naturellement vif, ardent, & même autrefois bouillant & emporté, je ne vous laiſſois appercevoir aujourd'hui qu'une ame libre & tranquille? Eh bien, mon ami, cette égalité d'ame, cette

tranquillité, cette liberté, ne ſont-elles pas un fruit bien précieux & une aſſez douce récompenſe des combats qu'on s'eſt livrés, & des victoires qu'on a remportées ſur ſoi-même ? — O Valmont! ſoyez donc heureux ; pour moi, j'aurois trop à faire, ſi je voulois travailler auſſi ſérieuſement que vous à le devenir. — Pas tant que vous le penſez, répondit Valmont au Chevalier, qui ſe diſpoſoit à ſe retirer ; mais faites-y attention, cher Lauſane, le bonheur mérite bien qu'on ne s'effraye pas de ce qu'il doit nous en coûter pour l'obtenir (*b*).

Ainſi finit ce premier entretien, qui peu de tems après fut ſuivi d'un autre non moins intéreſſant. Mon mari faiſoit la guerre au Chevalier ſur ſa légèreté & ſon peu de principes : Comment pouvez-vous vous accoutumer, lui diſoit-il, à être ſans ceſſe en contradiction avec vous-même ; à faire un acte de religion, que vous démentez l'inſtant d'après ; à parler dans de certains momens comme ſi vous penſiez en Chrétien fidèle, & preſque au même inſtant, comme ſi vous croyiez à

peine en Dieu, ou que tout culte lui fût égal? C'eſt qu'à dire vrai, je ne ſais que croire, repartit le Chevalier; & que je ne ſerois pas fâché que tout cela fût à peu près indifférent. J'aime votre franchiſe, lui dit Valmont; mais, mon ami, vos déſirs n'ôtent rien à la nature des choſes, & n'y mettent rien. Ce que vous voudriez qu'elles fuſſent, ne fera pas qu'elles ſoient autrement qu'elles ne ſont; & ne vaudroit-il pas mieux les voir en elles-mêmes, & y accommoder votre façon de penſer, que de riſquer de vous tromper en ne les voyant que d'après vos diſpoſitions? —Je ne me trompe pas: je ne nie rien, je n'affirme rien. Je laiſſe chacun penſer comme il lui plaît; je ſuis même aſſez porté à penſer tout comme on voudra, pourvu qu'on m'épargne la peine d'y réfléchir & de penſer par moi-même. — Quoi! Chevalier, cette indolence vous flatte & vous raſsûre! Mais eſt-elle d'un eſprit raiſonnable? Suffit-il de ne rien nier, de ne rien affirmer, pour faire un légitime uſage de ſa raiſon? La vérité ſe contente-t-elle d'un pareil hom-

mage ? & n'y a-t-il rien à craindre pour vous de l'avoir négligée ou de l'avoir méconnue ? Vous ne niez rien, vous n'affirmez rien ! & je vous vois nier tour à tour ou affirmer les deux contraires. Sont-ils tous deux vrais ? & n'importe-t-il en aucune manière, que vous les confondiez l'un avec l'autre ? Vous avez l'esprit orné de connoissances précieuses, & que vous n'avez pas acquises sans réflexion : je vous ai vu porter de la pénétration, & une sorte de profondeur, dans des sciences, sur lesquelles plus d'une fois j'ai rendu justice à vos lumières. Votre esprit ne sera-t-il paresseux que sur des objets qui sont de la première nécessité pour vous ? — Mais Dieu s'embarrasse-t-il de notre façon de penser ? Ici on croit d'une manière ; là on croit d'une autre : damnera-t-il les hommes pour des opinions ? — Eh s'il les a faits pour la vérité ; s'il les a créés pour le connoître & pour lui rendre l'hommage qui lui est dû ; s'il a daigné les instruire par la voix de la raison, de la conscience, & de la Religion ; si leur culte, leurs mœurs, leurs mérites les plus vrais tiennent à

leurs opinions, ou, pour mieux dire, aux enſeignemens qu'il leur a donnés; ſi, pour ne pas faire attention aux clartés qu'il nous préſente, on l'outrage par des cultes bizarres, ſacrilèges, ou par une coupable indifférence; croyez-vous que, dans toutes ces ſuppoſitions, Dieu s'embarraſſe peu de notre manière de penſer, & que toute croyance, tout culte, ſoit égal pour le Dieu de ſainteté, de ſageſſe, & de vérité? — Ne pourroit-on pas s'en tenir du moins à ce que la ſimple raiſon dicte également à tous les hommes? — Tel eſt en partie, cher Lauſane, le langage que je tenois autrefois. Mais, m'a-t-on répondu alors, cette raiſon leur ſuffit-elle? Les lumières qu'ils en reçoivent ſont-elles aſſez claires & aſſez préciſes? Aujourd'hui encore, ceux qui ne veulent point d'autre guide, ſavent-ils au juſte à quoi s'en tenir, & s'accordent-ils entre eux & avec eux-mêmes? La raiſon toute ſeule ne ramène-t-elle pas un eſprit droit & ſenſé au beſoin d'une autorité? Les prétendus Sages, qui, au ſein du Chriſtianiſme, ſe donnent pour les partiſans

de la ſeule loi naturelle, ont-ils bien la force de la ſuivre ? reſtent-ils dans un point fixe & déterminé ? ne retombent-ils pas inſenſiblement dans l'indifférence pour tout culte, & ne vont-ils pas ſe perdre preſque infailliblement dans le matérialiſme ? Quoi qu'il en ſoit de leurs ſentimens & de leur conduite, ſi Dieu nous a dicté lui-même ce que nous devons croire & pratiquer pour l'honorer & pour lui plaire, nous eſt-il libre de le ſervir à notre manière, & de ne croire que ce que nous voudrons? — Mais encore une fois, Dieu ne nous a pas créés pour nous rendre malheureux.—Que conclure de là, cher Lauſane? Dieu vous a créé pour le bonheur, j'en conviens : cette bonté infinie, qui fait partie de ſon eſſence, ne vous permet pas d'en douter; & il s'en eſt expliqué lui-même aſſez clairement au fond de votre cœur, par cette pente invincible qu'il vous a donnée pour la félicité. Mais ne vous a-t-il pas auſſi créé libre ? & dès-lors n'a-t il pas pu vouloir que le bonheur fût le prix de votre obéiſſance ? N'a-t-il pas dû attacher, par un

juſte châtiment, à la révolte de votre eſprit, aux dérèglemens de votre cœur, une deſtinée toute contraire ? & ſi, malgré les lumières & les ſecours qu'il vous préſente, vous vous obſtiniez à lui être infidèle, vous croiriez-vous en droit de lui imputer vos malheurs ? — Non ; vous commencez à m'inquiéter, & je ſens combien les queſtions que vous me faites ſont preſſantes. Laiſſez-moi, je vous en conjure, le tems d'y réfléchir.

Quelques jours après, Valmont reprit l'entretien où ils l'avoient laiſſé. Eh bien, dit-il au Chevalier, où en êtes-vous de vos réflexions ? — Pas bien avancé. J'ai craint que cela ne me menât trop loin. — Eh ! à quoi cela pourroit-il vous mener, qu'à être plus ſage & plus heureux ? Penſez-vous que la vérité & le bonheur ſoient incompatibles ? Quant à moi, je crois que l'une eſt néceſſairement faite pour nous conduire à l'autre. — Je le crois comme vous ; mais il y a des vérités qui contrarient trop nos penchans, pour qu'on ſoit bien tenté de s'en occuper. Il faudroit ne pas vivre au milieu du

monde, pour pouvoir penser juste sur certains objets & agir conséquemment. C'est, je vous l'avoue, ce qui, plusieurs fois dans ma vie, m'a donné de si grands désirs de retraite : j'y ai passé par intervalles des semaines entières ; mais je ne suis pas né pour la solitude, & cependant je jugerois volontiers que pour se conduire selon l'esprit de la Religion, il faudroit vivre en anachorète. — Vous vous trompez, Lausane, & c'est la peine qu'il vous en coûteroit à vous vaincre, qui vous fait regarder la pratique de la Religion & de la vertu comme impossible au milieu du monde. Une preuve qu'elle ne l'est pas, c'est l'exemple de ceux qui y vivent chrétiennement. — Le nombre en est si petit ! — Pas autant qu'il le paroît ; & je vois, en y regardant de plus près, qu'il n'y a point de situation si critique, de genre de vie si assujettissant, qui ne nous présente des modèles propres à nous exciter ou à nous confondre. Quand toutefois le nombre des hommes vertueux seroit aussi petit que vous vous l'imaginez, il réclameroit contre la lâcheté de ceux qui

refuſent de le devenir, & prouveroit toujours qu'il eſt inſenſé de ſe perdre avec la foule, quand on peut ſe ſauver avec les vrais ſages. Mais, cher Lauſane, ce qui nous égare ſur les pas de la multitude, ce ne ſont pas ſeulement les paſſions; c'eſt, comme vous venez d'en convenir, la pareſſe de penſer, la crainte de réfléchir trop ſérieuſement: & de là le défaut de principes, une croyance mal aſſurée, & même, tout en ſe diſant Chrétien, une ſorte d'incrédulité. S'il y a tant d'hommes foibles & vicieux au ſein du Chriſtianiſme, je vous l'ai déjà dit, il faut s'en prendre au défaut de perſuaſion. Il n'y a rien, dont une foi vive ne nous rendît capables; & il me paroîtroit auſſi difficile, à celui qui eſt vivement pénétré de la Divinité de la Religion Chrétienne, & de toutes les vérités qu'elle nous enſeigne, de prendre le parti du vice, & de s'y tenir, qu'il vous le paroît d'embraſſer conſtamment, dans un certain monde, la pratique de la vertu. — J'ai prié avec plus de ferveur depuis notre premier entretien, & je n'en ſuis pas mieux diſpoſé.

— Il ne faut pas vous lasser ; les dons les plus précieux ne s'accordent qu'à la persévérance. La vérité mérite bien aussi que vous ne vous borniez pas à l'appeler par vos vœux & par vos prières ; mais que vous alliez au devant d'elle, que vous la cherchiez, que vous fassiez des efforts pour la trouver. Voudriez-vous lire l'extrait que j'ai fait pour vous des lettres que mon père m'a écrites dans le tems où je m'étois égaré ? J'étois, avant qu'il m'éclairât, plus incrédule que vous ne l'êtes. Il n'est question, après tout, que d'affermir en vous la foi, qui y est trop vague & trop incertaine. Pour moi, j'avois eu le malheur de la perdre, sans qu'il me restât aucun désir de la recouvrer. — Eh ! Valmont, pourquoi avez-vous tant tardé ? — Parce que vous ne me paroissiez pas assez préparé. Vous n'aviez nulle idée de changement ; vous aimiez les ténèbres où vous étiez plongé ; le moindre travail, la moindre étude, en genre de Religion, vous effrayoit. Ce n'est pas, après tout, qu'elle demande de grandes discussions & des recherches bien épineuses. Elle a des

preuves qui ſont à la portée de tous, & il ne faut qu'un cœur droit pour s'y rendre. —Pourquoi donc y a-t-il aujourd'hui tant d'incrédules? — Pourquoi? parce que des hommes vains, & emportés par l'amour de la ſingularité, ont voulu ſe frayer une route nouvelle, & qu'on s'eſt fait un faux honneur de les ſuivre (c). » Comment pouvez-vous croire, diſoit le Sauveur des hommes à quelques faux Sages de ſon tems, vous, qui vous empreſſez à recevoir de la gloire les uns des autres, & qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu ſeul * «? Un autre germe d'incrédulité, c'eſt la corruption des mœurs. Plus elles s'altèrent, plus il eſt naturel que le nombre des mécréans augmente. L'Evangile, en nous éclairant, nous juge & nous condamne: & l'on veut pouvoir faire le mal ſans crainte & ſans remords. C'eſt encore ce que le Sauveur faiſoit obſerver aux Juifs incrédules: » La

* *Quomodo vos poteſtis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, & gloriam quæ à ſolo Deo eſt, non quæritis?* Joan. V. 44.

» lumière

» lumière eſt venue dans le monde, leur » diſoit-il, & les hommes ont mieux » aimé les ténèbres que la lumière, parce » que leurs œuvres étoient mauvaiſes * «. Ainſi, l'incrédulité devient cauſe & effet preſque en même tems, & ſous différens rapports. Elle eſt une des ſources les plus ordinaires des mauvaiſes mœurs; & les mauvaiſes mœurs la répandent & la reproduiſent à leur tour. Ainſi encore, d'après l'expérience la plus conſtante & la doctrine de Jéſus-Chriſt, il y a deux cauſes principales de l'irréligion & de l'impiété, les vices de l'eſprit, tels que la préſomption, la vanité; & les vices du cœur. — Je conviens ſans peine de tout ce que vous venez de me dire; & je vous avouerai entre nous, que, ſi je ne me ſuis pas formé un plan fixe d'incrédulité, ce n'eſt pas que je n'aye été tenté de le faire, préciſément par les raiſons que vous venez d'alléguer. Mais je ne ſais quel reſ-

---

* *Lux venit in mundum, & dilexerunt homines magis tenebras quàm lucem: erant enim eorum mala opera.* Ibid. III, 19.

pect pour la foi de mes pères m'a toujours retenu. Tant de grands hommes l'ont chérie, l'ont révérée dans la sincérité de leur cœur, l'ont analysée, l'ont défendue avec toute l'autorité & toute la supériorité des vrais talens & des plus pures lumières; tant d'autres l'ont professée avec tout l'éclat des plus hautes vertus; elle a produit autour de moi tant d'hommes vraiment estimables, & les seuls peut-être dont le commerce m'ait paru vraiment sûr; que, malgré la mode, & le ton du jour, peu propre d'ailleurs à imposer par le caractère de ceux qui le donnent, & la frivolité de ceux qui le reçoivent, malgré mes passions, j'eusse rougi, à mes propres ieux, de la sotte vanité & de la petite gloire de passer pour incrédule.—C'est une vanité, qui, comme toutes les autres, a fait bien des dupes; & je connois une foule de gens qui auroient pu prétendre à l'estime publique, & qui n'ont gagné à cette vanité-là que du ridicule & du mépris: aussi ai-je cru m'appercevoir qu'elle commençoit à passer de mode. Quoi qu'il en soit,

mon ami, formons-nous une façon de penser indépendante des opinions & des préjugés ; car il en est de plus d'une espèce; & tant de gens, qui prétendent les combattre, sont souvent ceux qui se soumettent le plus aveuglément à leur empire.—Pour achever de me prémunir contre les autres & contre moi-même, donnez-moi donc, cher Valmont, dit le Chevalier en finissant cet entretien, l'extrait dont vous m'avez parlé. Mon mari fut le chercher à l'instant, & le lui remit entre les mains.

Voilà, mon père, où en est Lausane: dès qu'il aura retiré de cette lecture les fruits que nous nous en promettons, je n'aurai rien de plus pressé que de vous en faire part.

NOTES.

PAGE 154.

(a) *JE n'apperçois en vous qu'une manière d'agir toujours uniforme, qu'un système suivi, de raison, de conduite, & de vertu,.... qu'un plan de Religion, &c.* C'est cette uniformité de

plan & de conduite qui distinguoient particulièrement M. le Comte du Muy, que nous aurons lieu par la suite de citer plus d'une fois dans ces notes. Aussi avoit-il droit de dire, en terminant une de ses lettres à M. le Comte de Maillebois : » Personne au monde n'influe » sur ma conduite ; Dieu & le Roi, voilà la » règle de mes devoirs «. *Manuscrit de famille* sur M. L. C. du Muy, par M. L. M. de***.

» Un des travers qui s'étoient introduits à la Cour sur la fin du règne de Louis XIV, étoit de soumettre la Religion, à ce que l'on appeloit très-improprement les devoirs de son état. Le Chevalier du Muy l'évita. Dès qu'il devoit adopter un principe, aucune considération n'étoit capable de l'en écarter. Il lui suffisoit que l'Eglise n'approuvât pas les spectacles, pour qu'il crût devoir s'en abstenir, & il osoit toujours paroître ce qu'il étoit. Feu M. le Dauphin lui permit de ne pas l'y suivre. Quand le Roi de Danemarck passa à Lille où il commandoit, il conduisit Sa Majesté à la Comédie, la plaça dans sa loge, & vint la reprendre à la fin de la pièce «.

» Le Duc de Glocester, voyageant en Flandre, passa par cette même ville. Il dîna un vendredi chez le Comte du Muy, & parut étonné de ne voir que du maigre sur sa table. Le Comte s'en apperçut, & lui dit : » Notre Re-

» ligion nous ordonne de faire maigre aujour-
» d'hui ; si je commettois quelquefois la faute
» de faire servir du gras les jours où il nous est
» interdit, je m'en abstiendrois dans celui-ci,
» par respect pour votre Altesse, & pour lui
» faire voir que les François savent aussi obéir
» à leurs loix «.

» Toute sa conduite étoit aussi exemte de foiblesse que d'ostentation. Passant sa vie à la Cour, sa Religion lui défendoit de se montrer chez les maîtresses, & le même motif lui ordonnoit de garder un silence absolu sur leur conduite. » Il n'y a, disoit l'une d'entre elles,
» que le Chevalier du Muy, à la Cour, qui
» ne fasse aucun cas de moi ; jamais il n'en
» parle, & il ne me voit jamais «.

» C'est ici le lieu de publier la justice que lui a rendue M. de Malesherbes : » Je crai-
» gnois, dit ce Ministre, en traitant une affaire
» avec lui, de heurter les préjugés que je lui
» supposois. J'avois tort ; car je ne lui ai ja-
» mais trouvé que des principes «.

» Sa vertu fut bien complette, puisqu'il n'y eut personne qui ne se sentît forcé de lui rendre hommage, & que le Maréchal de Saxe, sachant que M. le Dauphin désiroit avoir le Chevalier du Muy pour son Menin, & demandant cette place pour un autre auquel il ne manquoit aucun titre, retira sa demande, &

dit : » Je ne veux point faire le tort à M. le » Dauphin de le priver de la société d'un » homme aussi vertueux, & qui peut devenir » aussi utile à la France «. *Manuscrit de famille.*

PAGE 159.

(b) *Le bonheur mérite bien qu'on ne s'effraye pas de ce qu'il doit en coûter pour l'obtenir.* Oui, sans doute, & pour cette vie comme pour l'autre, qu'est-ce qui devroit servir plus efficacement à rappeler l'homme à la Religion, que le désir même d'être heureux ? Il porte en lui un esprit inquiet, un cœur que tout agite; il ne peut se reposer que dans la vérité; & il soupire après un contentement solide. D'une part, des raisonnemens & des systêmes rendent son esprit toujours plus flottant & plus incertain; de l'autre, des biens bornés & passagers l'attirent & trompent son espoir. Des maux réels empoisonnent ses joies, & le laissent sans un contre-poids suffisant, s'il n'éprouve pas les consolations intérieures propres à adoucir son tourment. La Religion, & la vraie Religion toute seule, est le terme où ces réflexions doivent le conduire. Par la voie d'une autorité légitime, elle lui fait trouver le repos de l'esprit dans les lumières qu'elle lui présente : par l'amour du souverain bien & par la soumission qu'elle lui inspire aux vo-

lontés du Très-Haut, elle lui offre les plus douces consolations, & lui fait goûter les vrais plaisirs du cœur. Ainsi, elle s'accommode à tous ses besoins. Elle le rend heureux, en quelque sorte, par les privations & par les jouissances, par ce qu'elle lui ôte, par ce qu'elle lui donne, & par ce qu'elle lui promet. En toutes circonstances, avec le secours de la Religion, on regrette moins ce que l'on perd, & l'on jouit mieux de ce qu'on possède.

PAGE 168.

(c) *Parce que des hommes vains ont voulu se frayer une route nouvelle, & qu'on s'est fait un faux honneur de les suivre.* C'est en effet par la vanité, par la fureur du bel-esprit, par l'envie de se distinguer, que presque tout le mal a commencé. *L'espèce* d'êtres *la plus ridicule*, les petits-maîtres, les petites-maîtresses, tous les gens d'un certain ton, ont été disposés à croire qu'on cessoit d'avoir de l'esprit & d'être aimable, dès qu'on étoit Chrétien : de nouveaux Philosophes ont fait naître ou accrédité ce préjugé. De là, dans un monde frivole, la fausse honte de paroître croire à l'Evangile, & plus encore celle de paroître en observer les préceptes ; de là, la contagion, l'épidémie de l'irréligion. Cependant, à en juger par le fait même, qu'y a-t-on gagné ? &

depuis quand l'esprit, le goût, si étroitement liés avec les mœurs, se sont-ils plus affoiblis, dépravés, dégradés, que depuis le succès des nouvelles opinions ? Voyez, dans l'empire des Lettres, les ravages qu'elles y ont faits. Que nous y offre-t-on la plupart du tems, que de la poésie sans chaleur & sans images, des drames sans intérêt, des critiques sans discernement, des ouvrages d'agrément sans délicatesse, & sans autres charmes que ceux que leur prêtent l'incrédulité, le libertinage, & les passions ? Maintenant plus de cette véritable éloquence qui part du cœur, si ce n'est dans quelques-uns de nos Orateurs vraîment Chrétiens ; plus de cette solidité, de cette force victorieuse de raisonnement, qui faisoit le principal mérite des bons Ouvrages du dernier siècle ; plus de cette vraie gaieté, qui faisoit celui de tant de productions agréables. Parmi les Gens de Lettres, des querelles indécentes, des personnalités, des injures, un langage inconnu jusqu'ici dans un monde tant soit peu honnête, & qui ne sembloit réservé qu'à une classe de peuple que nous n'oserions nommer ; dans la société, dans les entretiens, dans les livres, de froids bons mots, des sarcasmes, des méchancetés, des phrases, le jargon des modes ou de l'impiété, un cercle de petites choses, de petits riens : est-ce donc

là ce qui fait le véritable eſprit, & ce qui peut nous rendre aimables ? Tels ſont cependant, en tout ou en partie, les fruits de l'irréligion. Elle a gâté en même tems l'eſprit & le cœur, elle a tout altéré, les idées, le goût, les ſentimens, & les mœurs. Ah! que la Religion, bien entendue, ouvre au contraire un vaſte champ à tout ce qui eſt beau, grand, vrai, aimable, & touchant! Dans ce genre, tout eſt de ſon reſſort. Eh! qu'y a-t-il au fond de plus propre qu'elle, à faire valoir, en bien, le cœur, l'eſprit, & le génie ?

J'avoue que, dans le commerce ordinaire de la vie, le vrai Chrétien, tel que je le conçois, tel qu'il eſt ſelon le véritable eſprit de l'Evangile, ne brillera pas par toutes ces petites qualités déliées, futiles, menſongères, qui naiſſent pour la plupart de la trop grande facilité à s'abandonner aux écarts de ſon imagination, ou qui ſuppoſent un certain goût pour les vices qu'on ſe pardonne ſi aiſément dans le monde : il ne tiendra pas de ces propos, qui, à la faveur d'une gaze légère, ſauvent, à ce que l'on prétend, les bienſéances, mais qui alarment la pudeur ; il ne ſe permettra pas de ces railleries, dont une ame un peu délicate eſt bleſſée, & dont l'amour-propre s'offenſe ; il ne déchirera pas des réputations, pour le ſeul plaiſir d'amuſer les autres ou de

s'amuser lui-même; il ne calomniera pas la Religion, les mœurs; & ne s'efforcera pas de donner à ce qu'il y a de plus respectable l'empreinte du ridicule, pour paroître agréable & plaisant. Mais à cela près, il aura de grandes ressources pour captiver l'estime & la bienveillance : il aura l'esprit qu'il faut avoir, & le bon sens, qui vaut encore mieux que l'esprit; il fera briller celui des autres, sans aucun retour sur lui-même; s'il a des talens, il aura en même tems le goût du vrai, qui sert à en régler l'usage; il n'affectera point, dans les cercles, un air de supériorité, un ton despotique & tranchant; son amour-propre, ne rivalisant avec personne, mettra tout le monde à son aise, & laissera à chacun ses prétentions; il sera modeste, plein de franchise & de candeur, rempli de sagesse & de raison; il sera affable, ouvert, officieux, prévenant, par l'effet même de la charité qui l'anime. N'en est-ce pas assez pour être aimable, & pour faire aimer & respecter la vertu? Il y a toutefois un monde auquel ce genre de mérite ne plaira pas, parce qu'il n'est point fait pour apprécier le vrai mérite.





LETTRE XV.

De la même.

DEUX ſemaines ſe ſont écoulées avant qu'il ait été queſtion entre le Chevalier & nous, de ce qui avoit fait la matière des derniers entretiens. Dans cet intervalle, il me paroiſſoit moins ouvert & moins gai qu'il ne l'eſt ordinairement : il avoit même un air ſombre, qui lui eſt étranger. Nous n'oſions nous en expliquer avec lui, & nous attendions qu'il nous prévînt. Vous ne me demandez pas, nous dit-il un jour, ce qu'ont produit ſur moi les lettres de M. le Marquis. Ce n'eſt pas, lui répondit mon mari, que nous ne nous intéreſſions vivement à l'effet qu'elles ont pu opérer ; mais nous craignons que, jeune encore & trop peu aguerri contre vos paſſions, vous ne trouviez toujours trop pénible le joug que la Religion leur impoſe, quoiqu'il ne ſoit au fond que le joug de la raiſon, &, comme je vous

l'ai fait obſerver, qu'un aſſujettiſſement qui conduit au bonheur.

Vous aviez moins à craindre à cet égard, dit Lauſane, que lorſque j'ai commencé à vous connoître. J'éprouve maintenant un penchant plus raiſonnable & plus doux que tous ceux dont j'ai reſſenti la violence, & qui ont cauſé tant de fois mes fautes & mes malheurs. Auſſi pur que l'objet qui l'a fait naître, il ſuffiroit, ce me ſemble, pour me défendre de toute autre paſſion. J'avouerai cependant que les obligations étroites que la Religion nous preſcrit, & l'eſpèce de contrainte où elle nous retient, ont pendant quelques jours ſuſpendu mes réſolutions. Je ſentois la force victorieuſe des preuves qui confirment la divinité du Chriſtianiſme; &, malgré cela, j'aurois voulu pouvoir douter encore, tant j'étois combattu par l'amour de l'indépendance & par la crainte de me trouver engagé beaucoup plus que je ne l'aurois voulu. Ce combat a duré aſſez longtems, & a été la ſource de l'eſpèce de

triſteſſe & d'ennui que vous avez dû remarquer en moi. J'avançois néanmoins dans une lecture qui m'intéreſſoit en m'éclairant, & la conviction augmentoit avec les lumières. Elles amenoient par degrés le déſir du changement. Je reconnoiſſois, par ma propre expérience, combien étoit vrai ce que vous m'aviez dit, qu'il eſt comme impoſſible que nous ayons une ferme croyance de ce que la Religion nous enſeigne, & que nous conſervions une diſpoſition conſtante à la démentir par nos œuvres. Plus j'étudiois les caractères de la Religion Chrétienne, tels que M. votre père les expoſe, plus j'enviſageois cet accord de toutes ſes parties, cet enſemble ſi parfait, ſur lequel il inſiſte avec tant de raiſon; plus j'étois forcé de m'écrier : Non, il n'y a que Dieu ſeul qui ait pu imprimer au Chriſtianiſme ces ſignes de vérité, que jamais le menſonge n'eût pu contrefaire, & qu'en effet on ne rencontre point dans toutes les Religions inventées par les hommes. Quel amas de preuves, dont chacune en particulier, conſidérée

avec attention, auroit déjà un très-grand poids ! que doit donc produire leur assemblage sur un esprit raisonnable ? Ah ! Dieu ne m'en devoit pas tant pour me convaincre ; & ne m'eût-il offert que la moindre partie de ces témoignages frappans, par lesquels il a daigné se manifester lui-même, je ne devrois pas mettre de bornes à ma soumission & à ma reconnoissance. Je ne suis pas étonné, me suis-je dit enfin, des sacrifices que j'ai vu faire à Valmont. Risquer son crédit, ses biens, ses dignités, sa vie, son honneur, s'il le faut ; les immoler quand Dieu l'exige, c'est beaucoup pour notre foiblesse ; ce n'est point trop pour celui qui a les lumières & les secours que donne la Religion.

Ah ! cher Lausane ! s'écria Valmont en se jetant au cou du Chevalier, cher Lausane ! vous voilà vraiment Chrétien.

Oui, mon ami, je le suis, grâce à votre exemple, à vos soins, & je conviendrai sans peine que je ne l'étois que de nom. Mais maintenant, que je connois mieux les fondemens de ma Religion & qu'elle m'est devenue plus chère, je ne

puis ſoutenir de ſang froid les attaques qu'on lui livre avec tant d'indécence & d'acharnement. Hélas ! par une bizarrerie étrange, je m'amuſois autrefois des traits qu'on lançoit contre elle, j'y joignois même de fades plaiſanteries, des railleries ſacrilèges, & cependant je voulois paroître tenir encore au fonds du Chriſtianiſme, je déſirois qu'on ne me crût pas un impie. Aujourd'hui je dois à la vérité une bien autre conduite ; je dois la venger des inſultes qu'on lui fait, & réparer, autant qu'il eſt en moi, celles que je lui ai faites moi-même par mon inconſéquence. Dites-moi donc, cher Valmont, comment vous penſez qu'un homme du monde peut s'y prendre, pour remplir à cet égard toute juſtice ? J'approuve votre zèle, répondit Valmont, il eſt l'effet & la marque d'un véritable changement. On ne peut ni reſpecter ni chérir au fond du cœur, ſon Dieu, ſa foi, ſans ſouhaiter que les autres les reſpectent également. Mais, mon ami, ſi le vrai zèle doit être ardent & courageux, il doit encore être éclairé & circonſpect. Loin de

nous ſans doute l'eſprit de foibleſſe, & cette tolérance puſillanime, dont l'incrédule tire avantage pour inſulter impunément aux vérités les plus ſaintes, & ne tolérer, à bien dire, que le vice & l'impiété ; loin de nous ce ſilence perfide, qui trahit la cauſe de la Religion, en craignant de la défendre : mais loin de nous auſſi cet eſprit de diſpute & d'aigreur, qui irrite au lieu de ramener. La controverſe, proprement dite, ſied mal à un homme du monde, ſur-tout s'il n'eſt pas ſuffiſamment inſtruit ; & ne fait ſouvent, au milieu d'un cercle d'hommes légers & frivoles, qu'augmenter les doutes dans des eſprits foibles, toujours plus portés, par l'inſtinct même des paſſions, à ſaiſir des difficultés apparentes que des réponſes ſolides, & à adopter des plaiſanteries que des raiſons. Je ne voudrois donc, dans bien des cas, qu'impoſer d'un ſeul mot à l'audace de ces hommes pervers, qui ne font briller leur eſprit aux dépens de la Religion que par un effet de la corruption de leur cœur *. La plus ſimple ré-

* » Il me ſemble de cette implication & en-

flexion, ſur leur intolérance trop réelle & ſur l'indécence de leurs propos, ſuffiroit ſouvent pour les déconcerter ſans danger. Mais ſi avec un certain fonds de lumières, je m'appercevois que j'euſſe affaire à des eſprits moins préſomptueux, & qui conſervaſſent une ſorte de droiture dans leurs égaremens, je croirois devoir m'y prendre d'une autre manière.

Ou je parlerois à des hommes, qui ſont à peu près, cher Lauſane, ce que vous étiez il n'y a pas long-tems, des eſprits indécis, moitié irréligieux, moitié Chrétiens; qui ſont tour à tour l'un & l'autre; qui ne ſont ni l'un ni l'autre, pour parler plus exactement: ou j'aurois en tête de véritables incrédules, pour qui l'incrédulité ſeroit un parti pris & déterminé.

A l'égard des premiers, que je ſuppoſe

» trelaſſure de langage, par où ils nous preſ-
» ſent, qu'il en va comme des joueurs de paſſe-
» paſſe. Leur ſoupleſſe combat & force nos
» ſens, mais elle n'ébranle aucunement notre
» créance. Hors ce batelage, ils ne font rien
» qui ne ſoit bas & vil «. *Montagne*.

de caractère à daigner m'entendre, je ne voudrois répondre à leurs froides ironies, à leurs fausses allusions, à toutes leurs petites difficultés, que par quelques preuves de fait ou de sentiment, sans m'attacher encore à leur développer tous les grands caractères de la Religion révélée, ce qui nous mèneroit trop loin.

Croyez-vous, leur dirois-je, qu'il y ait, à tout prendre, une Morale plus belle, plus pure, plus vraie que celle de l'Evangile? Comparez-la, si vous le voulez, avec celle des Marc-Aurèle, des Epictète, des Sénèque, & voyez laquelle est la plus claire, la plus simple, la moins équivoque, la plus à la portée de tous, la plus sublime cependant & la mieux liée dans toutes ses parties. Voyez quelle est celle qui parle le plus au cœur, qui lui offre des consolations plus réelles (*a*), qui s'assortit le mieux aux besoins de tous les hommes, dans tous les états & dans toutes les conditions; celle qui renferme le plus de sagesse sans affectation de philosophie, sans faste, sans enflure; celle qui nous tient le plus sûrement dans la

dépendance de l'Etre suprême, &, si je puis parler ainsi, le plus immédiatement sous la main de Dieu même, en excluant tous les grands mots de nature, de nécessité, de fatalité; celle qui fait porter le courage & la fermeté qu'elle inspire, sur des motifs plus persuasifs, moins recherchés, & plus solides; celle qui donne plus de force pour se vaincre & plus de défiance de soi-même, plus de grandeur & plus d'humilité; qui présente une fin plus noble (*b*), & des moyens plus efficaces pour y parvenir. Comparez, & choisissez.

Oh! si vous parliez à un homme de bonne foi, dit le Chevalier, la réponse ne seroit pas équivoque, & le choix ne seroit pas difficile à faire. J'ai lu avec attention, mais sans enthousiasme, les Sages que vous venez de citer; & j'avoue que, si quelquefois ils parloient à ma raison, ils n'ont presque jamais rien dit à mon cœur, qu'ils ne me donnoient point ces lumières précises, qui, en éclairant l'entendement, agissent puissamment sur la volonté; que, si j'y trouvois çà & là de grandes idées, elles ne me paroissoient

pas approcher de la nobleſſe, de la ſimplicité, de la juſteſſe, & de la beauté de celles de l'Evangile, ni de la pureté de ſa Morale.

Mais, leur dirois-je encore, reprit Valmont, comment arrive-t-il que cette Morale ſi ſimple & ſi ſublime ſoit le caractère propre de l'Evangile ? Qui l'a dictée à Jéſus-Chriſt & à ſes Diſciples ? Comment forme-t-elle l'eſprit du Chriſtianiſme ? & eſt-il poſſible de n'y pas reconnoître le ſceau de la Divinité ?

Si je veux d'autres preuves de ſentiment, je n'ai qu'à oppoſer l'incrédule avant ſa converſion, à l'incrédule converti au Chriſtianiſme : car c'eſt ici qu'éclatent davantage les heureux fruits de la Religion. Combien le même homme eſt différent de lui-même ! Quel fonds de ſageſſe dans ſes principes ! quelle droiture dans ſes vues ! quel caractère de vérité & de franchiſe dans ſon langage & dans toute ſa conduite ! quelle pureté dans ſes mœurs ! quelle modeſtie, quelle douceur, quelle honnêteté dans ſes procédés ! quelle charité tendre & compatiſſante ! quel

aſſemblage de toutes les vertus, oppoſé au caractère de fierté, d'indépendance, de bizarrerie, d'intrigue, d'amour de la licence & des plaiſirs, qu'il eut preſque toujours avant ſon changement! Qu'on me montre, a dit quelqu'un, un incrédule, qui, pour être vicieux plus à ſon aiſe, ſe ſoit fait Chrétien; & un Chrétien, qui, pour être plus ſolidement vertueux, ſe ſoit fait incrédule.

Quant à moi, cher Lauſane, je ſuis ſi perſuadé qu'un des principaux caractères de vérité en matière de Religion, eſt qu'elle ſoit propre à perfectionner en nous l'homme moral; que, ſi je connoiſſois un plan de Religion & de philoſophie, plus capable que la Religion Chrétienne, de me conduire à la vertu, de m'en inſpirer la pratique, de m'aider conſtamment à la ſuivre, je ne balancerois pas un ſeul moment à l'embraſſer.

Si, de ce que je viens de dire, je voulois paſſer à un autre genre de preuves, & pouſſer un peu plus loin cet homme du monde, tel que je l'ai ſuppoſé; je prendrois

un petit nombre de faits parmi ceux que nous offre l'Hiſtoire de la Religion, de ces faits avérés, qu'avec un peu de bonne foi il ne pourroit pas ſe permettre de contredire; & pour lui rendre cette preuve plus ſenſible, ſuppoſons, lui dirois-je, qu'à quelque diſtance de nous il y ait une nation, qui, poſant en principes dans ſes annales la dégradation de l'homme, le beſoin d'une lumière plus vive & plus sûre que celle qui eſt commune aux autres peuples, la néceſſité d'un Médiateur, ait vu ſe ſuccéder d'âge en âge, au milieu d'elle, des eſpèces d'hommes rares & ſinguliers, qui lui ayent annoncé pour la ſuite des ſiècles, d'une manière frappante, & au nom de la Divinité, une révolution toute ſemblable à celle qui a donné Jéſus-Chriſt à la terre, avec tous les caractères que lui ont aſſignés les Prophètes : ſuppoſons que, les uns après les autres, ces mêmes hommes ſe ſoient accordés à confirmer cette attente, qu'ils l'ayent développée ſucceſſivement, qu'ils ayent détaillé de jour en jour d'une manière plus préciſe le tems auquel cet

événement devoit s'accomplir, la manière dont il devoit s'opérer; que cette prédiction se vérifie dans toutes ses parties; que, dans les circonstances qu'ils ont décrites, il paroisse un Législateur tel qu'ils l'ont promis; que cet Envoyé signale sa venue & atteste sa mission, par des lumières, par des bienfaits, par des merveilles en tout genre; qu'il parle, qu'il agisse, qu'il vive, & qu'il meure comme on l'avoit annoncé: ne sera-t-on pas fondé à regarder sa mission comme divine, & le langage des Prophètes qui ont prédit sa venue, comme le langage de la Divinité?

Supposons, en second lieu, que parmi cette nation il se rencontre douze hommes de la lie du peuple, bateliers ou pêcheurs, comme on voudra les appeler, qui, devenus les Disciples de cet Envoyé, crucifié au milieu d'eux, entreprennent sans secours, sans autorité, sans crédit, sans science (*c*), sans richesses, & sans armes, de renouveler la face la terre; qu'ils changent en effet le culte & les mœurs d'une partie de leurs compatriotes, en dépit de l'aveuglement que le reste de la nation oppose

aux prédictions qu'elle a entre les mains & qui se vérifient sous ses ieux; qu'ils se répandent en même tems parmi les nations les plus savantes & les plus policées, telles qu'étoient, dans le siècle d'Auguste, les Grecs & les Romains; que, les voyant idolâtres tout à la fois de leurs dieux & de leurs passions, ils leur prêchent cet Homme-Dieu crucifié, & ôsent bien se promettre de leur faire recevoir ses dogmes & sa Morale; que malgré l'opposition des Pontifes, des Sages, des Princes, des Magistrats, malgré la diversité des langues & des opinions, malgré tous les obstacles & tous les intérêts contraires, de tels hommes triomphent de leur résistance & de celle du monde entier: n'aura-t-on pas raison de regarder ce prodige étonnant comme l'ouvrage de Dieu même?

Supposons enfin que, dans les commencemens de leur prédication, il se trouve quelques Philosophes semblables aux nôtres, qui, témoins de leurs premiers efforts, raisonnant sur leur entreprise selon toutes les loix de la sagesse

humaine, en plaisantent & en regardent le succès comme la plus absurde chimère; mais qu'au bout de dix-sept cents ans, ces mêmes Sages puissent reparoître sur la terre, & qu'ils voyent un nouveau monde formé sur le plan que traçoient de leur tems ces hommes rustiques & grossiers; tous leurs enseignemens adoptés, de génération en génération, par les génies les plus profonds, par les esprits les plus éclairés; leur Messie reconnu pour le Fils & l'Envoyé de Dieu; le peuple qui l'a rejeté, devenu un monument éternel des vengeances du Très-Haut, & au milieu de tous les peuples portant écrit sur son front l'arrêt de sa réprobation; la religion du Christ reçue dans les contrées les plus éloignées; son Eglise toujours subsistante au milieu des contradictions de presque tous les siècles; toutes les opinions des hommes, toutes les sectes philosophiques, toutes les nouveautés & les erreurs qui auront lutté contre sa croyance, se dissipant tôt ou tard à sa lumière; tous les Empires se succédant les uns aux autres, se mê-

lant, ſe confondant autour d'elle, tandis qu'elle demeure ſtable parmi tous ces changémens, pourroient-ils ne pas reconnoître à ces traits l'empreinte de la Divinité ?

Ah ! ils l'y reconnoîtroient ſans doute, s'écria le Chevalier, & je conçois qu'en parlant ainſi à des hommes vrais, à des eſprits raiſonnables, vous n'auriez pas même beſoin, pour les convaincre, de ſoutenir ces réflexions ſi naturelles & ſi ſimples de la démonſtration complette qu'offrent tous les caractères & tout l'enſemble de la Religion (*d*). Mais comment ſe comporter vis-à-vis de cette autre claſſe d'incrédules, à l'égard deſquels il ne s'agit plus ſeulement de raffermir une foi chancelante, de diſſiper des doutes qu'élèvent les paſſions, de répondre à des ſophiſmes dont on eſt le premier à ſentir le foible & peut-être même à rougir en ſecret ? Comment forcer au ſilence ces prétendus Eſprits-forts, déterminés à ne rien admettre en genre de révélation, & qui font profeſſion ouverte d'incrédulité ?

Il eſt bien rare en effet, repartit Valmont, que cette eſpèce d'hommes con-

ſerve un certain fonds de droiture, qui puiſſe donner lieu à un entretien paiſible & à de ſages réflexions; mais puiſque j'en ai ſuppoſé de ce caractère, & qu'il a été en quelque ſorte le mien; au lieu de trancher net, comme je le ferois vis-à-vis du grand nombre, je voudrois eſſayer de tourner contre eux les armes dont ils ſe ſervent contre nous. Ils donnent aiſément priſe au ridicule quand on ſait le ſaiſir (*e*); & c'eſt ſur-tout par le ridicule qu'on réuſſit à les déconcerter. Ils plaiſantent ſur nos miracles, ſur nos myſtères: ſans m'arrêter à leur faire voir que les miracles ne ſont qu'une partie de nos preuves, que celle-ci même ſubſiſte dans ſon entier, & qu'ils ne ſont point encore parvenus, par de ſolides objections, à en affoiblir l'autorité; je leur oppoſerois, ſi ce ſont des Matérialiſtes, l'admirable prodige & le myſtère, non ſeulement incompréhenſible, mais abſurde, d'une génération d'ètres à l'infini, ſans cauſe proprement dite; leur débrouillement des élémens de la matière, fait par néceſſité ou par hazard; leurs corps organiſés, d'où

ſe forment l'intelligence ; les notions abſtraites, les idées métaphyſiques & morales, la conſcience, la vertu, &c. Je plaiſanterois à mon tour ſur cette nouvelle philoſophie, tout auſſi occulte, tout auſſi profondément obſcure que ce qu'on a jamais pu inventer dans ce genre, & ſur tous ces ſyſtêmes par leſquels ils veulent rendre raiſon de la formation des êtres les mieux ordonnés, ſans l'intervention d'une première cauſe intelligente & ſage. Je rirois de cette ſuperbe ſtructure du monde entier, que dis-je ? de celle d'un oiſeau, d'une mouche, formée néceſſairement, ou par une heureuſe rencontre d'atômes, de molécules organiques ; tandis que la plus miſérable chaumière, le plus petit inſtrument, le plus léger colifichet ſuppoſent de l'invention, du deſſein, & un ouvrier qui les a faits.

Mais parce qu'il eſt peu d'incrédules qui affichent le Matérialiſme (*f*), & qu'une ſorte de Déiſme, de Théiſme, de Naturaliſme, de Pyrrhoniſme, leur offre plus de reſſources ; je leur demanderois, pour combattre avec eux à armes égales, que

puisqu'ils sont instruits de tous les points de ma croyance, ils daignassent au moins me faire part de la leur. Je ne serai pas alors réduit à me défendre; j'aurai comme eux l'avantage d'attaquer à mon tour. Je suivrai la marche indiquée dans une des lettres que je vous ai fait lire : je les opposerai à eux-mêmes, & je leur montrerai bientôt qu'ils ont peine à trouver où poser le pied, qu'ils ne savent au fond à quoi s'en tenir, que s'ils ont quelques lumières, c'est sur-tout de la révélation qu'ils les empruntent, sans y joindre à bien des égards la même certitude, sans en tirer pour la conduite de la vie les mêmes motifs ni les mêmes conséquences, & sans y porter la même justesse ni le même accord qu'elle nous présente. Je les opposerai les uns aux autres, & je leur ferai voir sur combien d'articles ils diffèrent entre eux, sans avoir, comme nous, une autorité qui puisse les réunir; je leur remettrai sous les ieux leurs variations, leurs contradictions d'ouvrage à ouvrage, de Philosophe à Philosophe, de système à système; &, s'il est permis de plaisanter sur des

objets aussi sérieux que celui des mœurs & de la Religion, je doute qu'en finissant les rieurs soient pour eux (g).

Que je vous sais gré, cher Valmont, reprit le Chevalier, du plan d'attaque que vous venez de me tracer ! Avec toute l'indifférence que j'ai eue jusqu'ici pour la vérité, je suis très-éloigné d'avoir les connoissances nécessaires pour le faire valoir; mais je ne désespère pas de les acquérir. Je n'ai plus qu'une seule question à vous faire. Lors même que notre croyance est le mieux affermie, & que l'on a senti le plus vivement toute la force des preuves de la Religion, il n'est pas impossible que les saillies trop ordinaires d'une imagination ardente, que le transport d'une passion soudaine, que peut-être même des contradictions apparentes, des difficultés imprévues qui s'offrent tout à coup à notre esprit, n'y jettent par intervalles quelque doute effrayant, & ne deviennent pour nous la source d'un nouveau danger. Quel parti prendre alors pour s'en garantir?

On n'auroit jamais fait, dit Valmont,

ſi l'on vouloit répondre à toutes les difficultés : & comme il n'eſt point de vérité ſi ſolidement établie, qui ne ſoit ſuſceptible d'objections, je crois qu'une fois parvenu à la certitude, le plus court eſt de les mépriſer *. Je me ſuis trouvé dans cette ſituation d'eſprit dont vous parlez ; ſur-tout dans les commencemens de ma converſion. Je priois alors, & le calme renaiſſoit dans mon ame. Dans un autre moment, je propoſois à quelqu'un de mieux inſtruit ce qui m'avoit inquiété ; & le plus ſouvent je m'appercevois que je m'étois fait un monſtre de ce qui, avec plus de lumières, n'eût pas mérité de faire ſur moi la plus légère impreſſion. Je me ſuis dit, après pluſieurs épreuves de cette nature, que, ſur quelque objet que ce ſoit, & dans quelque genre que ce puiſſe être, nos lumières étant trop bornées pour répondre à tout, il devoit ſuffire

* Il eſt néceſſaire, a très-bien dit M. de Voltaire, » pour qu'une Religion ſoit vraie, » qu'elle ſoit révélée, & point du tout qu'elle » rende raiſon des contrariétés prétendues. «

que le fond des preuves fût incontestable, que leur enchaînement fût sans réplique, pour ne pas devoir m'inquiéter de toutes ces obscurités, dont le véritable fruit, ce me semble, est d'humilier notre entendement & de perpétuer le mérite de notre foi. Il est impossible, après tout, me disois-je encore, que dans la Religion, au milieu de cet amas de preuves qu'elle renferme, de cette correspondance admirable de toutes ses parties entre elles, il n'y ait pas quelque solution à l'argument qui m'effraie, quoique pour le moment je ne l'apperçoive pas. A force de raisonnemens, Chevalier, on banniroit la raison même; & c'est ainsi que de prétendus Sages sont parvenus à douter de l'existence de tout ce qui les environnoit, &, en cela du moins, sont devenus vraiment foux.

C'en est assez, cher Valmont, dit Lausane, en prenant la main de mon mari & en la pressant de ses lèvres, il ne me reste plus qu'à mettre à profit les lumières que vous venez de me donner; & je me promets bien d'en faire usage, pour réparer,

jusque dans mes entretiens, les infidélités sans nombre dont je me suis rendu coupable. Puissé-je sur-tout les réparer par ma conduite! O mon ami! je ne me suis sauvé jusqu'ici des cris importuns de ma conscience, que par la légèreté de mon esprit & par ma frivolité. Plus éclairé que je ne l'étois, je ne vois à un homme conséquent, qui veut se livrer à ses passions, sans être à chaque instant tourmenté par ses remords, d'autre parti à prendre que celui de contredire, s'il le peut, toute vérité, & d'abjurer tous principes. Quant à moi, je sens trop le prix de ceux que vous m'avez fait adopter, pour y renoncer jamais, & pour n'en pas faire désormais la règle de mes mœurs.

Depuis ce dernier entretien, le Chevalier a tenu parole; & combien il a gagné à son changement! Il n'a plus cette sensibilité extrême qui nuisoit si fort à l'égalité de son caractère. En reprenant sa gaieté naturelle, il a appris à la tempérer par une sage réserve. Son imagination paroît moins brillante peut-être, parce qu'il ne lui permet plus les mêmes écarts; mais

elle eſt douce, riante, & n'a rien perdu de ſes charmes les plus vrais. Son eſprit a acquis, par la Religion, une maturité que je n'attendois pour lui que de l'expérience & des années. Il penſe aujourd'hui avec autant de juſteſſe, qu'il a toujours eu de grâces & de facilité à s'énoncer. Sa vie n'eſt plus oiſeuſe & ſtérile. Son ancien goût pour les ſciences exactes s'eſt ranimé, & lui fournit un plan d'occupations & d'études, qui remplace avec avantage les plaiſirs bruyans d'un monde frivole & dangereux. Il avoue, que c'eſt ſur-tout la diſſipation, l'oubli du travail, l'habitude à ne rien faire, qui l'avoient perdu. Il convient qu'il eſt plus heureux : mais il ajoute qu'il manque encore quelque choſe à ſon bonheur. Comme il ne s'explique pas davantage, je parois ne pas l'entendre; & cependant ſon reſpect, ſes ſoins, ſes attentions pour Julie, ne me laiſſent aucun doute ſur ſes plus ſecrètes diſpoſitions.

Je ne ſais ſi Julie s'en apperçoit; mais je lui vois en préſence du Chevalier un air de réflexion & de contrainte, qu'elle

n'avoit pas. Oh ! maman, me disoit-elle il y a quelques jours, que le Chevalier est changé ! — Oui, pour la façon de penser, lui répondis-je en souriant, & en l'observant. — Mais, pour tout, maman, je ne le reconnois plus. — Est ce que tu le trouves à présent trop grave, trop sérieux, & moins amusant qu'il ne l'étoit auparavant ? — Moi ? point du tout; je ne demande pas qu'il m'amuse. Il a été un peu sérieux pendant quelque tems ; mais il a maintenant tout l'enjouement qui convient à un homme sage & aimable. Est-ce que vous ne voyez pas qu'il a pris tout le caractère de mon cher papa ? — Tu trouves donc qu'il a changé en bien ? — Tout-à-fait en bien. Cela est sensible. C'est mon papa qui a fait tout cela. — Il y auroit peut-être encore quelque chose à désirer. — Oh ! je ne sais...... mais s'il restoit toujours tel qu'il est à présent... — Eh bien ? — Eh bien, ma petite maman, qu'est-ce que vous lui souhaiteriez de plus ? — Des années. Il est un peu jeune. — Pas trop ; & puis, quand on pense mûrement & qu'on a de la Religion, ce n'est pas un mal

d'être jeune. — Tu crois donc qu'il ne lui manque rien ? — Je ne dis pas cela : mais.... — Mais encore ? — Je ne vois pas ce qui lui manque, & il eſt à peu près, ce me ſemble, tout ce qu'on pouvoit déſirer qu'il fût.

Je ne pouſſai pas plus loin cette converſation. Vous pouvez juger, mon père, par le peu qu'elle renferme, que Julie n'eſt pas fort contraire aux vœux du Chevalier. La part que vous m'avez paru prendre à ce qui le concerne, ne m'a pas permis d'abréger cette lettre. Vous ne me reprocherez pas au moins de vous avoir épargné les détails. Eh ! pourquoi aurois-je craint de vous les faire, lorſqu'ils ſont ſi propres à intéreſſer votre zèle pour la Religion ; à flatter votre tendreſſe pour un fils, qui, en profitant de vos lumières, marche avec tant de ſuccès ſur vos traces ; & à ſatisfaire à tous égards les plus doux penchans de votre cœur ?

Le Baron vous donne des nouvelles de toute la petite famille. Il y a long-tems que je me propoſe de vous entretenir de lui plus au long, & de vous retracer les

ſoins que prend Valmont, pour le former ainſi que ſes frères. Je ne tarderai pas à m'acquitter envers vous ſur tous ces objets. Eh ! qu'il m'eſt doux d'écrire à un père ſi tendre, & de lui parler de mon mari & de mes enfans !

NOTES.

PAGE 186.

(a) VOYEZ (de la Morale de l'Evangile, ou de celle des Marc-Aurèle, des Epictète, des Sénèque) *quelle eſt celle qui parle le plus au cœur, qui lui offre des conſolations plus réelles.* Si je n'avois pas craint de trop multiplier les notes, ou de leur donner trop d'étendue, j'aurois analyſé dans celle-ci, comme j'avois commencé à le faire, ce que diſent Marc-Aurèle, Epictète, & Sénèque, pour nous conſoler des évènemens qui nous affligent, & pour nous aider à les ſupporter. Il m'eût été facile de montrer, que preſque toutes les reſſources qu'ils nous offrent, dans les évènemens qui ne dépendent pas de nous, ſont priſes, ou de la néceſſité des choſes, ſi peu conſolante en elle-même, quoique devenue l'idole des Philoſophes de nos jours, ou de

cette fierté ſtoïque, par laquelle le Sage s'enveloppe dans ſa propre vertu, & ſe regarde comme inacceſſible aux coups du ſort; vertu & fierté de l'ame qui ne fait que concentrer les peines au dedans, & ne les rend ſouvent que plus ſenſibles.

Je ne vois guère que le Traité de la Providence, où Sénèque ſe rapproche en partie des idées du Chriſtianiſme; ce qui ſans doute a porté quelques Savans à vouloir faire à toute force de ce Philoſophe un Chrétien. Quoi qu'il en ſoit, les Sages du Paganiſme nous laiſſoient nos maux, nos douleurs, & nos pertes, ſans rien mettre à la place qui pût ſuffire à nous en dédommager. Eh! quand ils euſſent été en état de le faire, ce n'eſt point au commun des hommes qu'ils parloient. Il falloit des ſiècles, de l'aveu de Sénèque, pour former un Sage tel qu'ils l'avoient conçu. *Rarò forſitan, magnoque ætatum intervallo invenitur.*

Il n'en eſt pas ainſi de la morale de Jéſus-Chriſt & de ſes Diſciples. Elle parle au cœur de tous les hommes, en les rappelant tous aux grandes vues de la Religion, & en oppoſant pour contre-poids à leurs maux l'attente du vrai bonheur. C'eſt à tous que Jéſus-Chriſt offre ſes leçons & ſes exemples. C'eſt pour tous qu'il a dit: *Heureux ceux qui pleurent, car ils ſeront conſolés! — Heureux ceux qui ſouffrent*

persécution pour la justice, car le Royaume du Ciel est à eux ! — Ne craignez pas ceux qui ne peuvent perdre que le corps : mais craignez celui qui peut perdre le corps & l'ame tout à la fois. — Le monde se réjouïra, & vous pleurerez ; mais votre tristesse sera changée en joie... & cette joie, personne ne pourra vous l'ôter *. C'est pour tous que l'Apôtre a écrit : *Nous ne perdons point courage ; & tandis que ce qu'il y a en nous d'extérieur & de terrestre se détruit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour : car nos afflictions présentes, qui sont si légères & qui ne durent qu'un moment, nous produisent un poids immense & éternel de gloire. — Jetez les ieux sur Jésus, l'auteur & le consommateur de notre Foi... Pensez à celui qui a souffert tant de contradictions de la part des pécheurs, afin que vous ne tombiez pas dans l'abattement. — Ne vous lassez point de souffrir. Dieu châtie ceux qu'il aime. Il vous traite en cela comme ses enfans... Il nous châtie autant qu'il est utile pour nous rendre capables de participer à sa sainteté : or tout châtiment, lorsqu'on le reçoit, semble être un sujet de tristesse & non de joie ; mais ensuite il fait recueillir en paix les fruits de la justice à ceux qui auront été ainsi exercés* **.

---

* Mat. V, 5, 10, X. 38. Joan. XVI. 20.

** 2 Cor. IV, 16, 17. Hebr. XII, 2, 3, 5, 6, 7, 10, 11.

Que toutes ces paroles ſont conſolantes pour le Chrétien ſoumis & fidèle ! Ce ne ſont point là de grands mots. Ce ne ſont point les leçons vagues des anciens Sages ou de nos modernes Philoſophes, qui nous diroient volontiers, à l'exemple de Marc-Aurèle : *Songe que, comme il ſeroit ridicule de trouver étrange qu'un figuier porte des figues, il ne l'eſt pas moins de trouver étranges les évènemens que le monde porte en abondance. C'eſt comme ſi un Médecin & un Pilote trouvoient étranges les accidens de la fièvre & des vents contraires.* Et ailleurs : *C'eſt folie de chercher en hiver des figues ſur un figuier ; & tel eſt celui qui cherche par-tout ſon cher enfant, lorſqu'il ne lui a plus été donné de l'avoir... Tout ce qui arrive eſt auſſi ordinaire & auſſi commun, que les roſes le ſont au printems, & les fruits des arbres en été. Telles ſont les maladies, la mort, la calomnie, les conjurations ; tel eſt en un mot tout ce qui réjouït ou afflige les ſots.... Songe combien en un inſtant il ſe paſſe de mouvemens divers dans le corps & dans l'ame de chacun de nous, & tu ne ſeras plus étonné du concours des évènemens qui ſe paſſent en beaucoup plus grand nombre dans cet être unique, & périſſable, & univerſel, que nous appelons le monde.* Penſées de Marc-Aurèle. Trad. de M. de Joly,

chap. 13. ETRE CONTENT DE TOUT CE QUI ARRIVE.

Quelle différence de ce langage philosophique, qui n'offre aucune espèce de dédommagement, à celui de l'Evangile ! Ne soyons donc pas surpris de voir la Princesse de Bareith, sœur du feu Roi de Prusse, écrire le 12 Septembre 1757 à M. de Voltaire, dans un tems où toute cette illustre famille paroissoit accablée sous le poids de l'infortune : » Je ne me suis jamais piquée d'être Philosophe : j'ai fait mes efforts pour le devenir ; » le peu de progrès que j'ai fait m'a appris » à mépriser les grandeurs & les richesses ; » mais je n'ai rien trouvé dans la philosophie, qui puisse guérir les plaies du cœur, » que le moyen de s'affranchir de ses maux » en cessant de vivre «. *Commentaire historique sur les Œuvres de l'Auteur de la Henriade.*

La mort est en effet le grand remède qu'offre à nos maux un Philosophe de nos jours, dans cette hymne, qu'il fait chanter en présence de tout un peuple, & dont voici quelques traits. » Homme destiné au travail, à la peine & à la douleur, console-toi ; car tu es mortel. Le matin tu te lèves pour sentir le besoin, tu te couches le soir, lassé, abattu de fatigue. Console-toi, car la mort t'attend, & dans son sein est le repos....

» Que ce Dieu qui anime le monde laisse échapper un souffle, c'est la vie; qu'il le retire, c'est la mort.....

» Ne trouves-tu pas que le tems est lent à s'écouler? C'est que le tems amène la mort, & que la mort est le terme où tend la nature inquiète & impatiente de la vie. Quel homme ne désire pas être à demain? C'est qu'aujourd'hui c'est la vie, & que demain c'est la mort.

» S'il étoit un Dieu assez inexorable pour vouloir désespérer l'homme, il le condamneroit à ne jamais mourir. Le dégoût, la tristesse affligeroient son ame; & la nécessité de vivre, semblable à un rocher hérissé de pointes aiguës, l'écraseroit incessamment; le signe de la réconciliation entre le Ciel & l'homme, c'est la mort «.

Eh quoi! la mort! Est-ce donc là tout? & le vrai Philosophe lui-même ne voit-il rien au delà? Heureux, heureux à moins de frais, celui dont toute la philosophie est celle de l'Evangile!

PAGE 187.

(b) *Quelle est celle qui présente une fin plus noble, & des moyens plus efficaces pour y parvenir?* » Une des choses qui distinguent le plus la Religion Chrétienne de toutes les institutions humaines, politiques & philoso-

phiques, c'est le but que cette divine législation nous présente. Se conformant à la nature de l'homme, au désir illimité qu'il porte en lui de l'existence & du bonheur, au genre de mérite ou de démérite que comportent ses facultés, elle ne lui fait envisager cette vie, que comme un état d'épreuve, qui doit servir à le rendre digne d'un plus heureux séjour.

» Il est bien vrai que quelques Philosophes de l'antiquité païenne ont fait valoir jusqu'à un certain point les idées naturelles d'un état à venir ; mais leurs notions à cet égard étoient confuses & mêlées de beaucoup de doutes & d'incertitude. Les Législateurs ont aussi pris soin d'entretenir, dans l'esprit des peuples, la croyance des récompenses & des châtimens après cette vie ; mais tout leur dessein étoit de donner par là une sanction suffisante à leurs loix, & de mieux assurer, par la considération d'une vie future, la pratique de la vertu pour le bonheur des hommes dans la vie présente, de manière que ce qui fait le principal objet, le but essentiel du Christianisme, n'étoit, dans leur plan, qu'un objet accessoire & subordonné.

» De là il est aisé de concevoir combien toute la morale de la Religion Chrétienne,

relative à ce grand principe ; *Cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu & sa justice* *, est plus pure que la leur ; combien les vertus qu'elle prescrit ont plus d'étendue & de perfection, que celles qu'ils ont célébrées ; combien elle procure plus efficacement, que toute leur doctrine n'eût pu faire, le bonheur de l'homme dans cette vie & son bonheur dans l'autre, en lui proposant celui-ci comme sa fin directe, & tout ce que la Religion lui enseigne en genre de culte & de mœurs, comme autant de moyens qui doivent l'y conduire «.

Ces réflexions sont extraites, quant au fonds, d'un petit Ouvrage qui a paru à Londres il y a quelques années, & qui a pour titre : *A view of the internal evidence of the Christian Religion, By Soame Jenyns, Esq. London* 1776. M. le Tourneur en a donné une traduction, sous ce titre : *Vue de l'Evidence de la Religion Chrétienne, considérée en elle-même.*

Cet ouvrage, fait par un membre du Parlement, & rempli d'idées neuves, mais quelquefois fausses, erronées, & trop souvent hazardées, a produit en Angleterre une sensation très-vive ; & il la mérite à certains égards. Tout son plan est renfermé dans ces quatre propositions.

---

* Mat. VI, 33.

Premièrement, qu'il y a un livre, actuellement existant, qui a pour titre le nouveau Testament.

Secondement, que de ce livre on peut extraire un systême de Religion absolument neuf, tant à l'égard de son objet qu'à l'égard de sa doctrine, & non seulement infiniment au dessus, mais même très-différent de tout ce qui étoit tombé jusque là dans l'esprit de l'homme.

Troisièmement, que de ce livre on peut extraire égalment un systême de Morale; dans lequel tous les préceptes fondés sur la droite raison sont portés à un plus haut degré de perfection, que dans aucun autre systême des plus sages Philosophes de l'antiquité; dans lequel au contraire tous ceux qui ne portent que sur de faux principes sont entièrement omis, & où se trouvent d'ailleurs des préceptes nouveaux, qui correspondent particulièrement au nouvel objet que cette Religion nous propose. (Dans cette troisième section, qui renferme d'ailleurs d'excellentes vues; l'Auteur a dit des choses très-peu exactes sur quelques préceptes moraux, qu'il prétend faussement que l'Evangile a omis comme n'étant pas fondés sur la raison).

Quatrièmement, qu'un tel systême de Religion & de Morale n'a pu être l'ouvrage d'au-

cun homme, ni d'aucune ſecte d'hommes, bien moins encore de ces hommes obſcurs, ignorans, ſans Lettres, qui l'ont mis au jour & fait connoître à l'univers, & qu'ainſi, il a été formé néceſſairement par l'intervention de la puiſſance divine, de la divine ſageſſe; c'eſt-à-dire, en un mot, qu'il tire ſon origine de Dieu même.

PAGE 191.

(c) *Douze hommes, qui, ſans autorité, ſans crédit, ſans ſcience, &c.* Voici ce que dit à ce ſujet l'Apôtre des nations, en s'adreſſant aux premiers Chrétiens : » Il eſt écrit : Je confondrai » la ſageſſe des Sages, & je rejetterai la ſcience » des Savans. Que ſont devenus les Sages ? que » ſont devenus les Docteurs de la Loi ? que » ſont devenus les eſprits curieux des ſciences de ce ſiècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la ſageſſe de ce monde ? » Car voyant que le monde, avec toute la » ſageſſe humaine, ne l'avoit point connu » dans les ouvrages de ſa propre ſageſſe, il » lui a plu de ſauver, par la folie de la prédication, ceux qui croiroient en lui. Les » Juifs demandent des miracles, & les Gentils cherchent la ſageſſe : pour nous, nous » prêchons Jéſus-Chriſt crucifié, qui eſt un » ſcandale aux Juifs, & une folie aux Gentils;

» mais qui eſt la force de Dieu & ſa ſageſſe
» même, à ceux qui ſont appelés, ſoit Juifs,
» ou Gentils. Car ce qui paroît en Dieu une
» folie eſt plus ſage que toute la ſageſſe des
» hommes, & ce qui paroît en Dieu une
» foibleſſe eſt plus fort que toute la force des
» hommes. Conſidérez, mes frères, qui ſont
» ceux d'entre vous qui ont été appelés à la
» Foi. Il y en a peu de ſages ſelon la chair,
» peu de puiſſans, & peu de Nobles. Mais
» Dieu a choiſi les moins ſages, ſelon le
» monde, pour confondre les ſages; il a choiſi
» les foibles ſelon le monde, pour confon-
» dre les puiſſans; il a choiſi les plus vils &
» les plus mépriſables ſelon le monde, & ce
» qui n'étoit rien, pour détruire ce qu'il y
» avoit de plus grand, afin que nul homme
» ne ſe glorifiât devant lui. C'eſt par cette
» voie que vous êtes établis en Jéſus-Chriſt,
» qui nous a été donné de Dieu pour être
» notre ſageſſe, notre juſtice, notre ſanctifi-
» cation, & notre rédemption : afin que, ſelon
» qu'il eſt écrit, celui qui ſe glorifie, ſe glo-
» rifie dans le Seigneur «. *Cor.* 1. ℣. 19 & *ſuiv.*

C'eſt d'après ces grandes vérités que l'A-
pôtre a dit ailleurs : » Prenez garde que per-
» ſonne ne vous ſurprenne par une vaine &
» fauſſe philoſophie, ſelon la tradition des
» hommes, ſelon les élémens d'une ſcience

» mondaine, & non ſelon Jéſus-Chriſt «.
Coloſſ. 2, 8.

PAGE 194.

(d) *Je conçois qu'en parlant ainſi à des hommes vrais, à des eſprits raiſonnables, vous n'auriez pas même beſoin, pour les convaincre, de ſoutenir ces réflexions, ſi naturelles & ſi ſimples, de la démonſtration complette qu'offrent tous les caractères & tout l'enſemble de la Religion.* Cet enſemble, comme on a pu le voir dans les volumes précédens, où l'on a développé les principaux caractères de la Religion Chrétienne, n'eſt point un ſyſtême d'imagination, dans lequel, d'après un plan arbitraire, & quelque eſpèce de ſimilitudes plus ou moins éloignées, on rapproche des idées ingénieuſes, mais qui n'ont rien de ſolide. Il eſt établi ſur des faits, qui tiennent les uns aux autres, qui ſe prouvent réciproquement, & qui aboutiſſent à un centre commun.

Poſez ſeulement quelques-uns de ces faits, connus & avoués par tous ceux qui n'ont pas perdu tous principes & toute bonne foi, le reſte ſuit & s'enchaîne naturellement. Dans le tems où a paru J. C., centre unique de tous les grands faits de la Religion révélée, les Juifs attendoient-ils un Meſſie ? Avoient-ils

ils entre les mains des livres qui l'annonçassent ? Ces livres, en nous donnant des notions suffisantes de la dégradation de l'homme, du besoin d'une lumière plus abondante, de la nécessité d'un Réparateur, peignent-ils le peuple d'Israël comme un peuple choisi pour conserver la promesse qui avoit été faite aux hommes d'un Médiateur, & pour en perpétuer l'attente parmi eux ? Ce sont-là de ces choses sur lesquelles il est aisé de répondre, & qui ne laissent point de doutes à quiconque est vrai & n'élève pas à plaisir des nuages contre l'évidence.

Ces faits une fois donnés, consultez ce qu'ont dit ces mêmes livres sur le Messie ; lisez Isaïe, Daniel, & tout ce qui a un rapport direct à l'Envoyé de Dieu, au Désiré des Nations, au Christ, à la Victime qui doit être immolée par son peuple pour les péchés des hommes * ; remontez d'âge en âge ; revenez à J. C. ; comparez & jugez. De l'avènement du Sauveur, descendez à l'établissement de sa Religion, à la manière dont il s'est opéré, à la nature de cette Religion, au châtiment des Juifs qui devoient cesser d'être son peuple, à leur dispersion, à la perpétuité de l'Eglise ; & voyez si le Messie qui

* Voyez ci-dessus, T. II, Lettre 39.

avoit été prédit, n'eſt pas venu dans le tems où les Juifs l'attendoient ; s'il n'a pas paru avec tous les ſignes qui devoient être propres à un règne tel que le ſien, au règne ſpirituel de la grâce, de la vertu, de la paix, & de la charité ; s'il n'a pas employé, pour y ſoumettre les eſprits & les cœurs, tous les moyens qui convenoient à ſa miſſion ; s'il n'a pas donné au Chriſtianiſme tous les caractères qu'il devoit avoir ; ſi le refus de le reconnoître pour le Fils & l'Envoyé de Dieu n'a pas eu les ſuites qu'il devoit entraîner après lui ; ſi le Chriſt n'a pas dû établir, pour conſerver le dépôt des vérités qu'il venoit enſeigner aux hommes, une autorité viſible & permanente ; s'il ne l'a pas promiſe, & s'il n'a pas effectué ſa promeſſe.

PAGE 195.

(e) *Ils donnent aiſément priſe au ridicule quand on ſait le ſaiſir.* Il eſt ſans doute bien permis de tourner, contre les partiſans de l'erreur & du menſonge, ces armes tranchantes du ridicule dont ils ſe ſervent avec tant d'art contre la vérité. Mais il faut avouer, que n'en ayant point de meilleures dont ils puiſſent faire uſage, ils ſont en général, dans ce genre d'attaque, mieux exercés que nous. A combien de traits néanmoins, ſemés de toute part

dans leurs discours & dans leurs écrits, ne pourroit-on pas appliquer ce mot si sage, *Risu inepto nihil ineptius* * ? Quoi qu'il en soit, c'est à la plaisanterie qu'ils doivent une grande partie de leurs succès ; par elle ils ont su donner un tour neuf & piquant à des objections surannées ; c'est d'elle qu'ils savent si bien tirer parti pour couvrir la foiblesse & la mauvaise foi de leurs raisonnemens : ce sont les railleries sacriléges sur les objets de notre culte, qui ont fait parmi nous tant de *menus Philosophes*, selon l'expression d'un ancien Sage, & ce tas d'incrédules sur parole, qui croient bonnement que la Religion est sans preuves, & que, pour avoir de la foi, il faut commencer par faire taire la raison.

PAGE 196.

(f) *Mais parce qu'il est peu d'incrédules qui affichent le Matérialisme, &c.* L'illustre élève d'un grand Maître lui demandoit un jour ce qu'il pensoit du Théisme. » Je pense, répondit il, que c'est un masque pour les vieux

---

* On sait la réponse ingénieuse d'une jeune femme de la Cour à un grand Philosophe. » Nous ave depuis quelque tems, disoit-il, abattu bien du bo dans la forêt des préjugés «. *C'est pour cela*, reprit-elle, *que vous nous faites tant de fagots.*

Philoſophes, & une reſſource pour les jeunes. A mon âge, on n'en a plus beſoin que pour ne pas effaroucher le commun des hommes : du reſte, ne s'embarraſſant plus de rien, on eſt bien aiſe de vivre ſans gêne & de mourir ſans inquiétude. Mais jeune, comme vous l'êtes, la croyance d'un Dieu vous eſt encore néceſſaire : ſans elle le feu de votre imagination s'éteindroit, la verve poétique ſeroit en vous ſans force & ſans enthouſiaſme ; & la nature, muette & dépourvue d'attraits, ne diroit plus rien à votre cœur «.

PAGE 198.

(g) *Je doute qu'en finiſſant les rieurs ſoient pour eux.* Que ce ſeroit une hiſtoire intéreſſante que celle de la philoſophie & des Philoſophes de nos jours ! Elle offriroit tout à la fois la meilleure réfutation de leurs ſyſtêmes, le plus ſûr préſervatif contre leur fauſſe ſageſſe, & la plus forte apologie de la Religion. Chaque jour nous fournit des matériaux plus abondans. Encore un petit nombre de faits dans le goût de ceux que les gens un peu inſtruits ont été à portée de recueillir ; & que de choſes dignes de riſée, d'indignation quelquefois, & plus ſouvent de pitié, on pourra tranſmettre à la poſtérité ! Un Prince trop reſpectable pour être cité, mais qu'on ne citera jamais qu'avec

éloge, a déjà proposé pour cadre à ces Mémoires, l'idée du *Don Quichotte Philosophe* : le sujet est tout neuf, & les originaux sont sous nos ieux.

On dira sans doute que la tourbe philosophique est devenue trop méprisable, pour qu'il soit nécessaire de s'en occuper plus long-tems. Les excès de ces prétendus Philosophes, la partie systématique de leurs ouvrages, leur aveuglement, leur folie en genre de principes, leurs manœuvres, leurs intrigues en genre de conduite, de petits intérêts si secrètement & si plaisamment liés à leur grande réputation, leur petite guerre entre eux, leur inquisition civile & littéraire les ont assez décriés.

Malgré l'air de réflexion que présentent ces vérités, j'oserois croire que tant qu'ils crieront au fanatisme & à la persécution, lorsqu'il n'y a plus qu'eux en effet qui soient persécuteurs & fanatiques, il ne sera pas absolument inutile de crier au philosophisme, si redoutable, si imposant autrefois, & si avili de nos jours. Ceux qui penseront que la victoire est décidée depuis long-tems en faveur de la Religion, que le Philosophisme est aux abois, que le masque dont il se couvroit est tombé pour toujours, auront beau regarder

nos efforts comme tardifs & superflus ; je ne craindrai pas de le répéter d'après un de nos Sages : *Il faut prendre le tems où les eaux sont basses, pour travailler aux digues.*





LETTRE XVI.

Du Comte de Valmont à son Père.

CE que vous avez fait pour moi, ô le meilleur de tous les pères! porte les plus heureux fruits dans la personne du Chevalier de Lausane. Emilie vous a marqué son changement: après Dieu, c'est à vous qu'il en est redevable. Ce sont les lumières que vous m'avez données, c'est le précis des lettres que vous m'avez écrites, qui ont servi à l'éclairer. Quel dommage, si, avec un cœur aussi bon que l'est le sien, & un aussi grand fonds de droiture & de sentiment, il eût été perdu pour la vérité! Il ne l'avoit pas entièrement abjurée; mais que le culte qu'il lui rendoit étoit peu digne d'elle! Aujourd'hui il la voit dans tout son jour, & l'honore par toute sa conduite. L'aimable jeune homme! il ne lui falloit que plus de Religion pour développer en lui le germe de toutes les vertus. Il m'est devenu cher dès le moment où je l'ai connu; il me

l'eſt bien davantage, depuis qu'une nouvelle façon de penſer ajoute, à tous ſes agrémens, le mérite le plus vrai & les qualités les plus ſolides. Auſſi fait-il à mes ieux partie de ma famille; & quelque tendreſſe que j'aye pour mes enfans, j'aurois peine à dire s'ils m'intéreſſent plus que lui. Jugez donc, mon père, de la joie que me cauſent les dernières ouvertures qu'il m'a faites.

Ce matin, après avoir aſſiſté enſemble au lever du Roi, il m'a demandé ſi je voulois faire avec lui un tour de promenade. J'y ai conſenti; & dès que nous nous ſommes trouvés en liberté, il s'eſt répandu de nouveau en témoignages expreſſifs de ſa reconnoiſſance ſur ce qu'il croyoit me devoir. Je commence, a-t-il dit enſuite, à goûter cette paix que vous m'avez fait eſpérer, & que je cherchois envain dans l'oubli de moi-même & dans le tumulte de mes paſſions. Mais combien n'aurois-je pas à craindre le retour de mes anciennes foibleſſes, ſi vous ne m'aidiez à vaincre ma légèreté naturelle, par le choix d'un objet digne de toute mon

eſtime & propre à me rendre heureux! Ma famille me preſſe depuis long-tems de contracter un engagement, que j'ai abhorré juſqu'ici. Il s'en faut bien que j'en aye maintenant la même idée que j'en avois conçue. L'union ſi tendre qui règne entre vous & Madame de Valmont, cette confiance réciproque qui en fait le charme, cette complaiſance, ces égards mutuels, cette conformité de goûts & de ſentimens, qui ne laiſſent appercevoir dans tous deux qu'un même eſprit & une même volonté, me font conſidérer un mariage bien aſſorti, comme la ſource la plus pure des agrémens de la vie. Mais, cher Valmont, où trouver aujourd'hui cet aſſemblage de qualités rares, qui, en rendant une femme vraiment eſtimable, lui méritent la confiance, la tendreſſe d'un mari, & aſſurent en commun leur bonheur pour toujours? Je jette les ieux autour de moi, & je ne vois, dans des conditions ſemblables à la nôtre, que de jeunes perſonnes ſans principes, inſpirées par la vanité, uniquement occupées du déſir de

plaire, élevées par des mères peu ſages dans tout le manège de la coquetterie, & toujours avides de nouveautés & de plaiſirs. Je vois qu'une ſi mauvaiſe éducation effraie à juſte titre tout homme ſenſé, & le contraint à s'abſtenir, autant qu'il le peut, de faire un choix : je vois qu'au milieu de tous les riſques que l'on court, l'intérêt ſeul a la force de déterminer preſque tous les mariages ; & que le repentir, l'oubli des bienſéances, le déshonneur des deux parts, des diviſions inteſtines, ou quelquefois des ruptures éclatantes, en ſont les ſuites les plus ordinaires. Mon ami ! ſauvez-moi d'un tel malheur. Je ne veux prendre une épouſe que de votre main & de celle de Madame de Valmont ; je veux une épouſe qu'elle ait formée ; qui, dans un âge tendre, ait déjà la noble empreinte de ſon caractère & de ſes vertus ; qui relève toutes les grâces de la figure, tous les charmes de la beauté, par un attrait plus puiſſant encore, celui de la décence & de la modeſtie ; qui, à l'ingénuité & à la candeur d'une ame ſimple & belle, joigne

toute la justesse d'un sens droit & toute la délicatesse du sentiment. Cher Comte, c'est un chef-d'œuvre, c'est Julie que je vous demande.

Le Chevalier n'a pu prononcer ces derniers mots sans la plus vive émotion. Il avoit les regards fixés sur moi; le feu brilloit dans ses ieux; il sembloit attendre son sort de la réponse que j'allois faire. Vous balancez, m'a-t-il dit, & vous m'aimez. Julie me haïroit-elle? Non, mon ami, lui ai-je répondu, soyez tranquille. Je sais que Julie ne vous est point contraire; elle a remarqué avec joie le changement qui s'est introduit dans votre façon de penser; elle partage notre amitié pour vous; & trop sage pour se permettre à elle-même de faire un choix, elle agréera sans peine en votre faveur celui que nous aurons fait pour elle. Mais vous avez une famille; & il est dans l'ordre..... Mon ami, mon père, s'est écrié le Chevalier, je vous en conjure, ne faites pas dependre mon bonheur de mon frère. Quoique mon aîné de quelques années, il n'a point de droits sur

moi. J'ai un oncle, qui, comme vous le savez, m'a tenu lieu de père, & qui m'aime comme son fils : parti depuis dix-huit mois pour l'ambassade à laquelle le Roi l'a nommé, il n'a pu vous voir depuis votre retour; mais tout ce qu'il a entendu dire de vous, tout ce que je lui en ai écrit, lui inspire pour vous la plus haute estime. Il vous chérit, il vous révère, il s'honore de votre alliance, & vient de m'envoyer le consentement le plus formel. Voici la lettre qu'il vous adresse, & qu'il me charge de vous remettre de sa part.

J'ai ouvert, en présence du Chevalier, cette lettre que je vous envoie, & qui renferme, dans les termes les plus honnêtes, la demande que le Marquis de.... fait de ma fille pour son neveu, en se servant du motif de la réunion des deux familles.

Ce n'est point, cher Lausane, ai-je repris après cette lecture, pour assujettir notre amitié réciproque à des formalités, qui ont toutefois un fondement raisonnable, que j'ai paru balancer un instant

ſur la propoſition que vous m'avez faite. Je vous aime, je dirois preſque, autant que j'aime ma fille; & je vous crois nés pour être heureux l'un par l'autre: mais votre frère, étant l'aîné de votre famille, mérite quelque conſidération. Lui avez-vous du moins parlé de cette alliance, que je déſire autant que vous? Ne m'obligez pas, a répondu le Chevalier, à entrer dans de certains détails ſur mon frère. Je n'ignore pas ce qu'il vous doit; ſa femme m'en a inſtruit: vous lui avez ſauvé la plus horrible injuſtice; & il s'en eſt fait un nouveau motif pour vous haïr. Il voudroit que je ne viſſe en vous que le meurtrier d'un frère, dont il fait cependant tous les torts; & je n'y vois, avec toute l'effuſion d'un cœur ſenſible, que celui qui m'a arraché à ma propre fureur, & qui a fait briller à mes ieux la plus pure lumière. Le Viconite vous conſidère, d'ailleurs, comme un rival dangereux auprès du Prince. Ce matin encore, il s'eſt plaint à moi de ce que la Reine avoit demandé pour vous une place auſſi diſtinguée par le titre que conſidérable

par le revenu, qui eſt devenue vacante par la mort d'un de nos plus proches parens, & à laquelle il ſe croyoit en droit de prétendre.

Je le ſais, ai-je dit au Chevalier; je ſavois auſſi que le Vicomte ne m'aime pas; & comme c'eſt à moi à vaincre ſon reſſentiment, j'ai ſupplié la Reine de ſe déſiſter de la demande qu'elle avoit daigné faire pour moi, & de faire porter ſes bontés ſur votre frère. (Car c'eſt ainſi, mon père, que j'ai cru devoir mettre à profit, dans une occaſion ſi importante, les leçons de déſintéreſſement que j'ai reçues de vous).

Eh, quoi! s'eſt écrié le jeune Lauſane, vous faites donc bien peu de cas des diſtinctions & des richeſſes, puiſque vous les abandonnez ſi aiſément à vos ennemis? — Je ne les eſtime, cher Lauſane, que par l'uſage qu'on en peut faire; & quel plus bel uſage, ſelon la penſée d'un grand Roi, que celui de les employer à fléchir ſes ennemis mêmes, & à s'en faire des amis? Ah! puiſſe mon frère, reprit vivement le Chevalier, ſe rendre digne

d'être un jour le vôtre! Mais vos enfans? —J'eſpère qu'ils penſeront un jour comme moi, &, pour ce qui les concerne, ils ſeront toujours aſſez riches, aſſez grands, s'ils ſont vertueux. Si, par malheur, ils ne l'étoient pas, plus de grandeur & de richeſſes ne ſerviroit qu'à les rendre plus vils & qu'à en faire de plus illuſtres miſérables. — Que je crains que mon frère ne vous tienne pas compte du ſacrifice que vous lui faites!—En ce cas, cher Lauſane, je l'aurai fait pour moi-même. —Et attendrez-vous encore ſon conſentement?—Il faut, avant tout, que mon père lui-même ratifie cette alliance; & je déſire au moins que Julie n'entre pas dans la famille de votre frère malgré lui. Je ne vous demande au reſte que juſqu'au retour de la campagne prochaine, pour que ſa mère achève de la former.

Tel eſt, mon père, l'entretien que je viens d'avoir avec le Chevalier. Sa demande, que je preſſentois depuis quelque tems, m'a comblé de joie, dans l'idée qu'elle feroit la même impreſſion ſur vous. S'il ſe paſſe quelque choſe de

nouveau avant votre réponſe, je m'empreſſerai de vous en faire part, toujours diſpoſé, mon tendre père, à ſuivre les conſeils que vous voudrez bien me donner, & à régler ſur vos intentions toutes mes démarches.





LETTRE XVII.

De la Comtesse au Marquis.

JE vous ai promis, mon père, des détails sur le Baron & sur la conduite de mon mari à l'égard de ses enfans. J'y joindrai tout ce qui concerne l'intérieur de sa maison ; & en vous offrant dans Valmont le spectacle touchant des vertus qu'il fait éclater au sein de sa famille, je ferai en sorte de charmer l'ennui que me cause votre éloignement & celui que vous fait éprouver notre absence.

Je crois vous avoir marqué que, depuis que mon fils n'étoit plus avec vous, il me paroissoit moins gai & plus rêveur qu'il ne l'étoit autrefois. Une sorte de mélancolie s'étoit emparée de lui, & sembloit avoir éteint le feu de son caractère. Constamment appliqué à l'étude, assidu auprès de ses frères, l'obéissance pouvoit seule le distraire de ses occupations, & l'arracher pour quelques heures à cette vie sédentaire. Sans qu'il portât

dans le monde un air timide & emprunté, il ne falloit que le connoître un peu, pour s'appercevoir qu'il n'y étoit point à ſon aiſe, & qu'il n'aſpiroit qu'au moment de ſe retrouver en liberté. En vain les ſociétés les plus aimables, les jeunes perſonnes les plus remplies d'attraits daignoient-elles l'accueillir avec bonté, & quelquefois même avec un air de préférence ; loin d'en être plus porté à ſe répandre & plus jaloux de ſe montrer, il cherchoit l'occaſion de s'échapper, dès qu'il étoit libre de le faire ſans bleſſer les bienſéances. Souvent nous lui en avons fait la guerre, mon mari & moi, en cherchant à lui arracher un ſecret qu'il ne nous étoit pas difficile de pénétrer. Nous allions au devant de ſes craintes ; nous ſoulagions, autant que nous le pouvions, ſon embarras : &, quoique plein de confiance en nous, il n'oſoit encore s'expliquer.

Un jour que, par de tendres reproches ſur la réſerve dont il uſoit à notre égard, nous facilitions les épanchemens de ſon cœur, il nous dit avec une rougeur aimable

& avec tous les charmes de l'innocence & de la franchiſe, qu'il ne ſe connoiſſoit pas lui-même; que jamais il n'avoit prétendu nous faire un ſecret de l'état de ſon ame; mais que, ne pouvant tirer de ſes réflexions aucune lumière, ſon incertitude étoit l'unique cauſe de ſon ſilence. Je ſens, ajouta-t-il, que je n'éprouve de ſatisfaction que quand je ſuis ſeul avec vous, ou que dans les douces rêveries qui amuſent mon loiſir. Si quelque choſe eſt capable de les ſuſpendre, ce ſont mes occupations à l'égard de mes frères, & les études auxquelles je me livre pour moi-même. Mais, mon fils, lui dit M. de Valmont, quel eſt l'objet de ces rêveries ſi ſéduiſantes, qui t'engagent à quitter pour elles toute autre ſociété que la nôtre? Plus je les examine, répondit le Baron, & plus je m'y perds. Mon imagination me ramène ſans ceſſe aux lieux que nous habitions avant que de venir à la Cour. Elle me rappelle ces tems heureux, où, loin des cercles brillans d'un monde qui m'eſt à charge, nous ne faiſions avec toute la maiſon de M. de Vey-

mur qu'une même famille, au milieu de laquelle régnoient la simplicité, la paix, & la joie la plus pure; où j'envisageois Madame de Veymur comme une seconde mère, sa fille comme une autre sœur; où, presque toujours ensemble, nous faisions notre bonheur du plaisir de nous voir, & nous ne nous quittions, pendant l'intervalle des dernières campagnes, qu'avec l'espérance prochaine & un désir plus ardent de nous revoir encore. Le souvenir de nos entretiens, l'image toujours renaissante de nos amusemens & de nos jeux, les conseils de mon grand-père, les caresses de celle que j'appelois ma petite maman, l'amitié d'Hortense, les projets d'union que vous formiez entre nous, tout cela, je vous l'avoue, me suit par-tout, & m'affecte malgré moi: de toutes les personnes que nous avons quittées, je ne puis dire quelle est celle que je regrette le plus, elles me sont toutes infiniment chères; mais je m'apperçois que je ne pourrois m'accoutumer à l'idée de ne plus voir Hortense. Je la compare avec les objets les plus aimables;

& parmi les jeunes perſonnes de ſon âge, ſi j'en excepte Julie, je n'en vois point d'auſſi aimable qu'elle. Le Baron s'arrêta à ces mots; & après un moment de ſilence: Vous voyez, nous dit-il, qu'il m'eſt impoſſible de me définir. Pas abſolument, lui répliqua Valmont; & il me ſemble, mon fils, que tu te définis beaucoup mieux que tu ne penſes. Il eût été à ſouhaiter pour toi que tu ne te fuſſes pas ſi fort occupé du penchant qui t'attache à la fille de Madame de Veymur. Souvent, mon ami, je t'ai engagé à te mettre en garde contre ton imagination & la ſenſibilité de ton cœur. Heureux celui qui ſait conſerver un cœur libre & maître de ſoi! il en eſt plus fortement lié à ſes devoirs, & riſque moins de s'en écarter. Ne crains pas cependant que je te faſſe un crime d'un attachement, que dès l'âge le plus tendre l'habitude a fait naître, que les circonſtances fortifioient chaque jour, & qui, heureuſement pour toi, s'eſt fixé ſur un objet qui mérite toute ton eſtime. Le nom que Madame de Veymur a pris à ton égard, & que notre amitié pour elle ne

nous permettoit pas de lui disputer, les projets d'union entre sa fille & toi, trop souvent répétés, & sur lesquels il ne nous convenoit pas de lui imposer silence, ne m'ont pas toujours paru sans danger. C'est ainsi que se préparent insensiblement des amitiés trop vives, & qui, par les obstacles qu'elles rencontrent, suffisent quelquefois pour empoisonner tout le cours de la vie. J'espère qu'il n'en sera pas ainsi des sentimens que tu as conçus pour Hortense. Modère-les néanmoins, ne permets pas qu'ils te captivent au point de te rendre un jour moins sensible au plaisir d'être avec nous; ne les laisse pas, par des pensées oiseuses & stériles, par de vains ressouvenirs, dégénérer en une passion ardente, qui t'emporteroit au delà des principes que tu t'es faits. Tu n'es pas encore dans l'âge de penser à un établissement; & c'est, avant tout, à des parens qui t'aiment si tendrement, à y penser pour toi. Ils ne te refuseront pas, mon fils, ce qui peut faire ton bonheur; ce n'est point d'après les vues de l'intérêt & de l'ambition qu'ils régleront ton choix:

Hortenſe eſt digne de toi ; travaille de jour en jour à te rendre plus digne d'elle. J'aime mieux, après tout, te voir un attachement honnête & légitime (*a*) pour lequel je puiſſe être le confident de tes penſées & le ſoutien de tes eſpérances, que d'avoir à craindre que tu ne t'égares dans ces honteuſes & criminelles intrigues, où tant de jeunes gens perdent tout à la fois leur ſanté, leur réputation, leur fortune, & leurs mœurs.

Le Baron, tranſporté de joie, s'eſt jeté aux genoux de ſon père, & les tenant embraſſés : » O le meilleur, ô le » plus tendre de tous les pères ! lui diſoit- » il, ne craignez pas que j'aye jamais » d'autre confident que vous, & d'autre » volonté que la vôtre. Si je déſire de » mériter Hortenſe, je ſuis encore plus » jaloux du bonheur de vous plaire ; & » quel que ſoit mon attachement pour » elle, j'oſe me flatter qu'avec le ſecours » de vos bontés & de vos lumières, il » me ſera toujours moins cher que mon » devoir «.

Je n'entreprendrai pas de vous expri-

mer combien ce mélange de ſageſſe & de bonté d'une part, de naïveté, de confiance, & de reſpect de l'autre, m'ont intéreſſée. J'étois auſſi émue que mon fils, & je partageois en mère la tendreſſe que lui témoignoit mon mari. Depuis ce moment, le Baron a repris ſon enjouement. Il accompagne volontiers ſon père partout où il veut le mener, & ne marque plus tant d'empreſſement à reſter ſeul, ſi ce n'eſt pour ſe livrer avec plus d'ardeur encore aux études qui lui ſont propres.

C'eſt M. de Valmont qui les dirige, c'eſt lui auſſi qui préſide à celles du Commandeur & du Chevalier. Tous les matins il ſe renferme quelque tems avec eux, & s'aſſure par lui-même de leurs progrès. Il eſt leur premier Gouverneur, comme je ſuis de mon côté la Gouvernante de Julie. Le Baron eſt, après lui & ſous ſa direction, comme l'inſtituteur de ſes frères, à qui il rappelle ſouvent les inſtructions qu'on leur a faites. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent, dans la perſonne d'un Eccléſiaſtique rempli de mœurs & de piété, un guide qui les accompagne par-

tout

tout au dehors, qui leur développe les fondemens de la Religion, & pour lequel ils ont, ainſi que nous, tout le reſpect qui eſt dû à ſon caractère & à ſa vertu. Mais ce guide n'ayant pas d'ailleurs le genre de connoiſſances & de talens que mon mari déſire dans ſes enfans, il a fallu leur choiſir des Maîtres qui puſſent continuer les premières leçons que vous leur aviez données. On leur apprend, conformément à vos vues, lentement, & ſans les fatiguer de ce qu'ils ne pourroient pas entendre, la Géométrie & quelques autres parties des Mathématiques, dont on leur fait un amuſement, la Géographie, l'Hiſtoire, leur propre langue, &, à l'appui de celle-ci, les autres langues dont ils peuvent avoir beſoin. On varie leurs occupations, par les exercices corporels qui doivent entrer dans le plan de leur éducation. On leur fait prendre quelque teinture des arts agréables; on forme leur goût; & on tâche de leur offrir dans toutes ces choſes ce qu'il y a de plus propre à les intéreſſer. Ce que le Baron ne ſait pas ſuffiſamment, il l'étudie avec ſes frères

& s'y perfectionne. Ce qu'il ſait déjà, il le leur inculque dans l'abſence de leurs Maîtres. Mais c'eſt toujours Valmont qui règle les inſtructions qu'on leur donne; qui les ſimplifie, pour les mettre à leur portée; qui les lie entre elles, pour qu'elles ſe prêtent plus de jour l'une à l'autre, & pour les leur rendre plus faciles à ſaiſir; qui les abrège autant qu'il le faut, pour qu'ils n'en prennent que ce qui leur convient : c'eſt lui ſur-tout qui leur enſeigne à en retirer de véritables fruits, par l'application qu'il leur en fait faire.

Il s'eſt réſervé le ſoin de leur apprendre par lui-même ce qu'il regarde comme le plus eſſentiel de leur éducation après la Religion, la ſcience du Droit Naturel, Civil, & Politique; c'eſt-à-dire, en un mot, toutes les parties de la Morale. Mon mari me fait l'honneur de m'admettre avec Julie à cette partie de leurs études. C'eſt en converſant avec eux qu'il les inſtruit *.

* Ce tableau intéreſſant d'un père inſtruiſant ſes enfans, eſt celui qu'un Prince, ſi cher à notre mémoire, offroit tous les jours aux

Par la manière dont il leur préſente les objets, & par les queſtions qu'il leur propoſe, il a l'art d'éclaircir d'avance les choſes les plus difficiles; il prépare leurs

---

perſonnes qui avoient le bonheur de l'approcher de plus près; celui qui nous rappelle les vertus d'un Monarque formé par de tels ſoins; celui enfin dont M. le Duc de la Vauguion a voulu nous conſerver l'image en chargeant M. le Monnet de peindre un ſi beau ſujet. C'eſt d'après l'original, que ce même Peintre a fait le deſſein de l'eſtampe qu'on a miſe ici. On y voit M. le Dauphin ſervant lui-même d'Inſtituteur aux jeunes Princes. Madame la Dauphine étoit préſente : M. l'Evêque de Limoges & M. de la Vauguion y aſſiſtoient aſſis, comme le vouloit M. le Dauphin, non pas ſur un pliant, mais dans un fauteuil. Quelle école pour les pères, & quel fonds d'eſpérances pour toute une nation !

Voici la lettre qu'écrivoit ce digne Prince, ce bon père, au Roi Staniſlas, qui l'avoit félicité ſur la naiſſance de M. le Comte d'Artois.
» Monſieur, mon frère & très-cher grand-
» père, je ſuis infiniment ſenſible à la part que
» vous prenez à ma joie, qui, je vous l'avoue,
» ne ſauroit être plus grande. Je me vois qua-

réponses & les rend presque toujours justes & précises, en les conduisant de principes en principes, en les aidant à mettre de la suite dans leurs idées, en ne leur laissant rien adopter légèrement, ni rien établir qui n'ait son fondement dans ce qui précède. Chacun d'eux dit son avis, & moi & ma Julie aussi bien qu'eux. Il rectifie ce qui n'est pas exact, & les ramène à un même sentiment par les nouvelles clartés qu'il leur présente. Le Baron est chargé de faire le précis de chaque conférence. Il en résulte un code de Morale que nous regardons tous comme notre ouvrage. Ah! mon père, que ne pou-» vez-vous être présent à ces entretiens!

» tre garçons : tout ce que je souhaite à pré-» sent, c'est que Dieu les conserve, & qu'il » les fasse ressembler à leur bisaïeul. Ils n'au-» roient pas besoin d'autre recommandation » pour être aimés & respectés, pour faire le » bonheur du pays qu'ils habiteront : pardon-» nez-moi cette vérité ; elle a échappé au sen-» timent qui me pénètre & à la tendre amitié » avec laquelle je suis, de Votre Majesté, le » très-respectueux petit-fils, LOUIS «.

Quel enchantement ne ſeroit-ce pas pour vous, de voir toute cette petite famille converſant, cauſant avec gaieté ſur les objets les plus importans, & s'inſtruiſant en croyant ſe récréer ; de voir un père tendre, qui, environné de ſes enfans, fixe ſur lui tous leurs regards, qui les interroge avec bonté, qui les écoute tour à tour, tandis que tous les autres imitent ſon attention & attendent leur rang pour parler; qui les encourage en leur inſpirant la plus douce confiance, & qui en même tems, par une ſage réſerve & toute la fermeté néceſſaire, ſe concilie de leur part le plus profond reſpect ! Que ne puis-je vous peindre l'art avec lequel il les intéreſſe, tantôt par des traits d'hiſtoire qu'il rapproche * & qu'il déve-

* C'eſt à la faveur d'un pareil rapprochement, & en raſſemblant ſur le même objet les principaux traits qui y ont un rapport marqué, que, par de ſimples réſultats, on pourroit donner à la Jeuneſſe les leçons les plus propres à l'intéreſſer & à l'éclairer; de même que, dans l'Hiſtoire Naturelle, la méthode la

loppe, par des comparaiſons naturelles & ſenſibles, par des exemples frappans; tantôt par les épanchemens de ſon ame & par l'expreſſion du ſentiment; quelquefois en excitant leur émulation par une louange adroite; quelquefois auſſi en la réveillant par une plaiſanterie fine, qui les corrige ſans les déconcerter! Que ne puis-je vous dire, comment, en leur rendant la ſcience aimable, il s'attache à la leur rendre utile; comment il les ramène ſans ceſſe à la Religion & à la vertu; & comme il forme tout à la fois leur eſprit & leur cœur!

Parmi tous les ſoins qu'il prend en leur faveur, un de ceux qui l'occupent davantage, eſt de les mettre à portée de bien diſcerner l'état auquel la Providence les appelle. Ne croyez pas, diſoit-il en dernier lieu au Commandeur, & au Chevalier, que la croix que vous portez, & les avan-

---

plus inſtructive & la ſeule vraiment sûre, eſt de raſſembler beaucoup de faits, ſur leſquels on puiſſe aſſeoir des obſervations exactes & préciſes.

tages qui y ſont attachés, ſoient pour vous un motif de la porter toujours. Ce n'eſt pas parce qu'elle peut vous former par la ſuite un établiſſement auſſi utile qu'honorable, ſans vous rendre à charge à votre famille, que vous devez la regarder comme un engagement que vous ne puiſſiez rompre. Elle n'oblige pas ſeulement à être de braves Chevaliers, pleins de ſentimens & d'honneur : c'eſt là eſſentiellement le fait de tout gentilhomme; & vous n'êtes point nobles, ſi vous n'avez pas ces qualités. Mais elle impoſe encore bien d'autres devoirs : elle vous lie à la Religion d'une manière toute ſpéciale : elle veut que vous en deveniez, ſi je puis ainſi parler, les hérauts au milieu du monde par vos diſcours & par vos actions; que vous ſoyez les défenſeurs des foibles & des opprimés, les protecteurs de l'innocence; que, vraiment hoſpitaliers, vous ayez, pour les malades & pour tous les affligés, un cœur compatiſſant; que vous ne penſiez pas que les pieuſes donations de nos pères ayent eu pour objet, de vous faire couler des

jours ſtériles au ſein de la molleſſe, & de vous donner de grands revenus ſans profit pour les malheureux; que vous ne ſuppoſiez pas qu'une partie des richeſſes de l'Etat, devenue votre héritage, ne vous laiſſe, comme citoyens, aucun ſervice à lui rendre: elle veut que, formant un jour des Religieux dans toute la rigueur du terme, & liés par des vœux ſolennels, vous ne vous croyiez pas diſpenſés de les remplir; car ce n'eſt pas ainſi, mes chers enfans, qu'en jugent encore aujourd'hui tant de dignes Chevaliers, ſi utiles & ſi chers à leur Ordre, à la Patrie, à la Religion dont ils ſont l'ornement.

Je reſpecte fort cet état, dit avec beaucoup de vivacité le Chevalier; mais vous ſavez, mon père, qu'il en eſt un que j'ambitionne davantage, & qu'il y a une autre croix que je ſerois encore plus jaloux de porter.

Je vous ai déjà aſſuré, reprit avec bonté mon mari, que j'étois bien éloigné de m'oppoſer à vos déſirs, lorſqu'ils auroient été ſuffiſamment éprouvés; mais vous êtes

trop jeune encore, pour que nous prenions ensemble une résolution sur un objet si important. Je serois au comble de mes vœux, si je voyois quelque jour un bon Prêtre, un digne Ministre de la Religion, un saint Evêque, au nombre de mes enfans. Mais, mon fils, si dans le choix de cet état tu te trompois sur les motifs; si tu méprisois, dans un degré inférieur, les augustes fonctions du ministère & les Ministres subordonnés; si tu n'ambitionnois que d'être Evêque, & non d'en avoir les vertus; si, en te disposant à un état si relevé, tu en connoissois mal les obligations & les charges; si tu t'en formois des idées fausses; si tu y prenois du faste pour de la grandeur, de la hauteur pour de la dignité, de la naissance pour du mérite, de l'emportement & de l'opiniâtreté pour du zèle, de la suffisance & de la présomption pour des talens; si, n'ayant pas essayé tes forces & comptant trop sur ta sagesse, tu courois le risque affreux de déshonorer la Religion par tes mœurs; si désirant la gloire des hommes & te laissant subju-

guer par la manie du ſiècle, tu prenois une façon de penſer équivoque & qui fît preſque douter.... O! mon fils, ſous tous ces rapports, quelle tache pour toi-même! quel ſcandale pour tous les Fidèles! quels maux pour l'Egliſe! Car c'eſt ſur-tout de ſes Miniſtres, & plus encore de ceux qui, par l'éclat de leur titre & de leurs fonctions, fixent davantage les regards, que dépend ſon triomphe, & que dépendra même un jour la conſervation de la Foi parmi nous. Crois-moi, mon fils, avec le nom que tu portes, tu n'as pas beſoin d'être Evêque pour être quelque choſe dans le monde; & je ne vois rien de ſi petit que celui, qui, dans un état vraiment grand, ne ſait pas en prendre l'eſprit, en ſoutenir dignement le caractère, & en remplir les devoirs.

Ah! mon cher papa, répondit le Chevalier, je ne voudrois être Evêque que pour reſſembler à M. l'Archevêque de...., que l'on reſpecte tant, & à notre parent, l'Evêque de C...., dont vous faites vous-même tant de cas. A ce prix, mon fils, lui dit Valmont, que rien ne t'arrête; re-

double de zèle & d'ardeur pour les études qui conviennent au choix que tu veux faire; mais garde-toi d'abandonner celles qui peuvent te mettre en état d'en faire un autre, si ce n'est pas pour celui-là que le Ciel t'a fait naître.

C'est ainsi que mon mari éclaire ses enfans pour le bien de l'Etat & de la Religion, & pour leur véritable bonheur. Il donne à son aîné, relativement aux circonstances, des avis encore plus précis. Il l'arme, à son entrée dans le monde, contre tous les dangers de la séduction. Il le prémunit contre l'exemple contagieux des grands; & lui fait tirer de quelques scènes avilissantes, qui se sont passées sous nos ieux, toutes les leçons qu'elles lui offrent contre le vice, & de nouveaux motifs d'encouragement pour la vertu. Il insiste à son égard sur ce qui forme la vraie noblesse, le véritable héroïsme, la vraie grandeur; & le pénètre tellement des sentimens dont il est pénétré lui-même, que j'oserois bien répondre que son fils ne compromettra jamais le mot sacré de l'honneur, & que

le nom de Gentilhomme, si cher à nos Rois eux-mêmes, ne sera jamais pour lui un vain nom.

Vous concevez, mon père, que ce n'est pas seulement par des discours, que mon cher Comte s'attache à former ses enfans. Il joint l'exemple & l'usage aux préceptes, en saisissant toutes les occasions de leur faire pratiquer sous ses ieux, & conjointement avec lui, des actions nobles & vertueuses. Il ne se passe presque point de jour qu'on n'ait recours à mon mari, pour en obtenir des services essentiels qu'on ne pourroit attendre de tout autre. Sa générosité, son affabilité, sa bonté, sont si connues, qu'on ne craint pas de les mettre sans cesse à de nouvelles épreuves. Attentif à ne point se laisser surprendre, il ne néglige aucune des précautions nécessaires, pour ne pas risquer de mal employer son crédit, & de ne pas placer comme il faut ses bienfaits : mais quand il s'est assuré que c'est à juste titre qu'on réclame son secours, il n'y a rien de si difficile à quoi il ne se porte pour obliger ; & il le fait de si bonne grâce,



Ch. Monnet pinx. *Louis Le Grand Sculp.*

Quelle école pour les peres!

qu'il ſemble que ce ſoit lui qu'on oblige, quand on lui fournit l'occaſion de faire du bien. C'eſt-là, ſelon ſa façon de penſer, le ſeul plaiſir ici-bas, qui ſoit pur & ſans mélange. Ses refus mêmes, lorſqu'il eſt forcé d'en faire, ont quelque choſe de ſi honnête, ils ſont accompagnés de manières ſi prévenantes, qu'on ne ſe retire jamais d'auprès de lui chagrin ni mécontent. Parmi cette foule de ſecrets qu'on lui confie & de ſervices qu'on lui demande, il eſt bien des choſes dont il peut ſans indiſcrétion faire part au Baron; il le met alors de moitié dans ſes démarches, & l'accoutume ainſi à devenir chaque jour plus humain & plus ſenſible; il en eſt d'autres dont il ſe repoſe ſur moi & ſur ma fille; & je n'ai pas beſoin de preſſer Julie. Elle eſt ſi compatiſſante & ſi tendre, que je me trouve forcée quelquefois de modérer ſon zèle & de tempérer ſa ſenſibilité.

Il n'eſt pas juſqu'à de petits détails, pour l'intérieur de la maiſon, que mon mari ne faſſe ſervir à exercer ſes autres enfans. C'eſt ſouvent par leur canal que

les domestiques demandent des grâces & les obtiennent. Il leur suggère pour ceux-ci de petits soins & des attentions qui leur font sentir qu'ils ont affaire à des hommes (b). Les domestiques eux-mêmes semblent faire partie de sa famille. Il veille sur leur conduite; il en exige par dessus toutes choses, de la Religion, de la sagesse, & des mœurs; il assigne à chacun d'eux le genre d'occupations qui lui convient, & ne permet pas qu'il y en ait un seul d'inutile & de désœuvré. Il les récompense à proportion de leur travail & de leur fidélité; il consent volontiers qu'ils se marient, s'intéresse à tout ce qui les concerne, & s'informe de leurs besoins. Dans leurs maladies, il est le premier à les visiter, il les traite en père, les soutient, les console, & a le plus grand soin qu'il ne leur manque rien. Il s'est formé par-là d'excellens serviteurs, dont il est adoré. Sous ses auspices, tout présente ici l'image de l'ordre, de la bienfaisance, de la Religion, & de l'humanité.

Quel contraste, mon père, entre une vie si bien employée, & celle de tant d'a-

gréables fainéans, qui, en parlant plus que d'autres d'humanité, de bienfaisance, ne savent que séduire l'innocence, tyranniser leurs gens ou les dépraver, aller à la chasse, fculer leurs vassaux, jouer la comédie, mettre une partie de leur fortune sur trois cartes, manger le reste de leur bien avec des Actrices, s'amuser avec des Histrions, & qui croient encore qu'il n'y a rien de mieux à faire !

Le plaisir, que tant de gens trouvent à se livrer à des amusemens honteux, à former d'injustes projets, à nourrir des idées criminelles & des habitudes vicieuses; mon mari le fait consister tout entier à se pénétrer d'amour pour ses semblables, à méditer leur bonheur, & à le procurer autant qu'il est en lui. Autant ceux-là semblent jaloux de nuire, de perdre, & de détruire; autant Valmont paroît l'être de créer en quelque sorte & de vivifier.

C'est-là ce qui occupe, ce qui maîtrise son ame; & en lui, ce goût, ce désir du bien, c'est la Religion, c'est la charité qui l'a fait naître.

Pour ſatisfaire un penchant ſi digne de lui, le Comte eſt ſagement économe de ſon tems & de ſes revenus. Il ne ſoupe preſque jamais dehors. Il ſe lève de grand matin; & c'eſt ſur-tout dans la matinée qu'il trouve le moyen de remplir ſes nobles fonctions. Il fait rendre un compte exact à ſes gens d'affaires; ne ſe permet aucune dette; & les regarde comme une baſſeſſe ou une injuſtice, toutes les fois qu'on peut ſe diſpenſer de les contracter, ou qu'on fait languir des créanciers, qu'à force de retranchemens & d'économie on devroit s'empreſſer de payer (c). Cet eſprit d'ordre lui procure les moyens de faire face à tout, & d'avoir toujours des fonds en réſerve pour parer à tous les évènemens. Sa dépenſe eſt réglée ſur ſon état & ſur les biens dont il jouit. Sa table eſt ſervie comme il convient, mais ſans profuſion. Son habillement eſt ſans faſte, mais d'un goût exquis dans ſa ſimplicité même. Il réunit dans ſa perſonne les grâces & la dignité. Chéri, révéré au dehors, comme il l'eſt dans ſa propre maiſon, on le voit par-tout également doux,

affable, modeſte, & toujours le plus vertueux & le plus aimable de tous les hommes.

Je ne ſais, mon père, ſi j'ai pu avoir, dans certains tems de ma vie, quelque bonne opinion de moi-même; mais il me ſemble du moins que, s'il m'en reſtoit encore, je la perdrois bientôt en me comparant avec lui. Non, je n'ai plus d'autre orgueil à craindre que celui qu'on peut reſſentir, en penſant qu'on eſt l'épouſe de Valmont.

NOTES.

PAGE 239.

(a) *J'AIME mieux, après tout, te voir un attachment honnête, &c.* Il ne peut qu'être dangereux de livrer ſon cœur à l'amour. Voyez dans le premier volume de ces lettres * ce que diſoit ſur cela M. Derval à ſon élève. Il eſt ſi difficile de contenir ce penchant dans de juſtes bornes, de lui donner un but légitime, de faire un digne choix; l'amour entraîne tant de maux, & eſt environné de tant d'écueils

---

* Lettre XIV.

pour la sagesse, qu'il est toujours à désirer qu'on ait la force de s'y soustraire, pourvu toutefois qu'on ne veuille pas mettre à la place, comme on le fait de nos jours, des goûts volages & des mœurs libertines. Mais lorsque, par des circonstances qu'on n'a pu prévoir, ou qu'on n'étoit pas libre d'empêcher, on vient à s'appercevoir qu'un jeune homme, dont l'ame est innocente & pure, a conçu des sentimens trop tendres pour un objet, qui d'ailleurs lui convient; que reste-t-il à faire à un sage Instituteur, si ce n'est de régler son penchant, s'il ne croit pas pouvoir le vaincre, & d'en tirer parti pour la vertu?

PAGE 254.

(b) *Qui leur font sentir qu'ils ont affaire à des hommes.* C'est ce qu'on ne sauroit graver de trop bonne heure dans l'esprit de ceux, qui, par leur fortune ou leur naissance, se trouvent appelés à être élevés au dessus des autres. J'ai lu quelque part un trait bien propre à les instruire.

Un Roi, plein d'humanité pour ses sujets, avoit un fils d'un caractère tout opposé. Se croyant d'une autre nature que le commun des hommes, il traitoit le peuple, & les Grands eux-mêmes, avec un ton de hauteur & de dureté, qui les révoltoit. Son père, craignant,

& qu'il ne les rendît malheureux lorſqu'il ſeroit ſur le trône, & que las de ſa domination, ils ne ſe ſoulevaſſent contre lui, travailloit en vain à lui faire perdre ſon orgueil & ſa fierté. Un jour qu'il témoignoit ſa peine à un de ſes courtiſans, ce confident zélé prit ſur lui, avec le conſentement du Roi, de corriger le jeune Prince. Il ſaiſit la circonſtance où la Princeſſe ſon épouſe venoit de lui donner un fils. La nuit ſuivante, il fit mettre un autre enfant qui venoit de naître, à côté de celui-ci, après avoir pris les précautions néceſſaires pour ne pas riſquer de les confondre. Le Prince, à ſon réveil, n'a rien de plus preſſé que de courir au berceau de ſon fils. Quelle eſt ſa ſurpriſe lorſqu'il y voit deux enfans tout à fait ſemblables, & n'ayant aucune marque extérieure qui les diſtingue ! De l'étonnement, il paſſe à tous les éclats de l'emportement & de la fureur. Le Roi ſurvient, attiré par ſes cris. » Eh quoi, mon fils, lui dit-il, déjà prévenu par ſon confident, vous eſt-il ſi difficile de diſcerner quel eſt ici l'enfant qui vous appartient ? Votre ſang, qui coule dans ſes veines, peut-il lui laiſſer rien de commun avec les autres mortels ? La nature n'a-t-elle pas imprimé en lui des caractères de ſupériorité & de grandeur, auxquels il ſoit impoſſible de ſe méprendre ? & ce fils de l'Héritier préſomp-

tif de ma Couronne peut-il ressembler aux derniers de mes sujets « ? Le jeune Prince comprit aisément le sens de ces paroles, & devint aussi affable & aussi humain que l'étoit son père.

M. le Dauphin, père de notre auguste Monarque, a fait à nos Princes, dès leurs plus tendres années, une leçon non moins forte & plus touchante encore. Il fit apporter en leur présence les registres de la Paroisse sur laquelle ils avoient été baptisés. » Vous voyez, » leur dit-il, votre nom précédé & suivi d'une » foule de noms obscurs. Comme hommes, » vous vous trouvez ici confondus avec une » foule d'autres hommes ; vous l'êtes égale» ment comme Chrétiens. C'est qu'en effet, » sous ces deux rapports, qui forment en vous » ce qu'il y a de plus grand, tous les hom» mes sont vos égaux «.

PAGE 256.

(c) *Il ne se permet aucune dette ; & les regarde comme une bassesse ou une injustice, toutes les fois, &c.* J'aimerois à penser que ce siècle de bienfaisance n'est plus ce même siècle, où l'on se faisoit un honneur d'avoir des dettes & de mourir insolvable ; où celles du jeu, il est vrai, devenoient sacrées, mais où l'on croyoit de sa dignité de laisser languir de misérables Arti-

ſans, qui ſe ruinoient à faire des avances dont ils n'étoient pas payés; où le ſalaire des Domeſtiques, retenu pendant bien des années, ne paſſoit pas pour un véritable larcin : pourquoi faut-il que cette idée, qui me ſeroit ſi chère, ſoit démentie à chaque inſtant par des traits qui font gémir l'humanité !

Il y a quelque tems qu'un pauvre Citoyen, s'étant amaſſé quelque argent, l'avoit employé à s'établir dans un des fauxbourgs de cette Capitale. Au bout de ſix mois, il fut réduit à la mendicité par un incendie. Un très-grand Seigneur lui devoit une ſomme qui eût ſuffi pour le relever. Le malheureux, dans un ſi preſſant beſoin, implore ſa bonté ou plutôt ſa juſtice. Bagatelle ! misère ! répond durement ce Grand dont on vantoit la généroſité. — C'eſt peu pour vous, Monſeigneur, mais c'eſt tout pour moi. — Misère, encore une fois ! Cocher, à l'opéra; & vîte, car je ſuis preſſé.

Grand du monde, qui que vous ſoyez ! quels traits de bienfaiſance pourroient couvrir un trait comme celui-là ?





LETTRE XVIII.

Du Comte de Valmont à ſon Père.

JE n'ai pas cru, mon père, devoir attendre votre réponſe, pour vous faire part de tout ce qui peut intéreſſer votre tendreſſe pour nous. Le Chevalier de Lauſane a ſupplié la Reine de favoriſer ſes vœux par rapport à ma fille, & de lui obtenir pour cette alliance l'agrément du Vicomte, à qui le Roi venoit d'accorder la place, pour laquelle il ſe croyoit en concurrence avec moi. La Reine a ſaiſi cette ouverture avec un excès de joie, qui peignoit vivement toute la bonté de ſon cœur. Elle a paſſé à l'inſtant chez le Roi; & après lui avoir dit que c'étoit à ma ſollicitation, qu'elle avoit demandé pour le Vicomte la grâce qu'elle ſouhaitoit ſi ardemment pour moi-même, elle a expoſé à Sa Majeſté les déſirs du Chevalier, & l'eſpèce de répugnance que ſon frère avoit à les ſatisfaire. Qu'il ſache, je vous en conjure, a-t-elle ajouté, que

c'eſt au Comte qu'il doit la protection que je lui ai accordée, & la faveur dont vous venez de l'honorer; qu'il oublie tous les ſujets de reſſentiment qu'il peut avoir; & que le mariage du Chevalier avec Mademoiſelle de Valmont confonde à jamais les intérêts des deux familles. Le Roi a applaudi à cette alliance, & en a parlé le jour même à M. de Lauſane, qui s'eſt vu forcé de me faire ſon remercîment d'un ſervice, pour lequel je n'en attendois pas lorſque je le lui ai rendu. Il m'a en même tems demandé Julie pour ſon frère, en joignant, m'a-t-il dit, ſa demande à celle que ſon oncle m'avoit déjà faite. Malgré le contentement & l'air de franchiſe qu'il affectoit, la contrainte perçoit à travers ſes démonſtrations; & il étoit aiſé de voir, que l'autorité avoit plus de part à ſa démarche que le penchant. Je n'ai pas voulu paroître m'en appercevoir, ni écouter à ce ſujet une fauſſe délicateſſe, qui m'eût fait manquer à ce que je devois aux bontés de Leurs Majeſtés, aux vœux du Chevalier, & au bonheur de ma fille, qui ne peut

qu'être heureuſe avec lui. J'ai remercié à mon tour le Vicomte de l'honneur qu'il me faiſoit. Je lui ai dit que, quoique je me fuſſe fait une loi de ne point diſpoſer de mes enfans, & de ne rien réſoudre d'eſſentiel ſur tout ce qui les concerne ſans votre agrément, je croyois toutefois pouvoir lui être garant que vous vous feriez, ainſi que moi, un honneur & un devoir de vous conformer aux intentions de Leurs Majeſtés : que je déſirois ſeulement que, l'ouverture de la campagne devant ſe faire dans très-peu de tems, & ma fille étant ſi jeune encore, on voulût bien différer ce mariage juſqu'à mon retour, dans l'eſpérance qu'il ne vous ſeroit pas impoſſible d'y aſſiſter. M. de Lauſane m'a paru très-ſatisfait de ce délai. Puiſſe-t-il ne pas avoir deſſein de le faire ſervir à rompre une union, dont je ſens plus que jamais tout le prix !



LETTRE,

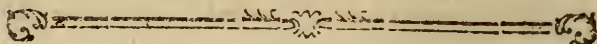


LETTRE XIX.

Du Marquis au Comte & à la Comtesse.

NE craignez pas, mon fils, que je désavoue les projets que vous aurez formés. Depuis long-tems nos vues, nos sentimens sont les mêmes ; & vous ne pouvez plus rien vouloir, que je n'aye désiré le premier avec autant d'ardeur que vous. J'ai déjà marqué à Emilie le tendre intérêt que je prenois au Chevalier. Je n'ai pas craint de lui dire, combien, s'il devenoit un jour plus conséquent & plus sage, il me seroit doux de le voir l'époux de Julie. Recevez donc, mes chers enfans, tous mes pouvoirs, & toutes les bénédictions d'un père, qui ne cesse de rendre grâces au Ciel de lui avoir donné des enfans tels que vous.





LETTRE XX.

Du Comte de Valmont au Marquis.

JE n'ai point perdu de vue, mon père, le conſeil que vous m'avez donné dans une de vos lettres, de me faire, s'il ſe pouvoit, un ami, qui, vivant dans le monde ſans y tenir, n'ayant par ſa ſituation ni les préjugés des Grands ni ceux des riches, connoiſſant aſſez les hommes pour pouvoir leur être utile & voulant bien l'être, mais ſans prétentions pour lui-même, content d'un état médiocre, & s'eſtimant heureux de n'être point obligé d'en ſortir, me fît part, dans des circonſtances critiques, de ſon expérience, de ſa ſageſſe & de ſes lumières, me montrât la vérité dans tout ſon jour, parmi toutes les préventions qui tendent à nous en écarter, vous ſuppléât en quelque ſorte à mon égard dans bien des momens, & pût, s'il étoit néceſſaire, me ſuppléer un jour auprès de mes enfans.

Je ſentois le beſoin d'un tel ami de-

puis que j'avois le malheur d'être éloigné de vous. Mais des amis de ce caractère se rencontreat si difficilement! Je craignois d'y être trompé ; d'avoir à me défendre, par la suite, de l'orgueil secret & des vues personnelles de celui dans lequel j'aurois placé ma confiance. Je craignois qu'après l'avoir choisi dans une condition inférieure à la mienne, (puisqu'autrement il ne pouvoit remplir qu'une partie de l'objet que je me proposois), il ne se fît de mon amitié un trafic d'intérêt ou de vanité. Dans cet état de perplexité, j'examinois, j'étudiois tous ceux qui sembloient avoir quelque rapport à mes vues. Je n'en trouvois pas qui y répondissent comme je le désirois : je n'appercevois, dans la plupart, ni une façon de penser assez noble, ni un discernement assez exact, ni des principes sur lesquels je pusse faire un assez grand fonds. Leur langage n'avoit point ce ton de franchise & de vérité, cet air mâle & ferme, qui promet dans un ami une critique sévère de nos défauts, & assez de courage pour ne pas se lasser de nous les dire. Souvent aussi, avec un ca-

ractère de droiture & des principes de Religion, il leur manquoit cette connoissance profonde du cœur humain, que le seul usage du monde ne donne pas, qui ne s'acquiert point sans beaucoup de réflexion, & sans laquelle cependant presque tous les conseils portent à faux, ou ne prennent pas sur notre esprit assez d'autorité & de crédit pour nous engager à les suivre. Plus souvent encore je ne remarquois point en eux cette aménité, ce charme de la douceur & de la bienveillance, qui nous rend la vertu aimable, en nous rendant cher celui qui nous en offre les leçons. C'étoit sur un militaire, plus que sur tout autre, que je voulois fixer mon choix, espérant y puiser plus de ressources pour moi, pour mes enfans, & en particulier pour le Baron.

Après bien des recherches, & lorsque je commençois à me rebuter de leur peu de succès, une Providence attentive à mes besoins a daigné enfin seconder mes intentions. Dans le Corps où est mon fils, & dans sa Compagnie, est un ancien Officier, nommé Verzure, généralement

eſtimé pour toutes les qualités de l'eſprit & du cœur qu'il poſsède au plus haut degré. Dans une viſite qu'il eſt venu rendre au Baron, je l'ai vu, je l'ai entretenu; & dès le premier inſtant je n'ai pas eu de peine à le juger. Son abord ſimple, noble, & aiſé; ſon air affable & prévenant, ſans avoir rien de trop vif ni de trop empreſſé; ſes diſcours ſans apprêt & ſans art, mais pleins de juſteſſe & de préciſion; toutes ſes manières, auſſi naturelles, auſſi vraies que ſes penſées & ſes expreſſions, peignoient le fond de ſon ame, & confirmoient à mes ieux la vérité des éloges qu'on lui prodiguoit. Je crois qu'avec les ſentimens d'eſtime & de confiance qu'il m'inſpiroit, je me ſerois ouvert à lui dès le premier entretien, comme à un ſecond M. Dorval, ſi, lorſqu'on m'avoit vanté ſon mérite, on ne m'avoit pas ajouté, que, quoique né pour la ſociété, dont il eût pu faire les délices & l'ornement, il s'en étoit ſéparé, autant que ſon état & les bienſéances pouvoient le lui permettre, & n'avoit plus de liaiſon intime avec perſonne. Ce

caractère particulier, que tout le monde lui connoiſſoit, & qui ne diminuoit en rien le reſpect qu'on avoit pour lui, m'étonnoit par le contraſte qu'il formoit avec cet extérieur engageant & facile qu'il faiſoit paroître; je n'oſois m'avancer, par la crainte même de l'éloigner davantage, & je remis à un autre moment à ſonder ſes diſpoſitions les plus ſecrètes.

Je fus le voir avec mon fils. Son ſéjour ordinaire eſt à la campagne. Une petite maiſon à quelques lieues de Paris, un enclos aſſez vaſte, & au dehors quelques arpens de terre, forment en bien fonds tout ſon domaine. Une ancienne Gouvernante, un valet jeune encore, qu'il traite avec bonté, & qui paroît le ſervir avec autant d'affection que de reſpect, un vieux jardinier qui en eſt le père, compoſent tout ſon domeſtique. Il donne lui-même tous les jours quelques heures à cultiver les fleurs & les fruits de ſon jardin. Près de ſa maiſon, qui eſt à quelque diſtance du village, eſt une grande ferme, appartenante à l'Abbaye de..... & plus loin un petit bois qui en

dépend, & où il va chercher dans les beaux jours de l'été de l'ombre & de la fraîcheur. Autour de lui sont des côteaux rians, dont l'aspect borne d'assez près son horizon, sans que sa retraite en paroisse moins agréable. Les bustes de quelques grands hommes, tels que ceux de Turenne, de Faber, de Catinat, de Fénélon; des estampes & des tableaux des meilleures écoles, qui retracent, ou des jeux champêtres, des fêtes de village, les travaux de la campagne, ou des traits d'humanité & de bienfaisance, ou des exemples attendrissans de piété & de Religion; une bibliothèque peu nombreuse, mais au choix de laquelle le goût, la sagesse & les mœurs ont présidé, sont l'unique ornement de cette demeure, & en font toute la richesse. Cette maison est celle d'un Sage, & rappelle, moins encore par sa petitesse * que par les dispositions de

* On faisoit un reproche à Socrate de ce qu'étant dans le cas de recevoir les citoyens les plus considérables d'Athènes, il avoit une si petite maison : *Plût au Ciel*, répondit il, *que je la visse remplie de vrais amis !*

celui qui l'habite, le ſouvenir de la maiſon de Socrate.

M. de Verzure vint au devant de nous dès qu'il nous apperçut, & avec ce ton de ſimplicité & de nobleſſe qui lui eſt propre, il nous fit l'accueil le plus obligeant. Encouragé par cette réception, je lui demandai, après un entretien que je ſouhaitois de prolonger, la permiſſion de venir interrompre quelquefois ſa ſolitude, & de lui amener le Baron. Monſieur, me répondit-il en me prenant la main, comme ſi nous nous fuſſions connus depuis long-tems, je ne vous dirai pas que la demande que vous me faites m'honore; je ſens aſſez la valeur des termes, pour ne pas me ſervir de celui-ci vis à vis d'un homme qui penſe comme M. de Valmont: mais je ne craindrai point de vous dire que l'eſtime dont j'étois prévenu à votre égard, n'a pas eu moins de part à la viſite que je vous ai faite, que l'obligation de rendre à M. le Baron celle que je lui devois. Il y a trop de conformité dans nos ſentimens, pour que je ne déſire pas d'être lié plus étroitement avec vous. On vous aura parlé de mon goût

pour la retraite. Ce goût n'eſt point en moi l'effet de la miſanthropie : il eſt le fruit d'une longue & tardive expérience, & de l'horreur que j'ai toujours eue pour le vice & pour l'impoſture. La vérité & la vertu ſont ſi rares parmi les hommes ! La préſence de M. votre fils ne m'empêchera pas de vous ouvrir mon cœur : à ſon âge, il ne peut que gagner au récit que je vais vous faire.

Privé de ma mère, preſque au ſortir de mon enfance ; élevé au fond d'une province ſous les ieux d'un père, qui n'avoit d'autre ſoin que celui de me former lui-même à la Religion, à la probité, & à tous les principes du véritable honneur, ne connoiſſant d'autre ſociété que celle de quelques vieux militaires, retirés comme lui, & qui avoient ſon même caractère de bonté & de droiture, je ne me figurois pas que le monde pût être différent de ce qu'il étoit autour de moi. Je liſois peu, & ne réfléchiſſois pas aſſez pour tirer, de mes lectures, des lumières qui puſſent me détromper d'une ſi douce erreur. Le peu de Livres qui me tomboient

entre les mains, étoient d'ailleurs de nature à m'y confirmer : ils ne m'offroient pour la plupart que les coutumes & les mœurs de l'ancienne Chevalerie. Quelques exercices convenables à un Gentilhomme remplissoient une partie de ma journée. Après eux, la chasse étoit mon occupation la plus ordinaire, & toutes mes leçons de morale consistoient dans les avis d'un père tendre, & dans le bien que je voyois faire. Cette vie innocente & paisible ne fut pas de longue durée. Mon père mourut avant que j'entrasse au service. A cette époque tout changea pour moi. Un oncle, qui devenoit mon tuteur, & qui, n'ayant point d'enfans, se proposoit depuis long-tems de m'adopter pour son fils, vint me chercher & m'emmena à Paris. Il étoit Ecuyer du Prince de.... dont il avoit su gagner la confiance, & dont il partageoit en courtisan les intrigues & les plaisirs. Il me présenta à lui, comme un jeune homme qui ne demandoit qu'à être formé, & dont il pourroit un jour tirer parti. Le Prince s'amusa beaucoup de ma naïveté & de ma franchise. Satisfait cependant de quelques

ſaillies qui annonçoient en moi de la vivacité & une ſorte d'eſprit, me trouvant une taille avantageuſe, une figure aſſez noble; & content d'ailleurs de ce que ma phyſionomie ſembloit lui promettre, il me recommanda aux ſoins de mon oncle, qui prétendoit ſe faire honneur auprès de lui du nouveau genre d'éducation qu'il alloit me donner. Il commença par me choiſir les Maîtres les plus propres à me former le goût, & à me faire acquérir en peu de tems les connoiſſances qui m'étoient les plus néceſſaires. Mes progrès à cet égard parurent répondre à ſon attente; mais elle fut cruellement trompée ſur tout le reſte. Il s'étoit chargé de m'inſtruire lui-même dans ce qu'il appeloit la ſcience du monde. Ses leçons, préſentées d'abord avec aſſez de ménagement pour ne pas alarmer ma délicateſſe, mais devenues moins équivoques de jour en jour, contrarioient toutes celles que j'avois reçues de mon père. Une complaiſance envers les Grands, qui devoit aller juſqu'à la ſervitude; une déférence aveugle à leurs volontés & à

leurs caprices ; l'attention à prévenir ſans ſcrupule tous leurs déſirs ; l'art de charmer leur ennui, de flatter leur amour-propre, de nourrir leurs paſſions, ou de les faire naître au gré de mes intérêts ; la diſſimulation la plus profonde ; l'éloignement de toute vérité ; l'oubli de tous principes ; une très-bonne opinion de moi même, qui fît valoir à leurs ieux mes talens, mes reſſources, & mes lumières ; un ton de confiance, qui me mît en état de les maîtriſer ſans qu'ils s'en apperçuſſent ; un manège adroit ; une politique ſourde ; de longs circuits, qui les ramenaſſent sûrement à mes vues, lorſque j'aurois l'air d'entrer le plus ſervilement dans les leurs ; pour le dire en un mot & ſans adouciſſement, un mélange de baſſeſſe & d'orgueil : tel étoit le plan qu'on me traçoit pour que je parvinſſe à jouer un rôle auprès d'eux, & ſur-tout auprès du Prince dont je devois briguer la faveur.

Ces leçons me rempliſſoient d'étonnement & d'horreur ; & j'étois trop ouvert & trop franc, pour déguiſer l'impreſſion qu'elles faiſoient ſur moi. Non, Monſieur, dis-je un jour avec un air d'*indi-*

gnation & d'un ton ferme & aſſuré : non, jamais cette Morale ne ſera la mienne ; elle répugne trop à mon cœur ; elle eſt trop oppoſée à celle de mon reſpectable père. Si je pouvois l'adopter un ſeul moment, je croirois entendre ſon ombre plaintive s'élever contre moi, & me demander compte des principes & des exemples qu'il m'a donnés. Jeune homme, repartit mon oncle en riant de ma ſimplicité, l'ombre de ton père penſe bien à toi. J'ai pitié des préjugés dont il a bercé ton enfance. Sois donc un être bizarre & inutile dans la ſociété ; reſte confondu dans la foule des imbécilles & des miſérables ; va languir dans ta noble chaumière, ſans fortune & ſans gloire. Ah ! plutôt, m'écriai-je, plutôt mille fois y retourner ſans nom, ſans crédit, & ſans richeſſes, que de les acheter par le vice & par l'impoſture ; plutôt y paſſer le reſte de mes jours obſcur & ignoré, plutôt n'être rien, que de ramper honteuſement pour m'élever, que de devenir un homme important, en ceſſant d'être honnête & vrai, & en me rendant mépriſable ! Ces réponſes libres & tranchantes

euſſent indiſpoſé pour toujours mon oncle contre moi, s'il n'eût été retenu par un ſecret penchant pour l'unique reſte de ſa famille.

Le Prince, de ſon côté, cherchoit à s'aſſurer par lui-même de l'effet que produiſoit en moi cette éducation tant vantée qu'on s'étoit flatté de me donner. Il m'admettoit par intervalles à des parties de chaſſe, où je pouvois me montrer tel que j'étois ſans gêne & ſans contrainte. Il m'adreſſoit ſouvent la parole, il me queſtionnoit; & j'en profitois pour lui repréſenter les vœux & la misère des pauvres payſans, les vexations qu'on leur faiſoit éprouver en ſon nom, les pertes innombrables qu'on leur faiſoit ſupporter, le joug dur & tyrannique qu'on impoſoit à tant d'hommes pour ſatisfaire aux plaiſirs d'un ſeul homme. Le Prince, étonné de ce langage, me regardoit; il ſembloit quelquefois ſourire à ma ſincérité. Mais trompé à l'inſtant même par les flatteurs qui l'environnoient, il prenoit en dédain mes prétendues rêveries, & vouloit bien me faire grâce, en faveur de mon oncle, de la hardieſſe que j'a-

vois eue de plaider devant lui la cauſe de l'Humanité. Laſſé enfin de ce qu'il appeloit la ſauvagerie & les algarades de ſon neveu, il me bannit de ſa préſence, en lui diſant que l'unique parti qu'il eût à prendre, étoit de me faire entrer dans la Gendarmerie; & que, par conſidération pour lui, il voudroit bien m'y protéger. Le Prince ne tarda pas à être obéi, & en effet on m'avança au bout de quelques années.

Un mariage très-avantageux pour moi étoit ſur le point de ſe conclure. J'aimois la perſonne que je devois épouſer, & je croyois en être aimé. Elle ſe flattoit que le crédit de mon oncle me mèneroit beaucoup plus loin; mais il encourut la diſgrâce du Prince, & en mourut de chagrin. Un ami, ſur lequel je comptois autant que ſur moi-même, ſe mit ſur les rangs pour ſolliciter en ſon nom une compagnie qui m'avoit été promiſe; il l'obtint, & fit réuſſir en ſa faveur le mariage que je me croyois au moment de contracter. Je me vis ainſi trahi tout à la fois ſur les deux objets qui m'intéreſ-

ſoient le plus vivement, & par les deux perſonnes qui m'étoient les plus chères.

Comme la guerre venoit de finir, pour faire diverſion à ma douleur, je demandai la permiſſion de voyager. Je vendis ce qui me reſtoit des biens de mon père & de ceux de mon oncle, qui, n'étant riche que des penſions qu'on lui faiſoit, me laiſſoit une ſucceſſion très-modique. Après avoir placé en viager une partie de mes fonds, j'en employai une autre partie à voyager dans les différentes Cours de l'Europe. De retour en France, j'y fis de nouvelles connoiſſances; je crus y avoir acquis de nouveaux amis; & j'y éprouvai, au bout de quelques années, de nouvelles trahiſons. Mon trop de franchiſe, dont je n'avois point perdu l'habitude, en me conſolant en ſecret de mes malheurs, m'en attiroit de plus grands encore. Une fois entre autres, je fus traité en criminel d'Etat, pour avoir dit à un homme en place une vérité que je croyois néceſſaire. Las des hommes, parce que juſqu'ici, me dit M. de Verzure, je n'avois point eu le bonheur d'en rencontrer qui euſſent

vos principes ; résolu de les fuir, sans cesser de les aimer ; ne voulant d'autre liaison avec eux que celle dont mon état ne me permettoit pas de me dispenser ; je me suis ménagé cette retraite, d'où je ne sors que très-rarement, & où je fais mon unique étude, de la Religion, de la Nature, & de moi-même ; plus heureux maintenant, si vous & M. le Baron, vous venez quelquefois la partager avec moi !

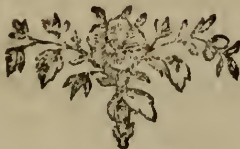
Je témoignai à M. de Verzure combien cette offre me flattoit, & usant de la même franchise dont il avoit usé envers moi, je lui fis part des conseils que vous m'aviez donnés. Je lui dis combien je désirois ardemment de trouver un ami tel que lui, & combien je me félicitois de l'avoir rencontré. Je lui demandai aussi son amitié pour mon fils, & je le priai de lui tenir lieu d'un second père. Il me le promit, & nous nous séparâmes avec une égale impatience de nous revoir. Il m'a prévenu peu de jours après. Depuis ce tems, je ne cesse de cultiver, de concert avec le Baron, un ami qui nous est si essentiel à tous deux. C'est auprès de lui que je

vais chercher, dans les cas pressans & difficiles, les lumières dont j'ai besoin. C'est avec lui que je vais me délasser du triste & dégoûtant spectacle des vices & des passions des hommes. Je lui parle souvent de vous avec Emilie, qui le goûte autant que moi. Il nous soutient, il nous console de votre absence, & nous fait puiser dans ses entretiens une force nouvelle. La sagesse de ses principes, jointe à la connoissance qu'il a du cœur humain, rend ses avis toujours sûrs & son commerce vraiment utile. Le Baron a conçu pour lui la plus grande estime & le plus tendre attachement. Il lui communique ses réflexions, ses études; il lui a même fait part des secrets de son cœur. Un tel confident ne peut que servir à épurer de plus en plus ses sentimens, & à fortifier son goût pour la vertu.

Tout se prépare pour l'ouverture de la campagne. M. le Maréchal de..... va commander en Al.... Deux autres corps de troupes sont destinées à garder nos frontières. Le dernier, le moins considérable des deux, sera placé à quelque distance

de l'autre, de manière qu'il puiſſe s'en rapprocher aiſément, ſi leur jonction devenoit néceſſaire, ou prêter les mains à la grande armée, ſi nous nous trouvions moins en force de ce côté-là. Il n'eſt pas décidé ſi je continuerai à ſervir ſous le Maréchal : c'eſt ce qui pourroit m'arriver de plus favorable, par l'amitié qu'il a pour moi. Les deux autres Généraux ne ſont point encore nommés, ce qui occaſionne bien des intrigues & des mouvemens à la Cour.

Les ennemis paroiſſent vouloir faire les plus grands efforts pour réparer les mauvais ſuccès qu'ils ont eus dans la dernière campagne, & nous forcer à une paix moins avantageuſe que celle à laquelle nous avons droit de prétendre.





LETTRE XXI.

Du Marquis à son Fils.

JE n'ai pas voulu différer, mon cher fils, à te marquer la joie que je ressens du don inestimable que le Ciel a daigné te faire, dans la personne de M. de Verzure. Tel que tu me le dépeins, il est l'ami qu'il te falloit ; & quel honneur pour toi, qu'il t'ait jugé digne d'être le sien ! C'est maintenant que tu trouveras au besoin un censeur exact & fidèle, qui, persuadé de ton amour pour le vrai, fera briller à tes ieux la lumière, lors même qu'elle viendroit à contrarier tes penchans ; qui, peu occupé du soin de plaire, n'ambitionnera auprès de toi d'autre avantage, que celui de t'être utile ; qui, t'aimant pour toi-même, se croira payé de son attachement & de ses services par le bien qu'il te verra faire. Si cependant, comme j'ai lieu de m'en flatter, M. de Verzure ne peut avoir par la suite rien d'essentiel à te dire, que ton cœur géné-

reux & ſincère ne t'ait dit avant lui ; ah ! du moins il te confirmera dans tes réſolutions ; il te ſoutiendra dans tes nobles projets, & t'inſpirera le courage néceſſaire pour les bien remplir.

Je fonde ſur lui les mêmes eſpérances, & de plus grandes encore, par rapport à ton fils. Tu ne feras pas toujours le maître de l'avoir à tes côtés, ſur-tout à l'armée : c'eſt là toutefois que ſe rencontrent, pour la conduite & les mœurs d'un jeune homme, les plus grands périls. C'eſt là qu'en bien peu de tems ſes principes s'altèrent, que ſon caractère ſe dément, qu'une répétition conſtante de fauſſes maximes change inſenſiblement ſa manière de penſer, que la continuïté des mauvais exemples & la crainte du ridicule deviennent pour lui une ſéduction de tous les momens, ſi, dans ſon Corps, il n'a pas, pour ſoutien & pour guide, quelqu'un dont la réputation ſoit bien établie, dont l'âge, dont la vertu, long-tems éprouvée, inſpirent une ſorte de vénération, & qui couvre de ſon ombre le diſciple confié à ſes ſoins.

Eh ! pour le Baron, quel plus digne soutien, quel plus sage Mentor, que M. de Verzure !

La petite maman est enchantée, par rapport au Baron, qu'elle appelle toujours son fils, de la découverte que tu viens de faire. En lisant avec moi la dernière lettre qu'Emilie m'a écrite, elle s'est presque fâchée de l'espèce de critique que tu semblois faire, des projets d'union dont elle nous a entretenus tant de fois, & qui flattent si sensiblement son amitié pour nous. Elle étoit tentée de croire que la nouvelle perspective qui s'ouvroit devant toi, te faisoit ambitionner pour ton fils, un autre parti que sa chère Hortense. Voilà les gens de Cour, s'est-elle écriée dans un premier mouvement de dépit; & elle a laissé tomber quelques larmes. J'ai continué à lire. Le sombre nuage qui s'étoit répandu sur son front, s'est bientôt dissipé; la joie a brillé dans ses ieux; elle s'est accusée elle-même de trop de vivacité, & en m'embrassant, elle s'est réconciliée avec toi.

Je ne puis d'ailleurs qu'approuver ta

façon de penſer. Ce ne ſont point ces alliances que forment la politique des pères & leur fauſſe prévoyance, qui font pour l'ordinaire le bonheur des enfans. Combien n'as-tu pas vu, cher Valmont, de ces mariages ſi propres à flatter l'orgueil des familles, n'offrir dès les premiers jours que des caractères diſcordans, que des cœurs mal aſſortis; & au lieu des avantages qu'on s'en promettoit, n'enfanter que des ſcandales, des diviſions, & des haines! Il faut ſans doute qu'il n'y ait pas trop de diſparité entre les conditions, ni peut-être même trop de diſproportion entre les fortunes; mais lorſqu'après tout les familles ſe conviennent, le plus ou moins de décoration & de richeſſes ne doit pas balancer, ce me ſemble, la convenance des inclinations, des caractères, & des mœurs. Tu n'ignores pas qu'Hortenſe eſt par ſon père d'une Maiſon très-ancienne; que par ſa mère elle tient à celle d'Emilie; que ſa fortune s'eſt accrue des grands biens qu'avoit acquis M. Dorval. Hortenſe a été formée ſous nos ieux; elle a été élevée avec ton

fils; leurs cœurs paroiſſent faits l'un pour l'autre; & je crois, Valmont, que toutes ces circonſtances réunies ne peuvent faire qu'un heureux mariage. Celui du Chevalier de Lauſane avec Julie a quelque choſe de plus favorable dans les idées d'un certain monde; mais il ne ſauroit me flatter davantage, & je les déſire tous deux avec un égal empreſſement.



LETTRE

LETTRE XXII.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

J'ADMIRE, mon père, la modeste & sage tranquillité de mon mari, dans un moment où tout s'agite, où tout fermente autour de lui. Tandis que ceux qui se sentent appuyés par leur crédit ou par leur naissance, quoiqu'ils soient les moins distingués par l'éclat ou par l'ancienneté de leurs services, briguent à l'envi l'honneur du commandement; Valmont, que les plus vieux Militaires en jugent digne, & que le Maréchal lui-même a désigné comme celui qui méritoit le mieux d'y prétendre, s'éloigne de tout ce qui pourroit le lui procurer. Il fait moins assidument sa cour, depuis qu'il sait qu'il pourroit être question de lui. Il fréquente moins ceux, qui, dans le Conseil, seroient le plus disposés à lui accorder leur suffrage. Lorsqu'on lui parle des titres qu'il s'est acquis, il rejette ses succès sur l'expérience & les lumières du Maréchal,

qui dictoit ſes opérations, & ne craint pas d'avancer qu'il n'a point appris aſſez long-tems à obéir, pour ſe croire en droit de commander. Il ne conçoit pas, me dit-il entre nous, comment on peut prendre ſur ſoi le ſort de tant d'hommes, & peut-être celui de tout un Empire, ſans y être forcé par l'autorité.

Cependant la Vicomteſſe, qui ne laiſſe paſſer aucune occaſion de ſe faire valoir auprès de lui, s'intrigue & agit fortement en ſa faveur. Beaucoup plus conſtante dans ſes goûts, que je ne l'aurois cru & qu'il n'eût été à déſirer, elle ſemble s'être fait un point d'honneur d'enchaîner Valmont, qui met tous ſes ſoins à l'éviter. Dans un dernier entretien qu'elle a ſu ſe ménager avec lui, quoiqu'en ma préſence & ſous un prétexte aſſez plauſible pour qu'il lui fût impoſſible de s'y refuſer, elle employa auprès de lui l'amorce la plus flatteuſe pour un cœur qui ne ſeroit pas auſſi bien préparé que l'eſt le ſien. Vous bornez trop vos vues, lui dit-elle. Eh ! pourquoi tant d'indifférence pour des honneurs qui vous ſont dus ?

Le choix dont on s'occupe si sérieusement à la Cour, ne doit tomber que sur vous. La plus saine partie du Conseil est dans vos intérêts. Que dis je ? Il dépend de moi de vaincre le seul obstacle que vous ayez à surmonter. C'est M. de Lausane qui empèche que vous ne soyez nommé : c'est lui qui, par son crédit, arrête tous les effets de la bonne volonté que le Roi vous a témoignée jusqu'ici. Je me flatte de conserver sur l'esprit du Vicomte assez d'empire, pour changer encore sur cet article ses dispositions à votre égard, comme je me félicite de l'avoir fait par rapport au mariage de son frère avec Mademoiselle de Valmont. Il me suffit aujourd'hui, cher Comte, pour vous ouvrir la carrière la plus brillante, de consulter mon cœur. Votre sort est entre mes mains. Tant pis, Madame, lui répondit Valmont avec un sang froid auquel elle ne s'attendoit pas. Tant pis, reprit-elle d'un air déconcerté !..... Oui, Madame, & je ne craindrai pas de le répéter. J'honore votre sexe : de grands exemples m'apprennent, qu'il peut com-

mander avec succès & régner avec gloire. Mais quand la Providence ne l'appelle pas à gouverner, ce n'est point lui qui doit nous donner des Généraux ou des Ministres, qui doit les faire ou les défaire à son gré; & nous serions trop à plaindre, si de petites intrigues de Cour, des liaisons de goût & de caprice, de petites vues étroites & bornées, devoient fixer le choix qui nous importe le plus. C'est sur un bon Général, sur un sage Ministre, que reposent la sûreté & le bonheur d'un Etat; c'est donc aux plus dignes qu'il convient d'en accorder les fonctions & les honneurs, & non à ceux qui réussiront le mieux à vous intéresser & à vous plaire. — Mais, Monsieur, si nos goûts sont d'accord avec le mérite? — Il faut, Madame, en laisser le discernement à ceux qui sont faits pour en juger. Sous un Prince tel que le nôtre, & sous des Ministres aussi éclairés, le vrai mérite se produira assez de lui-même. —Cependant, Monsieur, est-il impossible que le Prince se laisse prévenir? Malgré la sagesse de ses lumières, le crédit

de M. de Lauſane, par exemple, ne peut-il pas influer ſur ſes déterminations ? Ne peut-il pas nuire au vrai bien que nous devons tous nous empreſſer de procurer ? — Il y nuira moins, Madame, que vos empreſſemens, beaucoup moins que les préventions auxquelles vous vous livrez ; & puiſqu'enfin il eſt queſtion de faire tomber le choix du commandement ſur ceux qui le méritent le plus, M. de Lauſane ne ſauroit-il trouver parmi tous nos Officiers Généraux quelqu'un qui y prétende à plus juſte titre que moi ? — Ce langage, Monſieur, eſt digne de vous ; il prouve mieux que tout ce que je pourrois dire, que nos goûts ſont quelquefois raiſonnables, & que notre choix n'eſt pas toujours une affaire de préjugé. Mais, cher Comte, parlons avec une entière franchiſe ; ſi mon goût eſt à vos ieux une foibleſſe, n'eſt-elle pas bien pardonnable ? aux ieux d'une épouſe auſſi tendre que l'eſt Madame de Valmont, ne porte-t-elle pas ſon excuſe avec elle ? & votre propre délicateſſe devroit-elle ſi fort s'en alarmer ? Ah ! je vois trop ce qui vous arrête,

Lorſque vous refuſez le ſervice que je veux vous rendre, convenez-en de bonne foi, c'eſt que vous ne voulez rien devoir à mon amitié pour vous. — Vous n'ignorez pas, Madame, quelle eſt ma façon de penſer; & y eût-il encore plus à perdre ou à gagner pour moi, je ne la trahirois pas. Il eſt vrai que trop de bonté de votre part me feroit craindre de me trouver engagé à trop de reconnoiſſance. Ce n'eſt pas qu'un ſentiment ſi doux pût jamais être à charge à mon cœur; mais j'aime mieux en effet qu'il ne vous doive rien, que de vous laiſſer la moindre idée que vous puiſſiez quelque jour en rien attendre de plus. J'ajouterai, pour achever de m'expliquer avec vous ſans détour, que, bien loin de ſouhaiter le commandement que vous m'offrez, je le redoute; & que je m'eſtimerai trop heureux, d'apprendre encore à ſervir ſous quelqu'un de plus inſtruit que moi. Voilà, Monſieur, reprit la Comteſſe avec dépit, un langage bien ſingulier! Il faut que ce ſoit vous, pour que je puiſſe croire à tant de modeſtie & de déſintéreſſement. Eh!

quel eſt l'homme qui ne ſaisît avec empreſſement une ſi belle occaſion de faire valoir ſes talens, & de ſervir avec honneur ? A vous entendre, vous refuſeriez auſſi le bâton de Maréchal de France, ſi je pouvois en diſpoſer.—Oui, Madame; & la première raiſon que j'aurois de le refuſer, c'eſt que je ne l'ai pas mérité. — Et la ſeconde, Monſieur ? — Diſpenſez-moi de vous la dire. — En effet, d'après ce que vous m'avez déjà dit, elle eſt facile à deviner. En vérité, Monſieur, vous avez juré de me rendre votre plus cruelle ennemie. Ah ! ma petite maman ! ajouta-t-elle en ſe levant, quel homme ſauvage vous avez pour mari ! Eh bien, Monſieur, reprit-elle en acceptant ſa main pour deſcendre, j'aurai l'eſprit mieux fait que vous ; je vous ſervirai malgré votre refus ; & il viendra peut-être un jour où vous ne craindrez pas d'avouer tout ce que vous me devez. Elle lui ſerra la main, & deſcendit avec lui.

Quelles mœurs ! grand Dieu ! & quel ſiècle que le nôtre ! Voilà ce que ſont, dans les conditions les plus relevées, tant

de femmes dont on vante les charmes ! Et quels charmes peuvent s'allier avec ſi peu de décence ? Eh quoi ! elles ne ſavent donc plus ce qui eſt dû à leur ſexe, ce qu'elles ſe doivent elles-mêmes ? Elles ſe chargent de toutes les avances, elles qui ſont ſi peu nées pour en faire, & qui ſe rendent déjà ſi coupables, dès qu'elles ſouffrent qu'on leur en faſſe impunément. Quoi ! rien n'eſt donc un frein pour elles ! L'union la plus ſainte, les engagemens les plus ſacrés, ne diſent plus rien à leur eſprit ni à leur cœur. La préſence même d'une tendre épouſe, d'une mère de famille, ne leur imprime aucun ſentiment de reſpect. O ma Julie ! puiſſes-tu n'être jamais liée avec des femmes d'un ſemblable caractère ! Hélas ! ſi elles ſavoient du moins combien elles ſe dégradent, un reſte de fierté les défendroit peut-être de tant d'aviliſſement & de baſſeſſe.

Auſſi, mon père, ce ne ſont point leurs attraits que je crains pour mon mari. Je ne crains pas même pour lui ces offres ſéduiſantes, dont l'appât eſt

ſi dangereux pour des ames vulgaires : la ſienne eſt à l'épreuve de l'enchantement des richeſſes, des titres, & des honneurs. Mais ce que je ne ceſſe de craindre pour les ſuites, ce ſont les excès de la vengeance dans un cœur vicieux & paſſionné, où la haine la plus violente tient de ſi près à l'amour. Je ne porte qu'en tremblant mes regards ſur l'avenir. J'y vois une femme artificieuſe & hautaine, ſe livrer à tout le reſſentiment d'une paſſion mépriſée, faire jouer tous les reſſorts de l'intrigue, employer peut-être toutes les noirceurs de la calomnie pour perdre l'homme juſte qu'elle n'aura pu vaincre, unir ſa haine à celle de ſon mari, maîtriſer cette ame foible dont elle ſait ſi bien plier à ſon gré toutes les volontés, &, abuſant de ſon pouvoir, faire payer à Valmont, par une chaîne de malheurs, tous les rebus qu'il lui aura fait eſſuyer. Triſtes preſſentimens, qui me forcent à la ménager, lorſqu'elle me paroît ſi peu digne de condeſcendance & d'égards ! Mon père ! joignez vos prières aux miennes. Que le Ciel,

en changeant ſon cœur, la préſerve elle-même de tous les maux qu'entraînent les paſſions; & que, devenue plus heureuſe & plus ſage, elle laiſſe Valmont jouir en paix du fruit de ſes vertus!





LETTRE XXIII.

De la même.

MADAME de Lauſane, en vantant ſon crédit, n'a point trop préſumé de ſon pouvoir. Elle a ſu triompher de la répugnance du Vicomte, & l'a forcé de ſe déclarer pour mon mari : tant il eſt aiſé, à une femme adroite & remplie d'attraits, de ſubjuguer un époux trop facile, malgré la contrariété des ſentimens & toute la réſiſtance qu'il peut faire ! Le Comte eſt nommé pour commander en chef les deux corps de troupes, ſur leſquels doit rouler une partie des opérations de la campagne, & dont l'un ſera au moins de vingt mille hommes effectifs, & l'autre de huit mille. Le moins conſidérable des deux aura ſon Commandant ſous les ordres de Valmont. La Reine, qui ne ceſſe de l'honorer de ſes bontés, & dont le cœur ſenſible & bienfaiſant ſe plaît à faire retomber, ſur mon mari & ſur moi, les marques obligeantes de l'eſtime & de l'a-

mitié qu'elle a toujours eues pour vous ; a été la première à lui faire son compliment. Tous les Courtisans s'empressent d'y joindre le leur. Quant aux militaires, moins accoutumés à se contraindre, leur joie est aussi sincère que l'étoient auparavant leurs vœux & leurs éloges. Il n'en est aucun, si l'on en excepte le Marquis de L....., qui ne se fît un plaisir de servir sous lui. Ce Lieutenant Général, de même date que mon mari, mais ancienne créature de Lausane, & qui, avec un caractère assez semblable au sien, possède toute sa confiance, espéroit que le Vicomte feroit porter sur lui un choix qu'il croyoit seul avoir mérité. Il se plaint hautement d'une préférence qui lui paroît injuste ; tandis que le Comte, par un sentiment tout opposé, voudroit pouvoir lui céder un honneur qu'il n'accepte qu'à regret. Le Roi, en lui donnant ce témoignagne si flatteur de l'opinion qu'il a de ses talens, ne lui a laissé d'autre parti à prendre que celui de l'obéissance. Dois-je me réjouir ou m'affliger d'un évènement si favorable en apparence à Valmont, mais en

effet ſi contraire à ſes déſirs ? Je ne lui connois que la noble ambition de ſe rendre utile ; & pourquoi faut-il qu'il redoute ſi fort ce qui va le mettre plus que jamais à portée de le devenir ? Si c'eſt une vertu d'être modeſte, ſi une ſage défiance de ſoi-même eſt le propre du vrai mérite, n'eſt-ce pas auſſi un excès dangereux de ne pas ſentir tout ce que l'on eſt capable de faire ? O, mon père ! je chéris trop, j'honore trop mon mari, pour lui chercher un défaut ! mais je lui voudrois, ce me ſemble, un peu plus d'eſtime de lui-même, lorſque je vois que tout le monde l'eſtime & le révère autour de moi. Pardonnez la chaleur de mon zèle ; s'il m'égare, il prend du moins ſa ſource dans la haute idée que j'ai de Valmont. Il y a des inſtans où je voudrois le voir dans les places les plus éminentes, parce qu'il en eſt digne ; où je voudrois le voir commander à l'univers, parce qu'il en feroit le bonheur. Je ne puis aſſez vous dire combien ſa gloire m'eſt chère. J'y tiens un peu trop peut-être ; & qui ſait ſi le Ciel ne m'en punira pas ?



LETTRE XXIV.

Du Marquis à la Comtesse.

J'ADORE, ma chère Emilie, les desseins de la Providence à l'égard de ton mari; & je ne désire autre chose, sinon que dans l'élévation comme dans l'abaissement, dans les succès comme dans les revers, il réponde dignement aux vues qu'elle a sur lui. Quant à toi, ma fille, je me bornerai pour le moment à t'éclairer sur ce zèle si ardent que tu fais paroître pour sa gloire. J'en loue le principe, & ne veux qu'en corriger l'excès. Il part sans doute de l'estime que tu as conçue pour ses vertus : crains toutefois, mon Emilie, les vœux inconsidérés qu'il t'inspire. Je ne te dirai pas que nous nous retrouvons tout entiers, sans le vouloir, dans ceux qui nous appartiennent & qui nous sont chers; que leur gloire ne nous intéresse si vivement, que parce qu'elle devient en quelque sorte la nôtre; & qu'il arrive ainsi, par un raffinement de vanité,

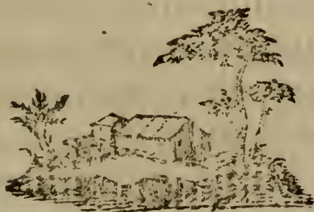
que nous désirons pour eux un éclat que nous craindrions pour nous-mêmes : des avis si utiles pour tant d'autres, ne sont pas faits pour toi. Mais songe que cette gloire, que tu ambitionnerois pour Valmont, n'est pas sans danger ; que, sans parler des soins qu'elle entraîne, des contradictions, des vicissitudes auxquelles elle nous expose, nous ne saurions trop appréhender l'ivresse à laquelle elle nous conduit. Heureux donc & vraiment sages, ceux qui lui préfèrent les avantages plus réels & plus sûrs d'une douce & tranquille obscurité ! Plus sage encore est celui, qui sait, comme Valmont, apprécier cette fumée de gloire, ce vain éclat de renommée, envisager de sang froid les dangers qu'il nous fait courir, & les affronter cependant lorsque le devoir l'exige ! J'aime bien mieux, après tout, que la gloire vienne le chercher & le contraigne à la recevoir, que s'il alloit au devant d'elle. Dans les transports de ton admiration pour lui, tu condamnes cette défiance de lui-même qu'il te fait paroître. Je n'ignore pas, ma fille, que dans le langage du

monde, on traite ce ſentiment de puſillanimité & de foibleſſe : mais je ſais auſſi que tous les hommes vraiment grands, vraiment dignes de nos hommages, ont eu cette ſage défiance en partage : je ſais que les grandes fautes ſont nées preſque toutes de la trop grande confiance dans nos forces; que, pour l'ordinaire, les hommes médiocres en tout genre ſont préſomptueux ; & que, comme tu l'obſerves ſi bien le vrai mérite eſt toujours modeſte.

Eh ! quand je ſerois forcé de convenir, d'après des exceptions aſſez rares, que quelques-unes de ces qualités qu'on appelle héroïques, ſe ſont ſouvent rencontrées avec une opinion avantageuſe de ſoi-même & un ſecret ſentiment de ſa ſupériorité; qu'ont-elles produit alors, qu'une ambition démeſurée, preſque toujours auſſi funeſte à ces prétendus héros dont elles ont ſignalé les exploits, que fatale au genre humain qui les a ſi follement admirées ? Avec moins de confiance & de préſomption, ils euſſent été des citoyens utiles & bienfaiſans ; & ils ſe ſont montrés, pour la plupart, des ſujets re-

belles, des tyrans au ſein de leur patrie, ou des conquérans homicides.

Laiſſe donc, ma chère Emilie, laiſſe à ton mari ſa modeſtie, ſon humble défiance. Cette vertu ne dégénère que dans des ames foibles; parce qu'y étant portée à l'excès, elle devient en elles un manque de générosité & de courage : mais dans Valmont elle ne fera que tempérer ſon amour ſi vif pour le bien, par la ſageſſe & la prudence.





LETTRE XXV.

Du Comte de Valmont au Marquis.

EMILIE vous a marqué, mon père, l'emploi que la Cour daignoit faire de moi; il me reste à vous apprendre les évènemens qui ont suivi la lettre qu'elle vous a écrite. Le Vicomte, en cédant à des sollicitations trop importunes & que je n'ai pas été le maître d'empêcher, avoit cru sans doute pouvoir se dédommager de la violence qu'il se faisoit, en me suscitant des embarras dont il me seroit difficile de me tirer; & peut-être en effet, sans M. de Verzure, l'appréhension trop vive des risques auxquels il m'expose, m'eût-elle entièrement découragé.

Lorsque le Roi m'eut contraint d'accepter le titre dont il m'honoroit, M. de Lausane accourut aussi-tôt pour m'en féliciter. Il ne me dissimula pas que c'étoit à lui que je le devois, & il me parla assez clairement des droits qu'il croyoit

avoir à ma reconnoissance *. Par respect pour les ordres du Prince, je ne voulus pas insister sur la nécessité qui m'avoit été imposée, ni me montrer indifférent au service que le Vicomte se flattoit de m'avoir rendu. Je me contentai de le remercier, & de lui témoigner l'empressement que j'aurois à saisir toutes les occasions de lui être utile. Il se retira, sans s'expliquer davantage; & peu de jours après, m'abordant avec tous les dehors de l'amitié & de la franchise : Je viens, me dit-il, vous offrir le plus sûr moyen de vous acquitter envers moi; mais n'ayant à vous parler que d'affaires qui nous sont personnelles, j'exige votre parole d'honneur que vous me garderez sur tout ceci un secret inviolable. Je crus, d'après ce qu'il m'annonçoit, ne rien risquer en le lui promettant. Ce secret étoit cependant un premier piége qu'il me tendoit. Nos

---

* M. de Lausane trouve sans doute plus commode d'oublier ce qu'il doit au désintéressement de M. de Valmont; & celui-ci paroît assez modeste pour ne pas s'en souvenir.

deux familles, reprit-il ensuite, vont bientôt n'en faire qu'une : ce que je viens vous demander pour mon frère, je vous le demande pour l'époux de Julie, pour vous-même ; & je vous en aurai néanmoins la même obligation, que s'il n'étoit ici question que de mon propre intérêt.

Ce début, fait avec tant d'art, m'alarma de la part d'un homme tel que Lausane. Je ne lui laissai rien entrevoir de mes craintes, & il continua ainsi : Le Roi n'ayant point encore nommé celui qui doit commander le second corps de troupes qui sera à vos ordres, c'est sur le Chevalier que je désire que vous fassiez tomber un choix si propre à l'avancer. Il ne me convient pas de le demander ; & c'est à vous seul que je veux qu'il en soit redevable. Prenez sur vous le soin de solliciter cette grâce sans qu'il le sache ; & je vous suis garant qu'elle vous sera accordée. La Reine, qui a si fortement appuyé l'alliance que nous devons contracter, est prévenue de la démarche que vous allez faire ; elle l'attend de vous, & m'a chargé de vous en instruire.

Ici, mon père, peignez-vous, s'il se peut, mon étonnement & ma douleur. C'est une injustice que M. de Lausane exigeoit de moi : & c'est la Reine, aussi sage, aussi équitable que bonne, la Reine, qui, dans tout le cours d'une si belle vie, n'a jamais rien voulu qui ne fût autant un acte de justice qu'un acte de bienfaisance ; c'est elle que le Vicomte osoit en quelque sorte associer à ses vues en la trompant, en lui déguisant tout ce qu'avoit d'odieux le plan qu'il s'étoit formé. Car enfin, quelque tendresse que j'eusse pour le Chevalier, je ne me faisois point illusion sur son mérite. Il en a sans doute ; mais pas encore assez pour lui donner droit de prétendre à un pareil grade ; il n'a point encore rendu des services assez importans pour lui servir de titres ; le sang dont il sort, quelque illustre qu'il soit, n'est point tel qu'il puisse faire oublier ce qu'on doit à des Officiers Généraux beaucoup plus anciens que lui.

Il n'en est point qui ne s'offensât avec raison d'une semblable préférence, elle ne paroîtroit que l'ouvrage de la brigue &

de la faveur : & voilà ce que le Vicomte n'avoit pas permis à la Reine d'appercevoir ; voilà ce qu'il vouloit faire retomber sur moi, & la première sorte d'épreuve par laquelle il vouloit me faire passer. Si je cédois, je devenois complice d'une injustice, & je me rendois injuste moi-même. Si je résistois, je fournissois contre moi des armes au Vicomte ; je risquois de déplaire à la Reine, prévenue comme elle l'étoit par M. de Lausane, à ma bienfaitrice, pour qui je sacrifierois mille vies si je les avois, mais jamais ma conscience ; je devois craindre d'aliéner l'esprit du Chevalier, qui m'intéresse par tant d'endroits, dont l'union avec ma famille fait ma plus douce espérance, & auprès duquel le Vicomte, en m'obligeant au secret, se réservoit le moyen le plus facile d'empoisonner mes intentions.

Toutes ces réflexions se présentoient en foule à mon esprit, tandis que M. de Lausane me parloit ; & il avoit tout dit, qu'occupé de tant de pensées diverses, je paroissois l'écouter encore. Feignant

d'être étonné de mon silence : Vous vous taisez, me dit-il ; trouvez-vous quelque difficulté à ce que je vous propose ? Oui, mon cher Vicomte, lui répondis-je ; il en est une qui me paroît insurmontable. Jugez de ma peine par l'extrême désir que j'aurois de vous obliger, & par tous les motifs qui me porteroient à le faire. — Quel est donc cet obstacle si difficile à vaincre ? — C'est que je ne saurois me permettre ce que je ne crois pas équitable ? & l'est-il que je sollicite pour le Chevalier, ce qui est dû à tant d'autres avant lui ? — Mais n'y a-t-il point d'exemples... — Il y en a peu ; & je suis persuadé que, si jamais on ne surprenoit la religion du Prince par de faux exposés, il n'y en auroit même pas, à moins de services bien signalés. Au reste, le Roi est le maître ; qu'il ordonne ; il peut compter sur notre obéissance : mais il ne le fera pas, pour peu qu'on l'éclaire, & ce ne sera point moi qui aiderai à le tromper. — Et la Reine ? — La Reine, Monsieur ! vous la connoissez aussi bien que moi, elle ne peut vouloir que ce qui est juste. — Ce que je vous

demande de concert avec elle, je l'ai cru tel. — Elle le croyoit aussi. Mais ne craignez pas, cher Vicomte, qu'en la désabusant je hazarde rien qui puisse vous compromettre. Les réflexions que je lui ferai faire à ce sujet paroîtront venir de vous; & en excusant votre amitié pour un frère, en citant même les exemples que vous pourriez alléguer en sa faveur, je lui dirai quelles sont les raisons qui vous déterminent à ne pas vous en prévaloir. Faisons mieux, reprit M. de Lausane; puisque je ne puis vaincre en vous ce nouveau genre de scrupule, assez singulier pour un Courtisan, laissez-moi le soin de me désister de ce projet auprès de la Reine, & qu'il ne paroisse pas que je vous en aye parlé. Souvenez-vous du secret que je vous ai demandé; c'est sans réserve que vous me l'avez promis. Vous l'étendez beaucoup trop loin, lui ai-je dit, si vous prétendez m'obliger à l'égard de la Reine, comme à l'égard du Chevalier. N'importe, je vous le garderai; & en cela du moins vous reconnoîtrez jusqu'à quel point vous pouvez compter sur moi.

moi. Mais, à votre tour, ne me compromettez pas. — Vous défiez-vous de moi? — La méfiance, cher Lausane, s'allie difficilement avec la franchise; mais observez que, si l'on savoit que je vous ai refusé, & que l'on prît mal ce refus, vous ne me laissez aucun moyen pour me défendre. — Soyez tranquille, Monsieur, vous n'en avez pas besoin: & il me quitta, d'un air assez peu satisfait pour me laisser tout à craindre.

Ce que je prévoyois ne tarda pas à se vérifier. Je me hâtai d'aller faire ma cour à la Reine: elle me reçut avec une sorte d'indifférence, qui, sans rien expliquer, ne m'apprenoit que trop qu'elle croyoit avoir à se plaindre de moi. Cette froideur si marquée sembloit se répandre jusque sur mon épouse. Emilie n'osoit lui en demander les raisons: & me trouvant si réservé, elle n'osoit me les demander à moi-même. Je souffrois, & ne pouvois parler. Je devinois assez sous quels traits on avoit su me peindre aux ieux de ma bienfaitrice, aux ieux de celle dont la bienveillance & l'estime m'étoient plus chères que tous

ſes bienfaits. Il m'étoit aiſé de comprendre que le Vicomte avoit rapporté notre entretien, & la réponſe que je m'étois cru obligé de faire; mais en la modifiant à ſon gré; en déguiſant les motifs de mon refus; en me faiſant conſidérer comme un faux ami, ſur lequel on ne pouvoit compter, comme un mauvais cœur, inſenſible à toutes les avances du Vicomte, à toutes les bontés de la Reine, & qui ſe mettoit peu en peine d'entrer dans ſes vues & de ſatisfaire ſes déſirs. Pour tout dire enfin, je ne pouvois me diſſimuler que M. de Lauſane avoit manqué eſſentiellement à ce que j'avois droit d'attendre de lui. Peut-être même, ſelon la façon de penſer la plus commune, ſon infidélité m'autoriſoit-elle à rompre le ſilence. Un mot eût ſuffi pour me juſtifier: mais je me l'étois interdit par la promeſſe que j'avois faite; & ſi j'en appelois à un tribunal plus ſévère que celui de l'opinion, le manque de parole de la part du Vicomte ne me diſpenſoit pas de garder la mienne *. J'aimois donc mieux,

* Voyez plus haut le trait de M de Turenne, note (*i*), Lettre VI.

quel que fût mon tourment, passer pour ingrat, que de me rendre parjure, & paroître coupable, que de le devenir.

Pour mettre le comble à ma peine, le Chevalier ne se présentoit plus chez moi; il me donnoit tout lieu de penser qu'il m'avoit oublié; qu'il avoit oublié Julie; & ma fille, toute raisonnable qu'elle est, n'y étoit pas insensible: en quelque lieu qu'il me rencontrât, il craignoit de m'aborder, & je craignois presque autant les questions qu'il eût pu me faire. Voilà donc, me disois-je à moi-même, tout ce que devoit produire cette exactitude si scrupuleuse à garder ma promesse! Voilà ce que le monde, en croyant me faire grâce, traiteroit de simplicité! Je perds l'estime de la Reine & ses bontés; je perds, dans la personne du Chevalier, celui que je désirois pour époux à ma fille; je perds en lui un ami sur lequel je comptois pour moi-même: & tel est l'avantage que le Vicomte sait tirer de ses artifices & de ses ruses, pour l'accomplissement de ses desseins; tel est l'art, telles sont les intrigues des Cours, & les

jeux des Courtiſans ! Mais qu'importe, me diſois-je enſuite ? dès que je n'ai rien à me reprocher, l'avantage eſt encore pour moi. Ah ! plutôt que de ceſſer d'être ce que je ſuis, que de manquer à ce que je me dois, plutôt mille fois être dupe, & n'en faire jamais ! Si je perds tout ce qui me flattoit le plus ; la fidélité, la droiture, le véritable honneur ne méritent-ils pas bien de pareils ſacrifices ?

Quels ſacrifices cependant ! qu'ils me paroiſſoient pénibles ! & je ne pouvois pas même les confier à M. de Verzure, ni m'en conſoler avec Emilie. J'étois dans cette ſituation pénible, lorſqu'on m'annonce le Chevalier de Lauſane. Il ſe jette à mon cou, & me ſerrant entre ſes bras, Mon ami, s'écrie-t-il, mon reſpectable ami ! qu'il m'en a coûté de vous taxer de diſſimulation, de déguiſement, de vous croire faux & trompeur ! Le Vicomte.... Ah ! mon cœur le lui pardonnera-t-il jamais ? Le perfide ! il m'avoit fait entendre que, pour mieux s'aſſurer de votre amitié pour moi, & ayant de trop juſtes raiſons de la ſuſpecter, il vous avoit de-

mandé en ma faveur, & au nom de la Reine, un ſervice eſſentiel qui ne tenoit qu'à une démarche de votre part; mais que, craignant d'uſer votre crédit auprès du Roi, ſous de vains prétextes vous le lui aviez refuſé. Le mécontentement que la Reine faiſoit paroître, le ſilence que vous gardiez, l'eſpèce de gêne & d'embarras que je croyois remarquer en vous lorſque nous nous rencontrions en ſa préſence, tout ſembloit confirmer l'idée que mon frère m'avoit donnée. Je ne vous voyois plus que comme le reſte des hommes, comme un homme, qui, par de fauſſes démonſtrations, m'en avoit impoſé, qui ſe faiſoit un jeu de la Religion & de l'amitié, & qui ne vouloit reſter mon ami, qu'autant qu'il ne lui en coûteroit rien pour l'être. Hélas! vous connoiſſois-je donc aſſez peu, pour vous juger ſi mal! Mais le Vicomte m'avoit aveuglé, & l'excès de mon attachement pour vous ſervoit encore à vous rendre plus coupable à mes ieux. Quels combats j'ai éprouvés! Je me croyois forcé de renoncer à votre alliance, d'oublier

Julie. Je ne pouvois me résoudre à devenir votre gendre, après avoir commencé à vous méfestimer. Mes ieux se sont ouverts; & c'est la Reine elle-même qui vient de m'éclairer. Elle a craint de vous avoir condamné trop légèrement, d'en avoir trop cru de fausses apparences. Vous trouvant pour la première fois contraire à ses désirs, elle a voulu pénétrer vos motifs, éclaircir ses doutes; elle a voulu percer le mystère que renferme le silence que vous avez gardé jusqu'ici, & qu'elle n'a pu encore m'expliquer. Elle a consulté avant tout sur le genre de service que mon frère exigeoit de vous, & qu'il m'avoit caché. On lui en a fait aisément sentir l'injustice, & elle va vous marquer combien elle vous sait gré de votre résistance. Mais moi, cher Valmont, si j'eusse su que c'étoit sur cela que portoient les plaintes de mon frère, & que tel avoit été l'objet de sa demande: Ah! croyez-en les principes que j'ai reçus de vous, les sentimens que vous m'avez inspirés; j'eusse été le premier à désavouer le Vicomte, à détromper la Reine, à lui rappeler des droits mieux fondés que les miens, à vous

rendre grâces d'un refus, dont l'époux de Julie se tiendra un jour plus honoré, que d'un titre que vous m'eussiez obtènu par faveur, & que je n'ai pas mérité.

Que vous dirai-je, mon père, & comment vous rendrois je l'impression que les sentimens du jeune Lausane faisoient sur moi? Je le retrouvois tel que mon cœur le désiroit, & toujours plus digne de l'attachement que j'ai pour lui. Ses torts, s'il en avoit eu, n'avoient pris leur source que dans sa délicatesse & son extrême sensibilité. Que je goûtois de douceur à les lui pardonner! En excusant sa trop grande facilité à en croire son frère, que je lui savois gré, sur tout le reste, de sa façon de penser! Avec quels transports j'ai reçu ses aveux! par quelles tendres caresses j'ai payé son retour! Eh! pourquoi, s'écrioit-il en me prodiguant les siennes, pourquoi m'avez-vous permis d'être injuste à votre égard? pourquoi ce silence obstiné? Cessez de m'interroger à cet égard, lui ai-je répondu, & soyez persuadé que j'ai souffert plus que vous.

On vint nous avertir que la Reine m'at-

tendoit, ainſi que le Chevalier. Cher Comte, me dit-elle, dès qu'elle m'apperçut, c'eſt aujourd'hui que j'apprends mieux que jamais à vous connoître. En refuſant de vous prêter à ce que je croyois juſte & qui ne l'étoit pas, vous m'avez rendu un ſervice que je n'oublierai de ma vie. Je ſuis d'ailleurs informée de la cauſe de votre ſilence, & elle ajoute à mon eſtime pour vous. Je ne faiſois que l'entrevoir; je viens de forcer le Vicomte à me la dire. Il vous avoit demandé le ſecret ſur un entretien qu'il auroit dû me communiquer tout entier; & vous le lui avez gardé. Il vous avoit promis de ſe déſiſter auprès de moi du projet qu'il avoit conçu; & il ne l'a pas fait. Il s'eſt repoſé ſur votre fidélité pour oſer noircir.... La Reine s'arrête à ces mots. Il ſe repent, continue-t-elle, après un moment de ſilence; il a honte de ſon procédé; quelle réparation attendez-vous de lui? Moi, Madame, lui répliquai-je en lui baiſant la main qu'elle me tendoit avec bonté, je ne demande à Votre Majeſté qu'une grâce, c'eſt qu'elle daigne lui pardonner,

comme je lui pardonne moi-même. Qu'on appelle M. de Laufane, dit-elle auffi-tôt. Il parut au même inftant; & elle lui adreffa ce peu de mots : Mon intention, Monfieur, étoit d'inftruire le Roi de tout le manége odieux que vous venez d'employer. Vous brouilliez M. de Valmont avec votre frère, après avoir confenti à l'union de fa fille avec le Chevalier; vous me déguifiez les vrais motifs de fon refus; vous me compromettiez moi-même; & il me prie de vous pardonner. Je cède à fes inftances; mais ne perdez jamais le fouvenir de ce que vous lui devez. Nous nous embrafsâmes en préfence de la Reine, dont je ne pouvois me laffer d'admirer les vertus; nous lui fîmes nos remercîmens, de concert avec le Chevalier, qu'elle avoit voulu inftruire par une femblable leçon; & je crus prefque avoir triomphé de l'inimitié du Vicomte. Hélas! que devois-je attendre d'un cœur tel que le fien?

Le même jour, tandis que je me félicitois, au fein de ma famille, du retour du Chevalier, lorfque je me flattois d'avoir fait naître dans M. de Laufane des

ſentimens plus vrais & des diſpoſitions plus favorables, j'apprends qu'il a fait dònner le commandement du ſecònd corps de troupes qui devoit agir conjòintement avec moi, au Marquis de L....., le ſeul de tous les militaires que j'euſſe à redouter.

Cet Officier, recommandable par ſon expérience & par ſes talens, mais reconnu pour être d'ùn caractère inquiet & ombrageux, a été fait Lieutenant Général en même tems que moi. Ami du Vicomte, ſur le crédit duquel il comptoit pour ſon avancement, ne doutant pas qu'il ne fût choiſi préférablement à tout autre pour commander en chef, il n'a pu voir ſes eſpérances trompées ſans ſe livrer au plus vif reſſentiment. Moins habile que M. de Lauſane dans l'art de diſſimuler, c'eſt contre moi qu'il dirigeoit ſes plaintes les plus amères; il ne parloit que de projets de vengeance; & maintenant, qu'il va courir la même carrière que moi; maintenant, que le Vicomte m'oppoſe en lui un concurrent jaloux, fier, & intraitable, concevez, mon père, tout ce que je dois craindre d'un pareil choix.

C'eſt ici, je l'avoue, que ſans M. de Verzure, j'euſſe donné peut-être les plus grandes marques de foibleſſe. Effrayé de la perſpective affligeante qui s'ouvroit devant moi, j'allai trouver ce digne ami. Je viens, Monſieur, lui dis-je en l'abordant, m'appuyer de vos conſeils, & chercher auprès de vous la force dont j'ai beſoin. Je lui expoſai à l'inſtant le ſujet de mon trouble & de mes alarmes; je lui fis comprendre les riſques que j'allois courir, les piéges qu'on alloit me tendre. Toutes mes démarches ſeront préſentées ſous le jour le plus odieux; au lieu de pouvoir concerter mes opérations avec le Marquis, je ne dois me promettre de ſa part qu'une entière oppoſition de ſentimens, que de continuelles entraves & des obſtacles inſurmontables. Si je n'avois à craindre que pour ma propre gloire, aidé de vos conſeils & de vos lumières, je pourrois eſpérer de parvenir à m'oublier moi-même. Mais le ſervice du Prince en ſouffrira; les ennemis tomberont ſéparément ſur nous; ou, malgré la jonction de nos troupes, ils vaincront à coup sûr des Gé-

néraux divisés. Plus cette campagne est importante pour le succès de nos armes, & pour forcer tant d'ennemis à la paix, plus une telle division nous sera funeste. Si vous l'approuvez, mon parti est pris : je vais porter ma démission au Roi. Si j'y suis forcé, je ferai entendre mes plaintes à la Reine, qui a déjà été instruite des dispositions du Vicomte ; je lui dévoilerai tout l'objet & tout le plan de cette nouvelle intrigue ; je la prierai.... Mon Général, s'écria M. de Verzure en m'interrompant, modérez ces transports ; considérez de sang froid la position où vous êtes, & la nature des mouvemens qui vous agitent ; les plaintes ne sont pas faites pour vous. Le service du Roi n'est ici qu'un prétexte ; & quelque spécieux qu'il soit, il vous déguise dans ce moment la passion qui vous fait parler. Le dernier trait de M. de Lausane vous aigrit & vous déconcerte ; il prend sur votre caractère, sur celui du moins que la Religion vous donné.

Ce peu de mots, prononcé d'un ton de vérité & d'intérêt, plus persuasif que

tous les diſcours, me fit rentrer en moi-même. Je me rendis plus maître de moi; & M. de Verzure, me voyant diſpoſé à l'écouter, reprit en ces termes: Je ſens comme vous, Monſieur, les conſéquences du coup qu'on a prétendu vous porter. Connoiſſant ſi bien M. de Lauſane, vous auriez pu vous y attendre, & il eût été plus ſage de le prévenir. Votre confiance, après tout, eſt celle d'une belle ame, qui a toujours peine à ſoupçonner le mal qu'elle eſt incapable de faire. Mais ne croyez pas que ce mal ſoit ſans remède. Des inconvéniens qu'il nous eſt aiſé de prévoir, ſeront auſſi bien plus faciles à parer. Je puis déjà vous être garant que tous les militaires ſont pour vous. Ils obſerveront toutes les démarches du Marquis. Vous êtes en chef; &, dans les circonſtances les plus importantes, il ne vous en coûtera, pour le ſervice du Prince, pour l'intérêt de l'Etat, que de vous armer de conſtance & d'une noble fermeté. Le Roi eſt juſte, plein de ſens & de lumières; il a dans ſon conſeil des Miniſtres éclairés; vous lui en-

verrez vos plans bien développés, & vous forcerez M. de L..... à s'y conformer. Vous avez la confiance des Officiers & des ſoldats : tout autre, dont le Marquis ne ſeroit pas moins jaloux, vous remplacera-t-il mieux ? D'ailleurs les ordres du Roi à votre égard ſont précis. De nouvelles repréſentations de votre part, l'éclat que vous feriez, ne ſerviroient qu'à envenimer les haines, qu'à vous ôter le mérite de la modération aux ieux des Courtiſans, & qu'à vous donner aux ieux du Prince un air de déſobéiſſance & d'humeur, qui ne s'accorde point avec vos principes.

Eh bien, Monſieur, lui répondis-je, vaincu par ſes réflexions, je ne remercierai pas ; je ne ſuivrai pas ce premier mouvement, où il entroit trop de paſſion, j'en conviens, & dont vous m'apprenez à rougir : mais je demanderai à commander ſous les ordres du Marquis.

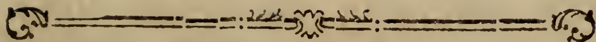
Je vous reconnois à ce projet, s'écria M. de Verzure ; & cet effort eſt digne de vous. Mais il vous eſt dicté par un zèle ardent pour le bien, plus qu'il ne l'eſt

par la prudence. C'eſt alors que M. de L......, devenu l'inſtrument des paſſions du Vicomte, vous écraſeroit, ſans reſſources pour vous-même & ſans fruit pour le ſervice du Prince. Les défaites, les revers ſeroient pour vous, & les ſuccès ſeroient tout entiers pour lui. Il vous eſt d'ailleurs bien permis de croire le Marquis auſſi propre que vous à commander en chef; mais ce ne ſera pas l'avis de tous les militaires. Ce que vous avez fait dans la dernière campagne laiſſe tout eſpérer de ce que vous ferez dans celle-ci; & perſonne n'a la même confiance dans M. de L...., quelque mérite qu'on lui ſuppoſe. Je ne prétends pas au reſte que les arrangemens ſecrets du Vicomte & la jalouſie du Marquis ne puiſſent rendre vos opérations plus difficiles, retarder ou diminuer vos ſuccès; mais ce que j'ôſe vous garantir, c'eſt que les choſes en iroient moins bien, ſi de vous-même vous vous portiez à les changer. — Il faudra donc me réſigner à tout évènement? — Oui, mon cher Comte, & tout attendre de celui qui dirige les évè-

nemens à ſon gré, & qui ſait mettre un prix à notre obéiſſance.

Tel a été, mon père, mon entretien avec M. de Verzure. En mêlant à ſes ſages conſeils des choſes trop flatteuſes ſans doute, & que je voudrois mériter, il m'a éclairé ſur ce qui reſtoit en moi de mes anciennes foibleſſes. L'impétuoſité de mon caractère, retenu en partie par l'heureux frein que vous avez ſu y mettre, n'eſt donc pas encore éteinte! Mes paſſions, plus comprimées, il eſt vrai, plus contraintes par la Religion, ne ſont pas encore domptées! Et que audroit-il pour les ranimer? Ah! qu'un véritable ami eſt pour nous une reſſource bien néceſſaire contre nous-mêmes! Combien, ſans lui, on riſque de s'égarer, en donnant, au dépit, au reſſentiment, à la paſſion, ce qu'on croyoit donner à la raiſon!





LETTRE XXVI.

Du Marquis à ſon Fils.

JE ſuis trop content, cher Valmont, de la conduite que tu as tenue à l'égard du Vicomte, & de ta docilité à ſuivre les conſeils de M. de Verzure, pour ne pas te pardonner aiſément des tranſports trop vifs & des irréſolutions d'un moment. En refuſant à M. de Lauſane ce que tu ne pouvois lui accorder ſans injuſtice, en ne cédant ni à l'intérêt, ni à l'amitié, ni à des conſidérations plus puiſſantes encore, tu as ſoutenu, comme tu le devois, le caractère de force & de courage que j'ai tant déſiré de former dans mon fils. C'eſt cette force, Valmont, qui donne une conſiſtance réelle à toutes les vertus. Elle te devient plus que jamais néceſſaire; & on peut dire du ſiècle où nous vivons, que jamais elle ne fut plus rare. J'ai vu dans le monde, parmi les Grands, des hommes eſtimables par bien des endroits; mais j'en ai peu vu qui euſſent une ame

aſſez virile, pour conſerver dans les occaſions importantes cette fermeté inébranlable, qui fait ſeule le vrai juſte. Je les ai vus, pour la plupart, remplis d'équité dans le cours ordinaire de la vie, plier tout à coup leur droiture & leurs principes aux circonſtances, lorſqu'il étoit queſtion pour eux de ce qu'ils regardoient comme de grands intérêts. Je les ai vus, couvrant leur foibleſſe du vain prétexte de la néceſſité, excuſer en eux ce qu'ils euſſent hautement condamné dans les autres, & ce que, dans une poſition moins embarraſſante, ils n'euſſent pas cru pouvoir ſe pardonner à eux-mêmes. Un refus ſemblable au tien, dans des cas, où l'ordre, où la règle étoient violés plus ouvertement encore, eût ſauvé une tache à leur vertu; & ils ne ſe ſont pas ſenti aſſez de courage pour le faire. Une ſimple repréſentation, un mot eût ſuffi quelquefois pour inſpirer d'autres idées, pour déconcerter d'odieuſes manœuvres, d'injuſtes projets; & ils n'ont pas ôſé le dire. La crainte de ſe trop avancer, le riſque de ſe compromettre, faiſant taire en eux

le cri de la vérité, ils ont autoriſé enfin, par leur exemple ou par leur ſuffrage, ce qu'ils n'avoient pas eu d'abord la force de contredire; & ils ſe ſont trouvés complices de tout le mal qui s'eſt fait, & qu'ils auroient pu empêcher. Avouons, mon fils, d'après de tels exemples, qu'on n'eſt pas ſolidement vertueux, quand on ne ſait pas tout hazarder, tout ſacrifier pour le devoir.

Ce n'eſt pas, cher Valmont, & ta conduite le prouve, que la vertu, tout auſtère qu'elle eſt, ſoit incompatible avec les attentions & les égards; mais de tous les ménagemens qu'elle peut mettre en uſage, elle ne ſe permet que ceux qu'il lui convient de prendre. Elle adoucit, par la ſageſſe des motifs qu'elle expoſe, la dureté du refus qu'elle eſt obligée de faire; elle en compenſe les déſagrémens par des ſervices d'un autre genre, dès qu'elle eſt à portée de les rendre; ſi elle eſt forcée de dire des vérités qui puiſſent déplaire, ce n'eſt jamais de ce ton de ſupériorité qui offenſe ou qui humilie; elle tempère le vif éclat d'une lumière importune, par

la manière dont elle la préſente ; en ſe déclarant contre les abus, elle ne s'élève point contre l'autorité ; & ſans flatter les vices, elle ſait reſpecter les perſonnes.

Avec un ſemblable caractère, que de maux ne prévient-elle pas ! Sa fermeté impoſe aux cœurs les plus pervers, & s'en fait admirer. Sous les ieux d'un Prince plein de droiture, & qui ne demande qu'à être éclairé, elle eſt un frein contre l'audace des hommes puiſſans & corrompus. Tôt ou tard ſa marche, conſtante, invariable, triomphe des plus grands obſtacles. Plus elle ſe ſoutient ſans altération, ſans mélange, plus ſon empire s'affermit, plus ſon crédit augmente. Il n'eſt rien qu'elle ne pût vaincre, ſi jamais elle ne ſe démentoit elle-même ; & quand elle eſſuieroit quelque diſgrâce, elle a de quoi s'en conſoler aiſément par l'eſtime publique & par ſon propre témoignage.

Si je te rappelle, mon fils, ces importantes vérités, lors même que tu en parois le plus vivement pénétré, ce n'eſt que pour t'animer toujours plus fortement à les ſuivre, & à leur donner dans

la pratique toute l'étendue dont elles sont susceptibles. Car il ne suffit pas, cher Valmont, de s'armer de courage pour empêcher le mal; il faut encore en montrer pour faire le bien. Que de grandes vues une ame généreuse ne se propose-t-elle pas! Que de vastes projets elle enfante! De quelle sensibilité elle est douée pour tout ce qui intéresse la félicité de ses semblables! Avec quel zèle elle se porte à procurer de nouveaux avantages à ses concitoyens, &, si elle le peut, à tous les hommes! Pour y parvenir, nul soin ne lui paroît trop pénible, nulle fatigue ne la rebute, nul danger ne l'épouvante; que dis-je? elle ne connoît plus de périls, dès qu'ils ne sont que pour elle.

Ah! mon fils, si nous mettions autant d'ardeur à faire le bien, qu'en apportent les méchans à faire le mal; quels heureux succès couronneroient nos efforts! La nature même des choses qu'un si beau zèle nous feroit entreprendre, seconderoit nos louables desseins. Tous les cœurs bien faits s'uniroient à nos travaux; & nous aurions la faveur de la plus digne

portion du genre humain, dont nous chercherions à faire le bonheur. Sans doute il en coûte pour réalifer les meilleures intentions. Les petites vues, les intérêts particuliers, oppofent leurs intrigues & leurs clameurs, fufcitent des ennemis, font éprouver des contradictions, préparent des dégoûts & des peines : mais fi l'on réuffit, quelle fatisfaction intérieure ! quelle douce récompenfe ! & fi malheureufement on échoue, n'eft-ce rien que d'avoir tenté de faire du bien ?

Peut-être, mon fils, & c'eft-là ma plus chère efpérance, peut-être le Ciel t'a-t-il deftiné à faire un jour d'auffi grandes chofes que celles que je t'ai vu tant de fois admirer dans les autres. Ne te refufe pas aux vues qu'il a fur toi. Je loue l'homme fimple & modefte, qui, content de la pofition où il fe trouve, pourvu qu'il s'y rende utile, fe plaît à obéir, tandis qu'on le juge digne de commander; qui ne court point au devant des places & des dignités, & les abandonne volontiers à ceux qu'il croit plus capables que

lui de les bien remplir: mais lorſqu'une fois le choix eſt tombé ſur lui; qu'il dépoſe de vaines craintes, & que ſe repoſant avec confiance ſur cette Providence qui l'appelle, il n'ait plus d'autres ſoins, que celui de s'acquitter avec honneur des devoirs qu'elle lui preſcrit.

Que je ſais donc gré à M. de Verzure de t'avoir retenu dans le rang où elle t'a placé! Tu l'avoues, mon fils, & j'applaudis à ta ſincérité; ce n'étoit plus ſeulement une juſte défiance de toi-même qui t'alarmoit, lorſque tu t'es vu ſur le point de le quitter; c'étoient les nouvelles entraves où te mettoit la haine artificieuſe de Lauſane, c'étoit une appréhenſion trop vive des riſques qu'entraînoit la rivalité du Marquis. Tu en redoutois les ſuites, diſois-tu, pour les intérêts de l'Etat & la gloire du Prince: mais peut-être auſſi craignois-tu un peu trop pour ta propre gloire; & c'eſt ici que les réflexions que je t'ai fait faire ne te ſeront pas inutiles. Dans toutes les circonſtances où tu pourras te trouver par la ſuite, ſi critiques qu'elles puiſſent être, fais tout ce qui eſt

en ton pouvoir ; fais-le constamment ; & ne t'inquiète point des évènemens, pour tout ce qui n'a rapport qu'à ton propre intérêt. Voilà, mon fils, la vraie grandeur d'ame, que ton père attend de toi. Si un sentiment peu réfléchi, & quelque impétuosité dans le caractère ont pu te rendre foible un moment ; pour le réparer comme il convient, sois fort le reste de ta vie.

Ton état, cher Valmont, t'impose maintenant de grands devoirs. Aimer, désirer la paix en faisant la guerre, & ne combattre que pour avoir le bonheur de l'obtenir ; gémir d'un mal que l'ignorance où sont les peuples sur leurs véritables intérêts a seul rendu nécessaire (*a*) ; respecter l'humanité, lorsqu'autour de nous tout semble armé pour la détruire ; ne point perdre de vue cette importante maxime, que le droit de la guerre, pris dans ses vrais principes, ne nous permet, envers des ennemis, qui comme nous sont des hommes, que le moindre mal que nous pouvons leur faire, dès qu'il suffit pour empêcher ceux dont ils nous

menacent

menacent injuſtement, & pour nous aſſurer la jouiſſance paiſible des biens qu'ils cherchent à nous ravir; ménager le ſoldat, en être le père (b), & ne point acheter au prix de ſon ſang ce qu'on peut devoir, avec moins de frais, au tems & à la patience *; faire naître & affermir en lui, par des opérations toujours ſages, par des reſſources toujours promptes, cette confiance dans ſon Général, qui garantit l'intrépidité, la bravoure du François, & qui eſt l'ame de ſes ſuccès; mettre en mouvement le grand reſſort de l'honneur national; en exciter avec la plus grande activité l'idée dans tous les eſprits, & le ſentiment dans tous les cœurs; mettre un frein à la valeur, ſans l'amortir; tempé-

* Quand on propoſoit au Comte de Saxe une attaque où il falloit ſacrifier quelques ſoldats : » Différons de quelques jours, répondoit-il ; le plus beau ſuccès eſt celui qui » coûte le moins de ſang : un grenadier m'eſt » précieux, il faut vingt ans pour le remplacer «. Hiſt. du Maréchal de Saxe, dans la *France Littéraire* de M. Turpin.

rer le courage par la prudence, afin de ne pas riſquer de ſe voir arracher, par une ardeur inconſidérée, les avantages qu'on pouvoit attendre de la modération & de la ſageſſe (*c*); établir la diſcipline la plus ſévère (*d*); faire refleurir la Religion & les mœurs, ſeules capables d'affermir la règle, & d'en adoucir la contrainte (*e*); étudier par toi-même les poſitions, les lieux, les campemens, les marches, & choiſir avec intelligence, parmi les Officiers, ceux qui méritent le mieux que tu te repoſes ſur eux des détails; recueillir les avis, avoir le tien ſans y tenir, ſavoir y ramener les autres lorſqu'il eſt le plus ſûr, prendre ſur toi les évènemens quand l'occaſion & la néceſſité t'en font une loi; que dirai-je enfin? conſerver le ſang froid au milieu des hazards; y courir le premier, s'il le faut, & montrer aux autres le chemin de l'honneur, en te ſouvenant toutefois que la bravoure du chef n'eſt point l'audace du ſoldat, mais que de ſa ſûreté dépend pour l'ordinaire le ſalut de toute une armée: ce n'eſt là qu'une expoſition bien ſuccincte

des obligations que tu contractes. Mais qu'elles ne t'effrayent pas ; le Tout-puiſſant, au nom duquel tu en ſubis le joug, t'aidera à le porter.

Eh ! quel plus noble emploi que celui qu'il te confie ! Quelle récompenſe il y attache à l'inſtant même où l'on s'en acquitte ! Protéger tout un peuple par ſa ſageſſe & par ſa valeur, mériter d'être nommé ſon défenſeur & ſon appui, garantir ſes poſſeſſions & ſa liberté, aſſurer ſon repos & ſon bonheur, fixer toute ſon attention, ſe rendre digne de toute ſon eſtime, recevoir le tribut de ſa plus vive reconnoiſſance ; quoi de plus propre ici-bas à enflammer un grand cœur ! Quelle gloire plus pure, lorſqu'elle n'eſt point ſouillée par la baſſeſſe des motifs, lorſqu'elle n'eſt point flétrie par les inconſéquences & les fauſſes démarches qu'entraînent les paſſions, lorſqu'elle a pour fondement cette vertu ſolide qui nous rend juſtes, humains, tempérans parmi les horreurs de la guerre, & modeſtes au ſein de la victoire ! Puiſſe cette gloire des vrais héros être un jour la tienne ! ou plu-

tôt, mon fils, ſans tenir à ſon éclat trompeur, ſans t'inquiéter de ce qu'elle a de mobile & de changeant par la contrariété des évènemens divers, ou par l'injuſtice des hommes, puiſſes-tu la mériter !

M. de Veymur éprouve dans ce moment une ſatisfaction bien douce, que nous partageons de tout notre cœur avec lui ; il vient de recevoir les ordres de la Cour, & ſe prépare à aller ſervir ſous toi. Si tu pouvois obtenir que, pendant ton abſence, Emilie, avec ſes enfans.... O mon ami ! je ne veux pas me permettre des déſirs trop vifs, un eſpoir trop flatteur ! Que ſeroit-ce, ſi mes vœux n'étoient pas remplis ?

NOTES.

PAGE 336.

(a) *GÉMIR d'un mal que l'ignorance où ſont les peuples ſur leurs véritables intérêts a ſeule rendu néceſſaire.* La guerre ne peut être conſidérée comme un mal néceſſaire, que lorſqu'elle eſt défenſive ; & elle le devient, quand il s'agit de prévenir de grands maux qu'évi-

demment on ſe prépare à nous faire. Mais en général quels ſont donc les fruits de la guerre, je ne dis pas pour le vaincu, dont on ne ſauroit trop déplorer les malheurs ; je dis pour le vainqueur lui-même ? Si, par des ſuccès rapides & conſtans, ſi, par de vaſtes conquêtes, il ſe forme un grand Empire ; bientôt cet Empire s'écroule & ſuccombe ſous ſon propre poids : s'il a des ſuccès moins grands, l'Etat ſe dépeuple, s'obère, & prépare ſa ruine par ſes ſuccès mêmes : s'ils ſont partagés, tout ce qui peut arriver de plus heureux eſt de ſe retrouver, après bien des dangers & des viciſſitudes, au même état où l'on étoit auparavant. C'eſt ce qu'a ſi bien prouvé M. Gaillard, dans ſon *Hiſtoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre*. Voyez ſur-tout la préface du T. I. de la première partie, qui indique le but moral de cet ouvrage, & celle du T. I. de la ſeconde. » La guerre eſt horrible, dit l'Auteur, on l'avoue ; mais les paſſions la conſeillent, & les paſſions ſont écoutées. Il faut donc prouver, ſi l'on prouve quelque choſe aux paſſions, que la guerre ne remplira jamais leur objet ; qu'elle peut ſervir les fureurs de la haine, mais qu'elle trompe tous les vœux de l'ambition ; qu'elle trahit tous les intérêts de la politique ; qu'en un mot elle eſt inutile autant qu'elle eſt horrible.

Cette inutilité de la guerre, résultat général de l'Histoire, est la moralité particulière de celle-ci «.

C'est à ce résultat que nous conduit aussi par les faits M. l'Abbé de Mably, dans *le Droit public de l'Europe, fondé sur les Traités.*

Voyez en particulier le tome III, chap. 15, p. 379 & suivantes, édition de Genève 1764, où il s'explique en ces termes : » Il faut que les passions exercent un empire bien absolu sur nous, & soient des sophistes bien adroits, pour pouvoir nous persuader, malgré les maux que l'ambition a faits aux Etats les plus puissans, qu'il est sage de faire la guerre, de tenter des conquêtes, & d'aspirer à la monarchie universelle. Depuis plus de deux siècles que l'Europe est déchirée par des guerres cruelles, & que chaque Etat ne cherche qu'à s'agrandir aux dépens de ses voisins, il est bien surprenant que mille expériences malheureuses n'aient pas encore ramené la Politique à son véritable objet, qui est la conservation & non l'agrandissement de la République. Parce que des peuples ont conquis de grands Empires, on croit qu'il est sage de se proposer la même fin. On ne veut pas voir, en premier lieu, que ces peuples ont travaillé à leur ruine en travaillant à leur agrandissement; en second lieu, que, s'ils se sont per-

dus pour avoir fait de grandes conquêtes ; nous autres Etats modernes, nous devons nous perdre pour ôser seulement en tenter.

» L'argent est aujourd'hui le nerf & l'ame de notre Politique : qui ignore cette vérité, ne fait rien Mais comment peut-on en être convaincu, & se persuader cependant que la guerre, qui détruit nécessairement les finances d'un Etat, peut le rendre plus heureux & plus puissant ? Dès que les revenus ordinaires de la République ne suffisent pas pour fournir aux dépenses de la guerre, il faut qu'elle multiplie les impôts, ou qu'elle fasse des emprunts Dans le premier cas, la nation ne peut pas être militaire, parce qu'elle est surchargée en tems de guerre, & par conséquent n'aura jamais l'esprit, les mœurs, ni la discipline d'une nation conquérante ; dans le second cas, la guerre doit lui paroître encore plus onéreuse, parce que le peuple en supporte encore le poids après que la paix est faite : qu'on tire la conséquence. Que faut-il donc penser de quelques Princes, qui ont cru faire une guerre avantageuse, parce qu'ils ont acquis quelque nouveau domaine ? Si les revenus de ces conquêtes n'ont pas suffi à payer les intérêts des dettes de l'Etat, & à rembourser même les capitaux empruntés ; il est évident que, malgré ses acquisitions,

la République s'eſt appauvrie & dégradée.

» Qu'on jette les ieux ſur l'Hiſtoire de l'Europe, depuis les règnes de Charles-Quint & de François I; & je défie de me citer une ſeule guerre où le vainqueur n'ait pas fait des conquêtes ruineuſes. Si nous voulons avoir l'ambition fatale des Romains, ayons du moins leur bon ſens. Avec de petits moyens ne tentons pas de grandes choſes....... A l'argent, qui fait tout mouvoir dans la ſociété, ſubſtituons d'autres reſſorts, &c.

» On voit par l'extrait des deux traités de *Hubersboürg*, qu'il n'eſt ſurvenu aucun changement par rapport aux poſſeſſions des Puiſſances belligérantes. Après ſept campagnes, pleines d'évènemens importans, elles ont été réduites à rétablir les choſes dans la même ſituation où elles étoient avant la rupture «. Liſez la ſuite dans l'ouvrage même, & méditez, quelques pages après, les réflexions importantes des derniers Miniſtres de la Reine Anne, ſur les dépenſes de l'Angleterre pendant la guerre de 1701 : quelles leçons elles renferment pour les Souverains !

Sur une matière d'auſſi grande conſéquence que l'eſt celle-ci, puiſqu'elle tient eſſentiellement au bonheur ou au malheur du genre humain, on nous excuſera ſans doute, ſi nous joignons à ceci les obſervations que J. J. Rouſ-

ſeau a inſérées dans ſon extrait du *projet de paix perpétuelle* de l'Abbé de S. Pierre, & qui ſont copiées d'après lui.

» Conſidérons la conſommation d'hommes, d'argent, de forces de toute eſpèce, l'épuiſement où la plus heureuſe guerre jette un Etat quelconque ; & comparons ce préjudice aux avantages qu'il en retire : nous trouverons qu'il perd ſouvent quand il croit gagner, & que le vainqueur, toujours plus foible qu'avant la guerre, n'a de conſolation que de voir le vaincu plus affoibli que lui : encore cet avantage eſt-il moins réel qu'apparent, parce que la ſupériorité qu'on peut avoir acquiſe ſur ſon adverſaire, on l'a perdue en même tems contre les Puiſſances neutres, qui, ſans changer d'état, ſe fortifient par rapport à nous, de tout notre affoibliſſement.

» Si tous les Rois ne ſont pas revenus encore de la folie des conquêtes, il ſemble au moins que les plus ſages commencent à entrevoir qu'elles coûtent quelquefois plus qu'elles ne valent. Sans entrer à cet égard dans mille détails qui nous meneroient trop loin, on peut dire, en général, qu'un Prince qui, pour reculer ſes frontières, perd autant de ſes anciens ſujets qu'il en acquiert de nouveaux, s'affoiblit, en s'agrandiſſant ; parce qu'avec un plus grand eſpace à défendre, il n'a plus de

défenseurs. Or on ne peut ignorer que, par la manière dont la guerre se fait aujourd'hui, la moindre dépopulation qu'elle produit est celle qui se fait dans les armées : c'est bien là la perte apparente & sensible ; mais il s'en fait en même tems dans tout l'Etat, une plus grave & plus irréparable que celle des hommes qui meurent, par ceux qui ne naissent pas, par l'augmentation des impôts, par l'interruption du commerce, par la désertion des campagnes, par l'abandon de l'Agriculture ; ce mal, qu'on n'apperçoit point d'abord, se fait sentir cruellement dans la suite ; & c'est alors qu'on est étonné d'être si foible, pour s'être rendu si puissant.

» Ce qui rend encore les conquêtes moins intéressantes, c'est qu'on sait maintenant par quels moyens on peut doubler & tripler sa puissance, non seulement sans étendre son territoire, mais quelquefois en le resserrant, comme fit très-sagement l'Empereur Adrien. On sait que ce sont les hommes seuls qui font la force des Rois, & c'est une proposition qui découle de ce que je viens de dire ; que, de deux Etats qui nourrissent le même nombre d'habitans, celui qui occupe une moindre étendue de terre est réellement le plus puissant. C'est donc par de bonnes loix, par une sage police, par de grandes vues économi-

ques, qu'un Souverain est sûr d'augmenter ses forces, sans rien donner au hazard. Les véritables conquêtes qu'il fait sur ses voisins, sont les établissemens plus utiles qu'il forme dans ses Etats; & tous les sujets de plus qui lui naissent, sont autant d'ennemis qu'il tue ».

Voilà sans doute d'excellentes raisons. Il n'est aujourd'hui presque aucun Politique, aucun Sage, qui ne se fît honneur d'y applaudir & de les faire valoir. Cependant tout retentit de bruits de guerre; toutes les nations sont sous les armes; des révolutions se préparent; & c'est en préconisant la philosophie; c'est en exaltant le nouvel esprit, qui s'est emparé, dit-on, de bien des Souverains & de quelques grandes Puissances; c'est en vantant leur prétendue tolérance, & les nouveaux systêmes d'humanité & de bienfaisance, dont les grands mots ne produisent que de si petits effets, que nous allons voir égorger d'une extrémité du monde à l'autre des millions d'hommes. O vraie Sagesse, vraie Philosophie, vraie Religion, que n'inspirez-vous les mortels! Jusqu'à quand méconnoîtront-ils leurs intérêts les plus chers, & feront-ils couler le sang humain en faisant l'apologie de leur siècle de lumières!

Puissent donc se réaliser les vœux, qu'un de nos Militaires a formés! » Puissent des Mi-

niſtres patriotes, des génies ſages & des cœurs ſenſibles, ſans ceſſe environner le trône ! Echos des peuples, organes de la raiſon, ils répéteront aux Monarques, que la guerre (du moins offenſive) eſt toujours une atroce démence ; que c'eſt un appauvriſſement, que les conquêtes ; que l'Hiſtoire, plus juſte à meſure que les hommes s'éclairent, s'apprête à jeter un jour terrible ſur la gloire abhorrée des Conquérans ; & que cette foule de panégyriſtes elle-même, honteuſe enfin d'avoir nourri tant de fureur par les louanges *, n'a plus d'en-

* On a malheureuſement trop vanté en effet ce prétendu héros, à l'ambition duquel le monde entier ne ſuffiſoit pas La lecture de Quint Curce a fait, dit-on, un Charles XII. Que n'avoit-il ſaiſi ce mot ſi touchant & ſi profond d'un Scythe à Alexandre ! » Si tu étois » Dieu, tu ne ferois pas tant de mal aux hommes «.

» Les plus grands Conquérans, a dit M. le Dau- » phin dans un de ſes écrits, ſont fort au deſſous des Rois » pacifiques, juſtes, & humains : il eſt bien plus beau » d'être les délices du monde, que d'en être la terreur. » Un Prince, ajoute-t-il, qui entreprend une guerre » uniquement pour ſa gloire perſonnelle, eſt également » en horreur, & à Dieu & aux hommes : mais un Roi » digne de l'être l'évite ſans la craindre, & la ſoutient » avec courage quand elle eſt inévitable ; il ſe montre » dans l'occaſion prodigue de ſon ſang, & tou- » jours avare de celui de ſes ſujets «. *Vie du Dauphin, père de Louis XVI.*

cens à brûler pour les désolateurs du monde «. *Histoire des campagnes de M. de Maillebois en Italie*, par M. le Marquis de Pesay, Mestre de Camp de Dragons.

PAGE 337.

(b) *Ménager le soldat, en être le père... Faire naître & affermir en lui cette confiance dans son Général, &c.* M. de Turenne étoit dans l'usage de visiter souvent son camp ; sa vigilance redoubloit lorsque ses soins devenoient plus nécessaires. Durant l'expédition rapide de la conquête de la Franche-Comté en 1674, il s'approcha un jour d'une tente où plusieurs jeunes soldats, qui mangeoient ensemble, se plaignoient de la pénible & inutile marche qu'ils venoient de faire. » Vous ne connoissez pas » notre père, leur dit un vieux grenadier tout » criblé de coups ; il ne nous auroit pas » exposés à tant de fatigues, s'il n'avoit pas » de grandes vues que nous ne saurions pé» nétrer «. Ce discours fit cesser toutes les plaintes, & on se mit à boire à la santé du Général. Turenne avoua depuis qu'il n'avoit jamais senti de plaisir plus vif.

Eh quel Général sut en effet inspirer plus de confiance & plus d'amour à ses soldats ? Il avoit, en 1673, pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver, entrepris de chasser de

la Westphalie l'armée des ennemis. Un jour, qu'épuisé de veilles & de fatigues, il s'étoit couché derrière un buisson, des fantassins qui voyoient en passant que la neige tomboit sur lui, coupèrent des branches d'arbre pour lui faire une hutte. Des cavaliers arrivèrent qui la couvrirent de leurs manteaux. Turenne s'éveille dans cet instant, & demande à quoi on s'amuse au lieu de marcher. » Nous voulons, répondirent les » soldats, conserver notre père; c'est notre » plus grande affaire; si nous venions à le » perdre, qui nous ramèneroit dans notre » pays « ? *Dictionnaire des Hommes illustres.*

PAGE 338.

(c) *Afin de ne pas risquer de se voir arracher par une valeur inconsidérée les avantages, &c.* En parcourant nos Annales, on frémit de tous les revers que cette même cause nous a fait essuyer sous tant d'époques si fatales à la France. Qu'on se rappelle les batailles de Courtray, de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, de Dettingue; qu'on réunisse toutes les circonstances de celle de Pavie; qu'on lise dans Villaret les détails de la journée de Nicopolis, dont les François ont essuyé presque seuls tout le désastre; & l'on verra qu'ils n'ont dû leurs défaites les plus mémorables qu'à

une valeur présomptueuse, ou à une précipitation indiscrette. Souvent même celle-ci nous a arraché des mains une victoire, qui étoit toute acquise, dit l'un de nos plus célèbres Historiens, si l'on eût voulu ne pas combattre. Le zèle patriotique, ajoute-t-il, doit toujours avertir les François d'une faute qui leur fut toujours si familière & si funeste.

IBID.

(d) *Etablir la discipline la plus sévère.* Un jeune Officier François, se trouvant sur la Meuse devant une place qu'on alloit forcer, ne se donna pas la patience d'attendre le signal pour l'assaut. Il sortit de son rang, monta à la brèche, & y causa une si grande épouvante, que les assiégés, qui ne le croyoient pas seul, abandonnèrent la brèche; ce qui entraîna la prise de la place. Le Marquis de Créqui, en étant instruit, fit venir devant lui le jeune Officier. Au lieu des louanges auxquelles il s'attendoit, le Maréchal le fit lier & garrotter; & après qu'il eut été promené en cet état plusieurs jours à la suite du camp, il fut mis en prison & condamné à mort, pour être sorti de son rang, & pour avoir agi sans ordre. On le conduisit jusqu'au lieu du supplice, où se trouva le Général, qui lui

accorda ſa grâce, lui donna une chaîne d'or, un cheval d'Eſpagne, & le garda près de lui, afin de récompenſer ſa bravoure, après avoir puni ſa témérité.

Perſonne ne s'eſt plus appliqué à faire refleurir la diſcipline que le Maréchal de Villars, parce que perſonne n'en a ſenti plus vivement la néceſſité : c'eſt elle en effet qui maintient la ſubordination ; qui, ſous un habile Général, procure les ſuccès & prévient tous les revers ; qui aſſure la ſubſiſtance d'une armée dans le pays ennemi ; ou l'empêche d'être à charge à ſon propre pays ; qui fait reſpecter au ſoldat ce qu'il y a de plus ſacré, la Religion & les propriétés.

» L'armée entière, dit M. de Villars, en parlant de celle qui étoit ſous ſes ordres, obſervoit la plus exacte diſcipline Aucun ſoldat ne s'écartoit, & en trois mois de tems je ne fus pas obligé à faire un ſeul exemple. C'eſt un bonheur que j'ai preſque toujours eu, & je me le procurois en ſuivant la même méthode de parler moi-même aux troupes, de n'oublier rien pour leur faire entendre ce qui étoit de l'intérêt général & particulier. S'ils s'oublioient après cela, j'étois d'une ſévérité inflexible, ſur-tout au commencement de la campagne «. *Vie du Maréchal Duc de Villars*,

t. II, p. 166. Voyez les effets de cette excellente méthode dans plusieurs endroits de sa vie écrite par lui-même, & particulièrement t. I, p. 176, 177, 423; t. II, p. 256, 272, & ailleurs.

Le Duc de Villars donne un exemple frappant de ce que peut la discipline sur l'esprit du soldat & sur sa conduite même dans un pays ennemi. » Il arriva alors, dit le Maréchal, une chose qui paroîtra singulière, si on songe qu'elle se passa dans la chaleur de la poursuite. Le Marquis de Nangis entra dans un village avec huit cents grenadiers, trouva le Curé & les habitans faisant la procession de la Fête-Dieu. Le Curé s'arrêta pour donner la bénédiction. Les grenadiers se mirent à genoux, & la bénédiction reçue, on marche aux ennemis, sans que le Curé ni la procession parussent alarmés. Il est vrai qu'on avoit établi une discipline si exacte, que les paysans ne prenoient plus la fuite «. *Ibid.* t. I, p. 433.

IBID.

(c) *Faire refleurir la Religion & les mœurs, seules capables d'affermir la règle & d'en adoucir la contrainte.* » Il n'y a guère, a dit M. le Comte de St. Germain, que les motifs surnaturels qui puissent porter l'homme à toute l'é-

nergie dont il eſt capable ; auſſi voyons-nous, par l'Hiſtoire, que les peuples qui ont jeté un grand éclat furent tous vertueux & religieux dans les jours de leur ſplendeur. Les Romains, dans les beaux jours de leur République, étoient les plus religieux des hommes. La Religion & les bonnes mœurs, qui en ſont un écoulement néceſſaire, ont enſemble une telle influence ſur le ſort des Empires, que leur décadence & leur chute furent conſtamment l'effet & la ſuite de l'affoibliſſement de la Religion, qui amène néceſſairement la corruption des mœurs ; & celles-ci ſont un thermomètre aſſuré, qui marque l'état des nations. Ces grands objets ſont trop négligés dans l'état militaire.... Il doit être enjoint à tous Commandans de faire reſpecter ſoigneuſement la Religion & ſon Culte, & de ne pas ſouffrir des mœurs publiquement dépravées & corrompues. S'il arrivoit qu'un Commandant lui-même fût vicieux & ſcandaleux, il doit être révoqué ſur le champ. C'eſt un mauvais levain qui corromproit toute la maſſe. Toute troupe ſans Religion & ſans mœurs, ne ſera jamais bonne «. *Mémoires du Comte de Saint-Germain.*

LETTRE XXVII.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

JE vais vous rejoindre, mon père; la Reine me l'a permis. Ma Julie, ses jeunes frères, toute la petite famille partage la joie que j'en ressens, comme elle va partager mon bonheur. Le Baron seul gémit de ne pouvoir nous accompagner. Mais le devoir l'appelle; & pour lui en adoucir la rigueur, le Comte lui fait espérer qu'au retour de la campagne ils seront libres tous deux de venir nous chercher. Il jouira alors, comme ses frères, de vos tendres embrassemens; il reverra sa petite maman, sa chère Hortense, que rien n'est capable de lui faire oublier. Sans cesse il nous en parle, & ce n'est qu'à nous & à M. de Verzure qu'il se permet d'en parler. Lorsqu'il se présente à ses ieux quelque objet, dont on vante les charmes: Ce n'est point là, nous dit-il, ce n'est point là mon Hortense; ce ne sont point ses grâces naïves, sa retenue, sa sage & modeste simplicité:

non, je ne vois que ma fœur qui puiffe lui être comparée. Je doute en effet qu'il lui eût été poffible de faire un meilleur choix; & puifqu'il n'a pas dépendu de nous de le prémunir contre une paffion trop tendre, nous ne pouvons, après tout, qu'applaudir à la conftance de fon attachement. Elle fait l'éloge de fon cœur; &, comme Valmont l'avoit prévu, elle a contribué autant que nos foins & nos confeils, à le garantir de ces liaifons dangereufes, de ces paffions honteufes & frivoles, qui font aujourd'hui l'écueil de la jeuneffe. Cet attachement, fi honnête & fi pur, n'a rien pris d'ailleurs fur ce que nous avions droit d'attendre de fes heureufes difpofitions. Vous en jugerez, mon père; & j'ôfe croire que vous ne regretterez pas la peine que vous vous êtes donnée pour le former. Plus il mérite toute mon affection, plus je crains de le perdre : ce ne font point fes études, fes travaux, fes exercices pénibles que je redoute. Je laiffe à d'autres mères ces craintes pufillanimes : elles ne furent jamais les miennes. Je redouterois

bien plutôt ces faux ménagemens & cette mollesse, qui l'eussent rendu, comme tant d'autres, peu propre à soutenir la fatigue & à affronter les hazards. Mais quelque mâle que soit l'éducation qu'il a reçue & celle qu'il reçoit encore tous les jours, quelque force de tempérament qu'il ait acquise, il n'est point à l'abri de ces coups funestes qui moissonnent à la fleur de leurs ans nos plus braves guerriers *. C'est maintenant comme épouse

---

* Aimable Comte de Gisors, l'espoir de ton Prince & de ta Patrie, le plus digne objet de notre estime & de notre amour ; c'est ainsi que tu nous as été enlevé au moment où s'ouvroit devant toi la plus brillante carrière. Formé par un père, qui n'avoit rien négligé pour faire de toi un grand homme, tu signalas ta jeunesse par les exploits des héros. Quelle mort glorieuse, mais funeste, en interrompit le cours ! Je mêlai mes regrets les plus amers à ceux de mes concitoyens. Autrefois le compagnon de tes premières études & de tes premiers jeux, je me voyois honoré de cette bienveillance qui fait le charme d'un âge tendre. Hélas ! le coup qui t'a frappé a laissé dans mon cœur une plaie qui saigne encore, & que le tems ne peut fermer.

& comme mère, que j'ai lieu de trembler. Depuis tant d'années, à chaque campagne qui va s'ouvrir, je crains pour mon mari; depuis deux ans, je crains encore pour mon fils. Ils ſont tous deux ſi dignes de ma tendreſſe! Mais ſur-tout les vertus du Comte me le rendent toujours plus vénérable & plus cher. Ses vues ſont ſi droites, ſa conduite eſt ſi noble & ſi déſintéreſſée, ſon cœur eſt ſi bienfaiſant, il a pris tant d'empire ſur lui-même, il a ſi peu d'inégalités & de foibleſſes, & quand il lui en échappe de bien légères, parce qu'enfin il eſt homme, il ſe juge avec tant de rigueur & a pour nous tant d'indulgence, que je ne puis me laſſer d'admirer en lui les fruits qu'y porte la Religion. Car c'eſt elle, mon père, qui l'a fait tout ce qu'il eſt aujourd'hui.

J'en ai une nouvelle preuve dans le précieux dépôt qu'il vient de me confier. Il avoit oublié, pour une affaire importante, des papiers qu'il m'a fait demander, en m'envoyant la clef de ſon bureau, & en m'indiquant à peu près l'endroit où je pourrois les trouver. Je me

ſuis trompée de tiroir, & j'en ai ouvert un, où le premier objet qui m'a frappé étoit un cahier écrit de ſa main, qui avoit pour titre : *Le fruit des Leçons de mon Père, & mon plan de conduite au milieu du monde*. J'ai cru devoir reſpecter le ſecret de mon mari. J'ai remis à l'inſtant ce cahier à l'endroit où je l'avois trouvé, en eſpérant néanmoins qu'il ne me ſeroit pas impoſſible de tirer parti de ma mépriſe. Dès que le Comte eſt rentré, j'ai volé dans ſes bras. En lui remettant ſa clef, je lui ai raconté ce qui m'étoit arrivé ; je l'ai conjuré de me faire part, pour ma propre utilité, de ce qu'il n'avoit écrit que pour lui-même, & de me permettre d'en tirer une copie. Après quelque réſiſtance, il a cédé à ma prière, ſous la condition expreſſe que jamais je ne montrerois cet écrit qu'à vous *, & à mes enfans après ſa mort. Vous verrez, mon père, ſi j'ai tort de me paſſionner comme je le fais pour la

* On le trouvera à la fin du dernier volume.

gloire de Valmont. Non, non, ce n'eſt pas pour moi que je la déſire; ce n'eſt pas même pour lui : c'eſt pour l'intérêt de la vertu, de la Religion ; c'eſt pour celui du monde entier ; car je n'ai pas trop dit lorſque je vous ai marqué dans ma dernière lettre, que ſi ſa condition l'élevoit au deſſus des autres hommes, s'il régnoit ſur l'univers, ce ne ſeroit que pour en faire le bonheur. D'après cette juſtice que je lui rends, d'après les ſentimens qu'il fait naître en moi, & qui lui ſont dus, ne me pardonnerez-vous pas de trembler pour ſes jours ? Ma Julie reſſent mes alarmes, & y joint les ſiennes. Elle craint, de ſon côté, pour un père qu'elle aime autant qu'elle en eſt aimée, pour un frère qui fait avec nous ſa ſociété la plus douce, & qui ſe glorifie hautement d'être le frère de Julie ; elle craint auſſi pour le Chevalier de Lauſane, & ſur-tout, lui dit-elle, parce que vous êtes le bon ami de mon papa.

Le Chevalier eſt forcé d'aller ſervir ſous le Marquis de L....., au lieu de ſuivre Valmont comme il s'en étoit flatté. Il

voit

voit avec peine ſon mariage retardé juſqu'à la fin de la campagne, & s'inquiète des obſtacles que ſon frère peut encore y apporter : auſſi a-t-il remis ſes intérêts les plus chers entre les mains de ſa belle-ſœur, en la conjurant d'entretenir ſon mari dans des diſpoſitions favorables. La Vicomteſſe s'y étoit déjà offerte d'elle-même, afin de ſe rapprocher toujours davantage de nous.

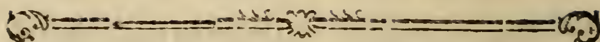
Cette jeune femme, n'écoutant plus que ſa paſſion, emploie ſans ceſſe de nouveaux moyens pour la faire valoir. Elle emprunte tous les agrémens; elle épuiſe tous les raffinemens de la coquetterie & de l'art; elle boude, elle s'éloigne, elle revient; elle témoigne de l'indifférence, & le moment d'après, du dépit, de l'emportement, de la fureur. Elle fait paroître des accès de tendreſſe pour ſon mari, qui s'y laiſſe aiſément ſurprendre; & hors de ſa préſence, elle ne laiſſe plus appercevoir pour lui que de l'averſion & du mépris. Il eſt des inſtans, où elle joue auprès de Valmont la naïveté, le ſentiment, où elle affecte un ton de

ſageſſe & de raiſon, où elle prend le maſque des vertus qu'elle ſait qui lui ſont les plus chères : il en eſt d'autres, où elle ſemble oublier tous principes, où elle traite de préjugés toute eſpèce de loix & de bienſéances, où elle ne parle plus que d'affranchiſſement de tout joug & de toute contrainte, que de liberté & de plaiſirs. Elle ſe replie dans tous les ſens contraires, & avec tout ce manège elle ne fait que ſe rendre encore plus mépriſable. Elle le ſent quelquefois malgré elle, & c'eſt ce qui fait ſon plus cruel tourment. Valmont ne s'aviſe plus de la prêcher ; il m'en laiſſe le ſoin, mais je n'y réuſſis pas mieux que lui. Elle le cherche, & il ne s'étudie qu'à la fuir. S'il ne peut l'éviter, ſa circonſpection, ſon ſang froid, ou ſon air diſtrait, la déſolent & l'irritent. Toute réſiſtance l'enflamme, &, comme je ne l'ai que trop prévu, l'excès de ſa paſſion finira par une haine encore plus violente que ne l'eſt ſon amour.

Vous voyez, mon père, par combien d'idées affligeantes eſt empoiſonnée la

joie que m'inſpire le voyage qu'il m'eſt permis de faire. Oublierai-je auprès de vous toutes mes craintes, & me ſuggérerez vous quelques moyens pour empêcher qu'elles ne ſe réaliſent ? Ne nous écrivez plus; vos lettres ne nous retrouveroient pas ici. Je me mettrai en route, avec notre pieux Abbé & toute la petite famille, dans trois jours au plus tard. Mon mari, que doivent accompagner ſon fils & M. de Verzure, pourra différer un peu davantage à rejoindre ſes troupes; cependant, comme ſes équipages ſont déjà prêts, le délai ne peut pas être long. Quel moment, mon tendre père, quel moment, pour votre Emilie, que celui où elle ſe retrouvera dans vos bras ! Mais auſſi que de larmes vont lui coûter ſes adieux à un époux & à un fils, qu'elle aime ſi tendrement !





LETTRE XXVIII.

Du Marquis à son Fils.

Nous attendons avec impatience des nouvelles de ton arrivée au camp de....... où nous t'écrivons. Je ne te peindrai pas, mon fils, nos transports mutuels dans les premiers momens de notre réunion. Qu'Emilie ou sa chère Veymur entreprennent de le faire, si elles l'ôsent. Pour moi, j'ai été trop fortement ému, pour ne pas trouver les expressions bien foibles, après de si vifs & de si doux sentimens. Nos deux amies se sont évanouies entre mes bras, & à l'âge où je suis, il s'en est peu fallu que je ne fisse comme elles. Mais leur danger commun m'a soutenu, si cependant leur état pouvoit me paroître dangereux. Nos enfans les embrassoient, pleuroient, crioient, & me causoient encore plus d'embarras que leurs mères. Après quelques instans, les sens se sont ranimés, les ieux se sont ouverts, les embrassemens ont recommencé de toute part avec plus d'ardeur

qu'auparavant. Les ris, l'alégresse, ont succédé aux évanouissemens, aux étouffemens, & aux larmes. Nous avons tous parlé à la fois, & nous ne nous entendions plus. Que n'étois-tu parmi nous, cher Valmont! que n'y étois-tu avec ton fils! vous eussiez tous deux partagé notre ivresse, & elle n'en eût duré que plus long-tems. Mon ami, qu'il est doux de se revoir quand on s'aime ainsi!

Et nos bonnes gens?..... il a fallu ouvrir toutes les portes pour les laisser entrer. Sans apprêt, sans compliment, ils se sont jetés en foule dans les appartemens; ils se sont pressés autour de nous; ils ont baisé les mains d'Emilie, & puis les miennes. Ils les ont mouillées de pleurs; ils nous ont présenté leurs enfans, qui se disputoient à qui nous approcheroit de plus près, & qui vouloient participer tous ensemble à notre joie & à nos caresses. Vivent nos hameaux! c'est pour eux que sont faites ces scènes d'attendrissement, dont ne sont pas dignes nos gens de Cour, si faussement affectueux, si maniérés, & si fiers.

Après nous être un peu remis de nos fatigues & de nos plaisirs, je me suis occupé plus sérieusement de tes enfans. Ils n'ont rien perdu, à beaucoup près, entre tes mains & dans celles de leur mère. Leur caractère & leur union m'enchantent. Le Commandeur & le Chevàlier font honneur à tes soins & au plan d'instruction que nous nous étions formé en leur faveur. Ils ont toutes les connoissances qui sont propres à leur âge, sans que leur esprit ni leur mémoire en soient surchargés. L'ordre, la netteté, la liaison que tu as su mettre dans leurs idées, supposent une marche plus lente en apparence, mais qui leur prépare pour la suite des progrès plus sûrs & plus rapides. Ce qu'ils savent, ils le savent bien; & je serois fâché que pour le moment ils parussent en savoir davantage. Ce ne sont point de petits prodiges ; mais je vois avec la plus douce satisfaction que tu en auras fait des hommes, dans un âge où la plupart de nos jeunes gens n'ont que du babil, de la suffisance, & ne sont après tout que de vieux enfans.

Tu t'attaches à former leur cœur autant ou plus que leur esprit : & en t'associant le Baron pour ce double objet, quels rapports tu as mis entre les trois frères, & que tu les as rendus chers & utiles l'un à l'autre !

Je n'applaudis pas moins, cher Valmont, au choix que tu as fait pour eux de notre respectable Abbé. N'étant pas libre de les avoir toujours sous les ieux, tu ne pouvois te reposer de leur conduite sur un meilleur guide. Il a toutes les lumières & toutes les vertus de son état. En leur faisant étudier la Religion par principes, en s'appliquant à leur en faire connoître les véritables fondemens, il les arme pour toujours contre les vains sophismes de nos modernes Incrédules ; & son exemple est, après celui que tu leur dois, ce qu'il y a de plus propre à la leur faire aimer.

Que je plains, mon fils, ces parens peu prévoyans & peu sages, qui confient ce qu'ils ont de plus cher à des maîtres dont la façon de penser est douteuse, dont les mœurs sont équivoques, à des

hommes peut-être à qui ils ne voudroient pas riſquer de confier leur fortune ! Ont-ils donc un tréſor plus précieux que leurs enfans ? Les inſenſés ! pour ne pas ſe donner la peine d'examiner & de choiſir, ſouvent même pour s'épargner les frais ou du moins les égards qu'entraîneroit un meilleur choix, ils ſe préparent les plus cuiſans remords ; & par les ſuites funeſtes d'une éducation vicieuſe, ils s'ouvrent une ſource de chagrins pour le reſte de leur vie.

Tu n'as point, cher Valmont, de pareils tourmens à redouter. Tes enfans répondent aux ſoins que tu t'es donnés pour eux, & déjà même ils te payent avec uſure des précautions que tu as priſes pour aſſurer leur ſageſſe & leur bonheur. Qu'Emilie, de ſon côté, a lieu de s'applaudir de la manière dont elle a élevé Julie ! Le Baron a raiſon, mon fils, lorſqu'il ne voit qu'Hortenſe & Julie que l'on puiſſe comparer l'une à l'autre. Les progrès de ta fille, depuis que je l'ai perdue de vue, me rendent aujourd'hui ceux d'Hortenſe plus ſenſibles qu'ils ne me

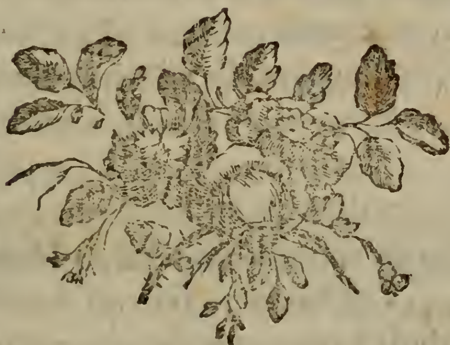
l'étoient, lorſque je ne voyois qu'elle. Leurs charmes ſe ſont développés en même tems. Chacune d'elles, enviſagée ſéparément, eſt, pour ſon ſexe & pour ſon âge, ce qu'il y a au monde de plus aimable. Vues enſemble, aucune des deux ne perd de ſes attraits, & l'on ne peut dire laquelle eſt la moins belle. Si, pour la figure, les avantages ſont les mêmes, ils le ſont encore pour les qualités de l'ame. Même ſimplicité, même candeur des deux parts; dans toutes deux autant de ſagacité, de juſteſſe, & de diſcernement, avec autant d'ingénuité & de franchiſe; même réſerve, avec le même enjouement; même égalité de caractère, & cependant même fonds de tendreſſe & de ſenſibilité; même nobleſſe & même délicateſſe de ſentimens. Non, on ne vit jamais deux amies de cet âge ſe reſſembler ſi parfaitement. Tu peux juger ſi les mamans ſont ſatisfaites. S'aimant toutes deux avec tendreſſe, s'aimant dans leurs enfans, elles doublent l'une par l'autre leur exiſtence, & la joie qu'elles reſſentent ſe partage également entre elles.

Faſſe le Ciel que rien n'en interrompe le cours ! Hélas ! les joies s'écoulent ſi promptement ! & la peine eſt ſi près du plaiſir !

C'eſt ainſi, mon fils, que des réflexions triſtes & mélancoliques viennent ſe mêler malgré moi au plus doux contentement. Celui que j'éprouve, l'idée même de celui que j'ôſe me promettre pour la fin de la campagne, s'il t'eſt libre de nous rejoindre avec le Baron, me font penſer au moment qui doit nous ſéparer. Il n'eſt donc rien ici bas qu'on puiſſe poſſéder ſans inquiétude, & qu'on ne ſe voye ſans ceſſe à la veille de perdre ! Heureux ſéjour, que celui où nous ſerons réunis dans la jouiſſance du ſouverain bien, pour ne nous quitter jamais ! Ah ! n'oublions point, cher Valmont, que la Religion & la vertu peuvent ſeules réaliſer un eſpoir ſi flatteur.

Donne-nous au plus tôt de tes nouvelles ; ſi toutefois tu ne nous as pas déjà écrit, comme nous nous en flattons..... Je quitte à peine la plume. Le courrier

arrive , voici un paquet de l'armée. Ce ſont des lettres de toi, de ton fils, de Veymur. Il y en a une auſſi du Chevalier de Lauſane. Cher Valmont, quelle joie pour toute la maiſon !





LETTRE XXIX.

Du Comte de Valmont au Marquis.

J'AI différé, mon tendre père, de quelques jours à vous écrire, afin de vous parler plus sûrement de la poſition où nous nous trouvons. Elle devient de jour en jour plus intéreſſante, par l'approche des ennemis, & par les poſtes qu'ils occupent. Ils s'étoient flattés de paſſer le Rhin & d'entamer nos frontières : nous les avons prévenus. Le paſſage du Corps de troupes que je commande & auxquels s'étoit réuni celui du Marquis de L...., s'eſt fait hier, ſans qu'ils euſſent autre choſe à nous oppoſer que quelques gardes avancées, qui ſe ſont repliées auſſitôt. Nous nous ſommes portés vers M..... que nous avons paru vouloir inſulter, quoique nous n'euſſions deſſein pour le moment que d'inquiéter les ennemis & de les laiſſer incertains ſur le plan de nos opérations. C'eſt déjà beaucoup que de les avoir mis ſur la défenſive, lorſqu'ils s'étoient promis de venir nous attaquer.

Il eſt aiſé de prévoir que cette campagne ne ſe terminera pas ſans quelque évènement conſidérable. Le Maréchal a joint ſon armée à celle de l'Electeur, afin de garantir ſes Etats menacés de toute part, d'augmenter même, s'il ſe peut, ſes dernières conquêtes, ou de lui conſerver du moins la ſupériorité qu'il s'eſt acquiſe.

Le Marquis de L... nous a quitté ce matin, avec les huit mille hommes qu'il a ſous ſes ordres, pour aller prendre ſon poſte au deſſus de B....., d'où il pourra, ou nous donner la main, ou la donner au Maréchal, ſelon que les circonſtances l'exigeront. J'ai déjà éprouvé quelque oppoſition de ſa part pour une entrepriſe que je méditois; mais comme il eſt eſſentiel de le ménager pour une occaſion plus importante, j'ai cru devoir céder pour cette fois, afin de ne pas tout perdre dans un autre moment. Tel eſt, mon père, l'état de nos affaires, ſur leſquelles M. de Veymur ſe charge de vous envoyer par la ſuite toutes les nouvelles qui pourront vous intéreſſer.

J'ai fait part à M. de Verzure de votre

dernière lettre. Il vous préſente ſon hommage, & eſt d'autant plus flatté du cas que vous paroiſſez faire des conſeils qu'il m'a donnés, qu'il a conçu pour vous toute l'eſtime & tout le reſpect qui vous ſont dus. Mon fils s'attache à lui de plus en plus. Il trouve dans ſa ſociété des reſſources qui le dédommagent ſans peine des agrémens frivoles & dangereux, qu'eût pu lui offrir une liaiſon trop aſſidue avec les jeunes gens de ſon âge. Il les voit par néceſſité, par convenance, mais jamais par goût ni par déſœuvrement. La préſence preſque habituelle de M. de Verzure, la mienne quand nous pouvons être enſemble, ce qui n'arrive pas auſſi ſouvent qu'il le voudroit, la compagnie de M. de Veymur, celle de quelques autres Officiers d'un certain âge & d'un mérite éprouvé, des études ſuivies, ont été juſqu'ici ſa ſauve-garde la plus ordinaire contre les amuſemens où ſes camarades cherchoient à l'entraîner. Il leur rend d'ailleurs tous les ſervices qui dépendent de lui, les aime & s'en fait aimer. Je lui ai témoigné toute la joie

que je ressentois d'une conduite si raisonnable, & d'un plan de vie si propre à lui donner toute la sagesse & la maturité d'un âge plus avancé.

Quant à moi, mon père, je travaille de toutes mes forces à mettre en pratique les avis importans que votre lettre renferme. J'ai prié M. de Verzure de me les rappeler, s'il m'arrivoit de m'en écarter jamais; & quel ami est plus propre à un si noble emploi! Au dessus de toute basse complaisance & de tout respect humain, ferme & justement sévère dans son amitié constante, il craindroit bien plus de me voir commettre une faute qu'il eût pu prévenir par ses sages conseils, qu'il ne craindroit, si je l'avois faite, de me déplaire en me la reprochant.

Je ne vous dirai pas, en finissant, tout ce qu'il m'en coûte d'être si long-tems éloigné de vous. Si l'avantage de servir mon Prince & ma patrie pouvoit me permettre quelque retour sur moi-même, que j'envierois le bonheur d'Emilie! Je ne lui écris que deux mots pour elle, pour Julie, & pour mes autres enfans. M. de

Veymur voudra bien m'excuſer auprès de ſon épouſe, & être l'interprête de mes ſentimens pour elle. Le Chevalier de Lauſane, contraint de ſe ſéparer de nous, pour ſuivre le Marquis de L...., a joint ſes dépêches aux miennes. Le tems me preſſe, & ne me laiſſe pas la liberté de vous en dire davantage *.

---

* C'eſt ici le moment de rappeler ce que l'on a déjà fait obſerver dans pluſieurs endroits, ſur le retranchement des Lettres peu importantes. Quelques-unes mêmes ne ſe ſont point trouvées parmi les papiers qu'on a raſſemblés; & de toutes les autres qui nous ſont reſtées, on n'a conſervé pour ce Recueil que celles qui nous ont paru abſolument néceſſaires par leur liaiſon entre elles ou par leur objet.



LETTRE XXX.

Du même à son Père.

TOUT se prépare pour une action décisive. Les ennemis trompés jusqu'ici sur nos projets, incertains de nos démarches, forcés par leur position & la nôtre d'être les tranquilles spectateurs de nos premiers succès ; une de leurs plus fortes places emportée presque sous leurs ieux par la valeur de nos troupes, sans qu'ils en ayent prévu l'attaque, & sans qu'ils ayent eu le tems d'y jeter du secours : une autre, plus considérable encore par l'entrée qu'elle nous ouvre au sein de leurs provinces, assiégée dans toutes les formes & pressée vivement, lorsqu'ils portoient leur attention d'un tout autre côté ; voilà, mon père, ce qui nous donne, par de si heureux commencemens, les plus grandes espérances pour l'avenir. Les ennemis ont compris qu'ils ne pouvoient rester plus long-tems dans l'inaction, sans laisser prendre une idée

trop désavantageuse de leurs forces & sans risquer de tout perdre. Ils ont fait avancer un autre Corps de troupes, qui rend leur armée aussi nombreuse que la nôtre. M. de L... eût pu en empêcher la jonction ; il ne l'a pas fait : il eût pu unir ses troupes aux miennes dans un moment où nous eussions combattu avec une supériorité marquée, & il m'a suscité, dans le Conseil, des obstacles que je n'ai pu lever que lorsqu'il n'étoit plus tems. L'autorité s'est trouvée en quelque sorte partagée, & il ne peut rien arriver de pis qu'un semblable partage. Aussi n'ai-je éprouvé de la part du Marquis que des contradictions ; mais enfin le moment est venu pour lui de réparer des fautes, qui m'allarment de plus en plus sur ses dispositions, & sur les instructions secrètes qu'on lui a données. J'ai peine à croire cependant que, comptant trop sur l'appui de M. de Lausane, il consente, pour le mieux servir, à se déshonorer. Quoi qu'il en soit, je lui ai intimé de nouveaux ordres de la Cour, & il se hâte de me joindre. Je ne refuserai pas alors le com-

bat, s'il m'eſt offert. Priez pour le ſuccès de nos armes. Si nous éprouvons un revers, la paix eſt plus éloignée que jamais. Si nous ſommes vainqueurs, tout le pays eſt à nous, & nous devenons les maîtres des conditions.

Je ne vous prie pas, mon père, d'épargner à la tendre Emilie les inquiétudes qu'un évènement ſi prochain pourroit lui cauſer. Je lui écris en peu de mots, & je mets quelques lignes pour vous dans la même lettre, afin que vous puiſſiez vous diſpenſer de lui montrer celle-ci.



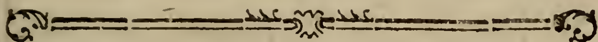


LETTRE XXXI.

Du même.

QUELLE heureuſe nouvelle pour vous, mon père, pour un cœur tout François ! Nous venons de remporter la victoire. Je vous écris ſur le champ de bataille. Cette action nous promet les ſuites les plus heureuſes ; & ce qui ne peut que mettre le comble à votre joie, c'eſt qu'elle a coûté peu de ſang, même à nos ennemis. Leur poſition déſavantageuſe a décidé de l'iſſue du combat. Après une glorieuſe défenſe, pluſieurs de leurs Officiers Généraux ont été forcés de ſe rendre, & un très-grand nombre de ſoldats ont été faits priſonniers. Mon fils, animé par l'exemple de M. de Verzure, s'eſt montré digne de ſon grand-père. Daignez embraſſer pour moi mon Emilie, mes enfans, & toute la famille de M. de Veymur, qui s'eſt diſtingué par les ſervices les plus ſignalés.





LETTRE XXXII.

De Monſieur de Veymur au Marquis de Valmont.

JE ne ſais, Monſieur, ce que notre brave Général vous aura marqué ſur ſa victoire ; mais comme je me défie de ſa modeſtie, je crois devoir me charger auprès de vous des détails. Je vous envoie un journal exact de cette campagne, dont le plan fait le plus grand honneur à M. le Comte, & une relation très-circonſtanciée de ce dernier combat. Vous y verrez avec quelle ſageſſe & quelle prévoyance il a préparé ſes ſuccès ; avec quel art & quelle profondeur de lumières il a combiné ſes opérations, maîtriſé les évènemens, & déterminé les hazards mêmes en ſa faveur ; avec quel ſang froid il a paré, dans le feu de l'action, à tous les dangers qui ſe ſont reproduits ſous ſes ieux, & que certainement il n'avoit pas dû prévoir ; avec quelle intrépidité il a payé de ſa perſonne dans des momens

critiques, & fixé la victoire, qui nous eût échappé ſans de nouveaux efforts. Mais ce que je me ſuis réſervé à vous retracer dans cette lettre, qui n'eſt écrite que pour vous, pour Madame la Comteſſe, & pour ſa chère Senneville, comme elle ſe plaît encore à l'appeler; c'eſt la grandeur d'ame de M. de Valmont, ſa Religion, ſon humanité, & toutes les vertus qui le rendent ſi reſpectable à tous les Officiers, & qui lui ont ſi bien gagné la confiance & l'amour du ſoldat. Voici, Monſieur, quelques traits qui vous peindront beaucoup mieux que tout ce que je pourrois vous dire, ſes ſentimens & ſa conduite (*a*).

Le Marquis de L...., qui commandoit le Corps de réſerve, auſſi mortifié de la préférence que la Cour avoit donnée ſur lui à Monſieur de Valmont, que jaloux de la gloire qu'il alloit acquérir, a tout entrepris pour la lui faire perdre. Au mépris de celle de ſon Prince & du ſalut de l'Etat, il a fait une manœuvre, qui, de vainqueurs que nous étions, a penſé nous attirer la honte & tous les malheurs d'une

défaite. Qui pourroit croire un Gentilhomme, un François, capable d'une telle infamie, si nous n'en avions des exemples dans notre Histoire ? Sous prétexte de prendre en flanc l'armée ennemie, il a dépassé notre corps de bataille; il a laissé nos flancs découverts; & nous nous sommes vus au moment d'être enveloppés, si le Général, conservant tout son sang froid au milieu d'un si grand péril, n'eût replié son aile droite, pour faire face de tous côtés & fortifier les endroits les plus foibles. Il s'y est porté lui-même; & le soldat, frémissant de rage de se voir arracher des lauriers, que si peu de tems auparavant il se croyoit sur le point de cueillir, a secondé, de toutes ses forces, sa prudence & sa valeur. Après le combat le plus opiniâtre, après avoir vu prendre & reprendre jusqu'à trois fois quelques-uns de nos drapeaux, après avoir reçu plusieurs coups de feu dans ses habits, & avoir eu deux chevaux tués sous lui, M. de Valmont a enfin culbuté les ennemis; & par un trait de générosité, qui a mis le comble à sa gloire, il a re-

tardé la poursuite pour aller dégager celui qui avoit failli à le perdre, & qui, séparé de l'armée, venoit d'être enveloppé à son tour. Un si grand service, rendu dans une pareille circonstance, le silence obstiné que notre Général a gardé sur cette manœuvre du Marquis de L...., qui n'a paru qu'inconséquente à ceux qui en ont ignoré les motifs, eussent dû lui obtenir de sa part quelques sentimens de reconnoissance; & il n'a éprouvé que de nouveaux traits de jalousie, & les marques les plus sensibles d'ingratitude.

Cependant, Monsieur, j'ai vu les dépêches de M. le Comte, & ce qui m'eût étonné, si je ne le connoissois pas, il y donne des éloges à la valeur de cet Officier, qui à la vérité s'est distingué par sa bravoure, autant qu'il s'est déshonoré à mes ieux par sa perfidie. M. de Valmont se borne à demander instamment qu'on l'employe dans la grande armée (*b*). Un très-grand nombre d'entre nous ont reçu, dans ces mêmes dépêches, les témoignages les plus flatteurs de l'attention du Général. Il semble qu'il ait tout vu, qu'aucune

cune action tant soit peu remarquable ne lui ait échappé, & qu'à proprement parler, il n'ait oublié que lui-même *.

Les soldats n'ont pas eu moins de part que les Officiers à ses bontés & à son zèle. Il a embrassé plusieurs de ceux qui s'étoient signalés sous ses ieux, & qui, transportés de l'honneur qu'il leur faisoit, versoient des larmes de joie. Il a fait distribuer des récompenses à quantité d'autres. Il a remercié de la manière la plus solennelle les Corps qui s'étoient les plus distingués; & par-tout on l'environnoit avec des signes non équivoques d'attendrissement & de respect, qui ont dû lui rendre bien doux les fruits de sa victoire.

Son premier soin cependant s'étoit porté du côté des blessés, dont le nombre, malgré la chaleur de l'action, n'a pas été aussi considérable qu'on avoit lieu de le

* Ceci rappelle cette lettre de Catinat, par laquelle il rendoit compte de la victoire qu'il venoit de remporter à Stafarde, & qui fit dire à un nouvelliste : *M. de Catinat étoit-il à cette bataille ?*

penſer. On l'a vu parcourir le champ de bataille, faire enlever du milieu d'un tas de morts un ſoldat qu'il a cru s'appercevoir qui reſpiroit encore, & qui en effet ne paroît pas devoir mourir de ſes bleſſures. Il s'eſt montré dans les hôpitaux, & a accéléré par ſa préſence tous les ſoulagemens qu'il étoit poſſible de procurer. Son humanité, diſons mieux, ſa charité, toujours active & ſans bornes, n'a point diſtingué entre nos propres ſoldats & ceux des ennemis. Il a fait donner à ceux-ci, ave cune égale promptitude, les mêmes ſecours. Bleſſés & vaincus, ce n'étoient plus pour lui des ennemis, c'étoient des hommes. On l'a entendu gémir plus d'une fois ſur les ſuites funeſtes des plus brillantes victoires, ſur ces maux que tant d'autres enviſagent de ſang froid (*c*); & en faiſant tout ce que ſon devoir exige, il les adoucit du moins autant qu'il le peut. Auſſi n'eſt-il perſonne qui ne convienne, à ſa louange, qu'on ne ſçauroit être tout à la fois plus brave & plus humain.

Forcé de mettre à contribution tout le pays, ce n'eſt point en y portant le fer

& le feu qu'il obtient de ſes habitans les ſommes qu'il leur impoſe ; c'eſt ſeulement en leur faiſant appréhender les maux qu'il veut leur épargner (*d*), & plus encore en leur inſpirant la ferme aſſurance d'être à l'abri de toute eſpècê de vexation, par la diſcipline exacte qu'il fait régner dans ſes troupes. Devenu la ſauvegarde de ceux qui ont recours à ſa bonté, il les fait jouir de la plus grande ſûreté & d'une ſorte de paix, au milieu même des horreurs de la guerre. Les campagnes ſont cultivées ; le laboureur ne quitte point ſa chaumière, dont on a fait pour lui un aſile ſacré (*e*). Quelques exemples d'une juſtice ſévère ont contenu l'avidité du ſoldat, & ont en même tems réprimé ſa licence.

Hier encore M. de Valmont a fait poſer des ſentinelles à une abbaye de filles, qui eſt à peu de diſtance de la ville que nous tenons aſſiégée, en leur enjoignant d'avertir à l'inſtant le Prévôt, dans le cas où il arriveroit quelque déſordre. Quelques-uns de nos ſoldats, échauffés par le vin & par la joie que leur inſpiroient

nos ſuccès, ont tenté, vers le milieu de la nuit, d'eſcalader les murs. Le Prévôt, éveillé à l'inſtant, s'eſt tranſporté lui-même dans cette maiſon, où déjà les ſoldats avoient pénétré; & par ſa préſence arrêtant leur témérité, il a conſervé à ces filles l'honneur ou la vie qu'elles étoient ſur le point de perdre. Ceux qui ont été pris ont ſervi d'exemple aux autres; & c'eſt ainſi que ſe rétablit dans ces contrées l'honneur du nom François, que les excès les plus crians & l'impunité avoient dégradé.

L'Officier que M. le Comte a chargé de la grande police de l'armée, entre parfaitement dans ſes vues, & ſeconde avec le plus grand zèle la ſageſſe de ſes intentions. Il a fait mettre en priſon la maîtreſſe d'un de nos Lieutenans-Généraux (*f*), ſans aucun égard pour le nom qu'il porte & pour le crédit dont ſa famille jouït à la Cour. On s'eſt plaint; on s'eſt emporté; le Prévôt a tenu ferme; le Général a applaudi hautement à ſa fermeté; & dès le même jour toutes les maîtreſſes ont été renvoyées. On a uſé

d'une plus grande rigueur envers ces malheureuſes, qui ruinent la ſanté & les forces du ſoldat, qui traînent après elles la débauche & les plus honteux déſordres, qui nuiſent à la diſcipline en même tems qu'elles entretiennent, qu'elles augmentent la corruption des mœurs; & bientôt le camp s'eſt trouvé purgé de cette peſte qui l'infeſtoit (*g*).

Inſtruit que, dans un repas, un vieux militaire avoit donné au plus jeune, au nom de tous les convives, une commiſſion auſſi odieuſe que déshonorante, à laquelle celui-ci s'étoit refuſé, en proteſtant qu'il n'iroit jamais chercher pour les autres ce dont il rougiroit de faire uſage pour lui-même, notre Général a caſſé ſans pitié l'Officier mal-honnête, qui n'avoit pas eu honte de montrer devant de jeunes gens une pareille dépravation.

De ſemblables traits ont fait reprendre, pour la décence & pour les mœurs, tout le reſpect qu'on leur doit. Il n'a plus été parmi nous du bel air d'afficher le libertinage. S'il ſe cache encore dans un petit nombre, il ne fait plus du moins

les mêmes progrès, & n'a plus le même crédit pour se produire & pour se répandre. Aussi voyons-nous nos jeunes gens plus studieux, plus appliqués à acquérir toutes les connoissances qui peuvent développer leurs talens, les disposer à devenir par la suite de grands hommes, & les mettre en état de rendre de grands services à leur patrie. Ils ne rougissent plus d'être sages, & de prendre des leçons de ceux qui, mûris par l'âge & par la réflexion, ont appris à le devenir.

Il a été plus difficile encore à M. de Valmont de déraciner ce faux point d'honneur, cette fureur pour les duels, qui nous a enlevé tant de jeunes militaires de la plus grande espérance, & qui ne contribue qu'à faire de faux braves (*h*). Mais il s'est expliqué si fortement sur ce point; il a montré tant de mépris pour ceux qui faisoient parade de bravoure en ce genre; il a paru en faire si peu de cas pour toutes les occasions importantes; il s'est fait avertir avec tant de soin des propos indiscrets, & en a prévenu si promptement les suites, en renvoyant sans pitié ceux

qui les avoient tenus, que la plus grande circonſpection règne aujourd'hui dans les diſcours, comme la plus grande honnêteté dans les procédés, & que c'eſt maintenant la choſe la plus rare parmi nous que d'entendre parler d'une affaire.

Malgré cette ſévérité de diſcipline, & cette ſage réforme de tant d'abus; la conduite que tient M. le Comte envers tous les militaires; ſa fermeté ſans dureté, ſans hauteur, mais tempérée par la bonté; ſon exactitude ſcrupuleuſe à ne point faire de paſſe-droits ſans des raiſons légitimes; la loi qu'il s'eſt impoſée de ne rien accorder purement à la faveur & de donner toujours la préférence au mérite, de ne laiſſer aucun ſervice eſſentiel ſans récompenſe, de couvrir les fautes quand elles ſont ſuſceptibles d'excuſe, & de mettre ceux qui les ont faites à portée de les réparer (*i*); le tendre intérêt qu'il paroît prendre à la ſituation de ceux qui ſe trouvent dans quelque embarras ſans ſe l'être attiré; ſon affabilité, ſon déſintéreſſement, ſa généroſité, lui ont concilié tous les ſuffrages & lui ont gagné

tous les cœurs. Il eſt ſur-tout adoré du ſoldat, qui ſe ſent forcé d'applaudir à l'ordre qu'il a établi, & qui en retire pour-luimême les plus grands avantages. Ils le conſidèrent tous comme un père, & c'eſt ſous ce nom qu'ils en parlent entre eux. Ils le voient dans bien des momens partager leurs peines, s'aſſocier à leurs travaux, & en tout tems pourvoir avec le plus grand ſoin à leur ſubſiſtance. Ils le voient banniſſant toute recherche, mépriſant le luxe & la molleſſe, mener au milieu d'eux une vie ſimple & frugale, & ne ſe permettre pour ſa table (*k*) ce qu'exigent ſa dignité & ſon rang, qu'autant qu'ils ſont dans l'abondance. Ils ſavent que ſouvent il veille pour eux, tandis qu'ils dorment d'un ſommeil tranquille; ils ſavent encore qu'il ne les expoſera point témérairement & au hazard; & que, ſi, pour le bien de l'Etat, & non pour ſa propre gloire, il leur fait courir des périls néceſſaires, il a toujours l'œil ſur eux pour les défendre, & eſt toujours prêt à les ſoutenir & à les encourager par ſon exemple. Auſſi ſont-ils raſſurés

& pleins de confiance. Les désertions, si communes autrefois, n'ont presque plus lieu parmi eux. Avec lui ils ne trouvent plus rien de difficile; ils ne désirent que de combattre sous lui; ils n'ont d'autre crainte que celle de le perdre, & prouvent assez qu'il ne faut aux François que de semblables chefs pour les rendre invincibles.

Sa religion, sa piété, toujours d'accord avec son devoir, prêtent à toutes ses autres qualités un nouvel éclat, & de concert avec elles, lui donnent sur tous les esprits la plus grande autorité. Convaincu par l'exemple de nos plus grands Généraux, par celui de nos plus braves Officiers & de nos plus vaillans soldats, par sa propre expérience, qu'une vie vraiment chrétienne n'est point incompatible avec la profession des armes; que la piété, bien loin d'affoiblir la valeur, ne sert qu'à l'augmenter; que l'on craint peu les dangers & la mort, dès qu'on a pris soin de bien vivre (*l*); & que la soumission envers l'Etre suprême, est ce qui assure davantage l'obéissance & la fidélité

envers les maîtres de la terre; il affermit autant qu'il est en lui l'empire de la Religion dans tous les cœurs. Il est le premier à faire tout ce qu'elle ordonne, & le premier aussi à en quitter les pratiques moins essentielles, pour voler où son état & ses devoirs l'appellent. Il ne regarde point, au reste, comme des pratiques purement arbitraires, les loix que l'Eglise lui impose, & ne se croit dispensé de les suivre, que lorsqu'il se trouve dans l'impuissance de les accomplir (*m*).

Une de ses maximes les plus ordinaires, est qu'aux ieux des vrais Sages, la Religion ne vieillit point; que son esprit & ses préceptes ne sont pas faits pour passer de mode; & qu'il n'y a que des ames foibles & étroites, qui, ne se sentant pas assez de courage pour se conformer à ce qu'elle nous prescrit, croient pouvoir l'accommoder à leurs penchans & l'assujettir à leurs propres idées.

Persuadés enfin par sa manière de parler & d'agir, nos jeunes Militaires n'affectent plus de se mettre au dessus de la règle, & de prendre le ton de l'irréli-

gion, que notre Général leur a rendu si méprisable(*n*). Ils ont appris à respecter la Religion des Charlemagne, des Louis IX, des Louis le Grand, des Turenne, des Condé (*o*), des Fabert (*p*), des Catinat (*q*). D'après lui, ils font plus encore, ils apprennent à la pratiquer.

Telle est l'influence d'un seul homme sur une infinité d'autres. Elle me fait admirer tous les jours, comment un mérite supérieur dans celui qui commande, maîtrise à son gré les dispositions de ceux qui lui sont soumis.

Vous voyez, Monsieur, ce que vos leçons ont produit. Vous avez proposé à M. votre fils les plus grands hommes pour modèles : c'est particulièrement sur M. de Turenne, considéré dans les plus beaux jours de sa vie, que vous avez fixé son attention & ses regards; & c'est en imitant ces hommes rares, qu'il deviendra un jour aussi grand qu'eux.



NOTES.

PAGE 382.

(a) VOICI *quelques traits qui vous peindront, &c.* Ces traits conviennent particulièrement à un homme qui commande en chef ; & d'après eux on ne peut que présumer de quelle manière M. de Valmont a dû se conduire dans des grades inférieurs. Mais il ne sera pas hors de propos d'offrir ici, dans ce genre de conduite, un beau modèle, qui ne peut être suspect à nos jeunes Militaires. Nous l'emprunterons d'Agricola, si renommé par ses grandes qualités, par ses grandes actions, & dont Tacite a écrit la vie. Nous nous servirons de la traduction de M. de la Blèterie.

» Ce fut dans la Grande-Bretagne, sous la » conduite de Suétonius Paulinus, homme » vigilant & de sang froid, qu'il commença » de servir. Il fit honneur au choix de ce Gé- » néral qui l'avoit pris pour Aide de Camp, » afin d'être à portée de juger de lui. Nos » jeunes gens regardent le service comme un » état de dissipation & de licence : Agricola, » bien loin de leur ressembler, n'abusa point » du titre de Tribun pour obtenir des con- » gés, pour se livrer aux plaisirs. Son peu

» d'expérience ne lui servit jamais de pré-
» texte pour demeurer en repos. Il s'appli-
» quoit à connoître la province, à se faire con-
» noître de l'armée, à profiter des lumières
» des uns & de l'exemple des autres. Brave
» sans ostentation, il ne briguoit point les
» commissions hazardeuses, les acceptoit avec
» défiance, & s'en acquittoit avec honneur.
» Jamais la Bretagne ne donna plus d'exercice
» aux Romains, ni ne fut si près de leur échap-
» per. Nos colonies furent réduites en cen-
» dres, nos vétérans égorgés, nos légions en-
» veloppées. On combattit long-tems pour
» sa propre sûreté, avant que de combattre
» pour la victoire. Un jeune volontaire ne
» devoit pas s'attendre à partager l'honneur
» du succès avec son Général; mais si Pau-
» linus eut la gloire d'avoir reconquis la pro-
» vince, Agricola, sous un tel maître, acquit
» de l'habileté, de l'expérience, de l'émula-
» tion; il conçut un désir ardent de se signa-
» ler dans la profession des armes : carrière
» glissante sous un règne où l'on prêtoit au
» mérite des vues criminelles, où l'estime du
» Public exposoit aux mêmes dangers que la
» mauvaise réputation....

» Agricola fut envoyé de nouveau dans la
» Bretagne, sous le règne de Vespasien, pour
» y commander la vingtième légion, qui, de-

» venue presque indépendante, faisoit peur
» même aux Généraux. Choisi pour réduire
» les mutins, il se conduisit avec une modé-
» ration singulière. Au lieu de se faire un mé-
» rite de leur soumission, il laissa croire qu'il
» les avoit trouvés soumis.

» La Bretagne étoit alors gouvernée par
» Vectius Bolanus, homme trop doux & trop
» pacifique pour des peuples si féroces. Agri-
» cola, de peur d'effacer son Général, ne se
» montra pas tout entier; & comme il avoit
» pour principe d'allier toujours l'honnête
» à l'utile, il ne signala son zèle qu'en prou-
» vant qu'il savoit obéir. Ses talens se dé-
» ployèrent dans toute leur étendue sous Pé-
» tilius Céréalis, successeur de Bolanus. Sou-
» vent ce nouveau Général lui donnoit, pour
» l'essayer, la conduite d'une partie de l'ar-
» mée: quelquefois décidé par le succès, il le
» chargeoit de commandemens encore plus
» considérables. En un mot, Céréalis l'associa
» d'abord aux fatigues, aux dangers, & bien-
» tôt après aux opérations décisives. Cepen-
» dant on n'entendit jamais Agricola faire tro-
» phée de ses exploits, ni se les approprier.
» Il disoit au contraire qu'ils étoient l'ouvrage
» du Général, comme s'il n'eût fait lui-même
» que prêter son bras. Ainsi, joignant la subor-
» dination à la capacité, la modestie aux

» ſervices, il échappoit à l'envie, & ne laiſ-
» ſoit pas d'avoir part à la gloire «.

PAGE 384.

(b) *Se borne à demander inſtamment qu'on l'employe dans la grande armée.* » Tel homme eſt difficile à vivre «, diſoit M. de Catinat en rendant compte au Miniſtre de ſes opérations. Ce dernier point, ajoute l'Auteur de ſa vie, frappoit principalement le Maréchal. Un mauvais caractère dépriſoit à ſes ieux les plus grands talens : c'eſt que, dans lui, le cœur & le génie ſaiſiſſoient en grand toutes les opérations militaires, dont l'harmonie entre les hommes aſſure principalement le ſuccès.

Voyez dans *les Mémoires Politiques & Militaires pour ſervir à l'Hiſtoire de Louis XIV & de Louis XV, &c.* les difficultés que faiſoient éprouver au premier Maréchal de Noailles, la conduite de Langallerie, dont les procédés, écrivoit ce Général à M. de Louvois, *lui donnoient plus d'inquiétude & plus de peine que les ennemis du Roi.*

PAGE 386.

(c) *On l'a entendu gémir plus d'une fois ſur les ſuites funeſtes des plus brillantes victoires, ſur ces maux que tant d'autres enviſagent de ſang froid.* Voici un fragment de la lettre que M.

le Marquis d'Argenſon, Miniſtre des Affaires Etrangères, & frère aîné du Secrétaire d'Etat de la guerre, écrivit à M. de Voltaire après la mémorable bataille de Fontenoi. » J'ai remarqué une habitude trop tôt acquiſe, de voir tranquillement ſur le champ de bataille des morts nus, des ennemis agoniſans, des plaies fumantes. Pour moi, j'avouerai que le cœur me manqua.... Le triomphe eſt la plus belle choſe du monde, les *Vive le Roi*, les chapeaux en l'air au bout des baïonnettes, les complimens du Maître à ſes Guerriers, la viſite des retranchemens, des villages, & des redoutes ſi intactes, la joie, la gloire, la tendreſſe. Mais le plancher de tout cela eſt du ſang humain, des lambeaux de chair humaine.

» Sur la fin du triomphe, le Roi m'honora d'une converſation ſur la paix, &c. «.

Après cette même journée, M. le Dauphin, ému de l'affreux ſpectacle qu'elle lui préſentoit, s'attendrit; le Roi, qui s'en apperçut, lui dit : » Voyez, mon fils! Qu'il en coûte à un bon cœur de remporter des victoires « ! *Vie du Dauphin.*

PAGE 387.

(d) *Ce n'eſt point en y portant le fer & le feu, qu'il obtient de ſes habitans les ſommes qu'il leur impoſe; c'eſt ſeulement en leur faiſant appréhen-*

der les maux qu'il veut leur épargner. M. de Louvois envoya M. de Catinat mettre à contribution les pays de Juliers & de Limbourg. Le Ministre, dont le caractère se peignoit dans tous ses ordres, disoit : » Faites de rudes exécutions dans le pays de Limbourg ; mettez » le feu dans les lieux qui ne voudront point » payer les contributions : le meilleur moyen » de faire retirer chez eux les habitans du pays » de Liége, de Limbourg, & des environs de » Mastricht, c'est d'envoyer par les derrières » mettre le feu à leurs villages «. M. de Catinat sut allier le service de l'Etat avec les loix sacrées de l'humanité ; il n'exécuta de ces ordres que ce qui étoit nécessaire pour intimider le pays. Ceux qu'il donna aux troupes, portoient que, si, par l'opiniâtreté des habitans, le feu devenoit le seul moyen de les soumettre, on eût grande attention de n'enflammer qu'une maison séparée de chaque village, afin que l'incendie ne pût se communiquer. Les paysans voyant des troupes réglées, ne demandèrent qu'à obéir : ainsi l'arrivée de M. de Catinat suffit pour leur faire payer les contributions. Le Gazetier d'Hollande fit alors la relation de sa conduite, d'une manière aussi flatteuse pour lui, que fâcheuse pour les Généraux ses contemporains : *La province de Juliers a eu le bonheur que les troupes fussent com-*

mandées par ce Général ; si c'eût été tout autre, tout le pays auroit été brûlé.

» Au siège d'Ath, le Maréchal de Catinat vit les Officiers d'Artillerie tirer sur les maisons; il le leur défendit, & ne souffrit point que les batteries fussent pointées ailleurs que sur les ouvrages. Cette bonté d'ame du Maréchal ne parut pas aux Flamands aussi singulière que son désintéressement : il ne voulut rien recevoir pour les sauve gardes, & défendit à son Secrétaire de rien prendre. Il alloit dans les campagnes seul, envelopé d'une rédingote, s'informer des paysans, qui ne pouvoient le reconnoître, si les ordres étoient exécutés. Un chef de troupes légères de son armée pilla des voituriers, & donna pour excuse à M. de Catinat, que, n'ayant pu faire des captures sur l'ennemi, il avoit été bien aise de faire rafraîchir sa troupe : *Monsieur le Volontaire*, lui dit le Maréchal, *vous faites comme l'oiseau de proie ; quand il a manqué la perdrix, qui est son gibier, il va se jeter dans la basse-cour.* Le partisan fut mis en prison; il y resta jusqu'à ce qu'il eût payé la valeur du vol que sa troupe avoit fait «. *Mémoires pour servir à la Vie du Maréchal de Catinat.*

IBID.

(e) *Le Laboureur n'abandonne point sa chaumière, dont on a fait pour lui un asile sacré.* » Le

Chevalier du Muy, dans la guerre de 1741, logeant avec son frère dans une ferme, un de leurs gens y mit le feu par inattention; ils la firent reconstruire à neuf à leurs frais. Ce trait eût été noble dans toutes les circonstances; il est admirable dans les mœurs guerrières. Il l'est plus encore, si l'on observe que Messieurs du Muy devoient alors se refuser le nécessaire pour cet acte de bienfaisance «. *Manuscrit de famille.*

» Avant que de mourir, disoit Duguesclin environné de ces braves guerriers avec lesquels il avoit vieilli dans les combats, je veux vous dire encore une parole que je vous ai dite mille fois: *Souvenez-vous que, par-tout où vous ferez la guerre, les Ecclésiastiques, le pauvre peuple, les femmes, & les enfans ne sont point vos ennemis; que vous ne portez les armes que pour les défendre & les protéger* «. Histoire de Duguesclin, liv. 6.

La mauvaise conduite des soldats à cet égard, & quelquefois celle des Officiers, ont causé des maux irréparables. » Un mot du Marquis de Castanaga, Général de l'armée d'Espagne en Catalogne, exprime mieux que toutes les descriptions les effets d'une conduite si odieuse: *Quand le Roi mon maître*, disoit-il, *m'auroit envoyé trente millions, je n'aurois pu lui rendre d'aussi grands services que l'ont*

fait les Officiers qui ont commandé les troupes de France pendant l'hiver «. Mémoires Politiques & militaires, pour servir à l'Histoire de Louis XIV & de Louis XV, &c.

PAGE 388.

(f) *L'Officier qui est chargé de la grande police de l'armée, entre parfaitement dans ses vues... il a fait mettre en prison la maîtresse d'un de nos Lieutenans-Généraux*, *&c.* Un Prévôt de l'armée, sous le Maréchal de Saxe, a mieux fait encore. Ce Général, qui respectoit du moins la Religion dans tous ceux qui la pratiquoient, avoit une très-grande confiance dans M. L. G. qu'il venoit de charger d'une fonction si délicate. Cet Officier, supérieur à toute espèce de considération, lorsqu'il étoit question de faire son devoir, fit mettre en prison, dès le même soir, la maîtresse du Maréchal. Le lendemain, se présentant le premier à son lever : Mon Général, lui dit-il, je me suis déjà acquitté en partie de la commission que vous m'avez donnée. Une multitude de filles de mauvaise vie sont ici la source des plus grands désordres. J'ai cru que, pour nous en défaire, il falloit commencer par un coup d'éclat J'ai fait emprisonner la.... que vous avez amenée au camp. Il convient, mon Général, que ce soit vous qui donniez l'exemple.

PAGE 389.

(g) *On a usé d'une plus grande rigueur envers ces malheureuses, qui ruinent la santé & les forces du soldat, &c.* M. le Maréchal de Broglie étant à la tête de nos troupes, employoit tous les moyens qui étoient en son pouvoir, pour éloigner les filles publiques de nos armées. Il leur faisoit appliquer au visage un noir très-mordant, qui ne s'effaçoit qu'après un tems considérable.

Nous aurons lieu d'insister par la suite, comme nous l'avons déjà fait dans un des volumes précédens, sur la prétendue nécessité où l'on se trouve de tolérer un si grand mal, source féconde de dépravation, de dépopulation, & de tant d'autres maux *. Si c'est d'ailleurs la corruption des mœurs elle-même, qui rend, aux ieux de bien des gens, ce mal si nécessaire dans de certains siècles; qu'ils en infèrent avec d'autant plus de raison la nécessité de travailler à réformer les mœurs. Il n'est point de classe d'hommes, point de Corps où l'on ne puisse les régénérer. M. le Maréchal de Biron a dit : *Je forcerai, dans quelques années, les parens de me présenter des placets pour*

---

* Voyez le renouvellement des Loix à cet égard sous Charles V, surnommé le Sage, dans Villaret, T. XVI, p. 254.

faire entrer leurs enfans dans les Gardes. Il l'a dit ; & nous le voyons accompli sous nos ieux ; & nos Gardes-Françoises, devenus un modèle pour les autres Corps, ont aujourd'hui de la Religion & des mœurs. Non, rien n'est impossible à un chef qui sait user de son autorité & qui donne l'exemple.

PAGE 390.

(h) *Cette fureur pour les duels.... qui ne contribue qu'à faire de faux braves.* » Ordinairement les duellistes, fiers de leur adresse & de leur habileté dans le maniement des armes, cachent une véritable lâcheté, sous un courage affecté. C'étoit le sentiment du célèbre Maréchal de Turenne. Eh ! quel homme se connut jamais mieux que lui en véritable bravoure ! Un jour, ce grand homme renvoya en France, du pays de Hesse-Cassel, où il commandoit l'armée Françoise, un Capitaine de Cavalerie, qui avoit tué en duel deux autres Officiers : parce que, dit il, *j'ai remarqué plusieurs fois la triste contenance d'un homicide devant l'ennemi : il nous tueroit tous, si nous le laissions faire, & ne tueroit pas un seul ennemi du Roi* «. M. de Bury, Essai sur l'Education Françoise.

Je ne sais où j'ai lu le trait suivant, que je crois être de M. de Turenne lui-même, avant

qu'il fût avancé dans le service. Etant appelé en duel par un autre Officier, il lui répondit : » Je ne sais pas me battre en dépit des loix ; mais je saurai aussi bien que vous affronter le danger, quand le devoir me le permettra. Il y a un coup de main à faire, très-utile & très-honorable pour nous, mais très-périlleux. Allons demander à notre Général la permission de le tenter, & nous verrons qui des deux s'en tirera avec plus d'honneur «. Celui qui avoit proposé le duel trouva le projet si périlleux en effet, qu'il refusa de soumettre sa valeur à une pareille épreuve. Telle est le genre de courage de la plupart des duellistes. On en a vu chercher à se faire une réputation de bravoure dans des rencontres particulières, & se mettre au lit un jour de bataille.

On peut voir dans la vie de M. de Turenne, par Raguenet, quelle a été sa conduite à l'égard du Maréchal de la Ferté & du Prince Palatin *. Elle ne s'accorde guère avec le point d'honneur de nos faux braves.

Il y auroit, après tout, bien peu d'affaires, si tous ceux qui sont témoins de quelque dispute, se comportoient comme il seroit à souhaiter qu'ils le fissent, d'après l'exemple que

* Nous avons rapporté dans le troisième volume, Lettre XLIV, à la fin de la Note (a), le trait qui concerne le Prince Palatin.

nous allons citer. » Un jour douze personnes avoient dîné ensemble dans une maison : après le repas on proposa de jouer, & l'on fit deux parties différentes, dans l'une desquelles il s'éleva entre deux Officiers une dispute, suivie de quelques propos assez durs. Les autres personnes qui étoient présentes, s'empressèrent de l'appaiser, en leur disant qu'ils avoient tort tous deux. Ceux-ci cependant commençoient à s'échauffer, lorsqu'un autre Officier de la compagnie, homme de tête, très-sage & très-sensé, fut à la porte de la salle, ferma la serrure à double tour, en mit la clef dans sa poche. Ensuite se tournant vers la compagnie, il dit : Personne ne sortira d'ici, qu'après que ces Messieurs se seront accommodés. Il faut que celui qui est auteur de la querelle commence (car c'est lui qui a le premier tort) à faire excuse à l'autre de ce qu'il lui a dit; que celui qui se croit attaqué reçoive l'excuse, & témoigne qu'il est fâché d'avoir relevé avec trop de hauteur l'insulte qu'il croit qu'on lui a faite, & qu'ensuite ces deux Messieurs s'embrassent & promettent de ne se rien demander davantage. S'ils refusent de le faire, j'en porterai mes plaintes aux Maréchaux de France, & je les prierai de donner leurs ordres pour empêcher un duel entre ces Messieurs. La conduite de cet Officier fut fort

approuvée,

approuvée. La compagnie engagea les deux Militaires à se faire des excuses respectives, & ils s'embrassèrent «. *M. de Bury.*

PAGE 391.

(i) *Le soin de couvrir les fautes quand elles sont susceptibles d'excuse, &c.* Le Maréchal de Catinat se plaignoit amérement de la précipitation avec laquelle on jugeoit un Officier, d'après une première faute, & croyoit au contraire qu'il étoit du devoir d'un Général de lui fournir les moyens de la réparer. Il racontoit souvent à ce propos une histoire qui lui étoit arrivée, sans que jamais on ait pu deviner qui y avoit donné lieu.

» Un jeune homme, très-recommandé par toute la Cour, vint à son armée prendre le commandement d'un Régiment. Le Maréchal lui dit à son arrivée, que, pour première preuve de considération, il lui donneroit le lendemain un détachement, & qu'il lui promettoit de rencontrer les ennemis. La promesse du Maréchal fut accomplie : le détachement trouva les ennemis. Le jeune homme, étonné par le bruit & le sifflement des balles, tint une conduite scandaleuse pour l'armée. Tout le monde en parla ; le Maréchal fit tout ce qu'il put pendant la journée, pour paroître ne pas entendre les différens discours. Quand

la nuit fut venue, il envoya chercher ce jeune homme, lui parla de sa faute, & lui dit qu'il falloit opter entre le parti de la réparer le lendemain, ou de se faire Capucin le même jour. Le jeune homme ne balança point ; il commanda le lendemain un nouveau détachement, rencontra les ennemis, montra la plus grande valeur, & fut depuis, de l'aveu du Maréchal de Catinat, un des meilleurs Officiers qu'ait eus le Roi ; *Il est, ou il sera Maréchal de France*, ajoutoit-il, pour éloigner plus sûrement les soupçons ». *Mémoires pour servir à la vie du Maréchal de Catinat.*

PAGE 392.

(k) *Mener au milieu d'eux une vie simple & frugale, & ne se permettre pour sa table ce qu'exigent, &c.* On parloit un jour devant M. le Dauphin d'un repas somptueux qu'avoit donné un particulier, & du prix qu'il avoit mis à un seul plat. *Je serois bien fâché*, dit ce Prince, *qu'il eût paru sur ma table, ayant coûté si cher.* Il rappela à cette occasion les festins d'Antoine & de Cléopâtre, & ajouta : *Il y a encore aujourd'hui de ces petits Antoines qui bravent l'humanité autant qu'il est en eux.* Vie de M. le Dauphin.

PAGE 393.

(l) *Qu'une vie vraiment chrétienne n'est point*

incompatible avec la profeſſion des armes ; que la piété, bien loin d'affoiblir la valeur, ne ſert qu'à l'augmenter, &c. C'eſt ſur ces principes que M. de Turenne non ſeulement avoit ſoin de purger ſon armée des dérèglemens qui règnent ordinairement parmi les troupes, mais qu'il y avoit encore établi des prières publiques à certaines heures du jour. *Voyez Hiſtoire du Vicomte de Turenne, l. 5.*

» On a remarqué, dit Xénophon, que, dans un jour de combat, ceux qui craignent le plus les Dieux, ſont ceux qui craignent le moins les hommes «. *Cyrop. l. 3.*

En effet, comme l'a très-bien obſervé l'Auteur des *Mœurs*, » Le guerrier le plus courageux eſt celui qui, ſe ſentant un cœur pur, peut contempler avec plus de ſécurité l'autre vie «.

Voici un trait, parmi bien d'autres que nous aurions pu recueillir, qui vient à l'appui de cette vérité. M. de Minard, Lieutenant-Colonel du régiment de Forêt, racontoit à quelqu'un, en 1749, devant les principaux Officiers qui en avoient été témoins, qu'après une miſſion donnée à ce régiment par M. Bridaine, ayant mené ſes ſoldats en Italie, où il y eut une action très-vive & très-meurtrière, ils y eſſuyèrent un feu continuel avec une intrépidité dont il y avoit peu d'exemples. Ils tom-

boient, chacun dans ſon rang, tout couverts de bleſſures, ſans donner la moindre marque de frayeur ; & parmi tous ceux qui furent tués ou bleſſés dans cette action, il ne s'en trouva pas un ſeul qui eût reçu le coup de manière à donner lieu de penſer qu'il eût ſeulement fait le moindre mouvement par crainte & par inquiétude.

Qu'on juge par ce ſeul trait, de ce que l'on perd en négligeant, comme on ne le fait que trop, la Religion du ſoldat.

M. le Chevalier du Muy le comprenoit mieux que perſonne, lorſqu'étant à la tête d'une partie de nos troupes, il s'en expliquoit ainſi dans une lettre adreſſée à M. le Duc de Choiſeul : » Pluſieurs des régimens de » Cavalerie, d'Infanterie, de Dragons, &c. » ont manqué d'Aumônier pendant la campagne dernière ; uſage auſſi dépourvu de » bon ſens que de Religion. Comme de la néceſſité d'un Etre ſuprême, dérive la néceſſité d'un culte, on doit ſentir que de la perverſité de l'homme, dérive auſſi la néceſſité » de le lui faire obſerver. Eh quels hommes » laiſſe-t-on ſans culte ? des ſoldats, des cavaliers, des domeſtiques, cette foule enfin » de gens que l'oiſiveté & le vice portent également à la licence & à l'inſubordination. » On n'ira cependant jamais à la ſource du

» mal, tant que les Aumôniers des régimens » seront si mal payés. Sa Majesté pourroit » prendre sur les Abbayes du Royaume une » somme de 1200 livres, attachée à la place, » non à la personne de l'Aumônier de chaque » régiment. J'ai l'honneur d'être, &c.

» M. du Muy se flattoit que la connoissance » de la Religion donneroit au Militaire une » connoissance de la morale, & que l'hon» neur d'un Officier François ne se borneroit » plus à un coup d'épée donné ou reçu «. *Manuscrit de famille.*

PAGE 394.

(m) *Il ne regarde point, comme des pratiques purement arbitraires, les loix que l'Eglise lui impose, & ne se croit dispensé de les suivre que lorsqu'il se trouve dans l'impuissance de les accomplir.* Un Officier d'un grade supérieur, & qui s'est signalé dès sa jeunesse par les actions les plus éclatantes, me disoit un jour : » Il y a trente ans que je n'ai manqué aux loix de l'Eglise sans avoir de justes raisons pour en être dispensé ; & j'espère bien, tant que mes forces me le permettront, n'y manquer jamais «.

Je me souviendrai toujours de ce beau mot de Louis XVI, recueilli par quelqu'un qui l'avoit entendu. Ce Monarque, âgé de vingt

ans, dit, à la fin du premier carême qu'il avoit passé sur le trône : » Je me suis tiré de celui-ci sans peine ; mais j'aurai un peu plus de mérite le carême prochain «. Et en quoi donc, Sire, lui dit un Courtisan ? » C'est, reprit le Roi, parce que je n'ai eu cette année que le mérite de l'abstinence ; j'aurai de plus celui du jeûne le carême prochain, puisque j'aurai atteint vingt-un ans «. — Le jeûne ! Sire, il est incompatible avec vos occupations & vos exercices. Après le travail vous allez à la chasse, & comment pourriez-vous jeûner sans altérer votre santé ? *La chasse*, répliqua le pieux Monarque, *est pour moi un délassement : mais je changerai de récréation, s'il le faut ; car le plaisir doit céder au devoir.* Les carêmes suivans le Roi a chassé ; mais il a jeûné en même tems.

L'illustre Voyageur, dont la France a admiré, il y a quelques années, la véritable grandeur & la noble simplicité, nous a laissé sur un autre objet une leçon non moins frappante. Il étoit allé le jour de l'Ascension à l'Imprimerie Royale, dans la vue de s'instruire, en conférant avec celui qui en dirigeoit les travaux. Les ouvriers, prévenus la veille de l'heure à laquelle il devoit s'y rendre, l'avoient précédé, & s'étoient mis à l'ouvrage. Il en marqua son mécontentement

& ſa ſurpriſe. Il fit plus ; il voulut qu'ils ceſſaſſent à l'inſtant leur travail *.

Si de pareils traits doivent faire rougir, dans un certain monde, tant de petits Eſprits qui veulent paſſer pour des Eſprits forts ; quel effet produiront-ils ſur des hommes, qui, par état, devroient ſe montrer les plus fidèles obſervateurs des préceptes, & qui quelquefois, par leur manière de vivre, enſeignent aux autres à les violer ? A Dieu ne plaiſe que, par le trait que je vais citer, je prétende faire la ſatire de tous les Miniſtres des Autels, dont un ſi grand nombre m'ont tant de fois édifié, & que j'ai tant de raiſons de reſpecter ; mais ne diſſimulons pas ce qui fait la honte de quelques-uns, & par oppoſition l'éloge d'une quantité d'autres, qui ſont ſi éloignés de leur reſſembler. Un de mes parens, aſſez jeune encore, & qui ne ſe pique pas d'une grande réforme, venant faire ſon ſervice à Verſailles, rencontre ſur ſa route deux chaiſes de poſte, qui ſe ſuivoient à très-peu de diſtance. Dans l'une

* Eh que devoit-il donc penſer en voyant dans les jours ſpécialement conſacrés au culte divin, des travaux autoriſés de toute part, ſous les prétextes les plus impoſans, & que toutefois la piété du Monarque lui-même déſavoueroit, s'il en étoit inſtruit ; tandis que, depuis quelques années, des hommes de tout état ôſent bien les commander en leur nom ?

étoit un de nos jeunes Grands-Vicaires, & dans l'autre un Chanoîne d'une insigne Cathédrale, tous deux de sa connoissance. Il les passe, & arrive à l'auberge, où il trouve leurs domestiques qui ordonnent séparément pour chacun d'eux à peu près le même souper, c'est-à-dire, ce qu'il y avoit de plus recherché en gibier pour la saison. C'étoit un jour maigre. Il attend qu'ils soient servis; & les visitant l'un après l'autre, » Eh quoi, leur dit-il, je me fais commander en maigre un souper, parce que c'est aujourd'hui Vendredi; je ne trouve presque rien; je fais mauvaise chère; je me contrains, & ne fais après tout que ce que je dois: & vous, qui me devez l'exemple, vous vous faites servir ces mets dont votre table est couverte? En vérité, je serois bien dupe, si en vous entendant prêcher, je n'avois d'autres motifs de croire que ceux que me fournit votre conduite «.

Ministres si peu sages! dans l'esprit de la plupart des hommes, foibles ou mal instruits, vous déshonorez la Religion; vous perdez toute la considération qui est due à votre état; on vous persifle dans le monde; on vous méprise; & vous ne vous en doutez pas.

PAGE 395.

(n) *Nos jeunes Militaires n'affectent plus de*

ſe mettre au deſſus de la règle, & de prendre le ton de l'irréligion, que notre Général leur a rendu ſi mépriſable. Dans l'Ordonnance Militaire de Louis XVI, du 25 Mars 1776, titre VI, on lit cet article ſi eſſentiel & ſi digne d'un Roi Très-Chrétien. » Sa Majeſté preſcrit pour pre-» mier & principal devoir à ſes Officiers Gé-» néraux, & aux Commandans des Corps, » de faire reſpecter la Religion par tous ceux » qui leur ſeront ſubordonnés : Elle déclare » que ſon intention eſt de ne ſouffrir dans ſes » troupes aucun Officier affichant l'incré-» dulité, & qui auroit des mœurs publique-» ment dépravées ; un homme ſcandaleux n'é-» tant pas digne de commander à d'autres hom-» mes, quelque valeureux qu'il puiſſe être ; & » Sa Majeſté n'admettant de valeur vraiment » recommandable que celle de l'homme inſ-» truit & vertueux «.

IBID.

(o) *Ils ont appris à reſpecter la Religion.... des Turenne, des Condé, &c.* Nous ne craindrons pas de le dire : ſi l'eſprit de Religion qu'a fait paroître M. de Turenne dans les plus belles époques de ſa vie, eût toujours été l'ame de ſes ſentimens & de ſa conduite, il n'eût jamais porté les armes contre la France, il ne ſe fût point ligué avec des ſujets rebelles,

il n'eût pas favorisé les troubles excités par les Princes : des fautes, qu'il a si bien réparées depuis par ses services, n'eussent pas terni quelques momens de sa gloire ; il eût été dans tous les tems un héros sans tache & sans reproche. Disons la même chose à bien des égards du grand Condé. Avec de la Religion, il n'eût pas abusé de ses talens pour le malheur de sa patrie ; il n'eût pas eu à gémir des maux qu'il lui avoit faits, de ces maux dont le souvenir, rappelé dans un instant d'humeur par Louis XIV, fit dire au Prince : *Ah ! Sire, vous m'aviez promis de ne m'en parler jamais* ; dans la galerie de Chantilly, la muse de l'Histoire n'eût pas été forcée d'arracher quelques feuillets de la vie d'un si grand homme.

Faisons-en la remarque importante : la France a vu s'armer contre elle quelques-uns de ses plus illustres guerriers ; eh ! combien n'ont-ils pas nui à eux-mêmes, à leur réputation, au succès de leurs armes, à leur bonheur, quand ils ont quitté le service de leur Prince, celui de leur patrie, & qu'ils ont trahi leur devoir !

Nous ne reviendrons point, par rapport à M. de Turenne, sur ce qui fait l'objet essentiel de cette note. Il a donné, sur-tout depuis son abjuration, les marques les plus éclatantes de ses sentimens jusqu'à la mort. Mais

disons quelque chose de ceux du Prince de Condé, qu'on a cherché à rendre suspects, & qui ont pu l'être dans quelques années de sa vie, à en juger par ses discours. On sait néanmoins qu'après avoir exercé la vivacité de son esprit sur toutes les matières de Religion, après avoir lu, examiné, discuté, après avoir conféré avec les plus savans hommes de son tems, il avoit conclu de tous ces examens, qu'il n'y avoit de véritable Religion que la Religion Catholique ; & qu'on lui a entendu dire mille fois, que toutes les autres n'étoient que des inventions d'hommes visionnaires ou imposteurs. *Mém. Chronol. T.* 3.

Dans sa retraite de Chantilly, revenu de toutes les chimères dont nous bercent nos passions, il partagea les dernières années de sa vie entre les entretiens des Hommes de Lettres les plus célèbres, & les pratiques les plus édifiantes de la Religion.

Boileau racontoit que ce Prince, étant près de mourir, fit appeler ses gens, & leur parla ainsi : » Vous m'avez souvent oui dire des impiétés ; mais dans le fond je croyois tout le » contraire de ce que je disois : je ne contrefaisois le libertin & l'Athée, que pour paroître plus brave «. Quel mot ! & que de secrets il nous dévoile dans le cœur des plus grands hommes !

IBID.

(p) *Des Fabert.* Rien ne prouve mieux la Religion du Maréchal Fabert, que cette Lettre qu'il écrivit au premier Duc de Noailles, au ſujet du cordon bleu qu'on lui avoit fait eſpérer.

» Quant aux preuves qu'il faudroit pour » être Chevalier par la voie ordinaire, j'aime-» rois mieux la mort que d'y donner mon » conſentement. Je n'ai fait de ma vie fauſſe-» tés ; & pour porter une marque d'honneur » ſur mon manteau, je ne rendrai jamais ma » perſonne auſſi infâme, qu'elle le ſeroit, ſi » je m'étois porté à mentir à mon Roi.

» Depuis mes jeunes ans, j'ai ſervi le plus » utilement qu'il m'a été poſſible & avec une » fidélité & ſincérité entières. Cela a dépendu » de moi, & j'ai ſuivi exactement mon de-» voir ; & je continuerai juſqu'à l'heure de » ma mort. Mais ma naiſſance dépendoit du » hazard. Si elle fait que le Roi, après une » fort longue guerre, honorant de ſon Ordre » ceux qu'il voudra qu'on croye l'avoir utile-» ment ſervi, me laiſſe ſeul ſans cette marque » d'honneur, & veut que dans l'élévation » où Sa Majeſté m'a mis, ce me ſoit une mar-» que d'un défaut que je ne pouvois corriger, » il faudra prendre cela comme un châtiment

» de mes péchés, & remercier Dieu qu'en ce » monde il me fera souffrir un peu, en me » garantissant de faire une faute qui me précipiteroit dans la rigueur de sa justice après » ma mort. & qui, durant le reste de ma vie, » me tiendroit la conscience bourrelée «. *Mémoires Politiques & Militaires, &c.*

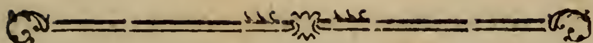
IBID.

(q) *Des Catinat.* L'Auteur de la vie de Nicolas de Catinat, imprimée à Lausane, s'élève avec force contre ceux qui ont voulu nous le rendre suspect d'incrédulité, & relève même quelques infidélités qu'on s'est permises à cet égard. Il nous apprend que, M. de Catinat, *se nourrissant chaque jour de la lecture des Livres Saints, la Religion & ce qu'elle a de grand pouvoit seul le remplir.*

C'est ainsi que parle M. de la Harpe dans l'Eloge qui a obtenu le prix à l'Académie Françoise. » Vers la fin de sa vie, il cessa de paroître à la Cour; il ne lui resta plus que Saint Gratien, quelques amis, & quelques livres. Plutarque & une Bible en plusieurs langues étoient ceux qu'il lisoit le plus souvent. Sentant défaillir ses forces, il pria le célèbre Helvétius de lui dire à peu près ce qu'il lui restoit de tems à vivre. Le Médecin mit le terme à trois mois, & lui ordonna

quelques breuvages. *Pourquoi ces remèdes*, dit Catinat? *Pour rendre l'agonie plus douce*, répondit le Médecin. Le Maréchal consentit à les prendre. Mais ce qui sur-tout devoit rendre son agonie bien douce, c'étoit le souvenir de sa vie. Cet homme, accusé d'impiété, mourut en prononçant ces paroles: *Mon Dieu, j'ai confiance en vous.* Il avoit demandé lui-même les secours que la Religion apporte aux mourans. Son testament commence par des legs pieux & charitables à des Eglises & à des hôpitaux. Aucun de ses domestiques n'y est oublié. Il n'avoit ni augmenté ni diminué son patrimoine «.





LETTRE XXXIII.

Du Comte de Valmont à ſon Père.

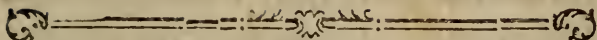
AU moment où nous commencions à recueillir les fruits de la victoire que nous avons remportée, où la plus forte place du pays vient de ſe rendre, où toutes les autres villes paroiſſoient diſpoſées à ſuivre ſon exemple; on m'écrit de ne pas pouſſer plus loin nos avantages, pour ne pas exciter, dit-on, la jalouſie de quelques Puiſſances que nous avons intérêt de ménager, & pour laiſſer un libre cours aux négociations que l'on vient d'entamer. On m'ordonne en conſéquence de remettre le commandement à M. de L...., & d'aller recevoir les ordres de la Cour. On veut, ſi j'en crois M. de Lauſane, m'employer à quelque choſe de plus important.

Je ne chercherai point, mon père, à démêler les intérêts particuliers & les vues du Vicomte. Je n'examinerai point ſi de petites intrigues ſont le principe de

ces arrangemens, que je doute même qui subsistent; & je ne me ferai pas un sujet de peine de tout ce qui peut servir à éprouver mon obéissance.

Je pars, en priant M. de Veymur de continuer à vous donner des nouvelles de ce qui se passera à l'armée. M. de Verzure veut bien se charger de vous mener le Baron, dès qu'il leur sera permis d'aller vous joindre. Que ne suis-je libre de l'accompagner, & de jouir de la satisfaction que je m'étois promise! Mais qui sait maintenant quand je pourrai partager avec Emilie & mes enfans le plaisir de vous voir? Sur cet objet du moins plaignez-moi : votre cœur vous dira assez tout ce que me coûte un pareil sacrifice.





LETTRE XXXIV.

Du même.

J'AI reçu du Roi l'accueil le plus favorable. On a tout fait pour que mon rappel n'eût point l'air d'une disgrâce, & pour en adoucir à mes ieux l'amertume, si en effet j'y eusse été plus sensible. Sa Majesté vient de me nommer Gouverneur de la.... Ce gouvernement d'une Province frontière est d'autant plus important, qu'il avoisine davantage les Puissances avec lesquelles nous sommes en guerre, & celles que nous avons le plus d'intérêt de nous concilier.

L'objet de mon rappel est de m'envoyer auprès du Roi de... qui n'est pas éloigné, dit-on, de se déclarer en notre faveur ; ce qui forceroit plus sûrement encore les ennemis à la paix, & nous en rendroit les conditions plus avantageuses que nous n'eussions pu l'espérer, même après de nouvelles conquêtes. C'est à vous, mon père, que M. de Lausane fait

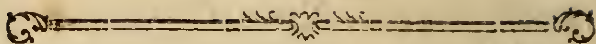
honneur du choix que Sa Majesté daigne faire de moi pour ménager cette alliance. La grande réputation dont vous jouissez dans cette Cour étrangère, l'estime que vous vous y êtes acquise dans le tems de votre ambassade, la haute idée que le Prince s'est formée de vous, quoiqu'il ne vous y ait vu que sous le règne de son prédécesseur, le souvenir qu'il a conservé de votre mérite & de vos talens, tout ici a donné lieu de penser que, puisque votre santé ne vous permettoit pas un si long voyage, on pouvoit du moins employer avec succès, auprès de ce Monarque, le fils d'un homme dont la mémoire lui est si respectable & si chère.

C'est donc sous vos auspices, mon père, que je vais paroître dans une Cour si orageuse, & dans une circonstance si délicate. Mais comment espérer de vous y remplacer dignement? & n'ai-je pas plutôt à craindre qu'au lieu d'y soutenir votre nom, je n'invite encore à vous regretter davantage, & que je ne vienne à tout perdre par la comparaison?

M. de Lausane me presse de tout dis-

poſer pour mon départ. Quelque amitié qu'il ait paru me faire, j'ai cru m'appercevoir que ma préſence lui étoit à charge; je doute fort qu'il ait oublié ſes anciens reſſentimens, ou qu'il ait perdu toute idée de jalouſie à mon égard. Le moindre témoignage de bienveillance que le Roi me donne, quelques mots qu'il me dit, excitent ſes allarmes. Les bontés dont la Reine m'honore augmentent ſes inquiétudes & ſes ſoupçons. Eh! pourquoi faut-il que le déſir de primer, que la ſoif des grandeurs, nous faſſe voir partout des ennemis & des rivaux! Quelque déſir que j'aye moi-même de partir inceſſamment, je ſuis forcé d'attendre le retour d'un nouveau courrier; ce qui me permettra ſans doute de recevoir encore ici de vos nouvelles, de celles d'Emilie, de Madame de Veymur, de mes enfans, & de vous donner des miennes.





LETTRE XXXV.

Du même à la Comteſſe de Valmont.

LA Reine ne te laiſſe plus qu'un mois, ma chère Emilie : à la fin de ce terme, elle compte te revoir auprès d'elle. Si, comme j'ai tout lieu de le craindre, mon père ne conſent pas à t'accompagner, combien ne vas-tu pas ſouffrir d'une ſéparation, qui ne te paroiſſoit pas encore ſi prochaine ! Je frémirois de l'impreſſion qu'elle peut faire ſur une ame auſſi ſenſible que la tienne, ſi je ne connoiſſois pas tout l'empire que la Religion prend ſur toi, & les forces qu'elle te donne pour ſoutenir avec une réſignation conſtante les évènemens qui t'affectent le plus. Tu vas quitter le meilleur des pères, & tu ne retrouveras point ici le plus tendre de tous les époux. Je ſerai parti avant que tu ſois arrivée.

Je reſſens vivement, Emilie, ce que l'éloignement des perſonnes qui nous ſont les plus chères a de pénible : mais,

tu le ſais, nous ne ſommes plus à nous, dès que l'intérêt du bien public nous appelle ; nous ſommes au Prince & à la patrie. Que ne puis-je du moins prévoir l'heureux moment où nous ſerons réunis ! que ne puis-je le hâter par mes déſirs ! Tendre épouſe ! combien tout ce que je vois te rend toujours plus aimable & plus reſpectable à mes ieux ! Une nouvelle ſcène de la Vicomteſſe, & qui malheureuſement tient au caractère de preſque toutes les femmes de nos jours, me fait ſentir plus que jamais le prix de tes vertus & la douceur des ſentimens purs & inaltérables qui règnent entre nous.

Ecoute, mon Emilie, car ton mari ne peut rien avoir de caché pour toi; écoute le récit que j'ai à te faire : & quoiqu'inſtruite comme tu l'es déjà des diſpoſitions de la Vicomteſſe, tu frémiras des excès où ſe laiſſe emporter la paſſion, quand elle n'eſt plus retenue par le frein de l'honnêteté & par le reſpect pour les bienſéances.

Cette femme, ſi remplie, le dirai-je ?

d'effronterie, d'agrémens & d'artifice, après avoir épuisé, dans tous les lieux où je la rencontrois, ce manège de coquetterie, ces agaceries séduisantes qu'elle sait couvrir aux ieux du public du voile trompeur de l'étourderie & de l'enjouement, après avoir hazardé quelques lettres que j'ai laissées comme autrefois sans réponse, m'a fait demander, sous des prétextes toujours spécieux, un entretien que je lui ai refusé. Juge de ma surprise, lorsque le moment d'après, malgré tout ce que mes gens avoient pu lui dire, & sans même leur donner le tems de l'annoncer, elle se présente à moi, dans un extérieur simple, négligé, parée de ses seuls attraits, & plus belle que je ne l'ai vue de ma vie. J'étois seul dans le lieu le plus reculé de mon appartement. Je veux sortir : elle me retient, en me menaçant de tout l'emportement d'une femme au désespoir, si je ne consens, pour mon propre intérêt, à l'entendre un moment. Tu conçois mon embarras. Je lui représente en peu de mots sa jeunesse, son rang à la Cour, la passion inquiète &

jaloufe que fon mari a pour elle, le tort que cette vifite peut lui faire. » Ingrat! me dit-elle en m'interrompant, encore une fois, écoutez-moi. Voyez mes larmes (fon vifage étoit baigné de pleurs), voyez l'excès de mon amour. J'oublie tout, je facrifie tout pour vous. Depuis que je vous ai connu, que n'ai-je pas fait pour vous fervir? J'ai arrêté, autant qu'il étoit en moi, les effets de la haine que vous a vouée mon mari; j'ai levé les obftacles qu'il oppofoit au mariage de mademoifelle de Valmont avec fon frère; j'ai eu affez de crédit pour vous faire nommer à un commandement qui vient de vous couvrir de gloire. Jaloux de vos fuccès, & voulant, pour les faire oublier, en ménager de femblables au Marquis de L...., M. de Laufane vous a fait rappeler pour une négociation importante, il eft vrai, mais dont on eût pu charger tout autre que vous: c'eft moi, qui, pour vous rendre ce rappel moins fenfible & votre retour plus honorable, ai follicité en votre faveur le gouvernement qu'on vient de vous accorder. Le Vicomte n'a

point perdu de vue ſes projets de vengeance. Je ne vous laiſſerai pas ignorer que ſon deſſein eſt de tirer parti de toutes les circonſtances pour vous perdre. Liguons-nous enſemble contre lui. Je me charge de vos intérêts ; je déconcerterai ſes meſures ; je veillerai pour vous. Il a ceſſé de m'être cher, dès que je vous ai vu ; & puiſqu'il a pu vous haïr, il m'eſt impoſſible de l'aimer. Il eſt votre ennemi ; & plus juſte que lui, ſon épouſe vous adore. Cher Valmont !.......... « Elle s'arrête à ces mots ; ſes ieux humides, ſes regards languiſſans fixés ſur moi, ſembloient attendre ma réponſe... Je t'aime, chère Emilie ; je t'aime plus que moi-même : & toutefois, ſi la Religion ne m'eût ſoutenu, ſi je n'euſſe pris ſoin de m'environner de la préſence & de la majeſté de mon Dieu, ſi j'euſſe défié le péril, ah ! j'étois perdu. Mais plein de trouble, ému malgré moi à la vue de ſon agitation, de ſes larmes, prenant pitié de ſon âge, de ſa foibleſſe, indigné cependant & rougiſſant pour elle de la voir ainſi ſe manquer à elle-même, ne con-

noiſſant

noiſſant plus d'ailleurs d'autre danger que celui de flatter un ſeul moment ſon eſpoir, je me lève, je ſonne, & j'ouvre au même inſtant la porte qu'on avoit fermée ſur nous. » Madame, lui dis-je alors avec un eſprit plus libre & toute l'effuſion des ſentimens dont j'étois pénétré, vous me demandez mon cœur; & je le dois à Emilie. Rendez à votre mari tous les droits qu'il a ſur le vôtre, & qu'aucune injuſtice de ſa part ne peut lui ravir. Il peut être mon ennemi; mais jamais je ne ſerai le ſien; jamais je ne ceſſerai de reſpecter ſon épouſe & mon devoir. Si l'amitié la plus ſincère, ſi mon eſtime peuvent être encore de quelque prix à vos ieux, triomphez de vous-même, & elles vous ſeront acquiſes pour toujours «. Votre amitié, reprit-elle en ſe remettant de la confuſion & « l'étonnement où l'avoient jetée les précautions que je venois de prendre, votre amitié !.... Elle entend un domeſtique qui ſurvient, & baiſſant auſſi-tôt la voix, Je vous jure, moi, me dit-elle en me lançant un regard terrible, une haine implacable. Elle

s'échappe, & je n'eus pas la force de la ſuivre. Stupéfait, immobile, je balbutiai quelques mots au domeſtique pour le renvoyer ; & m'enfonçant dans la rêverie la plus profonde, je n'en ſortis que pour remercier le Ciel du ſecours qu'il m'avoit accordé.

Emilie ! en liſant ce pénible récit, bénis avec moi le Seigneur : & foible, comme j'ai pu craindre de l'être, reconnoiſſons devant lui que la vertu n'eſt rien, ſi elle ne s'appuie ſur lui ſeul ; qu'elle n'eſt rien, ſi elle n'eſt accompagnée de l'humble défiance de nous-mêmes.

Ce n'eſt point à toi, chère épouſe, qu'il eſt néceſſaire de prêcher cette défiance : à toi, ſi craintive & ſi forte tout à la fois, ſi remplie de circonſpection, ſi réſervée & ſi modeſte. Quel contraſte d'une Vicomteſſe de Lauſane avec mon Emilie ! quelle oppoſition entre le caractère de nos femmes à la mode & le tien ! Femmes légères, frivoles, & mépriſables ; elles ne ſavent plus que s'occuper de leur vaine & indécente parure, ſe donner en ſpectacle, nouer des intrigues, préparer un divorce, oublier qu'elles ſont

épouſes & mères, abandonner leurs enfans, déshonorer leurs maris, ſe rendre le ſcandale des ames encore honnêtes, la fable & la riſée du public. Mais toi, tendre & vertueuſe épouſe, uniquement occupée du ſoin de plaire à un mari, qui n'a pas toujours mérité ton attachement; ſouffrant alors ſes égaremens, ſans plainte & ſans murmure; le ramenant par la perſuaſion, par la douceur, & par cet aſcendant que donne la vertu; trouvant dans l'accompliſſement de tes devoirs tes plaiſirs les plus doux; faiſant de tes enfans ta ſociété aſſidue, ta couronne, & ta gloire; devenue leur première inſtitutrice, leur amie autant que leur mère; portant dans toute la maiſon l'ordre, la joie, la paix, & l'abondance; exerçant au dehors cette charité bienfaiſante, qui ſe reproduit ſous mille formes différentes, & toujours ſans faſte, pour le ſoulagement des malheureux; ne cherchant de délaſſement que dans les exercices de cette piété tendre & ſincère, qui renouvelle ſans ceſſe tes forces & ton courage: quels avantages ne retires-tu pas d'une ſi belle vie! On

bénit ton nom, on te loue, on t'admire: tu fais le bonheur de ton époux, les délices de ta famille; tu es l'honneur de ton ſexe, l'objet de l'amour & de l'eſtime de tous ceux qui t'environnent: le public te révère; & il n'eſt point de femme, qui, ſi elle ſe ſentoit la force de ſuivre ton exemple, ne voulût te reſſembler.

O Emilie! permets ces épanchemens de mon cœur. Que ta modeſtie ne ſouffre point de ces éloges, que je lui ai ſi ſouvent épargnés malgré moi. Si j'applaudis à tes vertus, ce n'eſt qu'après en avoir fait hommage à celui qui en eſt la ſource.

Dis mille choſes tendres de ma part à notre reſpectable père, à notre chère Senneville, & à toute ſa petite famille. Embraſſe-les pour moi d'auſſi bon cœur que je les embraſſerois moi-même, ſi j'avois le bonheur d'être au milieu d'eux.

P. S. Au moment où j'allois faire partir ma lettre, que je te prie de ne laiſſer voir qu'à mon père, je reçois la triſte nouvelle de l'échec que vient d'eſſuyer le Marquis, & dont M. de Veymur vous

aura fait part *. Ce ne ſera point un ſujet de triomphe pour nous, mon Emilie. A Dieu ne plaiſe que nous nous réjouiſſions de la honte & du déſaſtre d'un ennemi, ſi M. de L... s'obſtine à être le mien; ni que nous ſoyons aſſez mauvais citoyens, pour ne pas donner des larmes à la perte de tant de ſoldats & de nos plus braves Officiers. Cet évènement imprévu me cauſe mille fois plus de douleur que nos premiers ſuccès ne m'avoient cauſé de joie.

* Voyez la Lettre ſuivante.





LETTRE XXXVI.

De M. de Veymur au Marquis de Valmont.

JE vous ai marqué, Monſieur, l'impreſſion qu'avoit faite ſur toute l'armée le départ de M. de Valmont. Quelques couleurs que l'on ait données à ſon rappel, nous n'avons pu diſſimuler le jugement que nous en portions, ſur-tout en voyant M. de L... nommé pour commander à ſa place.

Si M. votre fils étoit de caractère à goûter le triſte plaiſir de la vengeance, il ne lui reſteroit à cet égard rien à déſirer. Il n'eſt, hélas ! que trop bien vengé. Rendez grâces au Ciel, Monſieur le Marquis; en pleurant ſur le déſaſtre public, rendez lui grâces : il vous a conſervé M. le Baron & vos meilleurs amis.

A peine M. le Comte étoit-il parti, que notre nouveau Général l'a accuſé hautement de n'avoir pas tiré parti de ſa victoire, de s'être contenté de la priſe de

quelques villes, au lieu de pourſuivre les ennemis & de les forcer dans leurs derniers retranchemens. C'eſt ſans doute ſur ce ton qu'il en avoit écrit à M. de Lauſane; & c'eſt d'après cela qu'il a reçu de la Cour de nouvelles inſtructions, tout oppoſées au plan qu'elle ſembloit s'être formé pour la fin de cette campagne. Dès qu'il s'eſt vu le maître de ſes opérations, il a donné ordre à nos troupes de décamper, & de ſe diſpoſer à combattre. En vain lui a-t-on repréſenté que, dans la poſition avantageuſe où ſe trouvoient les ennemis, il étoit, malgré leur petit nombre, trop dangereux de vouloir les attaquer; que c'étoit bien aſſez de les avoir mis hors d'état de nous nuire, & de les avoir contraints, comme l'avoit fait M. de Valmont, à être témoins de nos progrès, ſans pouvoir les empêcher; qu'il ſeroit bien plus sûr de les tenir aſſiégés dans leur camp, ce qui ne tarderoit pas à les affamer, & nous donneroit, en nous les livrant ſans aucun riſque, la facilité de pénétrer plus avant dans le pays dont nous devions nous rendre les maîtres. Ces

repréſentations n'ont fait que l'aigrir ; il a taxé de lâcheté la ſageſſe de ces avis ; & ſe prévalant des ordres de la Cour, auſſi-tôt que nous avons été en préſence, il a fait commencer l'attaque. Un cri de joie s'étoit élevé parmi les ennemis, qui, ſe félicitant de notre témérité, ſe diſpoſoient à nous recevoir.

Il falloit franchir devant eux de larges foſſés, gravir une montagne eſcarpée, à laquelle ils étoient adoſſés, & qui, défendue de tous côtés par des rochers & des abîmes, n'étoit acceſſible que par l'endroit qu'ils avoient pris ſoin de fortifier. Vous connoiſſez, Monſieur, la valeur du François, à qui, dans le premier feu de l'action, rien ne paroît impoſſible. On s'élance au delà des foſſés dont quelques endroits ſeulement avoient été comblés ; on arrache les pieux qui défendoient l'autre bord. Après un combat opiniâtre, on force les troupes qui étoient au bas de la montagne de ſe retirer vers le centre : on les ſuit, on les preſſe ; & tandis que nos ſoldats graviſſent avec peine ſur leurs pas, l'ennemi s'ouvre & nous découvre une

artillerie formidable, qui renverſe, qui foudroie tout ce qui ſe préſente. On ſe culbute les uns ſur les autres; en un moment les rangs ſont éclaircis : en vain de nouveaux ſoldats s'avancent pour les remplir; en vain, affrontant les périls & la mort, nos plus anciens Corps, nos Officiers les plus diſtingués, notre plus brave jeuneſſe, s'empreſſent de gagner le haut de la montagne, & s'efforcent de ſe ſoutenir mutuellement; le feu continuel qu'ils eſſuient, les pierres énormes, les morceaux de rochers qu'on détache, & qu'on fait rouler ſur eux, les précipitent à leur tour. Les foſſés ſont remplis de bleſſés, de morts, & de mourans. Le Général, bleſſé lui-même, & n'écoutant que ſon déſeſpoir, veut encore retourner à la charge & racheter la honte de ſa défaite, par de nouveaux excès de préſomption & de valeur : immobiles & découragés par des obſtacles qu'il leur eſt impoſſible de vaincre, les ſoldats refuſent de le ſuivre. Il eſt contraint de faire ſonner la retraite, & de ramener en frémiſſant les débris de ſon armée, après

en avoir ſacrifié l'élite à ſa jalouſie & à un vain déſir de gloire.

Telles ſont donc les ſuites déplorables de l'orgueil & de l'ambition ! Il n'eſt preſque point de famille un peu connue en France, qui n'ait à pleurer un parent ou un ami. Quel qu'ait été le motif du Général, il n'a pas voulu que le fils de M. de Valmont fût des premiers à partager le péril ; il l'a chargé, ainſi qu'un détachement commandé par M. de Verzure, d'une commiſſion particulière, qui l'a ſouſtrait aux plus grands dangers. J'ai été entraîné, culbuté comme tant d'autres, ſans avoir reçu aucune bleſſure dangereuſe. Heureuſement pour nous, les ennemis ne ſe ſont pas crus aſſez forts pour ſortir de leurs retranchemens & pour ſe mettre à notre pourſuite.

M. de L... s'eſt conſolé de ſa diſgrace, en portant la déſolation & le ravage dans tout le pays. Une place aſſez mal fortifiée s'eſt rencontrée ſur ſon paſſage ; il l'a emportée d'aſſaut, & l'a livrée, ſelon nos anciennes & barbares coutumes (*a*), à toutes les horreurs de la guerre. Pluſieurs

villages ont été incendiés; on a vu fumer de toute part les cabanes des pauvres laboureurs; on a vu brûler leurs greniers & leurs moiſſons, arracher les vignes, couper les arbres qu'ils avoient plantés. C'eſt ce que M. de L... appelle ſe venger & répandre la terreur de nos armes. Cependant on le déteſte dans tout le pays, & on ne nous craint plus. Les villes qui paroiſſoient, avant notre échec, les plus diſpoſées à ſe rendre, n'appréhendent plus d'y être forcées, par une armée auſſi foible que la nôtre; les froids commencent d'ailleurs à ſe faire ſentir. Avec des troupes fatiguées & découragées, il ne nous reſte d'autre parti à prendre que celui de les mettre en quartiers d'hiver.

C'eſt ainſi que nos plus belles eſpérances ſe ſont évanouïes; & que la campagne, la plus brillante ſous notre ancien Général, a fini, ſous celui-ci, par la perte de notre jeune nobleſſe & de nos plus vaillans ſoldats, par le ſac d'une ville, qui n'eſt, après tout, qu'une bicoque, & par les gémiſſemens d'une foule de malheureux payſans, qui nous mau-

disent, & que M. de Valmont forçoit à nous bénir. La plupart des Officiers sollicitent leur congé. J'ai demandé le mien, à l'exemple de M. de Verzure, qui brûle du désir de vous voir & de vous mener M. le Baron.

NOTE.

PAGE 442.

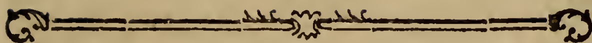
(a) *IL l'a emportée d'assaut, & l'a livrée, selon nos anciennes & barbares coutumes, à toutes les horreurs de la guerre.* Quelle coutume en effet pour des peuples policés, que celle de rendre de malheureux habitans, maîtrisés par une garnison, les déplorables victimes de sa résistance ! Et quand ils n'useroient que du droit naturel de la défense, a-t-on celui de les en punir ? Qu'on lise dans quelque histoire que ce soit le sac d'une ville; car la vérité saisit bien autrement que des tableaux d'imagination : qu'on ouvre, par exemple, l'Histoire de France, & qu'on s'arrête à cette description vive & rapide que fait Villaret du sac de Liége. (T. 17, p. 311.) » La ville fut » abandonnée au pillage. La cruelle avarice » du soldat n'épargna rien : maisons, édific

» publics, temples, tout devint la proie des » vainqueurs. Les Prêtres, immolés dans le » ſanctuaire, rendoient les derniers ſoupirs, » tandis que les Religieuſes étoient égorgées, » après avoir ſervi de jouet à la licence ſacri- » lège d'une ſoldateſque effrénée. Ces ſcélé- » rats, chargés de butin, arrachoient les ci- » toyens des Egliſes, où ces malheureux em- » braſſoient les autels; ils les chargeoient de » chaînes, les deſtinant à la mort, s'ils ne » pouvoient ſe racheter à prix d'argent. Les » juremens, les imprécations, les accens plain- » tifs de la douleur aux abois, les gémiſſe- » mens des femmes, des enfans, les cris fu- » nèbres du déſeſpoir, le meurtre, le viol, » plaiſir abominable, bien digne de ces hom- » mes de ſang, la honte & l'effroi de leur » eſpèce, varioient de rue en rue le ſpectacle » de la nature outragée «.

Après de telles images, qui ſe répètent de ſiècle en ſiècle dans toutes les villes priſes d'aſſaut, qu'on nous diſe ce qui peut juſti- fier, aux ieux de l'humanité & de la raiſon, cette permiſſion, du moins tacite, accordée au ſoldat, d'accumuler toutes les horreurs, de commettre impunément tous les crimes; ce qui peut légitimer toutes ces atrocités qui retombent ſur la partie la plus innocente, les vieillards, les femmes, les enfans, tous ces

outrages faits au ſexe le plus foible, & plus cruels mille fois que la mort; ce qui peut autoriſer à ſévir contre tout un peuple vaincu, déſarmé, implorant la miſéricorde & la pitié, tandis que ce ſeroit une infâme lâcheté que de s'acharner ſur un ennemi qui eſt abattu aux pieds de ſon vainqueur, & qui ſollicite ſa clémence.





LETTRE XXXVII.

De la Comtesse de Valmont à son mari.

Qu'il me tarde, cher Valmont, d'apprendre le moment de ton départ! Pardonne à ma tendresse des inquiétudes qu'il ne dépend point de moi de ne pas avoir. En vain m'efforcé-je de les surmonter, elles renaissent à chaque instant; & je ne serai tranquille que lorsque je te saurai éloigné d'une Cour, où pour le moment je te vois exposé à de si grands dangers. Ce n'est pas le Vicomte de Lausane que je redoute le plus : c'est son épouse; ce sont les excès auxquels elle est capable de se porter; c'est le désespoir d'une femme, trompée dans sa passion, & que ta sagesse a réduite à franchir inutilement des bornes, qu'il est si humiliant pour elle de n'avoir pas respectées. Je prévoyois depuis long-tems les funestes suites qu'auroit un jour cette passion si ardente, qui, rebutée tant de fois, devoit enfin se terminer par la haine.

Maintenant tu n'es plus qu'environné de piéges, & l'objet de mille intrigues formées pour te perdre, ſans qu'il te reſte aucune reſſource pour t'en garantir. Celles que t'offroient les ſecrets ſentimens de la Vicomteſſe n'étoient point de ton choix, & nous faiſoient horreur à tous deux; mais du moins, ſans altérer ta vertu, elles ſembloient en quelque ſorte la protéger & la défendre. Je déteſtois en elle un amour qui la rendoit ſi coupable; mais, le dirai-je? il me raſſuroit dans bien des momens. Je le regardois quelquefois comme un des effets de cette Providence, qui veille en faveur du Juſte, & qui, ſans être la cauſe de nos paſſions criminelles, ſans les autoriſer ni les vouloir, en permet les déréglemens, pour les plier à la ſageſſe de ſes vues, & pour en tirer le bien de ceux qu'elle aime. Je voyois une paſſion violente s'armer, en ta faveur, contre d'autres paſſions non moins injuſtes, & peut-être, me diſois-je alors, ſerviront-elles au moins de remède l'une à l'autre. Aujourd'hui je les vois toutes

ſe réunir contre toi. Les intérêts de M. & de Madame de Lauſane ſont devenus les mêmes ; leurs vues ſe concerteront ſur le même plan & pour le même objet. Ce que la haine de celle-ci lui inſpirera, ce que lui ſuggérera ſon eſprit plein d'artifice & peut être de noirceur, le pouvoir de l'autre ne trouvera point d'obſtacles à le remplir. Eh ! que peux-tu attendre de l'amitié ſage & tranquille de ceux qui te ſont unis par la conformité des ſentimens & des vertus * ? que te ſervira la protection de la Reine elle-même ? Les ames vertueuſes, en s'intéreſſant pour nous, ne peuvent guère nous offrir que des démarches timides, circonſpectes, & des vœux impuiſſans. Elles ne ſavent point oppoſer l'intrigue à l'intrigue, la clameur à l'injuſtice ; & le zèle des méchans pour faire le mal ne l'emporte que trop ſouvent ſur celui des bons pour faire le bien.

Ah Valmont ! ton épouſe s'égare. A-t-elle donc oublié ſa première confiance

* *La haine veille*, a-t-on dit, *& l'amitié s'endort.*

dans celui qui voit tout, qui peut tout, & qui jamais n'abandonne ceux qui ne connoiſſent d'autre appui que lui ſeul? Ne voit-elle donc plus que des ſecours humains ſur leſquels elle puiſſe compter; & n'eſt-ce que ſur de foibles inſtrumens, ſur des bras de chair, qu'elle ſe repoſe? Cher époux, ſerai-je indigne de toi? Tu me loues, tu m'exaltes, quand je ſuis ſi foible, & que ma foi paroît ſi chancelante. Raffermis mon courage par le tien; prête-moi ta force, toi qui es fait pour me ſoutenir; ou plutôt puiſons-la tous deux dans celui à qui il appartient de la donner. Je la lui demande, & je tremble. Ame tendre & craintive, l'excès de ma tendreſſe me rend lâche & puſillanime. Tu m'es ſi cher que je crains juſqu'aux épreuves que le Ciel te réſerve. Mon imagination les groſſit & s'en effraie; comme ſi j'appréhendois pour toi le ſurcroît de mérites dont elles peuvent devenir la ſource. Nuit & jour je m'en occupe. Des ſonges importuns troublent mon ſommeil; & à peine ſuis-je éveillée, que leur ſouvenir m'agite encore malgré

moi. D'affreux tableaux, ſe retraçant à ma mémoire, m'allarment ſur le ſort de tout ce qui m'eſt le plus cher. Une tendre victime (& c'eſt toujours la même) enveloppée des ombres de la mort, un glaive ſuſpendu ſur ta tête, un ſéjour d'horreur, des priſons, des chaînes..... quelles images pour une épouſe & pour une mère ! Hélas ! & mes preſſentimens ne m'ont jamais trompée ! fuis, cher Valmont : que la nouvelle de ton départ me raſſure. Je penſerai du moins que le danger s'éloigne, que l'abſence peut adoucir des reſſentimens, peut calmer des paſſions, dont je redoute la violence. Soumiſe aux volontés de la Reine, je ne tarderai pas à m'arracher d'entre les bras d'un père, auquel je voudrois pouvoir cacher l'excès de mes allarmes, du ſein d'une amie, qui les partage : mais, Valmont, malgré le déſir que j'aurois eu, dans tout autre tems, de te revoir, de t'embraſſer en arrivant, ah ! je t'en conjure, que je puiſſe apprendre à mon retour, que tu es déjà loin de tes ennemis, & que leurs coups ne peuvent aller juſqu'à toi.



LETTRE XXXVIII.

Du Comte de Valmont à la Comtesse.

Rassure-toi, ma chère Emilie; je pars; & moins allarmé que toi, je gémis de n'avoir pû différer jusqu'à ton arrivée. Ce n'est pas que je veuille affecter pour le moment une sécurité, qui paroîtroit insulter à tes craintes. Je te l'avouerai, tu as fait passer en moi une partie du trouble que tu ressens. Je me suis inquiété de tes allarmes, moins pour moi-même, chère épouse, que pour toi. J'ai craint que devenues trop vives, elles ne nuisissent à ta santé, en altérant ton repos. Je ne te dirai pas que j'ai ajouté foi à tes pressentimens. Sans me piquer ici d'une force d'esprit, souvent plus présomptueuse que sage, je ne crois pas au moins devoir donner trop de confiance à des présages incertains, ni me tourmenter d'avance de l'idée d'un mal, qui peut-être n'existera jamais. Je n'ignore

pas ce que peut la malice des hommes; mais, Emilie, nous ſommes, comme tu le dis ſi bien, ſous les ieux d'un Dieu plus puiſſant qu'eux, & qui ne leur laiſſera ſur nous de pouvoir qu'autant que le comporteront les vues de ſa ſageſſe, de ſa juſtice, & de ſa bonté. Tu trembles à la ſeule idée des épreuves qu'il ſemble m'avoir réſervées: ah! ſans doute, il en eſt qui affligeroient mon cœur par des endroits bien ſenſibles! Tu me parles de chaînes, de priſons; ce ſont, de toutes les épreuves, celles que je crains le moins. Eh! qu'importe ce que j'aurois à ſouffrir, tant que je ne l'aurai pas mérité! Tu me laiſſes entrevoir une autre victime. Tu trembles non ſeulement comme épouſe; mais comme mère... Dieu ſaint! dont la volonté ſera toujours la mienne, ſi vous nous prépariez des ſacrifices ſi pénibles à la nature, quel autre que vous pourroit nous inſpirer aſſez de réſignation & de courage pour vous les offrir? Emilie! écartons ces idées douloureuſes & des ſonges trompeurs,

Ta triſteſſe me gagne ; & ſur quoi porte-t-elle ? Pourquoi ſe forger à plaiſir des fantômes, des monſtres, pour ſe donner le mérite & la peine d'en triompher ? Conſerve-toi, chère Emilie, pour notre père, pour moi, pour mes enfans.

J'ai lieu de penſer que mon abſence ne durera que quelques mois. J'écris toutefois à M. de Verzure, pour le prier de m'accorder un nouveau témoignage de ſon amitié, en faiſant voyager mon fils, & en l'amenant, après quelque circuit, à la Cour où l'on m'envoie. D'après les lettres que j'ai reçues de l'armée, ils auront l'un & l'autre le tems de te joindre avant ton départ. Vous vous trouverez tous réunis, du moins pendant quelques jours ; & mon cœur ſera au milieu de vous.

Je viens de prêter ſerment entre les mains du Roi pour mon Gouvernement. Comme il ſe trouve ſur ma route, je dois m'y arrêter, pour en prendre poſſeſſion, & pour me former quelque idée des biens que j'y pourrai faire un jour.

Adieu, Emilie. Je n'ai plus que vingt-quatre heures à reſter ici. La Reine déſire ardemment ton retour, & a bien voulu ſe charger de ma déſenſe contre les ennemis puiſſans que je laiſſe en partant.





LETTRE XXXIX.

Du même à Monsieur de Verzure.

JE reçois à l'instant votre réponse, mon cher Verzure ; deux jours plus tard, elle ne m'eût pas trouvé dans cette Province, où je ne puis faire un plus long séjour, & où ma présence seroit cependant si nécessaire. Quelles actions de grâces ne vous dois-je pas pour tous les services essentiels que vous voulez bien me rendre, & pour toutes les marques d'attachement que vous ne cessez de me donner ! Il est donc vrai, mon digne ami, vous m'accordez, sans la moindre difficulté, ce que je ne vous demandois qu'en tremblant. Vous sacrifiez à votre amitié pour moi, pour mon fils, le goût constant de la retraite, le désir du repos ; & vous consentez à devenir son Mentor & son guide dans le premier voyage que j'ai désiré qu'il fît ! Ah ! que je le félicite d'avoir trouvé un guide tel que vous ! Je ne crains plus pour lui tout ce que la nécessité

nêceſſité de voyager entraîne de dangers & d'inconvéniens à ſon âge. Sous vos auſpices, il ne peut que gagner à ce qui devient préjudiciable pour tant d'autres. Uſez de tous mes pouvoirs; je vous les remets; & à qui pourrois-je mieux les confier, pour l'intérêt & le bonheur de mon fils ? Tendre & fidèle ami, ſoyez-lui auſſi utile que vous me l'avez été à moi-même. Que ne vous ai-je connu plus tôt ! que de fautes vous m'euſſiez épargnées ! Jamais je n'oublierai vos leçons & vos bienfaits. Je me rappelle tout ce que je vous ai entendu dire; je joins vos conſeils à ceux de mon père, & j'en fais, autant qu'il eſt en moi, la règle de ma conduite. Vous m'avez appris l'un & l'autre où je devois puiſer toute la fermeté qui m'eſt néceſſaire, pour ſoutenir les évènemens les plus propres à affliger un cœur ſenſible. Hélas ! quelle nouvelle épreuve pour le mien ! Je ne tiens point à la vie; mais ſi je la perdois par la fureur de mes ennemis, quel coup pour ma femme & pour mes enfans ! Il n'eſt que trop vrai cependant; j'ai été

au moment de la perdre ; & ſans une Providence toute ſpéciale, je n'exiſterois plus pour eux.

Je n'ai pas beſoin, ſage Verzure, de vous recommander de tenir ſecret ce que je vais vous confier. Vous êtes maintenant, autant que j'en puis juger par la date de votre lettre, au ſein de ma famille. Qu'elle ne s'apperçoive pas qu'il y ait, dans tout ce que je vous écris, rien de caché pour elle. Je vous laiſſe libre néanmoins d'en faire part à mon père, ſi, dans quelque entretien particulier, vous ne trouviez par la ſuite aucun danger pour lui à l'en inſtruire.

Je vous ai marqué la ſcène que j'ai eue avec la Vicomteſſe, & je n'ai pas cru devoir en faire un myſtère à Emilie. Mais que ſeroit-ce, grand Dieu ! ſi elle venoit à en apprendre les ſuites ! je frémis pour elle en vous les racontant.

Vers la fin du ſecond jour de mon voyage, mon valet de chambre s'étant bleſſé, quoiqu'aſſez légèrement ; par la chute de ſon cheval, je l'ai fait monter dans ma chaiſe, où il n'y avoit de place que pour lui ; & ſuivi d'un de mes gens,

j'ai pris le parti de courir la poſte, juſqu'à un gros bourg qui ſe trouve à la ſortie d'une forêt que nous avions à traverſer. Vers le milieu du bois, j'apperçois, à la faveur du crépuſcule, trois hommes à cheval, qui nous laiſſent paſſer, galoppant du côté de la chaiſe qui nous ſuivoit à peu de diſtance. L'inſtant d'après j'entends tirer pluſieurs coups. Nous retournons à bride abattue ſur nos pas : nous voyons la chaiſe arrêtée ; deux hommes qui fuyoient avec la plus grande vîteſſe ; un troiſième, que le poſtillon tenoit en reſpect, & qui cherchoit à ſe relever, ſon cheval ayant été tué ſous lui. Un de mes domeſtiques venoit d'ouvrir la portière de la chaiſe, dans laquelle mon valet de chambre jetoit les hauts cris. C'étoit lui, qui, voyant que l'on arrêtoit la voiture & que l'on paroiſſoit en vouloir à ſa vie, avoit fait feu ſur ces miſérables, au moment où ils ſe diſpoſoient à tirer ſur lui. Ils le firent tous trois en même tems, & une ſeule balle a porté, qui lui a fracaſſé l'épaule droite. Je m'arrêtai pour étancher ſon ſang, en

ordonnant à mes gens de se saisir de l'homme qui nous étoit resté, & de le lier derrière la chaise. M. le Comte, nous nous sommes mépris, me dit-il d'un air assuré; c'étoit votre vie que nous demandions. Mais avant de penser à me mettre entre les mains de la Justice & à faire un éclat, daignez m'entendre, j'ai les choses les plus importantes à vous révéler. Je lui promis de l'écouter dès que nous serions au bourg prochain, & nous continuâmes notre route. A notre arrivée, mon premier soin fut de faire appeler un Chirurgien. Il s'en trouva un qui pansa les blessures de mon pauvre Laurite, & qui m'assura qu'il n'avoit rien d'essentiellement endommagé, ni au genou par sa chute, ni à l'épaule par la balle qui y étoit entrée; en sorte qu'il ne tarderoit pas même à me rejoindre. Je n'oublierai jamais les premières paroles de ce fidèle domestique, lorsqu'on lui eut rapporté le discours que m'avoit tenu celui des trois assassins que nous avions en notre pouvoir. » Que je suis heureux, mon cher Maître, me dit-il, d'avoir été blessé pour vous « ! Cher Verzure, je ne suis pas

aſſez riche pour payer un pareil ſentiment : mais j'ai du moins un cœur capable de le reconnoître.

Raſſuré ſur l'état de Laurite, je fis venir notre priſonnier, à qui mes gens avoient arraché une eſpèce de maſque qui le défiguroit. Quelle ſurpriſe pour eux ! c'étoit un homme au ſervice de Madame de Lauſane. Etant ſeul avec lui, je lui ordonnai de s'expliquer. Il le fit en ces termes : En vain vous ferois-je un myſtère de ce qui s'explique aſſez par mon déguiſement & par les maîtres que je ſers. Né dans un village, d'un père rempli de probité, mais pauvre, & qui cependant avoit trouvé, par la protection de ſon Seigneur, les moyens de me faire donner dans un collége une éducation honnête, j'en profitai mal. Le libertinage, plus que tout autre motif, me détermina à me faire ſoldat ; ayant eu le malheur de déſerter, j'eus recours à une de mes ſœurs, femme de chambre de Madame la Vicomteſſe, pour qu'elle m'obtînt par ſon moyen ma grâce & mon congé. L'un & l'autre me furent accordés.

Madame de Laufane, que j'allai remercier, me fit plufieurs queftions, auxquelles je répondis de manière à lui faire comprendre que j'avois affez d'intelligence & d'adreffe, pour m'acquitter avec fuccès de toutes les commiffions qu'elle pourroit me donner. Elle me mit au nombre de fes domeftiques les plus affidés; & me chargea, à votre retour de l'armée, d'épier vos démarches, pour qu'elle pût s'affurer fi vous n'aviez pas quelque intrigue fecrète qui fût caufe de votre infenfibilité pour toutes les avances qu'elle vous faifoit. Dans le compte fidèle que je ne ceffois de lui rendre, ne découvrant rien qui autorisât fes foupçons, elle réfolut, après vous avoir demandé plufieurs fois un entretien particulier par des lettres, que vous laiffiez fans réponfe, de fe ménager avec vous une entrevue, malgré l'oppofition que vous y mettiez. Vous favez, Monfieur, quelle en a été l'iffue. Furieufe de votre indifférence & de vos mépris, elle unit dès cet inftant fon reffentiment à celui de fon mari, & enflamma, fous de nouveaux prétextes, la haine qu'il a conçue pour vous. Lorfqu'elle le

vit échauffé au point où elle le désiroit, elle me fit appeler. Elle me demanda si j'étois capable d'un coup de main, & si, après le service qu'elle m'avoit rendu, elle pouvoit compter sur moi. Je lui répondis que je m'estimerois trop heureux de risquer pour elle la vie qu'elle m'avoit conservée, & qu'aucun péril ne me feroit trembler. Je lui fis en même tems le détail d'une affaire dont je m'étois assez bien tiré, & qui, si elle ne marquoit pas de ma part une grande délicatesse de conscience ni beaucoup d'éloignement pour les mauvaises actions, marquoit au moins beaucoup d'audace & d'intrépidité. Elle fit un cri de joie, & m'introduisit à l'instant auprès de son mari. Voici, lui dit-elle en l'abordant, un homme tel que nous le cherchons. Il ne reste plus qu'à lui exposer ce que nous attendons de lui. » Mon ami, me dit M. le Vicomte, votre fortune est assurée, si vous réussissez à nous défaire du plus mortel ennemi de l'Etat & de ma famille, de celui qui a tué mon frère. Vous connoissez M. de Valmont; ce que Madame de Lausane

vient de m'apprendre en dernier lieu de ſes intrigues & de ſes projets, ne me permet plus de ménagemens ni de retard. Voyez ſi cette entrepriſe n'eſt point au deſſus de vos forces ni de votre courage. » En vous entendant nommer, je fus interdit un moment; mais me remettant auſſi-tôt, & jugeant que je m'étois trop avancé pour reculer, je leur demandai avec fermeté, ſi, à tout évènement, ils me répondoient de leur protection. Nous vous la promettons, me dirent-ils; & ils me tracèrent à l'inſtant le plan que je devois ſuivre. Il falloit m'aſſocier deux de ces hommes, dont je m'étois déjà ſervi dans une première affaire; leur cacher avec ſoin ceux qui les employoient; faire briller l'or à leurs ieux, & par de premières largeſſes leur faire eſpérer pour l'avenir une plus grande récompenſe; vous attendre ſur la route que vous deviez tenir, arrêter la chaiſe dans la circonſtance la plus favorable, c'eſt-à-dire, au moment où il y auroit le moins de monde avec vous; & quand vous mettriez la tête à la portière, tirer pluſieurs coups à la fois, pour être sûrs de ne

pas vous manquer. Tel eſt en effet le plan que nous avons ſuivi. Vous voyez, Monſieur, par qui il m'a été inſpiré, & vous ſavez quelle mépriſe de notre part vous a ſauvé. Vous êtes le maître de mon ſort; mais conſidérez toutes les ſuites de la démarche que vous allez faire, & choiſiſſez le parti qui vous conviendra le mieux.

Le ton avec lequel il prononça ces dernières paroles, me fit regretter qu'il n'eût pas réſervé ſa fermeté & ſon ſang froid pour une plus digne occaſion. Avant de me déterminer, je me recueillis un inſtant. Qu'eût fait M. de Verzure, me diſois-je à moi-même, s'il ſe fût trouvé dans la même poſition que moi? qu'eût fait mon père? Si l'un d'eux, pourſuivi par des ennemis conjurés pour le perdre, & auxquels il n'eût jamais fait que du bien, ſe fût vu ſur le point de périr par le plus déteſtable complot; s'il eût dépendu de lui de manifeſter leur noirceur, & que, par de plus juſtes moyens que ceux qu'ils employent, il eût pu eſpérer de les perdre à ſon tour; qu'eût-il fait? Ah! je connois leur cœur; il ne ſe fût pas laſſé de pardonner; il eût fait en ſorte

de les rendre meilleurs, ainſi que le coupable inſtrument dont ils ſe ſeroient ſervis; il leur eût fait reſpecter la Religion, la vertu : & en conformant ſa conduite à la nobleſſe des ſentimens qu'elles inſpirent, il les eût ramenés peut-être par l'exemple qu'il leur eût donné.

Ces réflexions décidèrent le parti que je devois prendre. Tournant un regard de compaſſion ſur cet homme, qui ſembloit attendre tranquillement l'arrêt que j'allois prononcer ſur ſa deſtinée : Pourrois-je me flatter, lui dis je, d'arracher au vice une de ſes victimes, & de donner un honnête homme à la ſociété ? je te laiſſe la liberté & la vie : puiſſes-tu apprendre à en mieux uſer ! j'acquitte en partie la promeſſe qu'on t'a faite : voici une ſomme qui ſuffit pour t'établir; & je ferai davantage par la ſuite, ſelon la conduite que tu tiendras. Retourne à ceux qui t'ont envoyé; raconte-leur ce que le Ciel a fait pour moi : mais ſur-tout confirme-leur ce que je vais leur écrire. Dis bien à Monſieur & à Madame de Lauſane, que, formé à l'école de la Religion qui nous enſeigne à pardonner, je leur

pardonne; qu'inſtruit par elle à aimer ceux qui nous haïſſent & nous perſécutent; je déteſte leur crime, il eſt vrai, mais je chéris leur perſonne; que le ſecret de cette horrible perfidie va être enſeveli pour toujours; & que, non content de ne pas leur nuire, je ne déſire rien tant que de trouver encore l'occaſion de les obliger.

Mon ami, qu'un acte de vertu porte de doux fruits avec lui! Cet homme de ſang, qui, peu de tems auparavant, s'exerçoit aux plus noirs forfaits, lève les ieux au Ciel, & tombe à mes pieds en verſant un torrent de larmes. Ah! Monſieur, s'écrie-t-il d'une voix étouffée par les ſanglots, vos ennemis pourront-ils réſiſter à un pareil procédé, lorſque moi-même je n'y réſiſte pas? Gardez vos bienfaits dont je ne ſuis pas digne; que M. & Madame de Lauſane gardent leur infâme récompenſe; déſormais le travail de mes mains me ſuffira. Je vais retourner vers eux. Ils me verront une ſeule fois, & ils ſauront ce que peut la vertu, & ils rougiront comme moi de l'avoir ſi lâchement perſécutée. Heureux! heureux ceux

qui vous ſervent ! Si je donne des preuves de mon changement, je ne demande au Seigneur d'autre bien que celui d'être admis un jour à partager leur bonheur.

Les gémiſſemens, les cris, les ſanglots de cet homme avoient attiré mes domeſtiques, à qui un reſte d'inquiétude n'avoit pas permis de s'éloigner. Témoins de cette ſcène, qui me cauſoit à moi-même l'émotion la plus vive, ils mêlèrent leurs larmes aux pleurs de cet infortuné, dont le repentir s'exprimoit avec tant de force & de vérité, qu'il étoit impoſſible de douter un moment qu'il ne fût ſincère. En vain le preſſai-je, en vain lui ordonnai-je de prendre la ſomme que je voulois le forcer d'accepter. Non, Monſieur, reprit-il d'un ton qui marquoit aſſez la peine qu'il reſſentoit & la réſolution qu'il avoit priſe : commandez tout ce qu'une ame telle que la vôtre peut ordonner de juſte, de grand ; & échauffé par votre exemple je me ſens capable de le faire. Sur ce point ſeulement ſouffrez que je vous déſobéiſſe.

N'eſpérant plus de vaincre ſon obſtination, je donnai ordre que le lendemain

matin on lui cherchât un cheval, & on lui tînt prêt tout ce qui pouvoit hâter ſon voyage. Sous ce prétexte, je trouvai le moyen de faire gliſſer, parmi quelques hardes & un petit nombre de proviſions, une bourſe qui renfermoit la ſomme que j'avois deſſein de lui donner. Je le vis partir, après lui avoir lu la lettre que je venois d'écrire. Elle lui arracha de nouvelles larmes : puiſſe-t-elle attendrir comme lui mes plus cruels ennemis ! J'ai impoſé ſilence à mes domeſtiques ſur tout ce qui s'étoit paſſé ſous leurs ieux ; & je les connois aſſez pour être sûr de leur obéiſſance. Cher Verzure ! ſi j'euſſe diſcuté froidement ce que je venois de faire, peut-être n'euſſé-je pas ſi bien fait ; mais le contentement que j'éprouvai après cette action, ne me permettra jamais de m'en repentir.

Que ne dois-je pas, mon reſpectable ami, à cette Providence qui m'a gardé avec tant de ſoin ! Quel concours de circonſtances où elle s'eſt rendue ſenſible ! & que je ſerois infidèle, ſi j'oubliois ce qu'elle a fait pour moi ! C'eſt elle qui me tranquilliſe ſur l'avenir ; c'eſt elle qui me

rassure en faveur d'Emilie. Car enfin ses jours ne pourroient-ils pas être menacés autant que l'ont été les miens ? & lorsqu'elle tremble pour moi, combien, à en juger par les passions & par le caractère de ceux qui me persécutent, n'aurois-je pas à trembler pour elle ? Mais il est au ciel & sur la terre un Dieu qui veille pour nous.

Laurite vient de me rejoindre. Le traitement du Chirurgien, quelques herbes qu'il lui a appliquées, & qu'il renouveloit chaque jour, l'ont si promptement & si parfaitement guéri, qu'il ne ressent plus aucune douleur, & qu'à peine apperçoit-on la marque de sa blessure. Je ne ferme point ma lettre, dans l'espérance qu'avant deux jours je recevrai quelque nouvelle dont je pourrai vous faire part.

Du lendemain. On m'apporte à l'instant deux lettres. L'une est de mon père : elle m'apprend qu'Emilie est partie ; que vous-même êtes déjà en route avec le Baron, & que c'est à Florence que je dois vous écrire. La seconde lettre est du domestique de Madame de Lausane. Voici en substance ce qu'il m'écrit.

» Monſieur, j'ai fait à M. le Vicomte & à Madame la Vicomteſſe un récit fidèle de ce qui s'étoit paſſé. Je leur ai expoſé la mépriſe de mes compagnons & la mienne ; la facilité qu'on avoit eue à ſe ſaiſir de moi, & à percer le voile ſous lequel j'avois prétendu déguiſer mes traits. Sur leur viſage ſe peignoient le trouble, la conſternation, l'effroi ; je n'y ai point apperçu le remords. Je leur ai retracé vivement votre conduite & vos diſcours. Je les ai vu ſe raſſurer par degrés. Hélas ! je ne les ai pas vu gémir & ſe repentir. J'ai vidé devant eux la bourſe pleine d'or que vous aviez fait mettre dans mon porte-manteau, & j'ai refuſé de la reprendre. Ils ont été étonnés de votre généroſité : mais ils l'ont appelée hauteur & bravade ; & mon refus, ils l'ont appelé ſottiſe & imbécillité. Ils ont envoyé cet argent à mon père, que j'étois abſolument déterminé à rejoindre dans ſon village, pour le conſoler & le ſoulager. Ils m'ont paru au fond très-contens de trouver un moyen ſi ſimple de ſe débarraſſer de moi. Avant que de me permettre de les quitter, Madame de Lauſane a

voulu encore m'entretenir en ſecret. Elle prétendoit m'engager à retourner près de vous, pour vous peindre de nouveau ſa paſſion, & ce qu'elle nommoit l'excès & les fureurs d'un amour mal éteint, auquel votre cœur auroit dû ſe montrer plus ſenſible. J'ai pris la liberté de lui dire que tout cela n'étoit pas de la vertu, & que je ne me chargerois pas d'une commiſſion qui me rendroit indigne à vos ieux du pardon que vous m'aviez accordé. Ah! Monſieur, ſi mon bon père, dont j'ai ſi mal pratiqué les leçons, eſt content de moi; ſi je lui prouve, par toutes mes actions, que vous m'avez rendu un honnête homme; s'il conſent à quitter ſon hameau; laiſſez-moi eſpérer que vous nous prendrez tous deux à votre ſervice. A quelque emploi que vous nous deſtiniez, vous ſerez content de nous, & nous ſerons trop heureux «.

Que de ſentiment, cher Verzure! Et pourquoi faut-il que M. & Madame de Lauſane n'ayent pas un cœur également ſuſceptible de retour?

Fin du quatrième Volume.

